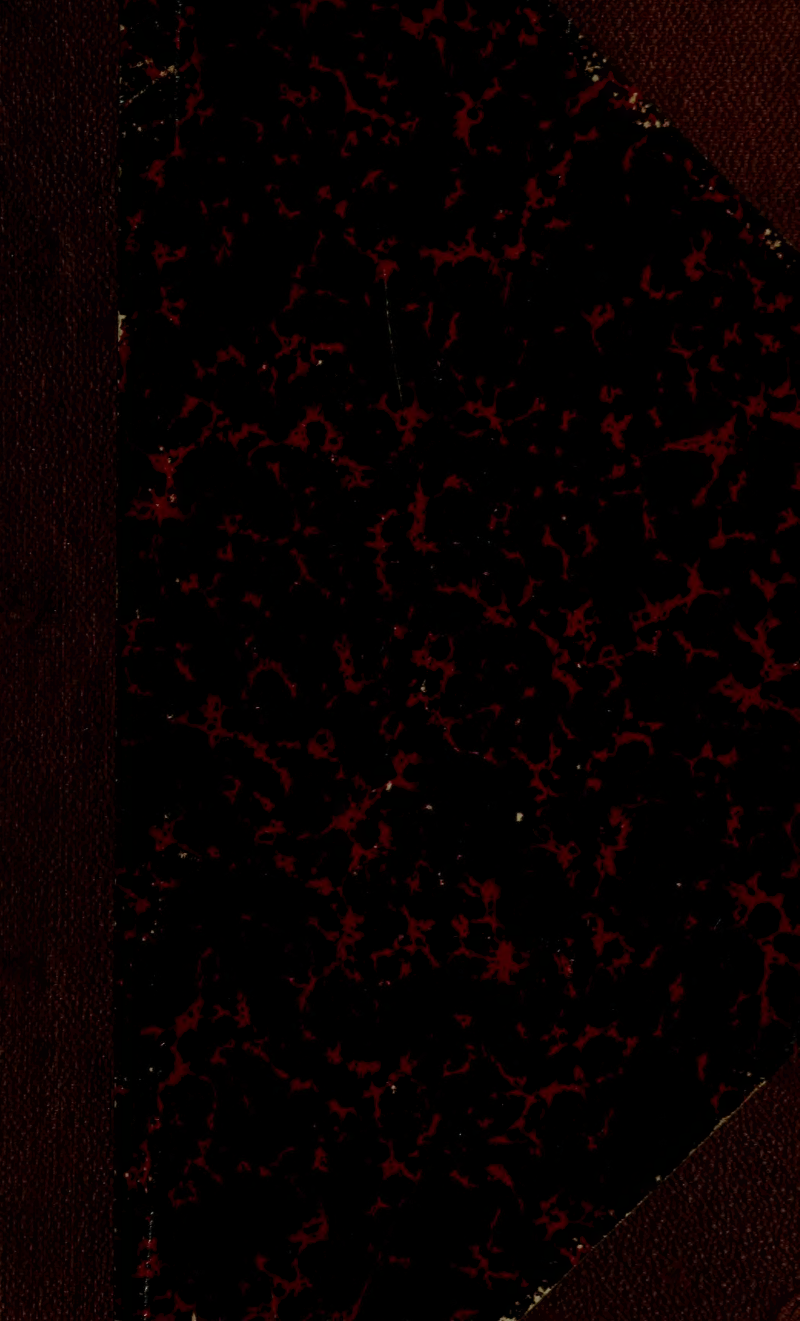
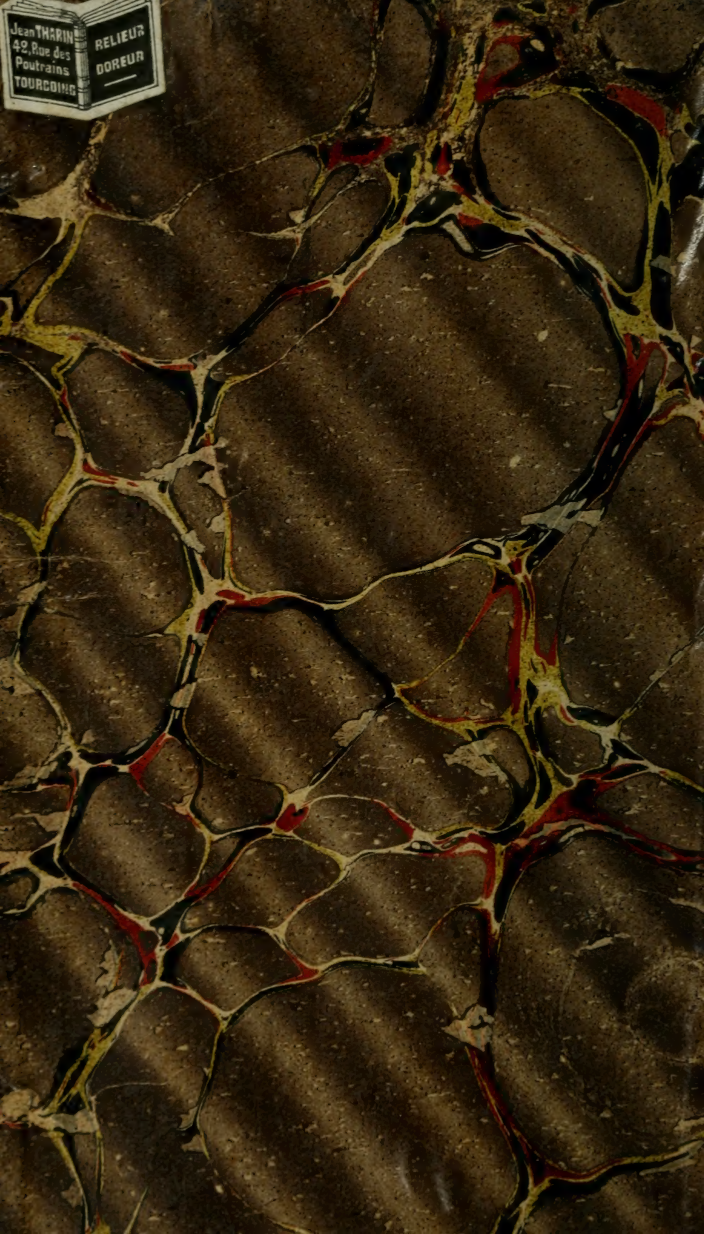



Jean THARIN
42, Rue des
Poutrains
TOURCOING
RELIEUR
DOREUR







JOSEPH DE MAISTRE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



AU MANS (SARTHE)

JOSEPH DE MAISTRE

Par Louis MOREAU



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
Directeur général
25, rue de Grenelle-St-Germain.

BRUXELLES
J. ALBANEL
Directeur de la succursale
29, rue des Paroissiens.

1879.

PRÉFACE

—

Pendant de longues années, les écrivains du libéralisme se sont plu à répandre sur le nom de M. de Maistre la haine et le mépris. « Prophète de la loi de sang ! Apologiste du bourreau ! Demeurant d'un autre âge ! » Quelques-uns ajoutaient : « Philosophe de salon ! » Sous quels ineptes sarcasmes n'ont-ils pas tenté d'étouffer sa parole et sa gloire ? Longtemps l'injure a tenu lieu de discussion, d'examen et de jugement. Haïr a dispensé d'entendre et de raisonner. Du sentiment vif de cette implacable injustice est née l'idée de ce livre ; mais l'exécution en a été déterminée par une évolution singulière de la cri-

tique ennemie. On sait la publication sortie des archives de Turin. Qui n'a lu cette correspondance politique du comte de Maistre, cyniquement découpée, et plus cyniquement commentée ? L'éditeur, révolutionnaire saint-simonien, à la faveur de ses ciseaux et de ses gloses, prétend offrir au public un Joseph de Maistre tout nouveau, précurseur souvent involontaire, parfois habile, des rêveries humanitaires et progressistes. Il réhabilite à ce prix le penseur ridiculisé par les libéraux ; il daigne lui restituer l'Intelligence, mais à la condition de lui ôter la Conscience et la Foi. Thèse audacieusement extravagante. La *Revue des Deux-Mondes* s'en est emparée.

Il est, parmi ceux qu'on appelle libres penseurs, de ces esprits malades, qui, chose bizarre, cherchent à établir par *voie d'autorité* le doute même et la négation. La publication

piémontaise suggérait à ces négateurs mal assurés un patronage inattendu. Dans ces molles incertitudes et ces besoins d'équivoque indépendance impudemment attribués à l'écrivain catholique, ils aimaient à retrouver les traits caractéristiques de leurs langueurs et de leurs malaises. L'image défigurée de Joseph de Maistre, ce dérisoire crayon d'un génie sain et robuste, était devenue comme le miroir de leur âme! Dès lors, on a cru pouvoir procéder à de nouvelles études sur cet auteur si *mal compris!* Ce grand et glorieux moderne est devenu, comme l'antiquité sacrée, l'objet d'une exégèse particulièrement obstinée à trouver en lui un autre que lui. Et les procédés de cette exégèse ne diffèrent point de ceux du rationalisme antichrétien. Saint Jérôme, suivant celui-ci, n'est qu'un médiocre hébraïsant qui lègue des

contresens à la naïve admiration de Bossuet; et M. de Maistre, si l'on en croit ses nouveaux critiques, n'est qu'une intelligence désorientée. Cet esprit si clair n'a jamais pénétré le fond de ses propres pensées; cette âme si droite n'a jamais démêlé le secret de ses intentions!

L'étrange contradiction élevée entre les adversaires a donné tout naturellement la division de ce livre. La première partie : *Joseph de Maistre, prophète du passé*, réfute le vieux préjugé libéral.

La seconde partie : *Joseph de Maistre, visionnaire de l'avenir*, réfute le paradoxe rationaliste et révolutionnaire.

La troisième partie, sous ce titre : *Joseph de Maistre, penseur catholique*, maintient ce grand homme dans sa gloire de fervent apôtre de l'autorité et de l'unité.

Le défenseur de M. de Maistre ne saurait être plus heureux que son illustre client ; car, de nos jours, quiconque veut des maximes suivies et des vérités entières, passe volontiers pour absolutiste. Inconcevable méprise ! Comme s'il n'était pas au contraire d'une suprême évidence que le despotisme ne peut s'établir que par l'énervation des doctrines et dans l'interrègne des principes ! Mais sur toutes les questions essentielles, les malentendus abondent. Le siècle est mené par un certain nombre de mots, perfides introducteurs d'idées et de faits entièrement contraires à l'étiquette qui les couvre. Les hommes considérables de notre temps, plus encore que le vulgaire peut-être, demeurent englués à la piperie de ces mots. Quand ces idoles du langage verront baisser leur crédit, nous toucherons à des jours meilleurs. Est-il besoin

de dire que le moment où il nous sera donné d'apercevoir ce signe consolant semble encore loin de nous ?

La quatrième partie de cet ouvrage est comme une percée à travers les temps obscurs et troublés où nous vivons, un élan d'espoir « contre toute espérance » vers cette suprême unité que M. de Maistre ne cessa d'annoncer jusqu'à ses derniers jours, et qu'il faut attendre comme lui, pour le relèvement des âmes et la régénération de cette société dite *moderne*, qui tend de plus en plus à se mettre hors des conditions nécessaires de la civilisation et de la vie.

Deux publications intéressantes ont paru, il y a plusieurs années, tirées des œuvres de M. de Maistre, l'une intitulée : *L'Esprit du comte Joseph de Maistre*, par Ch. Barthélemy

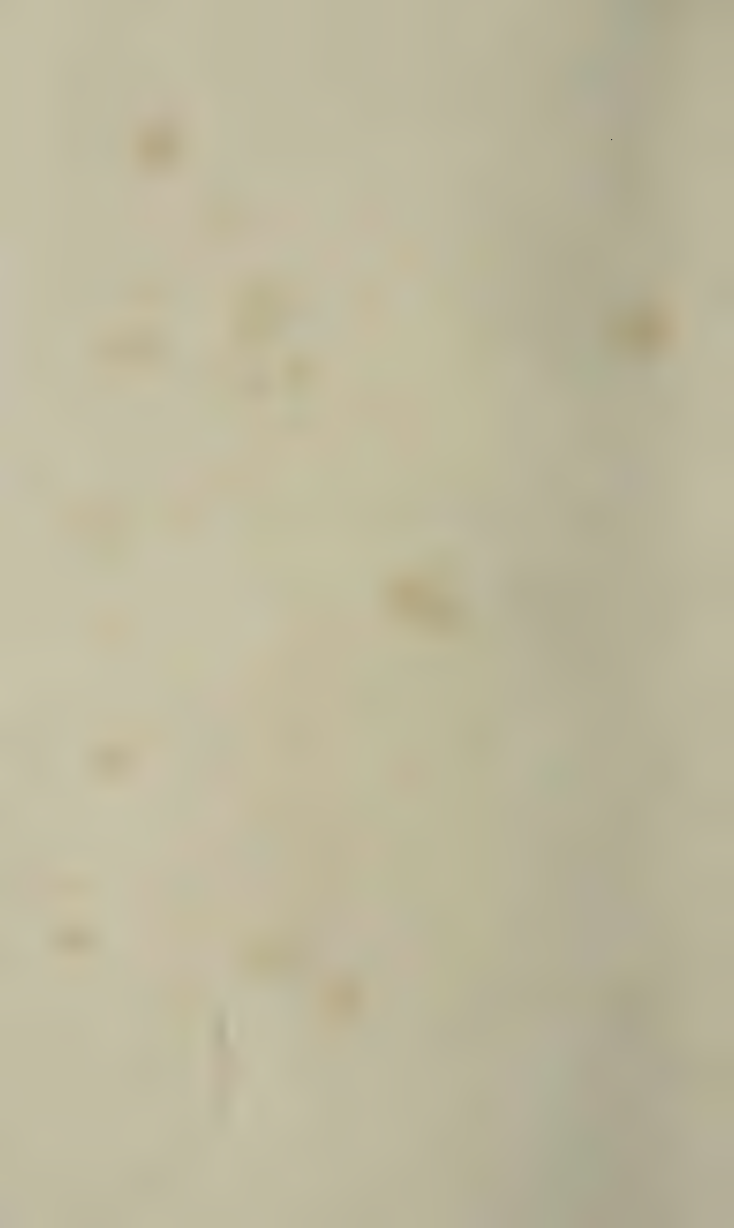
(auteur des *Mensonges historiques*, etc.). Paris, Gaume, 1859, in-8° et in-12.

L'autre, sous ce titre : *Pensées du comte Joseph de Maistre sur la religion, la philosophie, la politique, l'histoire et la littérature,* recueillies et annotées par un Père de la Compagnie de Jésus. Toulouse, Privat, 1864, 2 volumes in-12.



JOSEPH DE MAISTRE

« PROPHÈTE DU PASSÉ. » — SES ENNEMIS.



PREMIÈRE PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE

« PROPHÈTE DU PASSÉ. » — SES ENNEMIS.

I

M. DE LAMARTINE

ENTRETIENS LITTÉRAIRES

C'est un signe certain que la Vérité daigne avouer les efforts tentés pour la défendre, quand elle permet que le penseur ou l'apologiste chrétien reçoive sa part des insultes et des malédictions dont elle-même a été chargée pendant son passage sur la terre. M. de Maistre a, plus qu'aucun autre,

obtenu cette gloire de souffrir dans son génie et ses œuvres une vraie persécution pour la justice. L'opposition qu'il soulève est d'un ordre particulier. Ses contradicteurs ne sont pas des critiques ordinaires, ce sont des ennemis,— et des ennemis transportés de cette sorte de haine qui voudrait frapper en lui un autre que lui. Leur animosité, en effet, est si extraordinaire, ils ont tellement pris leur parti de l'aveuglement et de la déraison, qu'on admire que la vérité puisse être haïe à ce point dans ceux qui l'aiment!

M. de Maistre est le grand adversaire de la Révolution. Elle troubla profondément sa vie, le dépouilla de ses biens, le poussa d'exil en exil, le tint quinze ans séparé de sa famille, dans cette rude mission de Saint-Pétersbourg, où son dévouement aux intérêts de la maison de Savoie ne lui valut guère, de la part de sa cour, que des humiliations et des dégoûts.

Ce long séjour en Russie au milieu d'une société brillante, où, tout en faisant activement les affaires de la vérité, il sut se concilier les plus hautes amitiés, lui permit de fixer, à une distance favo-

rable, sur la suite des événements révolutionnaires, un regard pénétrant et calme.

La vengeance qu'il tira de la Révolution fut de la *considérer*. Il la vit marquée du sceau de la Bête et nota sa véritable origine. Ses *Considérations sur la France* lui avaient découvert dès 1796 la profondeur du mal et l'unique remède possible.

La Révolution n'a qu'un but, la destruction du catholicisme; car le catholicisme, ou l'Église, peut, seul, résister à la Révolution, la tenir en échec et la vaincre. Mais l'Église, c'est surtout le Pape, le Vicaire du Christ, le représentant de Dieu sur la terre. Le Pape ! Puissance bienfaisante et lumineuse, qui a civilisé l'Europe, préservé la science du souffle de la barbarie, aboli l'esclavage, lutté contre la tyrannie ; Souveraineté spirituelle, qui, à ce titre, a la mission de défendre le Pouvoir civil contre les tentatives anarchiques, et le droit des peuples contre les excès du Pouvoir ; — seule capable de maintenir l'harmonie ou du moins l'équilbre entre l'autorité et la liberté, protégeant respectivement l'une contre l'autre, et chacune en particulier contre elle-même. Aujourd'hui,

la parole du Pasteur suprême est communément méprisée des princes et des peuples. Aussi les catastrophes se sont abattues sur le monde, et son infidélité persévérante le destine à de nouvelles convulsions.

Le spectacle de cette perturbation des choses conduit M. de Maistre à rechercher les lois du gouvernement de la Providence dans l'ordre temporel ; lois méconnues et bafouées par le XVIIIe siècle, et que toutefois les sociétés humaines, sous peine de mort, ne peuvent abjurer. A la clarté des principes révélés et des monuments de la tradition, il relève toutes les vérités dont l'oubli et le mépris ont perdu la France. Ces admirables entretiens ou *Soirées* roulent sur l'origine du mal, le péché originel imputable à toutes les générations d'Adam, la nécessité de l'expiation par la prière et le sacrifice, les réparations dues à l'ordre violé et que la justice humaine poursuit dans la punition des délits et des crimes particuliers; la justice divine aussi, dans les mystérieuses vengeances que la guerre exerce sur les pouvoirs prévaricateurs et les nations coupables : toute expiation, d'ailleurs, individuelle

ou sociale, manifeste ou ignorée, n'ayant de valeur que par l'union réelle de toutes les souffrances à la Passion du Sauveur; et, à ce sujet, le penseur chrétien, sous les termes nouveaux de *solidarité* et de *réversibilité*, affirme le dogme de l'unité et de la fraternité humaines et développe la doctrine théologique, si belle et si consolante, des *indulgences*.

Voilà en raccourci cette *Apologie* nouvelle, œuvre purement catholique, et qui, pendant quarante ans, a soulevé les sophistes, les rhéteurs et les sectaires, — jusqu'au jour... bien inattendu, où, à la faveur de certaines phrases tronquées et misérablement interprétées, quelques écrivains du parti se sont crus en mesure d'accréditer le soupçon que Joseph de Maistre pourrait bien être en secret leur allié !

La Révolution, on le voit, ne l'a pas traité en ennemi ordinaire. Elle tente, tour à tour, de le détruire et de se l'approprier. Tantôt elle livre aux rancunes impies ces pages indiscutables, ou à la perfidie des commentaires pour en corrompre le sens; tantôt elle suscite des contradicteurs parmi ceux mêmes qui, en d'autres temps, se déclaraient les admirateurs du grand écrivain. Que ne taisaient-

ils plutôt, au souvenir de leur passé, un changement d'opinion dont rien ne pouvait à coup sûr leur garantir la constance !

II

On souffre de voir M. de Lamartine au nombre de ces transfuges de la vérité. Belle intelligence échouée sur l'écueil révolutionnaire ! L'hostilité mal contenue de ses paroles révèle comme une sorte de ressentiment jaloux contre ces hommes dont la fermeté l'irrite. Il prétend avoir vécu, bien jeune encore, dans la *familiarité* du ministre de Sardaigne et s'en fait un titre pour le « peindre d'après nature. » Mais son pinceau est infidèle ; il manque à la fois le portrait de l'homme et celui du penseur. Il le prend avec ce dernier sur un ton de légèreté railleuse dont on est blessé. Ses attaques mal assurées et capricieuses ne s'appuient d'aucun raisonnement. Il blâme au hasard et n'exerce aucun contrôle sur sa propre pensée. Il nous offre, par exemple, comme une découverte, l'observation suivante :

« C'est la petite vallée de Savoie, dit-il, qui a

donné au XVIIIe et au XIXe siècle les deux plus magnifiques écrivains de paradoxes du monde moderne, Jean-Jacques Rousseau et le comte de Maistre : *phénomène littéraire qui doit avoir sa raison cachée dans les choses*... L'un (Jean-Jacques Rousseau), le paradoxe de la nature et de la liberté poussé jusqu'à l'abrutissement de l'esprit et à la malédiction de la société et de la civilisation. L'autre (M. de Maistre), le paradoxe de l'autorité et de la foi sur parole poussé jusqu'à l'anéantissement de la liberté personnelle, jusqu'à la glorification du bourreau et des foudres de Dieu contre la liberté de penser (1). »

Ce jugement, en ce qui concerne M. de Maistre, est tellement ridicule qu'un sourire en fait justice.

Quelques lignes après, M. de Lamartine aborde les *Considérations sur la France*, et cite les premières pages de ce chef-d'œuvre, « plus semblables, dit-il, à une ode d'Orphée célébrant la divinité dans ses lois qu'à un pamphlet de publiciste dépaysé contre la Révolution qui l'exile. »

(1) XLIIe Entretien du *Cours familier de littérature*.

Sens, logique, convenances, tout proteste contre une telle critique. Le détracteur de ces pages admirables imagine gratuitement une sorte de contraste entre la grandeur des développements qu'il exalte jusqu'à l'inspiration lyrique et la petitesse de l'idée qu'il rabaisse jusqu'au pamphlet. L'observation porte à faux. Car, la grandeur, la force et la vérité de la parole ne sont que les vertus mêmes de l'idée qui se révèle.. Mais tout préoccupé de glorifier la Révolution, ses hommes, ses doctrines, M. de Lamartine ne croit plus devoir ni égards, ni justice à ceux qu'il a quittés. Les nobles infortunes ont cessé d'éveiller en lui la moindre sympathie. L'écrivain supérieur, le juste chassé de son pays par la démagogie étrangère, il le traite de *pamphlétaire dépaysé;* il se plaît, en revanche, à exalter Mirabeau, « philosophe, dit-il, orateur et législateur, *dépouillant ses vices avec son habit de tribun* (1). » Aux yeux de l'apologiste de ce cynique, l'auteur des *Considérations* n'est rien qu'un écrivain de parti « dont le sophisme devait

(1) Cette phrase est grammaticalement et historiquement inintelligible.

aboutir *à la servitude !* » (Et, de grâce, où aboutit la Révolution ?) — Il lui reproche de n'avoir pas voulu revenir sur ses pas, parce que « la vérité pure ne lui plaisait pas assez. » Allégations sans preuve possible, sans raison, sans excuse. Serait-ce donc par goût pour la *vérité pure* que le livre des *Considérations*, à peine effleuré d'un œil distrait, est qualifié de « dithyrambe à la Némésis révolutionnaire ! La hache, ajoute le poëte, excuse de tout, pourvu qu'elle frappe ! » Qu'est-ce à dire ? L'implacable ennemi de la Terreur travesti en Conventionnel ?..— Ah ! quand les beaux esprits, poëtes-orateurs, éloquents publicistes, lisent à la façon de M. de Lamartine, comment la foule ignorante doit-elle lire ?

Le *dithyrambe à la Némésis révolutionnaire* est, suivant le critique, « un livre nul comme prophétie, » et par un tour de logique imprévu, il se moque du prophète tout en reconnaissant l'accomplissement de la prophétie ! Mais écoutez la raison dont il prétend autoriser ses mépris. Elle est curieuse, admirable ! « Si le comte, dit-il, était prophète pour l'événement, il n'était pas prophète

pour le temps. Car, ce qu'il annonçait pour *demain*, est arrivé à *vingt-cinq ans de distance.* »

Compter de 1796 à 1814 vingt-cinq ans, est une légèreté en arithmétique ; accuser M. de Maistre d'avoir assigné le *lendemain* pour date à l'accomplissement de sa prophétie, n'est pas d'une scrupuleuse délicatesse ; enfin ne serait-ce pas une misérable chicane d'opposer quelques années, dans l'hypothèse même où une prédiction très-décisive par l'événement eût un peu retardé sur l'heure présumée de l'échéance ?

N'en déplaise à M. de Lamartine, il était assez beau de dire, vers 1796, à la monarchie renversée : Vous serez relevée ! — et à la République triomphante : Tu es impossible ! — La parole de ce vengeur « de l'ancienne politique et de l'ancienne loi qui rajeunissait, dites-vous, par la jeunesse de son style, la vieillesse des choses, » cet oracle, convenez-en, était un peu plus sûr que ceux des vieux sages du monde païen concédant à la foi chrétienne trois cents ans d'existence, ou des païens actuels, philosophes et rêveurs humanitaires, qui daignent s'incliner légèrement devant les

quatre-vingts dernières années que leur dédain lui laisse.

M. de Lamartine est intraitable à l'égard du comte de Maistre.

Quand le noble penseur développe sur une base toute chrétienne ses grandes solutions du problème de l'ordre providentiel en ce monde, le critique le bafoue comme un apologiste suranné des choses mortes. Énonce-t-il, au contraire, quelque principe d'où pourrait sortir certaine conséquence moins défavorable aux idées actuelles, le critique indigné se voile la face et crie à l'immoralité.

Ainsi M. de Maistre écrivant, à Vienne, à Madame de Pont :

« Qui peut douter, dit-il, qu'en Angleterre, Guillaume d'Orange ne fût un très-coupable usurpateur ? et qui peut douter que Georges III, son successeur, ne soit un très-légitime souverain ? » — « Quelle doctrine ! s'écrie M. de Lamartine, que celle en vertu de laquelle l'usurpation de la veille est légitime le lendemain ! Quelle morale que celle où le temps transforme le crime en vertu ! » Il suffit donc que M. de Maistre exprime

une vérité très-sagement libérale, pour que M. de Lamartine, brusquement transformé en austère jacobite, cesse d'admettre la doctrine de la prescription, doctrine certaine, salutaire et inévitable en ce triste monde, où la poursuite excessive du droit serait le renversement de l'ordre. « Il n'y a qu'une bonne politique, comme une bonne physique, ajoute M. de Maistre, c'est la politique expérimentale. » Et M. de Lamartine gémit : « Quelle amnistie à toutes les infidélités ! » Remarque touchante, mais en vérité j'admire beaucoup moins ces tendres susceptibilités de conscience dans une âme allégée d'ailleurs de toutes les *superstitions* de l'ancienne foi, que je ne m'étonne d'un tel parti pris d'injustice et d'aigreur. Et M. de Lamartine semble le pousser si loin, que peu lui importe qu'il se contredise pourvu qu'il contredise : *Malunt nescire quia jam oderunt.* Cette animosité ne se borne pas aux doctrines, elle va jusqu'à une recherche puritaine des moindres actes de la vie diplomatique du comte de Maistre. Quelques phrases légères sur la belle Maria-Antonia, sur la nécessité d'envoyer à la

cour du Nord un secrétaire d'ambassade jeune et beau, etc..., trouvent dans l'amant d'*Elvire* un censeur inexorable !... M. de Maistre cherche-t-il à rétablir la maison de Savoie, soit par la Russie, soit par la France, M. de Lamartine se moque de cette « tête qui fermente de Restauration. » Veut-il, en faveur de son maître dépouillé, tenter une démarche personnelle auprès de l'empereur des Français, M. de Lamartine flétrit ce projet comme une aberration de zèle ; et le poëte, homme d'État de 48, qui vient de professer à outrance la fidélité due aux *Richards* détrônés, sans doute pour rendre le rôle de *Blondel* encore plus méritoire, accorde un stoïque assentiment aux insolents procédés dont la triste cour de Cagliari et son triste ministère payaient la fidélité de ce grand homme, si inviolablement dévoué à des princes médiocres et ingrats. M. de Lamartine relève comme exagérées les plaintes du comte. J'admirerais l'héroïsme de cette critique, si l'on eût pris la peine de s'assurer que des blessures, qui arrachent un cri à une âme virile et chrétienne, sont des blessures imaginaires.

Voici un trait rapide de la vie d'humiliations et d'épreuves que Sa Majesté sarde faisait à ce noble serviteur.

Il est envoyé brusquement, à travers l'Italie et l'Allemagne, à Saint-Pétersbourg, «gouffre unique en Europe de luxe et de dépense, » et il ne lui est pas tenu compte de ses frais de voyage. Séparé pour des années de sa femme et de ses enfants, il est réduit à une véritable détresse. Son traitement est arrêté : Mme de Maistre, restée seule à Turin, vend son argenterie pour vivre. Entre un logement cédé par un dentiste, d'où il sort faute de suffire au loyer, et un autre logement où il va succéder à un chanteur de l'Opéra, il est forcé d'aller à l'auberge.

Il ne peut paraître aux fêtes de la cour de Russie qui exigent sa présence, faute d'un habit, ou d'une décoration que lui refuse obstinément son gracieux maître. A bout de ressources et de patience, il écrit au chevalier de Rossi : « Le sort est déchaîné contre moi. Je prends le parti de vous envoyer une feuille de mon livre de comptes tel qu'il est griffonné par mon valet de chambre. Lisez cette belle pièce; vous y admirerez le prix du peu de repas que

je prends chez moi... Vous me direz que j'ai l'espoir d'être payé en Sardaigne; mais qu'est-ce que ma femme peut acheter avec un espoir?... S'il y avait en ce pays une ombre de délicatesse et de véritable amour pour Sa Majesté, je ne vous écrirais pas cette lettre. Comment voulez-vous me forcer à quereller, toute l'année, pour cette somme à disputer, à mendier? Cela est horrible et insupportable. J'en ai honte, comme si j'avais tort... J'ai mangé tout ce que je possédais à moi; malgré ce sacrifice, je ne puis attendre au mois de février... »

On lui refuse tout... Deux fois il donne sa démission, deux fois on la refuse, et il se résigne à subir jusqu'à la fin non-seulement les souffrances de cet incroyable dénûment, mais encore tous les soupçons, toutes les avanies, et les leçons ineptes et brutales que cette ladre cour prodiguait au zèle le plus intelligent et le plus actif. Enfin, la Restauration accomplie, poursuivi des mêmes jalousies, harcelé par les mêmes défiances, méconnu de la royauté qui ne sut ni le récompenser de ses services, ni du moins le dédommager de la perte entière de sa fortune confisquée par la Révolution

française, il meurt laissant à ses enfants pour tout héritage une terre de la valeur de cent mille francs à peine, dont un prêt généreux de M. de Blacas lui avait facilité l'acquisition.

Qu'on nous dise encore que le comte de Maistre se plaignait à tort ! Trop heureux sans doute de se payer, pour tant de sacrifices, de la joie pure du sacrifice même ! « O douleur tu n'es pas un mal ! » s'écrient nos modernes stoïciens, contempteurs de la souffrance... d'autrui !

III

M. de Lamartine passe à l'examen des grands ouvrages de M. de Maistre ; et voici la définition qu'il donne du livre des *Soirées* : « Sorte de dialogues de Platon chrétien écrits à la cour d'un roi des Scythes... dans les loisirs d'un ambassadeur sans cour, loisirs interrompus seulement par quelques dépêches sans affaires... dialogues à tous hasards de pensée... (1). Tantôt M. de Maistre pro-

(1) Ce que l'on connaît de ces *loisirs* et de ces *dépêches* donnent un démenti suffisant à ces allégations futiles.

cède de Jean-Jacques Rousseau, tantôt il essaye de procéder de Voltaire, mais sans atteindre à l'atticisme du sarcasme voltairien (1)... C'est alors qu'il est le plus admirable d'improvisation et d'éjaculation de ses idées... »

Voilà un livre correctement jugé ! avec une convenance d'expressions et une logique de style merveilleuses ! On se plaît à reconnaître que M. de Maistre « procède » quelquefois de lui-même. Il essaye vainement de procéder de Voltaire, mais il procède sans difficulté de Rousseau. Et de quelle manière ? Rien de plus simple. Les *Soirées* débutent par un paysage. Or toute description en prose relève de la *Profession de foi du vicaire Savoyard* ; donc, etc. « On sent l'homme qui a vu les Charmettes et conversé *peut-être* dans sa jeunesse avec Mme de Warens. » *Peut-être*, voile prudemment un petit anachronisme littéraire. Pour le sauver tout à fait, il serait plus exact de dire :

(1) *Cuistre, gredin, polisson, chien barbet*, etc., tels sont les condiments attiques de la plaisanterie voltairienne. Nous accordons ici à M. de Lamartine l'infériorité de M. de Maistre. Non, il n'a jamais atteint à cet *atticisme*.

Conversé *peut-être dans son enfance.* Or qui croira jamais que la sollicitude des parents du comte de Maistre fût assez endormie pour laisser leur cher enfant *converser* avec la *maman du citoyen de Genève?*

Il ne faut pas omettre ici sur quelle raison profonde repose cette prétendue ressemblance entre les premières pages des *Soirées* et le début du Vicaire déiste. « Toutes les fois que l'homme se prépare à parler dignement de Dieu, il éprouve le besoin de se mettre en face de la nature. » Cette parole serait assez pieuse dans la bouche d'un brahmane ou d'un bouddhiste, d'un sage païen, d'un homme, s'il en pouvait être un seul, pour qui le sang de la nouvelle alliance n'aurait pas coulé; mais l'auteur de l'*Hymne au Christ* devrait-il oublier que les pensées les plus dignes de Dieu ne viennent qu'au pied de la croix de l'Homme-Dieu?

Le gouvernement temporel de la Providence est le sujet du livre des *Soirées*. Dans le premier entretien, si l'on en croit le critique-poëte, M. de Maistre tend à prouver cette contre-vérité trop

évidente, que le juste est récompensé par les biens d'ici-bas, et que le méchant est puni par des maux temporels, expiation immédiate de ses fautes... « Si cela était démontré, ajoute M. de Lamartine, ce serait un argument terrible contre les rémunérations et les expiations de la vie future. » Assurément ! et si cette analyse était fidèle, un homme de génie, chrétien catholique, demeurerait convaincu de la dernière des bévues en théologie et en philosophie. Je rétablis donc le texte de M. de Maistre.

« Il est évidemment faux que le crime soit en général heureux et la vertu malheureuse en ce monde : il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de loterie, où chacun, sans distinction, peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question, et demander pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable, et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir (1). »

Telle est la *lettre* dont M. de Lamartine a su

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, page 17.

tirer l'étrange *esprit* qu'il nous donne comme l'esprit même de M. de Maistre! En vérité, l'on s'étonne de cette souveraine infidélité!... M. de Lamartine pour lire aurait-il emprunté les yeux et l'esprit de quelque secrétaire?

Il rapporte un passage que M. de Maistre cite de la législation de Brahma, passage qui attribue aux princes, comme une prérogative divine, le droit de punir les crimes. Sur l'antiquité controversée de ce texte et sur l'époque où l'auteur a vécu, M. de Maistre se contente d'opposer à l'autorité de William Jones celle du géographe Pinkerton.

Ce dissentiment entre les deux savants anglais irrite M. de Lamartine; mais, par une bizarre humeur, il s'en prend personnellement au comte de Maistre de l'opinion de Pinkerton, qui lui déplaît. Car il ne peut souffrir le moindre doute sur l'antiquité des livres hindous et sur leur antériorité au Pentateuque. « M. de Maistre, dit-il, *que toute antiquité de la sagesse humaine épouvante*, parce qu'il veut que toute sagesse date d'hier, *conteste la date de cette citation...* » et il ajoute: « un philosophe sérieux devait-il, en sujet si

si grave, *permettre à sa plume de telles facéties?..* » Quoi ! il n'était pas libre à M. de Maistre d'hésiter impunément sur la valeur d'une opinion qui devait un jour sourire à M. de Lamartine? En vérité, il n'y a de facétieux ici que les distractions du critique. Est-ce bien lui qui accuse l'illustre écrivain d'être *épouvanté de l'antiquité de la sagesse humaine?* Il ne voit donc plus, il n'entend donc plus la meute des *aboyeurs* au prophète du passé (1) ?

Le second entretien des *Soirées* trouve le critique un peu plus indulgent : « Ce dialogue, dit-il, cesse d'être un sophisme. »

Le mal héréditaire est un fait que M. de Lamartine veut bien accepter. Il daigne se rendre à la voix des siècles ; et il ajoute : *Le christianisme lui-même est évidemment sorti de cette universelle tradition du monde, car son premier nom fut rédemption.* Et quel est donc son autre nom ? le nom qu'il porte aujourd'hui ? Le critique devrait nous l'apprendre. Il devrait bien aussi

(1) « Ii sunt homines qui contra veritatem clausis oculis quoquomodo latrant. » (Lact. *Divin. Institut.* lib. VII.)

jeter quelque jour sur cette phrase sournoise : « Évidemment sorti de cette universelle tradition du monde, » où le christianisme, par un habile sous-entendu, ne se présente plus que comme une sorte d'éclectisme raisonnable, fruit naturel de l'expérience humaine. « Ce dialogue, ajoute M. de Lamartine, rappelle Pascal, mais Pascal raisonnable, au lieu de Pascal *halluciné par la peur de Dieu...* » Voilà qui n'est pas neuf ; c'est du Cousin, du Condorcet et du Voltaire. Accueillir et répéter cette odieuse insulte est d'une servilité qui étonne. M. de Lamartine en est-il venu à croire ce qu'il vient d'écrire ? Quoi ! Pascal est *halluciné*, pour craindre le Dieu du Sinaï et le Dieu du Calvaire ! et M. de Lamartine est raisonnable, pour tendre la main au Dieu de Voltaire et du *curé Mellier !* Pascal, un insensé ! M. de Lamartine, un sage ! ! De grâce, et par égard pour vous-même, n'approchez pas avec une telle irrévérence du nom de celui qui fut Pascal !

Revenons aux *Soirées :*

« L'entretien sur la guerre, dit M. de Lamartine, est à la fois le chef-d'œuvre du style de

M. de Maistre et son chef-d'œuvre de sophisme. » Citant ces paroles célèbres : « La guerre est donc *divine*, puisque c'est une loi du monde, » le critique les appelle « *les plus fatalistes* qu'aucune plume ait osé écrire, » et il ajoute sérieusement : « Le meurtre et l'anthropophagie sont donc divins, car ces monstruosités sont une loi du monde... » Puis encore : « Il n'y a pas un mot dans ce dialogue qui révèle un *philosophe évangélique*. M. de Maistre semble n'avoir lu que la Bible : c'était un *prophète de la loi de sang*. » Ces paroles sont d'une incroyable frivolité. Le sens du mot *divin* est pris vulgairement et dans cette acception étroite qui prête à toutes les déclamations. Quoique contradictoires à l'idée très-superficielle que l'on se fait trop souvent de la bonté divine, les fléaux n'en sont pas moins *divins*, puisqu'ils publient la justice en accomplissant l'expiation ; et l'observation de M. de Lamartine est d'autant plus inconséquente qu'il vient d'admettre l'hérédité du mal, c'est-à-dire la chute originelle. L'assimilation de la guerre au meurtre et à l'anthropophagie est une absurdité.

Quelle apparence de confondre ainsi le souverain, le Juste même, qui ne porte pas l'épée en vain, avec le lâche meurtrier et le hideux anthropophage? L'assassin et le cannibale, ces épouvantables rebuts de la nature humaine, n'exécutent pas, grâce au ciel, une loi du monde, ils n'obéissent qu'à l'instinct fatal de leur propre perversité. De ces deux monstruosités de l'ordre moral, la vraie civilisation rend l'une plus rare : elle n'offre pas trace de l'autre ; et cependant, les nations les plus policées ne sont pas celles que la guerre visite le moins. Aucun degré de culture dans les âmes, aucune élévation d'esprit, aucune vertu n'exclut la profession des armes, et, quoique l'humanité frémisse, il semble que rien de grand ne lève dans l'humanité, qui n'ait été semé aux champs de bataille. Comment donc se peut-il qu'on ne discerne pas entre le crime tout individuel, l'abrutissement féroce de quelques peuplades visiblement livrées à leurs ténèbres, et ce grand phénomène de la guerre, qui, par sa périodicité constante, sa perpétuité, son universalité, présente tous les caractères de la loi? Que

sert de crier au *prophète de la loi de sang ?* Quoi de plus injuste ? de plus puéril ? Depuis quand l'écrivain est-il responsable des catastrophes qu'il expose ? Suffit-il d'une négation gratuite pour conjurer l'éternel fléau du monde, ou d'un fol anathème lancé contre le penseur chrétien, qui, sous les épouvantables rigueurs, cherche le secret de la miséricorde ?... Croyez plutôt ceci : telle phrase, faussement sentimentale et optimiste, est chargée de plus de sang et de larmes que les principes inflexibles ; telles molles vapeurs, dégagées de la littérature passionnée et sensuelle, s'élèvent aujourd'hui dans l'atmosphère morale, pour retomber demain sur la société en gouttes de pluie sanglante. On s'étonne peut-être, mais rien de plus certain.

Le critique croit porter aux vues du comte de Maistre sur la guerre un dernier coup, en disant : « La saine philosophie lui aurait enseigné que la guerre est si peu divine, que le plus divin progrès de l'humanité est de la tempérer et de la diminuer jusqu'à sa complète extinction (*si cela devient jamais possible*) chez les hommes. »

Chose remarquable ! chrétienne, la civilisation

diminue les horreurs de la guerre ; politique, elle en perfectionne les instruments, et aujourd'hui, chez les nations civilisées, le problème consiste à la rendre, dans le moins de temps possible, la plus meurtrière possible. On se hâte de conclure de cette terrible puissance de destruction que la science lui a faite, à une certaine limitation dans ses rigueurs et sa durée. Erreur ! la durée de la guerre, comme son intensité, a pour mesure, non la quantité de sang qu'elle verse, mais la fureur des passions qui l'allument, la malignité de vices et des erreurs qu'elle doit venger. M. de Lamartine rêve un divin progrès de l'humanité qui la tempère et la diminue. L'heure est bien choisie pour fredonner pareille idylle, quand les dernières années que nous avons vécu ruissellent de carnage, et qu'un demi-million d'hommes peut-être, en cinq ou six ans, ont disparu du monde (1) !...

(1) Ceci était écrit en 1859. Nous avons eu depuis les annexions piémontaises, la guerre du Mexique, la guerre du Danemark, la guerre de l'Amérique, la Pologne noyée dans son sang par l'intolérance russe, Castelfidardo, la guerre civile en Espagne, etc., etc.

Il n'ose pas prédire la complète extinction du fléau ; il ajoute : *si cela devient jamais possible!* Parenthèse prudente ; mais alors était-ce la peine de se mettre en frais d'invectives amères contre un écrivain supérieur et sûr de ses doctrines, pour n'avoir jamais à lui opposer que des négations capricieuses, des paroles vides, un flottant optimisme qui finit par douter de lui-même ?

« Après avoir ainsi *divinisé* la guerre, poursuit M. de Lamartine, M. de Maistre *divinise* la force matérielle, et il l'autorise à *martyriser toutes les forces intellectuelles* qui osent penser autrement que l'État ne veut qu'on pense... » M. de Lamartine ne peut souffrir que le savant de profession soit exclu du gouvernement, ni que l'on attribue aux prélats et aux grands officiers de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités sociales, ni que l'on procède rigoureusement contre quiconque parle ou écrit pour ôter au peuple un dogme national. Il trouve enfin une étrange inconséquence dans ces appels au bras séculier de la part d'un catholique écrivant sous un sceptre

schismatique et despotique, persécuteur-né du catholicisme.

M. de Lamartine, qui flétrit ces appels à la force publique, ne fait pas attention que lui-même tombe plus justement sous le coup de la même censure. Car c'est bien au *bras séculier* du préjugé bourgeois ou démocratique qu'il livre, tronquées et travesties, les opinions de M. de Maistre sur les questions les plus ardues et les plus délicates. Ces cris et ces indignations de commande, ces expressions assez perfides de *guerre et de force matérielle divinisées*, de *forces intellectuelles martyrisées*, n'ont d'autre but que d'ameuter la plèbe des esprits contre des vérités très-profondes, dont l'existence n'attend pas la convocation de la foule dans ses aveugles comices.

C'est un procédé antiphilosophique et antirationnel, mais souverainement révolutionnaire, que cette sorte d'*appel au peuple* en des matières où les plus éclairés apportent souvent moins de lumières que de passions. Lorsqu'il jette cette pâture de banalités malfaisantes aux grossiers instincts du vulgaire, M. de Lamartine déroge sciemment. Il

déclame avec bruit autour de la question ; mais, au vrai, il n'y touche pas. Et cependant il était ici, d'un très-haut intérêt que l'illustre adversaire de M. de Maistre condescendît à nous faire savoir un peu ce qu'il pense sur les problèmes suivants :

1° L'association humaine renferme-t-elle en soi une certaine force dogmatique et divine, qui en est comme le principe vital, et par conséquent exige des gouvernants qu'ils reconnaissent une sorte de *tradition* politique ? — Ou n'est-elle qu'un ensemble de faits mobiles et de conventions accidentelles qui n'imposent d'autre règle de conduite que d'obéir à tous les souffles et de céder à tous les courants ?

2° Étant donné un ordre de croyances marquées du sceau de la vérité et servant de base à un système d'institutions légitimées par une longue expérience, faut-il admettre que le premier venu tienne de sa conscience et de la loi naturelle l'imprescriptible droit de porter atteinte à l'établissement social que sa raison privée n'accepte pas?

3° Enfin la vérité, socialement constituée, n'a-t-elle pas pour se défendre un droit que l'erreur triomphante peut usurper, mais s'approprier jamais ? Et parce que l'erreur peut persécuter demain, faut-il que la vérité abjure dès aujourd'hui son droit de *punir* ?

IV

Cet étrange examen des *Soirées* ne nous permet pas d'espérer pour le *Pape*, l'une des œuvres capitales de M. de Maistre, cette sorte de discussion que l'on doit à un grand maître et à un grand sujet. Et cependant la légèreté, les dédains et l'insuffisance de la critique passent encore tout ce qu'on pouvait attendre. M. de Lamartine eût accordé sans doute au plus fade roman un examen plus sérieux. « Voilà toute cette œuvre du *Pape*, » dit-il en feuilletant les dernières pages qu'il transcrit à la hâte ; « œuvre savante quoique très-décousue. »

De toutes les critiques possibles, ce dernier trait est le plus imprévu. Décousu ? un tel ouvrage ! mais c'est déclarer qu'on ne l'a pas lu.

M. de Lamartine traite l'auteur du *Pape* de « terroriste d'idées qui verse des flots d'encre au lieu de sang... » Et il ajoute : « Le goût du paradoxe rendait rétrospectivement cruel en théorie le plus doux et le plus gai des hommes. *Il ne faut pas badiner avec le sang.* » Jamais sans doute ; mais le noble chantre des *Méditations* ne songe-t-il plus qu'un jour, sur les traces de Godefroy Cavaignac et des jeunes républicains de 1830, devenu *Montagnard* et panégyriste de Robespierre, lui-même s'est oublié jusqu'à badiner avec l'échafaud (1)? Mais, grand poëte, *chose légère*, que ne lui serait-il pas pardonné, s'il savait être un peu

(1) Il faut rendre cette justice à M. de Lamartine qu'il s'est rétracté plus tard et qu'il a réprouvé ces pages malheureuses avec une très-légitime mais très-noble indignation.

On lit dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins :* « J'ai été téméraire et malheureux dans le regard jeté sur l'intérieur de la jeune reine. Rien n'autorise à lui imputer un tort de conduite dans ses devoirs d'épouse, de mère, d'amie.

« Le mot d'homme-principe qui s'applique à Robespierre, est un scandale de mots, une qualification à double interprétation capable de fausser l'esprit de la jeunesse sur ce Marius civil, sur ce proscripteur bourreau de la Révolution. Je m'en repens et je l'efface.

« Tout est juste dans mon jugement sur le crime

plus juste ! Car cette pompeuse leçon d'humanité qu'il adresse à M. de Maistre, roule sur de telles méprises, qu'on serait tenté d'en demander compte à sa loyauté.

M. de Lamartine représente l'envoyé de Sardaigne, sur la fin de ses jours, consumé par une oisiveté qui lui pèse, par les mécomptes de l'ambition, par l'activité inquiète de son génie, et il ajoute : « Ne pouvant être ministre, il était devenu *oracle*... Il prophétisait encore, après la restauration de l'Europe accomplie, des erreurs et des expiations. *Le temps ne pouvait manquer de les justifier*... Le comte de Maistre mourut en

de la République à l'égard de Louis XVI. Une seule phrase m'y blesse : « il y eut une puissance sinistre dans cet échafaud », concession menteuse à cette école historique de la Révolution qui a attribué un bon effet à une détestable cause, et qui prétend que la Terreur a sauvé la patrie. Honte sur moi pour cette complaisance !

« J'ai été indigné contre moi-même en relisant ce matin la dernière page lyrique des Girondins (sur l'ensemble de la Révolution) et je conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes comme je la déchire devant Dieu et devant la postérité. » (*Critique de l'Histoire des Girondins*, œuvres complètes, tom. XV.)

prophétisant encore... Il s'éteignit dans la prière et dans l'espérance... »

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce! — Depuis quand l'étendue de l'intelligence, et la profondeur pénétrante du regard qui découvre dans la violation présente des principes éternels la certitude des catastrophes à venir, méritent-elles le dénigrement et l'insulte? Et ne rougit-on pas de n'opposer aux élans du génie resté croyant, que ce hideux sarcasme, ce mauvais rire, ces sénilités voltairiennes?

Le poëte revient au style sérieux et finit par cette prosopopée :

« Vous le voyez, toutes vos conjectures sur le *renouvellement des religions* et du monde ont été trompées. Le monde plus vieux d'un demi-siècle est exactement dans le même état où vous l'avez laissé. Prophétisez donc, ô hommes présomptueux, qui osez prendre votre sagesse pour celle de Dieu. »

Vaine déclamation! Si M. de Maistre, sur la fin des *Soirées*, a salué l'espérance d'un nouvel épanouissement de la foi chrétienne et d'une réconci-

liation possible entre la science humaine mieux inspirée et les lumières divines, il n'a jamais rien conjecturé sur le *renouvellement des religions,* puisqu'il n'en admettait qu'une, éternelle et immuable; et il ne s'est jamais fait illusion sur l'avenir du monde, tout en annonçant clairement sous quelles conditions l'horizon des affaires humaines pouvait encore se dégager.

Les paroles du comte de Maistre se sont perdues dans le vide. La science, comme la politique, s'est obstinée dans son éloignement de la vérité et ce crime est payé d'un redoublement de ténèbres. Car il est faux que le monde soit exactement dans le même état où le comte de Maistre l'a laissé. Il a marché selon les doctrines progressistes ; il a marché dans le sens de la négation, sous l'impulsion de la haine, et chaque jour il fait un pas marqué vers la mort. Tout cela est loin de démentir les prédictions du grand penseur catholique, et les écrivains trop légers qui osent l'appeler présomptueux, devraient bien se souvenir que tout en montrant aux gouvernements la voie du salut et celle des abîmes, lui-même avait si peu l'espoir

d'être entendu, qu'il disait en mourant : « Je meurs avec l'Europe! » Riez donc après cela, rieurs étranges, qui vous faites un texte, pour railler les *prophètes*, de leurs paroles même littéralement accomplies.

1859



II

SAINTE-BEUVE

CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES

I

L'un des caractères singuliers de cette ardente polémique soulevée contre M. de Maistre, c'est qu'entre tant d'ennemis, il n'en est peut-être pas un qui, pour le frapper, ne choisisse l'arme dont il est infaillible qu'il se blesse lui-même. L'orgueilleux, vide de science et d'idées, le déclare ignorant, et lui fait leçon de modestie ; le pyrrhonien le rappelle aux principes ; le roué, à la morale ; le rêveur le traite d'utopiste ; le plus mince sujet diplomatique le plaisante sur ses errements en diplomatie ; *la grenouille s'enfle,* et le petit homme de lettres tranche avec lui du per-

sonnage d'importance. Rien n'est plus cynique, et rien n'est plus risible. Qu'arrive-t-il en effet ? L'accusateur, en chargeant M. de Maistre, se dénonce involontairement et s'accuse ; il ne s'aperçoit pas que le blâme qu'il déverse injustement, signale une contradiction choquante entre les sévérités imprévues de son réquisitoire et la pratique de ses maximes accoutumées, et qu'il se désigne au public par ces traits de censure ou de satire qui rebroussent contre lui.

N'est-il pas admirable, par exemple, que ce croyant latitudinaire, qui va promenant sa conscience du *Vicaire Savoyard* au Coran, et de Confucius à Bouddha, adresse au croyant catholique ce rappel véhément à l'humilité : « Prophétisez donc, ô homme présomptueux, qui osez prendre votre sagesse pour celle de Dieu !... » Ou bien encore que, par fantaisie soudaine, il fulmine cette sentence : « La vérité ne rit pas, elle pense (1) ! » Pilate, plus sincère, demande

(1) La vérité, sans cesser d'être pensive, peut sourire de cette pensée de M. de Lamartine. A ce sujet qu'il me permette de citer un texte qui a peut-être échappé à son érudition. Il

brutalement : « Qu'est-ce que la Vérité ? » Et vous qui oubliez que ce mot du juge inique est le texte ordinaire de vos longs discours, vous oubliez aussi que le noble penseur dont vous remuez la cendre, a vécu dans la communion de l'Église, qu'il est mort dans la prière et l'espérance, inséparables de l'humble connaissance de soi-même !.... Croyez moi, apprenons tous à mourir comme cet homme présomptueux (1).

Je passe à un autre censeur de M. de Maistre,

est emprunté à un auteur, plus grave encore que M. de Lamartine, et qui prétend que le rire convient à la vérité : *Congruit et veritati ridere*, dit Tertullien, *quia lætans ; de æmulis suis ridere, quia secura est... Ceterum ubicumque dignus risus, officium est.* (Q. Sept. Flor. Tertul., *adv. Valent.*, 6.)

(1) Ceci était écrit en 1863.

Sur la fin de ses jours, M. de Lamartine est revenu à des sentiments chrétiens. Voici ce qu'un ami commun m'écrivait dernièrement encore à ce sujet.

« Dix-huit mois ou deux ans avant d'aller rendre ses comptes à qui de droit, déjà fort affaibli, non d'esprit, Lamartine s'est préoccupé de sa fin au point de vue religieux. Il a vu plusieurs fois l'abbé Deguerry qui m'a dit à moi être très-satisfait de leurs conférences. Je ne crois pas me tromper en ajoutant qu'il y a eu confession : c'est du moins ce qu'on m'a donné très-

différent de talent, mais non de conclusions. Moins élevé que M. de Lamartine, moins imprudent et plus ingénieux, M. Sainte-Beuve réussit mieux à garder quelques dehors. Il évite les sorties hasardeuses : il va rarement aux excès qui appellent bruyamment le ridicule ; mais il ne se refuse aucun de ceux qu'il croit pouvoir risquer sans trop se compromettre. Il affecte volontiers certaines attitudes d'érudit exact et au courant des *sciences positives*, parfaitement en garde.

clairement à entendre. Un chapelet (celui de sa mère, je crois) était souvent sur la cheminée de mon vieil ami; à cette même époque et plus d'une fois, je lui ai vu déposer, lorsque j'entrais, un livre de messe ou une *Imitation*. Sans entamer directement ce sujet, je le côtoyais volontiers et je constatais de bonnes dispositions. Lors de son dernier retour de Syrie, en pleine mer, voyant N... à la mort et très-éloigné de toute pensée religieuse, il insista vivement pour le faire confesser, puis administrer, par un père jésuite qui se trouvait à bord : « Ne plaisantons pas, lui disait-il, vous êtes en grand danger, il faut vous préparer. » Et il le décida. non sans quelque peine. J'ai souvent pensé, dans le temps dont je parle, qu'il s'adressait à lui-même ses paroles à N.... Les six derniers mois de sa vie ne comptent pas; il était tombé dans un état voisin de l'enfance. Le bon Dieu sait le reste. »

contre les hallucinations du *mysticisme*, et pour soutenir cette contenance, il déploie ses ressources favorites, les sous-entendus, la raillerie fine et la prétérition. Sur le vide absolu des pensées et des doctrines, il fait miroiter la nuance et plonge habilement dans la demi-teinte l'insupportable lieu commun. Au besoin, il a l'obliquité du trait, qui sauve le manque de portée. S'il lui arrive parfois de le prendre avec l'illustre adversaire sur un ton assez plaisant de supériorité, s'il s'échappe jusqu'au sourire un peu ironique, un peu protecteur, au fond il respecte l'homme fort, car visiblement la force lui fait peur. Elle a pour lui la valeur d'un principe et le range à une sorte de sérieux. Critique d'ailleurs purement littéraire et, de plus, sceptique, il n'a aucune compétence dans la sphère des questions soulevées par la puissante main de Joseph de Maistre. Qu'y a-t-il, en effet, de l'un à l'autre ? de : *j'ignore et je doute*, à : — *je sais parce que je crois ?* Que vaut une négation systématique, où se pressent les contradictions, où la réticence et le caprice dominent, contre une force doctrinale, une, identique,

constante dans toute l'étendue de son développement ? Quelle que soit l'adresse de M. Sainte-Beuve à déguiser sa faiblesse, quand il essaye de suivre ces « considérations d'en haut, » il me représente toujours un honnête citadin à qui la seule vue d'un voyage aérien donne le vertige, et qui se cramponne plus fortement à la terre, pour s'assurer qu'elle ne lui manque pas.

La critique de M. Sainte-Beuve renferme une contradiction choquante dès le premier coup d'œil. Elle dédaigne en Joseph de Maistre le demeurant du passé, et en même temps, elle veut augurer en lui une sorte de précurseur qui s'ouvre volontiers au souffle des temps nouveaux. On voit ici que, longues années avant M. Blanc (de Turin), l'école saint-simonienne et M. Sainte-Beuve avaient rêvé quelque chose comme ce rajeunissement de M. de Maistre que la Médée révolutionnaire ose bien essayer sous nos yeux. Mais, j'ai hâte de le dire, M. Sainte-Beuve, dont tout l'esprit répugne à ces effronteries du béotisme piémontais, ne risque que de légères conjectures sur ce *novateur* invraisemblable qu'étouffe dans l'illustre écrivain l'ha-

bitude invétérée de l'orthodoxie et de l'autorité. Ici la prudence du critique aurait dû, ce semble, le mettre sur la voie d'une réflexion bien simple. Peut-être lui est-elle venue et l'a-t-il repoussée comme banale et sans valeur. J'en juge autrement ; et voici le raisonnement que ce soi-disant dualisme intérieur à M. de Maistre me suggère. Si de vifs élans vers l'avenir n'ont pu le détacher de *la superstition des choses mortes*, c'est qu'une science plus profonde et une raison plus puissante ont prévalu chez lui sur l'instinct novateur. Donc, au fond de ces doctrines, défuntes ou du moins agonisantes, réside une force indéfinissable qui a su contenir dans l'ordre la séve surabondante d'un si grand esprit. Mais loin d'en conclure, comme il faudrait, l'éternelle vitalité de celle qui ne cesse d'enterrer ses fossoyeurs, et l'erreur d'une nuée de sophistes, on en conclut de préférence l'infirmité routinière d'une intelligence hardie et la pusillanimité d'une âme forte ! Telle est la logique de ce temps, et telle est aussi l'impertinence de la critique moderne, que M. Sainte-Beuve croit pouvoir écrire innocemment les lignes suivantes :

« Heureux, dit-il, si, dans ce travail *respectueux* et sincère, nous prouvons aux admirateurs, je dirai presque aux *coreligionnaires du vertueux théoricien*, que nous ne l'avons pas méconnu, et si, en même temps, nous maintenons *devant le public impartial les droits désormais imprescriptibles du bon sens, de la libre critique et de l'humaine tolérance* (1). »

Un peu plus bas, il définit M. de Maistre, « le théoricien intrépide d'une pensée qui contredit celle de son siècle (2). »

Ainsi, dès le début, en protestant de sa bienveillante équité, M. Sainte-Beuve appelle les catholiques, admirateurs du grand écrivain, les *coreligionnaires d'un vertueux théoricien* : il ne désignerait pas autrement les adeptes de quelque secte martiniste ou spirite. Puis, du même ton patelin, il leur coule en douceur la plus sanglante injure ; car, en quel sens entend-il maintenir contre eux les droits du bon sens, de la libre critique et de la tolérance humaine, s'il ne

(1) *Portraits littéraires*. Paris, 1846, in-12, t. II, p. 383.
(2) *Ibid.*, p. 382.

les tient pour préalablement convaincus de sauvage intolérance, d'aveugle et servile crédulité ?

Cela n'est encore rien. La respectueuse sincérité du critique s'élève à une forme supérieure de mépris, quand il déclare la pensée du *théoricien théocratique* (ou la pensée chrétienne) en contradiction absolue avec celle du siècle. Qu'est-ce donc que le siècle ? Tous ceux qui nient le christianisme, tous ceux qui le haïssent et s'en détournent, toutes les âmes dévoyées, tous les esprits en quête du néant. Voilà le siècle véritable, le siècle de la politique, de la littérature et du mouvement. Les chrétiens sont hors de tout cela ; ils ne comptent plus dans le monde ; le monde ne compte plus avec eux. L'Église tout entière, dans son chef et ses membres, ne figure aujourd'hui qu'à titre de quantité négative que l'analyse intellectuelle et sociale est en droit de négliger, sans trop d'erreur. Donc l'Église et les catholiques se trouvant par ce procédé simple éliminés du siècle, tout le siècle se réduit à la gazette de ce nom, tout son esprit à l'esprit de cette feuille ignare et impie, symbole quotidien de ses contradictions, de ses haines tri-

viales et ténébreuses. *La chute en est jolie*, et surtout *admirable*.

Cependant la méthode est large et expéditive, convenez-en, qui, du même trait dont elle efface quelque deux cents millions d'adversaires, supprime l'élite, la tête et le cœur de l'humanité ! Décisive par hypothèse, elle offre en outre dans l'application journalière un avantage inappréciable.

Du moment où table rase est faite de tout l'édifice catholique, et que ce résultat donné lestement, sans phrase, sans bruit, se suggère comme de soi-même au vulgaire des lecteurs, légers et flottants d'opinion, la guerre peut se poursuivre avec toute assurance de succès contre les dogmes pris chacun à part et sécularisés, c'est-à-dire destitués de leur caractère essentiel, d'unité, d'universelle et perpétuelle autorité. Ainsi diminués et déchus, la libre critique s'en empare. Elle déjoue un reste de vénération qui les entoure, en les discutant comme des conceptions privées. Distraits du système surnaturel qu'ils constituent solidairement, on les met sur le compte d'un homme, M. de Bonald ou M. de Maistre, et cette paternité humaine

qu'on leur impose les livre impunément à la merci des francs-penseurs.

II

Voici comment à propos du livre du *Pape*, le dogme de l'unité de l'Église et de l'autorité pontificale est exécuté par M. Sainte-Beuve en quelques mots.

« Le fameux ouvrage du *Pape*, publié en 1819, semblait rétrécir et rehausser le seuil du temple. *Il n'aurait voulu que le rendre à jamais stable et visible en le fondant sur le rocher...*

« *Pour lui*, le siége et l'instrument de la chose sacrée devrait être manifeste et usuel, visible et accessible à toute la terre, et comme les objections abondaient, il se fit fort de les lever historiquement et de tout expliquer : tour de force dont il s'est acquitté *moyennant quelques exploits incroyables de raisonnement,* moyennant surtout quelques entorses çà et là à l'exactitude et à l'impartialité historiques, comme Voltaire, Daunou et les autres détracteurs en ont donné dans l'autre

sens ; mais les entorses de M. de Maistre sont magnifiques et à la Michel-Ange.

« De ce qu'une chose, *selon qu'il le croit*, est *nécessaire* pour le salut moral du genre humain, M. de Maistre *conclut qu'elle est* et qu'elle est vraie. Ce raisonnement est *héroïque et mène loin*. Chaque esprit systématique, au nom du même raisonnement, va vous apporter sa promesse ou sa menace. M. de Maistre nous dira que, lui, il ne rêve pas, qu'il y a *possession pour son idée*, qu'il y a le fait subsistant et reconnu ; mais *ce fait lui-même est une question*... Pourtant, jusque *dans l'excès de sa théorie pontificale*, M. de Maistre ne faisait encore que marquer *sa foi vive à tout prix* au gouvernement providentiel. Le problème qui consiste à *chercher* à cette providence un signe distinct, *un fanal terrestre* auquel on puisse la reconnaître pour s'y diriger, *demeure tout entier pendant, et nous écrase*. Les politiques (je ne les blâme pas) et tous les intéressés qui font semblant de croire, ont beau voiler l'abîme rouvert, l'anxiété de bien des âmes le trahit. *Entre une Rome à laquelle on ne croit plus qu'assez difficilement, et une provi-*

dence philosophique qui n'est guère qu'un mot vague pour les discours d'apparat, bien des esprits inquiets et sincères *se réfugient dans une sorte de religion de la nature et de l'ordre absolu*, qui a déjà essayé plusieurs costumes en ces derniers temps (1). »

Que dites-vous de ce dogme, ce dogme vital de la souveraineté et de l'infaillibilité, imputé à l'*humour* de M. de Maistre? Que dites-vous de : *il n'aurait voulu que rendre le temple à jamais stable et visible en le fondant sur un rocher ?...* Donc : *Tu es Petrus et super hanc petram...*, etc., ne sont plus paroles sorties d'une bouche divine ; leur origine, *tout ultramontaine*, date du théoricien de Chambéry!! Et le critique parle d'*entorses!* Certes en voilà une assez forte au droit sens, à la vérité même. Elle n'est ni à la Michel-Ange, ni à la Joseph de Maistre. Elle est à la Sainte-Beuve ; à chaque âge ses grands artistes.

« De ce qu'une chose, » comme l'existence de

(1) *Op. cit.*

l'autorité spirituelle, « *selon qu'il le croit* » (la foi du monde chrétien, la foi de ces millions de croyants qui vivent, de ces milliards qui ont vécu, devient sous cette plume habile, une fantaisie d'opinion du *théoricien théocratique !*), est nécessaire pour le salut moral du genre humain, M. de Maistre en conclut qu'elle est, et qu'elle est vraie. « *Ce raisonnement est héroïque et mène loin.* » Et cette réflexion sèche, courte, négative, où mène-t-elle? A une nouvelle absurdité, à cette étrange méprise de ridiculiser dans l'auteur du *Pape*, comme saillie paradoxale, la simple application d'un principe *à priori ;* principe usuel en métaphysique, et qu'on appelle *la raison suffisante.* Eh quoi ! prétendez-vous arracher à Joseph de Maistre l'instrument que vous souffrez sans peine dans les mains de Leibnitz ?

M. Sainte-Beuve reconnaît que son illustre adversaire pourrait arguer en faveur de *son idée* du fait de la possession ; mais ce qui serait satisfaisant pour tout autre, et partout ailleurs peut-être pour M. Sainte-Beuve lui-même, lui semble ici contestable et douteux. Je passe sur l'impropriété cer-

tainement volontaire de l'expression : *son idée;* car, encore une fois, l'idée de M. de Maistre n'est pas son idée, « sa doctrine n'est pas sa doctrine : » c'est l'idée révélée, c'est la doctrine catholique; mais je dois remarquer que les procédés logiques de M. Sainte-Beuve échappent à toute conclusion. Il ne serait pas plus difficile de retenir entre ses doigts la vague mobile ou l'ombre qui fuit. Défiante, capricieuse, insaisissable, cette pensée toute féline s'enferme, soigneusement retranchée contre la preuve, dans un cercle étroit de propositions sans jour et sans issue. La décision d'une question repose sur un fait ; — le fait produit, le fait éclatant, séculaire, on le met en question!... Comment s'y prendre avec cette sorte de raffinés pour qui tout est problème, et problème désespéré, n'affirmant plus même ce qu'ils voient, plus même ce qu'ils touchent ? Il est une manie d'incrédulité, invincible, incurable, et qui se détourne de l'évidence.

On parle du problème *pendant et qui nous écrase*. Mais il demeurera toujours pendant et nous écrasera toujours, si, toujours et très-mal à propos,

on le fait consister dans la vague recherche d'un *fanal* providentiel.

Cette recherche, illusion et châtiment de l'orgueil, sera éternelle et éternellement vaine ; car on s'obstine à chercher ce qui est trouvé depuis tantôt deux mille ans. Trop de gens aujourd'hui s'amusent à promener çà et là leurs regards, lorsqu'il ne s'agirait que de les fixer pour voir. Et l'on parle d'abîmes rouverts et de l'angoisse douloureuse des âmes, et l'on met une vaniteuse clairvoyance à signaler un mal auquel on ne veut pas de remède. Car le remède engagerait, ce que l'on fuit à tout prix, un ferme acquiescement et une pratique définitive. Et l'on préfère glisser entre cette Rome à laquelle on ne croit plus, sans cesser pourtant de la haïr, et cette *providence philosophique* que je livre très-volontiers à M. Sainte-Beuve, — c'est affaire à messieurs du néo-platonisme de la défendre, — mais où va l'âme qui ne croit pas plus à Dieu qu'à Rome, à Rome qu'à elle-même ? Elle essaye tour à tour du divertissement saint-simonien, hégélien, fouriériste, panthéiste, positiviste, et se *réfugie*, suivant les

termes du critique, *dans la religion de la nature et de l'ordre absolu*, périphrase assez neuve pour désigner l'athéisme ; mais le plus neuf en ceci, c'est l'athéisme considéré comme une religion et un refuge !

M. Sainte-Beuve n'a pas ménagé le blâme et les dures expressions à l'auteur du *Pape* : *excès de théorie pontificale*, *entorses à l'exactitude historique*, *exploits incroyables de raisonnement*, etc. J'en suis à découvrir une raison motivée de ces amers reproches. C'est un manifeste parti pris de se jouer de l'opinion avec quelques mots jetés en pâture aux esprits flâneurs et de s'en tenir là. Cela n'est ni loyal ni fier. M. Sainte-Beuve sent bien qu'une critique sérieuse ne saurait se payer ainsi d'allégations arbitraires. Il le sait, et il s'évade, sous cette vaine excuse, qu'il n'entre ni *dans son dessein ni dans ses moyens* de procéder à une discussion régulière ; c'est-à-dire, critiquons, dénigrons toujours ; ni raison ni raisonnement ne nous seront demandés. Et cependant, quelle figure ferait devant un tribunal ordinaire celui qui, par une plainte grave, ayant introduit

de longs et difficiles débats, se retirerait tout à coup au lieu de s'expliquer, déclarant qu'il maintient l'accusation, mais qu'*il n'entre ni dans son dessein ni dans ses moyens* de fournir la moindre preuve? Tel est, dans l'ordre intellectuel, le procédé de M. Sainte-Beuve à l'égard de Joseph de Maistre. Heureusement pour le critique, les choses ne se passent que devant un juge complice ou indifférent : le banal auditoire de la libre pensée.

III

J'achève de marquer d'un trait rapide cette suite d'objections d'une monotone frivolité.

Voici par quelle sorte d'arguments on prétend réfuter *le Principe générateur*, ce livre si fort et si plein : « *Il faut subir son temps pour agir sur lui.* M. de Maistre *ne voit que les principes antiques*, et, les voyant vivants, pratiqués... dans le passé..., *il a l'air de croire* qu'on pourra les replanter exactement *tels ou à peu près* dans l'avenir, dans un avenir prochain. *Il se trompe.*

Ces principes, autrefois et hier encore vivants, ainsi replantés, *deviennent* aussi abstraits et aussi *morts* que ceux des constitutionnistes et des faiseurs sur papier dont il se moque. On ne replante point à volonté les vieux et grands arbres, et des nouveaux, c'est le cas, *pour le réfuter*, de dire avec lui : « *Rien de grand n'a de grands commencements : Crescit occulto velut arbor ævo* (1).»

On ne saurait être plus à côté de la question et du livre. La maxime : *Il faut subir son temps pour agir sur lui*, est fort vague, et il ne faut pas la presser beaucoup pour en faire sortir tour à tour un *truism* et une fausseté. *Agir sur son temps !* Mais l'action que l'on prétend est-elle conforme au siècle ? Elle ne vaut pas alors la peine d'être remarquée, étant bien plutôt subie qu'exercée. On n'agit pas sur le courant qui porte, on se laisse porter, on se laisse descendre. — Mais, au rebours, si l'on veut remonter le siècle on lui creuser un autre lit, est-ce à dire qu'il faille commencer par céder au mouvement contre

(1) *Portraits littéraires*, p. 387.

lequel on va lutter ? Est-ce en acceptant l'action du monde que le christianisme a vaincu le monde? Et sans invoquer ici le christianisme, établissement divin et miraculeux, n'est-il pas évident qu'un puissant esprit, fort de la vérité qui l'avoue, prendra toujours hors du siècle égaré son point d'appui contre le siècle? et quelque désespéré qu'il semble, un tel effort ne sera pas perdu. Banale et fausse à la fois, la maxime de M. de Sainte-Beuve est bien *la guide* des penseurs modernes : elle montre l'ornière où le troupeau piétine fraternellement.

L'axiome écarté, nous sommes en présence des objections suivantes : « M. de Maistre ne voit que les principes antiques. *Il a l'air de croire* qu'on pourra les replanter... Il se trompe.» A quoi l'on est en droit de répondre : « M. de Maistre *n'a pas l'air de croire*... et ne se trompe pas. » Car comment voulez-vous fonder une imputation d'erreur sur un *air de croire?* L'allégation qui amène ce non-sens est elle-même fort légère : *M. de Maistre ne voit que les principes antiques;* cela expire dans le vide. Il faudrait

prouver d'abord que M. de Maistre ne voit que l'antiquité, et que son regard n'a pas eu d'autre horizon. M. Sainte-Beuve croit-il que cette maxime : *On ne replante pas à volonté les grands et vieux arbres*, répond à tout ? Elle ne répond à rien. L'image ne conclut pas. Elle ne sau-raitrigoureusement figurer que le développement apparent du corps social ; elle ne représente en aucune manière les principes qui, comme les racines ou plutôt les semences, sont intérieurs et cachés. Toute vieillesse n'est pas d'ailleurs condamnée à cette mort stérile. De grands arbres se transportent d'un sol dans un autre. Mutilé par la hache, le chêne reprend la vie dans ses racines (1) ; mort, il se replante et ressuscite dans le gland qu'il a porté. Une antique civilisation succombe ; — elle se relève à la faveur de certaine institution radicale qu'elle a sauvée de son passé. Elle peut renaître d'une mort plus apparente que

(1) « Lignum habet spem : Si præcisum fuerit, rursum virescit et rami ejus pullulant. Si senuerit in terra radix ejus, et in pulvere emortuus fuerit truncus illius, ad odorem aquæ germinabit. » (Job, xiv, 7, 8, 9.)

réelle, s'il est demeuré au fond de ses débris quelques germes primitifs. Mais si l'ouragan a dispersé çà et là tous les éléments de vie, et que dans de vains essais de restauration, la main réparatrice néglige de les recueillir ou de préparer à les recevoir de nouveau la terre bouleversée, est-ce à dire pour cela que des principes nécessaires périssent jusqu'à devenir une abstraction ? Soyons plus humbles, et sachons nous en prendre uniquement à l'ignorance, à la présomption de l'homme qui, en voulant rappeler la vie, en a méconnu les lois essentielles. Quant à l'avenir des *principes nouveaux* (vieilles erreurs déguisées sous le nom de principes), on se flatte vainement de réfuter M. de Maistre par lui-même. Ont-ils donc cette origine petite, silencieuse, profonde qu'il assigne à toute institution durable ? Et l'expérience actuelle et journalière ne nous les montre-t-elle pas tels qu'ils sont, fastueux et bruyants autant que vides ? Ils ont le vent pour semence et nous assurent des récoltes de tempêtes.

Dans un travail plus récent sur la *correspon-*

dance diplomatique du comte de Maistre (1), nous retrouvons M. Sainte-Beuve, à quinze ou vingt ans de distance, presque identiquement le même. Sans prétendre à le flatter, on peut reconnaître que sa critique n'a pas pris un jour. Cette muse n'a jamais été ni jeune, ni belle, ni sage. Elle n'a rien perdu de la jeunesse qui lui a manqué, de la beauté qui ne fut point sa dot. La vieillesse, dépitée sans doute de ne pouvoir rien lui ôter, a pris sa revanche en ne lui apportant rien : pas une raison, pas une idée de plus. Toujours cette spirituelle médiocrité hostile à toute vraie grandeur. Cette muse s'est toutefois enrichie d'un petit *faible*. Elle s'échauffe assez vivement en faveur des dynasties du droit nouveau ; elle sourit aux amphitryons révolutionnaires qui ont aujourd'hui table dressée. Toute sceptique qu'elle est, elle dogmatise sur ce point, toujours en s'imaginant qu'elle réfute le comte de Maistre. Exemple : « Il y a un moment très-difficile à fixer avec précision où, dans ces luttes du héros nouveau...

(1) *Moniteur*, 3 décembre 1860.

contre les souverains de vieille race..., *il y a un moment où le fait devient un droit*, où l'utilité publique, la grandeur nationale, le prestige qui rayonne et ne se raisonne pas... se confondent *pour sacrer un homme nécessaire* (1) *et une race* qui fait souche à son tour. *Et voilà que quelque chose de ce qui s'est passé dans les temps antiques recommence sous nos yeux*, au grand étonnement de plusieurs. De Maistre *ne put jamais s'y faire.* Mais il faut lui rendre cette justice que tout en *résistant à la solution moderne..., il s'est toujours posé le problème. Il s'est demandé*, par exemple, comment Guillaume d'Orange étant un usurpateur, il n'en était pas moins vrai que Georges III régnait en souverain légitime... » Et relevant « les cris d'effroi » que le ministre de Sardaigne jette à l'avénement du prince royal de Suède (1812), M. Sainte-Beuve ajoute : « Il y a des choses qui ne lui paraissent nullement possibles, qu'il déclare monstrueuses... et qui sont

(1) Ici M. Sainte-Beuve ne trouve plus que l'ordre de considérations tiré du Nécessaire est *héroïque et mène loin*. Voy. plus haut, p. 49.

arrivées tout simplement, qui ont été *acceptées*... Cet esprit perçant, élevé, *reste trop absolument l'homme de la politique sacrée.* De Maistre n'est pas absolument religieux, il est *mystique, il cherche le miracle*... au lieu *d'expliquer* les événements de l'histoire *par les causes secondes, naturelles*, par le rapport exact des faits, et même quand il a cette explication sous la main, il passe outre... *Il a du prophète*... C'est un instinct de haute nature... *L'espace et l'air lui manquent*... L'Horeb est trop loin... *Que devient le geste d'Isaïe dans un salon* (1) ? »

Fin railleur, si le salon exclut le prophète, Isaïe, sans doute, vous paraît bien mesquin dans la chambre d'Ezéchias, encore qu'il y opère par la parole et la vertu de Dieu. *L'air et l'espace* lui manquent. Le prophète à l'étroit ne peut pas développer convenablement *son geste*. Pauvres gens de lettres ! ils ne se figurent jamais le Voyant, l'homme de Dieu, que sous l'emphase du comédien qui déclame *Joad !*

(1) *Moniteur*, 3 décembre 1860.

Cerveaux rapetissés et tellement envahis d'idoles et de fétiches littéraires que la raison n'y trouve plus un coin pour s'y loger ! Remarquez cette logique nouvelle : M. de Maistre est catholique : donc il contredit le siècle, où les catholiques sont comme n'étant pas; il a l'intuition vive et presque divinatrice des éléments constitutionnels du passé : donc il est routinier du vieux droit et de la politique sacrée ; il plonge un regard profond, étendu, perçant devant l'avenir : donc il est mystique, théosophe, prophète ; il pourrait bien même devenir un *catholique indépendant !* Cette façon de raisonner est au-dessous de l'enfance.

Que dire aussi de cette précieuse méthode qu'on nous recommande pour apprendre à lire dans l'histoire ? Expliquer tout par les causes secondes, et rien que par elles. M. de Turenne tombe au champ de Salzbach, et meurt : première cause, un boulet de canon ; autre cause, l'habileté du pointeur ennemi. Mais si le coup est tiré au hasard, il faut se rendre à l'*habileté* du hasard !... Est-ce clair ?... Si pourtant, peu ébloui de ce rayon, et voulant

une raison morale aux événements de ce monde, je cherche en toute humilité pourquoi Celui qui gouverne tout, pour qui rien de ce qui est ou arrive, — la ruine d'un monde ou la vie d'un moucheron, — n'est ni petit, ni grand, ni indifférent — a permis que le roi de France, à tel moment déterminé, fût privé des services d'un habile capitaine : je ne garantis certes pas l'infaillibilité de mes conjectures ; ce que j'affirme, c'est que, tout en frappant d'une main indiscrète peut-être, je n'en ai pas moins frappé à la seule porte qui introduise vers la vérité et la lumière. Libre à vous de vous contenter de solutions terre à terre, et qui, de vrai, n'en sont pas ; mais il ne vous appartient pas de traiter avec cette sorte d'indécente pitié de grands esprits qui ne se payent point de si peu. Dites-nous donc ce qui s'explique par les causes secondes ? Un fait succède à un autre ; une succession de faits se formulent en loi... Mais que vous apprend cette loi, simple énoncé d'un fatalité successive, et qui ne nous révèle ni un dessein moral ni une volonté supérieure ? J'entends bien l'espèce d'induction et la

science pratiquement triviale que vous tirez de là. Aussi, ne vous étonnez pas que d'autres, et de meilleurs, passent à une induction plus profonde et aspirent à une science plus haute. Et dans le cours ordinaire de la vie, vous contentez-vous, pour expliquer le mouvement de l'homme, du jeu des nerfs, de l'automatisme musculaire ? Vous ne vous tenez satisfait qu'à la condition de pénétrer jusqu'au principe volontaire ; cause assurément profonde et cachée, et que vous diriez *mystique*, si elle n'était vous-même. Eh bien ! cette vue de la volonté à travers le jeu des organes, vue invinciblement spiritualiste, et qui juge le *positivisme historique*, est encore courte et bornée, si elle ne découvre que la volonté humaine se rattache par des liens invisibles aux régions de l'infini. Car il faut bien en venir là et, malgré qu'on en ait, s'élever à Dieu pour atteindre en tout à la lumière, ou du moins à ces obscurités lumineuses, mille fois plus fécondes en enseignements que les évidences de ce pauvre monde. Celui-là est myope jusqu'à l'aveuglement, qui ne voit pas et qui n'interroge pas les pensées

de la Providence à travers les mouvements de l'humanité.

On parlait beaucoup autrefois, dans les parages philosophiques, quelque peu hantés par M. Sainte-Beuve, des lois de *la philosophie de l'histoire*. Faudrait-il croire qu'aujourd'hui toute cette science se réduit à celle des éphémérides, toute cette philosophie aux révélations de l'almanach de Gotha ?

La haine du surnaturel, l'horreur des causes finales précipitent M. Sainte-Beuve dans l'enthousiasme du présent et du fait accompli. *Hier* est évanoui dans son souvenir, il voudrait au profit d'*aujourd'hui* immobiliser *demain*. Un exercice de quelques années lui suffit pour légitimer le césarisme dont il s'est épris, quand dix-huit cents ans de possession invoqués par l'autorité pontificale ne sont à ses yeux qu'un *problème*. M. de Maistre, refusant de prendre au sérieux la dynastie de Jean Bernadotte, l'irrite. Il lui reproche comme une contradiction *de s'être demandé :* « Comment, Guillaume d'Orange étant un usurpateur, Georges III régnait en souverain légitime ? » Double méprise : M. de Maistre ne pose point de question. Il n'hésite

ni ne tâtonne, il décide par la possession séculaire et l'origine de l'usurpateur ; il tranche par la prescription.

Le bénéfice du temps à défaut de l'autre, est-il acquis à la race du sergent de Royal-Marine ? C'est une question délicate et actuellement insoluble. Mais patience, courtisan des Césars !... Les princes d'aventure ne fermeront pas l'abîme social. La Révolution est aussi une Pénélope, qui n'a de commun avec la chaste matrone d'Ithaque que la dextérité à défaire son ouvrage. Je ne sache pas de tissu plus frêle que celui des destinées dynastiques ourdies par cette charmante main.

Un mot pour en finir avec la critique de M. Sainte-Beuve. Dans ces fragments divers consacrés à M. de Maistre, je l'ai trouvée d'une faiblesse uniforme. C'est une polémique vaine, tout à la fois puérile et caduque ; une malveillance qui tient du tic nerveux. Quelques lieux communs de libéralisme, de petits sourires voltairiens, de petites railleries, piqûres d'insecte, tout cela est misérablement impuissant contre un grand homme rendant hommage à de grandes vérités. En ces sortes

de matières, M. Sainte-Beuve, si spirituel d'ailleurs, eût dû reconnaître son insuffisance et se remettre en mémoire la discrétion silencieuse d'un de ses vieux devanciers de l'Académie.

1863



III

M. DE SAINT-PRIEST

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Aux premiers jours de l'année 1850, le nom de M. de Maistre fut solennellement évoqué dans l'enceinte de l'Institut de France et solennellement maudit. M. de Saint-Priest venait de prendre possession du fauteuil laissé vacant par la mort de Ballanche. Il trouva l'instant favorable pour fulminer, en public, l'anathème rationaliste et voltairien.

Il s'y croyait encouragé par la durée persévérante de certains préjugés philosophiques et religieux; l'esprit même de son prédécesseur assez animé naguère contre le grand écrivain, semblait l'y convier. *Antigone*, *Orphée*, la *Palingénésie* mettant sans doute le récipiendaire en verve d'antiquité, il se fit un devoir d'offrir, selon les rites

de l'expiation païenne, le sacrifice d'une illustre victime à l'ombre de son devancier. Le génie et la gloire de l'auteur du *Pape* furent donc immolés sans scrupule aux *Dis Manibus* du doux Ballanche.

Avant d'exposer les idées de Ballanche, dit M. de Saint-Priest, il faut nommer un écrivain, un philosophe, son contemporain, dont les théories réagirent sur les siennes. Ce philosophe est M. de Maistre.

« Tous les deux partirent du même principe, tous les deux donnèrent à leur système la base éminemment chrétienne de la chute du premier homme, *de la décadence de la chair par le péché ;* seulement de ces prémisses également consenties, ils tirèrent des conséquences différentes, même opposées. *Je ne m'arrêterai pas aux opinions ultramontaines du comte de Maistre...*

« Même à l'aspect des crimes qui décimaient et souillaient la patrie, il (M. Ballanche) n'avait point douté de son avenir, il n'avait pas désespéré de la société. M. de Maistre l'avait maudite.

« Il avait surtout *maudit la France, et, comme pour mieux la défier, il lui avait emprunté sa*

langue. A cet instrument affaibli et faussé, il avait su restituer quelque chose de sa force première. *Fils des montagnes*, il avait rendu à notre idiome cette saveur native qui semblait perdue. Comme tous les grands écrivains d'un *temps de décadence*, M. de Maistre était doué d'un caractère d'esprit à la fois *subtil et rude, âpre et maniéré*... Son style *sonne* comme un écho *excessif* de Malebranche et de Pascal.

« M. Ballanche... se sentit attiré par l'éloquence abrupte du *théocrate savoyard*. En le voyant mettre beaucoup d'éloquence et encore *plus de caprice* à la *restauration d'un temps fini*, l'auteur d'*Hébal* sourit à cette tentative. Même en refusant son concours à M. de Maistre, il lui accorda un intérêt qui ressemblait à de la sympathie. *Dans son ingénieuse bienveillance, il l'appela le prophète du passé*... Mais lorsque Ballanche le vit adopter ce passé tout entier, sans vouloir en rien distraire, le couvrir d'une protection hautaine, s'armer de toutes les ruines pour en accabler, pour en écraser la génération présente, *poursuivre de ses dédains et de ses sarcasmes les plus beaux génies, éternel*

honneur de la France; commenter avec complaisance les abus les plus odieux ; *insulter la paix, diviniser la guerre;* chercher des circonstances atténuantes pour la torture, faire du plus étrange des fonctionnaires publics l'arc-boutant de la société ; *prononcer enfin la condamnation de l'espèce humaine en la déclarant insolvable envers Dieu ;* M. Ballanche *ne put contenir son âme courageuse et tendre devant une théorie si cruelle...* Il ne reconnut jamais à la créature le droit d'anticiper sur les décrets imprescriptibles du créateur, etc. (1). »

Voilà assurément des paroles iniques. Le préjugé va jusqu'à la violence, l'animosité défie la raison.

Pas un seul trait qui n'offense la justice et la vérité.

Il n'est pas vrai que M. de Maistre ait maudit la société.

Il n'est pas vrai qu'il ait surtout maudit la France.

(1) *Mémoires de l'Institut.* Académie française.

Il n'est pas vrai qu'il ait mis son éloquence et son caprice à la restauration d'un temps fini.

Il n'est pas vrai qu'il ait poursuivi de ses dédains et de ses sarcasmes les plus beaux génies, éternel honneur de la France. Il n'a flétri que les sophistes de l'Encyclopédie ; il n'a mis le pied que sur Arouet, qui n'est ni *un beau génie* ni *un éternel honneur*.

Il n'est pas vrai qu'il ait insulté la paix et divinisé la guerre.

Il n'est pas vrai qu'il ait commenté avec complaisance les abus les plus odieux.

Il n'est pas vrai qu'il ait cherché des circonstances atténuantes pour la torture.

Tout cela est faux, et odieusement faux. Mais le ridicule égaye l'odieux, et la pièce est semée de ridicule.

Il est ridicule de définir la chute du premier homme « la décadence de la chair par le péché... » sans tenir compte de la volonté déchue.

Il est ridicule de dédaigner « les opinions ultramontaines du comte de Maistre. » Car des *opinions*

qui ont porté un livre comme le *Pape* valent qu'on s'y arrête.

Dire que, « pour mieux défier la France, M. de Maistre lui avait emprunté sa langue, » est ridicule à l'excès. Emprunte-t-on sa langue maternelle ? Dira-t-on de M. de Saint-Priest que, « pour mieux glorifier la France, il lui emprunte sa langue? » Et certes, notre langue n'a pas plus l'air d'une langue d'*emprunt* sous la plume du *Théocrate Savoyard*, que dans la bouche de l'Académicien français. Tant s'en faut !

Comment un écrivain de décadence, selon l'expression de l'orateur, aurait-il eu le secret de rendre à un idiome « emprunté » sa saveur originelle ? « Fils des montagnes » n'est qu'une médiocre explication. Mais passons : « Grand écrivain d'un temps de décadence » est un de ces vieux centons classiques qu'on débite gravement aux jours de *réception* pour faire figure d'homme de goût.

Les reproches de subtilité et de rudesse tombent à faux ; rien n'est plus mal trouvé, si ce n'est ce dernier trait : « écho excessif de Malebranche et de Pascal. » M. de Maistre n'est l'écho de

personne, il ne rappelle point Pascal et rien ne le rattache à Malebranche qu'une sympathie peut-être excessive.

Je retrouve sur mon chemin cette déloyale critique qui rend le comte de Maistre personnellement responsable de la condamnation de l'espèce humaine, et de la doctrine qui déclare l'homme insolvable envers Dieu. Qui donc peut ignorer que telle est la foi catholique et que le croyant n'est pas l'auteur de sa foi? Non, encore une fois, ce n'est pas M. de Maistre, c'est l'Église, c'est son divin Auteur qu'il faut mettre en cause. Mais j'entends : Le moment d'une guerre ouverte n'est pas encore venu ; une prudence intéressée exige que l'attaque se couvre... Qu'elle est haïssable cette habileté, disons mieux, cette hypocrisie! On n'a pas le cœur de se montrer ce que l'on est, déiste ou athée; et, les mots de christianisme et de civilisation chrétienne sur les lèvres, on guerroie lâchement contre Dieu à travers ses serviteurs. Et qui donc se laisse tromper à un tel jeu, sinon celui qui le joue?

L'exposition historique des sentiments de M. Ballanche à l'égard de M. de Maistre est

arrangée avec cette adresse littéraire qui nargue l'exactitude. Ce petit récit voudrait nous montrer l'auteur d'*Antigone* découragé de ses premières sympathies par l'exagération croissante de l'écrivain catholique dans la défense des idées les plus monstrueusement arriérées. Froide plaisanterie! M. de Maistre dès son début (1796) se montre tel qu'il est.

Il n'a jamais autorisé personne à s'abuser sur son compte. M. de Saint-Priest se moque en nous racontant la patience de M. Ballanche comme poussée à bout par la violence *progressive* de son adversaire ; il se moque surtout en s'écriant : « M. Ballanche ne put contenir *son âme courageuse et tendre devant une théorie si cruelle !...* » Faux pathétique, mensonge que tout cela !

Le vrai est que M. Ballanche, porté vers M. de Maistre par un attrait d'instinct, se sentait retenu par des répugnances philosophiques. L'honnête homme subissait l'ascendant de la vertu et de la conscience éloquente, l'utopiste s'éloignait devant la rectitude des doctrines.

Des dissentiments assez profonds séparent l'écri-

vain catholique et l'auteur d'*Orphée* pour expliquer la contradiction; mais l'animosité survenue, et qui, pour éclater, semblait attendre la mort du comte de Maistre, a sans doute une tout autre origine que ce forcené obscurantisme et cette sentimentalité niaisement indignée dont on nous amuse. Je ne sache pas, en effet, que la fameuse dénomination de *prophète du passé*, amer sarcasme qu'on veut prendre ici pour une expression de bienveillance, ait été hasardée du vivant du grand écrivain. L'opposition des idées entre gens bien élevés n'amène pas l'injure. Quelque blessure d'amour-propre, quelque rancune longtemps contenue a pu seule introduire cet élément violent dans la polémique d'ordinaire si calme de M. Ballanche. Un fragment de lettre publié par M. Sainte-Beuve pourrait bien donner le mot de l'énigme.

Voici ce que M. de Maistre écrivait à l'auteur de l'*Essai sur les institutions sociales* qui lui avait envoyé son livre :

« Votre livre, Monsieur, est excellent en détail; en gros, c'est autre chose. L'esprit révolutionnaire, en pénétrant un esprit très-bien fait et un cœur

excellent, a produit un ouvrage hybride, qui ne saurait contenter en général les hommes décidés d'un parti ou de l'autre.

« C'est encore une chose excessivement curieuse que l'illusion que vous a fait cet esprit que je nommais tout à l'heure, au point de vous faire prendre l'agonie pour une phase de la santé ; car c'est ce que signifie au fond votre théorie de l'*émancipation de la pensée*... Je ne crois pas que vous soyez tout à fait dans la bonne voie, mais vous y tenez un pied, *et vous marcherez gauchement* jusqu'à ce qu'ils y soient tous les deux...

« Le *sans-culotte* vous attend dans son camp, moi je vous attends dans le mien. Nous verrons qui aura deviné.

« Si je vis encore dans cinq ou six ans, je ne doute pas d'avoir le plaisir de *rire avec vous* de l'émancipation de la pensée (1). »

(1) M. Sainte-Beuve s'indigne contre cet éclat de rire. Il traite M. de Maistre de « hautain et ironique génie. » Il lui déclare en outre que « le passé est jugé sans retour » et que « d'agonie en agonie il achève d'expirer. » Le passé est expiré, d'accord, car il n'est pas le présent; mais la pensée

On peut croire que M. Ballanche prit mal cette façon un peu cavalière de traiter son ouvrage et les idées modernes qu'il caressait. M. de Maistre aurait dû peut-être, en se refusant quelque trait railleur, ménager la susceptibilité de ce grand et bel esprit fourvoyé. Mais au fond il avait raison, et l'arrêt qu'il prononçait alors sur l'auteur des *Institutions sociales*, eut tout son accomplissement. Malgré son talent et la droiture de ses instincts, Ballanche continua de *marcher gauchement*. Il s'arrêta fatigué, loin encore du terme de sa vie, loin surtout du terme de ses travaux. Il voulait *exprimer la grande pensée de son siècle, cette pensée dominante qui avait reçu de Dieu même la mission d'organiser le nouveau monde social* (1) : ce grand dessein demeura frappé de stérilité.

Il ne put résoudre la contradiction profonde de ses pensées, et son œuvre interrompue n'eut d'autre destin que de fournir quelques textes à ces

n'en est pas plus *émancipée*. Elle s'émancipe en un certain sens, et nous voyons ses hommes et ses œuvres. Cette émancipation est la liberté de s'asservir de plus en plus au mal, à l'erreur, à l'homme ; c'est la liberté de l'avilissement.

(1) Dédicace de la *Palingénésie*.

téméraires essais d'organisation sociale, où l'outrecuidance saint-simonienne échoua misérablement.

Je me suis éloigné de M. de Saint-Priest, et je ne compte pas revenir à cet homme d'esprit, qui en personnifie beaucoup d'autres. Aussi bien, ce détour par l'Académie et cette fastidieuse harangue, n'avait d'autre but que d'introduire le seul adversaire considérable que M. de Maistre ait rencontré.



IV

M. BALLANCHE

« INSTITUTIONS SOCIALES, ESSAIS DE PALINGÉNÉSIE »

I

M. Ballanche avait laissé pénétrer dans son âme le souffle enivrant des illusions de ce siècle. Jamais, assurément, il n'épousa ces barbares haines du passé qui n'étaient alors chez plusieurs que les inspirations ou les souvenirs d'une mauvaise conscience. Il avait d'ailleurs lié avec l'érudition un trop long commerce pour que l'antiquité des choses fût à ses yeux un titre de proscription; mais il eut la faiblesse soit de condescendre à certains entraînements de l'opinion, soit de prendre pour un symptôme sérieux l'aveugle faveur qu'elle accordait à des principes funestes. Son

amour-propre littéraire s'effaroucha, sans doute, de ces bruyantes injures dont les gazetiers libéraux poursuivaient les vieux tenants de l'éternelle vérité : *ennemis des lumières, ultras, demeurants d'un autre âge!!!* La Révolution avait jeté les esprits dans l'avenir (1) ; il se complut à l'idée d'être l'hiérophante des temps nouveaux. A ce rendez-vous où la pensée moderne conviait les adeptes du progrès, il crut trouver la popularité, il attendit la gloire : il ne rencontra que l'erreur et la division de son propre esprit.

En effet, après avoir reconnu avec les penseurs chrétiens l'institution divine de la société, la révélation du langage, l'autorité de la parole traditionnelle, tout à coup, par la plus étrange évolution, il se montre du parti des adversaires, et conclut à l'affranchissement des liens de la parole, à l'émancipation de la pensée, au règne de la lettre, à la souveraineté absolue de l'opinion. Par quel procédé logique s'accomplit cette transformation, — on le cherche en vain. La voie du

(1) L'abbé de Lamennais a dit admirablement : « La Révolution a jeté les esprits dans l'avenir. » (1823.)

passage se dérobe sous des formules obscures et vagues. On reconnaît enfin, et péniblement, qu'il y a une lacune au centre même du système, on s'arrête devant un *hiatus* qu'il franchit, lui, — mais qu'on ne saurait franchir avec lui ; car il conclut par la répudiation des prémisses qu'il a posées et fait brusquement divorce avec lui-même !

Il se flatte, daus sa bonhomie un peu glorieuse, qu'il pourra réconcilier des principes certains et des erreurs soutenues par des passions sauvages. Cette tâche de conciliateur est plus ingrate qu'on ne pense. Elle sourit à la vanité ; mais il est rare qu'elle ne coûte rien à l'intégrité des opinions ou aux délicates fiertés de la conscience. M. Ballanche ne dut recueillir de sa tentative que des sourires diversement expressifs, lorsque, demandant grâce pour l'incurable sénilité des *archéophiles* (les conservateurs catholiques tranquillement sacrifiés), il adressait aux révolutionnaires, enjolivés du doux nom de *néophiles*, ces paroles assez bizarres :

« Je dirais volontiers aux néophiles : Ceux contre lesquels vous vous élevez avec tant de vio-

lence n'ont d'autre tort que celui d'être restés fidèles au code des idées anciennes, et ils n'y sont restés fidèles que *parce que c'était dans la forme même de leur intelligence, dans la manière dont s'opère en eux le phénomène de la pensée...* »

Et il ajoutait :

« Je dirais aux archéophiles : Vous craignez de retomber dans le chaos, parce qu'il vous semble que *le principe générateur des sociétés humaines cesse d'agir*. Vous voyez que les partisans des idées nouvelles ont brisé cet antique palladium, et vous ne savez pas comment il pourra être remplacé. Sachez donc que ce *palladium n'a pas été brisé par ceux que vous en accusez, mais par le temps :* ainsi vous devez leur rendre votre estime et votre amour (1). »

Quel espoir d'accommodement pourrait se fonder jamais sur de pareilles raisons ? Si les archéophiles sont dans l'erreur, cette erreur est invincible, puisqu'elle est la forme même de leur esprit. Si l'erreur tient à la manière dont s'opère

(1) *Institutions sociales*, p. 197 ; édit. in-18, 1833.

le phénomène de la pensée, l'origine même de l'erreur la rend irréparable, et l'irréparabilité exclut toute conciliation entre les opinions contraires qui sont erreur l'une à l'autre.

Les archéophiles ne permettront pas sans doute qu'on leur prête la crainte que le principe générateur des sociétés cesse d'agir ; mais, fatalement rivés à leurs idées, ils demanderont où est l'argument démonstratif d'une telle révolution dans les voies de la Providence, que tout l'édifice social soit à reprendre par la base. Ils n'admettront pas que le temps, tenu pour unique auteur de tant de désastres, mette à couvert la responsabilité des hommes de destruction. Car le temps n'est point par lui-même une raison suffisante et qui prouve la légitimité de toutes les ruines.

Contradictoirement à la charte de 1814, qui prétendait renouer la chaîne des temps, M. Ballanche affirme que les institutions nouvelles impérieusement réclamées par le besoin des peuples ne peuvent, en aucune manière, tenir aux institutions anciennes. Celles-ci sont détruites; leurs ruines mêmes ont péri.

Les idées anciennes sont devenues inintelligibles. Bossuet est plus vieux que l'antiquité... Il a je ne sais quoi de trop imposant pour nos imaginations, qui ne veulent plus de joug. Notre langue remuée par lui avec tant de puissance, est demeurée depuis immobile... Nous n'habitons plus la même sphère d'idées et de sentiments, et s'il en est encore parmi nous qui soient restés citoyens de la vieille patrie, ceux-là n'ont plus que des sentiments solitaires.

Cette génération mourra sans postérité... Le respect pour les traditions, le sens immobile qu'ils attachent aux mots, rendent les hommes inaptes à entrer dans les voies nouvelles. Il ne peut y avoir chez eux de ces esprits investigateurs qui marchent à la tête des destinées humaines. Ils craignent de s'aventurer dans le désert, parce qu'ils ne peuvent faire sortir du milieu d'eux un guide. Pour eux, la parole sera toujours une chose immuable et sacrée, qui contient les lois immortelles de la société en même temps que les manifestations de l'âme humaine. Les générations se succédant les unes aux autres sans aucune

interruption, ils ne voient pas d'instant où une génération puisse sortir d'elle-même par ses propres forces... Quant aux hommes de l'avenir, émancipés de la parole, et plus accessibles aux nouveautés, ils ne demandent à l'homme qui s'avance hors des rangs avec une bannière, d'autre mission que celle qu'ils lui donnent à l'instant même...... De là vient qu'il a été dit que les idées nouvelles trouvent toujours un représentant. Voilà pourquoi les hommes de cette classe sont aventureux et prompts à l'exécution... Ils se lancent hardiment dans la carrière, sûrs qu'ils sont de se rallier entre eux et de s'entendre à de grandes distances... (1) La classe des hommes qui ne pensent qu'avec la parole a longtemps été

(1) Il faut avoir un faible instinctif (car la raison ne le donnerait pas) pour un ordre de choses où l'on ne demande à tout homme qui s'avance hors des rangs avec une bannière, d'autre mission que celle que lui confère à l'instant même la passion, l'instinct, l'erreur aveugle. Que dire aussi de cette facilité qu'ont les *faiseurs* des temps nouveaux de se rallier et de s'entendre à de grandes distances ? Ce privilége a été assuré de tout temps dans les villes mal policées aux aventuriers et aux hommes de coup de main.

la plus nombreuse... Il est très-probable que la seconde s'est graduellement augmentée à mesure que la musique s'est retirée de la poésie, ensuite à mesure que la parole écrite s'est répandue. Le dépôt des connaissances humaines est peu à peu sorti du lieu mystérieux où les sages le tenaient caché, et cette seconde classe, devenue la plus nombreuse, finira par être seule... Du sentiment de la force numérique vient sans doute cette indépendance à l'égard de l'autorité, caractère particulier du temps où nous vivons. En effet, on en est venu à repousser l'autorité des siècles, l'autorité des usages, l'autorité des traditions... Les amis du passé et les hommes de l'avenir ne s'entendent plus entre eux, parce qu'ils ont cessé de parler la même langue... L'âge de l'établissement du christianisme fut, pour le genre humain, l'âge de l'émancipation morale qui avait succédé à celui de l'empire absolu de l'imagination... L'âge actuel serait, selon toute apparence, l'âge d'une seconde émancipation, celle de la pensée, par l'affranchissement des liens de la parole... — Le christianisme était venu réconcilier les mœurs et les

opinions, parce que le christianisme est éminemment fondé sur la morale. Cette réconciliation cesse... Nos mœurs sont trop exquises et trop susceptibles pour le régime âpre et sévère de la liberté de la presse : mais il faut que les mœurs cèdent et se façonnent, il faut qu'elles s'accoutument aux outrages et que leur conscience soit en elles-mêmes.

« Le principe intellectuel a pris l'ascendant sur le principe moral pour la direction de la société. Notre intelligence, successivement affermie, a pu s'avancer vers un ordre de choses où elle a moins besoin d'un appui ; mais cet appui lui fut très-nécessaire.

« La théorie de la séparation de la pensée et de la parole, inadmissible si on veut l'étendre à l'origine des sociétés, ne peut s'appliquer qu'aux faits de la société actuelle. La question est de faire tout reposer sur les traditions au moment où les traditions nous échappent ; car, si la mission de la parole est finie dans le monde intellectuel, elle n'est pas finie dans le monde moral et elle doit toujours trouver un asile dans les sentiments

religieux. Dans l'ordre politique, nous sentons encore ses bienfaits, et même l'ordre intellectuel, d'où elle est bannie, n'est riche que des idées qui y ont été apportées par elle (1). »

Médiateur original, il veut réconcilier les hommes, et il les déclare invinciblement liés à des opinions irréconciliables ! Il voit deux partis en présence ; il veut ramener l'un et l'autre à l'union, à l'estime mutuelle et à l'amour ; mais, ô étranges paroles de paix ! il dit à l'un qu'il doit se résoudre à n'être rien, parce que son temps est fini ; et il dit à l'autre qu'il a le droit d'être tout, parce que son temps est venu. Le vrai crime du passé, c'est de n'être plus ; le solide mérite du présent, c'est d'être, et d'introduire l'avenir. M. Ballanche est donc un de ces publicistes qui, les premiers, ont mis en axiome et en vogue la mésintelligence *nécessaire* entre les générations anciennes et les nouvelles et contribué à briser le lien qui doit les unir. Un des premiers il a jeté ces phrases de division qui, depuis, ont levé, avec la fécondité

(1) *Institutions sociales*, pp. 80, 116, 117, 197, 120, 180 à 192 ; 135, 141, 151, 181, 192, 195, 196, 200.

de l'herbe mauvaise, sous le soleil trop bénin de notre vieille monarchie : « Esprit du passé, esprit d'obscurcissement ! — Esprit moderne, esprit de lumière et de progrès !.... » Phrases jetées désormais en pâture à l'orgueil crédule des peuples ; phrases erronées, déplorables, recélant les tempêtes sous leur décevant optimisme ! On les a vues à l'œuvre, elles ont vaincu!... Elles ont consommé ce schisme intellectuel et moral qui est la honte et le malheur de notre temps ; car ce schisme n'est plus fondé sur l'éternel antagonisme du bien et du mal, mais sur l'opposition qui naît fatalement entre les hommes, de la persévérance *chronique* des uns dans la foi aux principes immuables et du *moderne* laisser-aller des autres au cours du temps et de l'opinion. Ce schisme, c'est tout l'ordre nouveau, ou plutôt c'est le désordre même légalisé et constitué.

La séparation des mœurs et des opinions, *ou l'ascendant pris par la principe intellectuel sur le principe moral pour la direction de la société*, la doctrine des émancipations successives, ces prétendues nouveautés, tout en gardant quelque

apparence sous la belle draperie du style de Ballanche, ne sont en effet que de brillantes variations métaphysiques sur un thème révolutionnaire. Les plus savantes périphrases ne peuvent tromper longtemps sur les dangereuses propositions qu'elles énoncent en les dissimulant.

La souveraineté du principe intellectuel, c'est la souveraineté de la raison humaine, qui ne reconnaît rien au-dessus de soi, juge de tout, et n'est point jugée.

C'est la répudiation du gouvernement temporel de Dieu, l'exclusion donnée au Christ, l'Église dépossédée de son droit de maternelle surveillance sur les choses de ce monde. L'intelligence appelée au souverain empire, c'est le caprice aussi, c'est la passion, c'est l'habileté de l'homme substituée dogmatiquement à la conscience. La terre n'a plus aucune chance d'appartenir aux doux : elle est aux forts, aux savants et aux roués. Car la science (la moderne science) est l'alliée de la force et de la ruse dans leurs attentats contre la liberté de l'âme et contre toutes les libertés qui en dérivent. La ruse et la force mettent l'homme

aux fers, et la science l'amuse de ses droits en tenant le flambeau sinistre qui éclaire la ténébreuse exécution. On fait violence aux mœurs, sous prétexte qu'elles retardent sur les idées. Mais quelles mœurs faudra-t-il donc se faire, assez agiles pour se mettre au pas de l'idée, cette puissance *rapide, instantanée et qui se forme quelquefois comme l'orage* (1) ? L'orage est donc pris désormais pour pilote.

C'est la violence qui devra pousser les mœurs dans toutes les voies hasardeuses de l'opinion. L'harmonie que le christianisme avait mise entre elles, étant rompue, et rompue sans retour, qui ne voit à quels abîmes d'inconnu court une société déracinée de ces mœurs dont le fond essentiel repose sur des dogmes certains ou des vérités inviolables, pour s'abandonner aux aveugles expériences de l'idée sans moralité ! L'État païen, l'État-Dieu ou le césarisme athée est au bout de ces doctrines.

Cette rigoureuse logique des choses échappait sans doute à M. Ballanche, et ces conséquences fatales

(1) *Institutions sociales.* p. 216.

n'entraient point dans ses prévisions. Il semblait ne voir dans l'émancipation nouvelle qu'un vaste et libre développement des sociétés, qui ne se répandrait pas au-delà des limites de la foi chrétienne, et assurait, au contraire, la pénétration de plus en plus intime du christianisme dans l'ordre civil et politique. Double méprise ! car exalter l'esprit de l'homme en l'affranchissant de la *parole* ou de la religion positive, ce n'est pas garantir la liberté sociale, non plus qu'on ne protége la liberté morale en délivrant l'individu du frein de la conscience ; et c'est une autre erreur de s'imaginer que le christianisme sécularisé, individualisé, appauvri, entrera plus profondément dans la sphère même dont sa *parole* est bannie. Toutefois, malgré l'apparente confiance de la pensée de M. Ballanche et les illusions dont elle s'enveloppe, ce qui lui manque visiblement, c'est la sécurité inhérente à la certitude. On sent en lui les secrètes perplexités d'une intelligence honnête qui, tout en composant avec les erreurs du temps, voudrait bien ne pas trahir l'éternel droit de la vérité. Transaction illégitime, inévitablement payée par l'impuissance de la bonne

volonté. Le vague, l'équivoque louche, l'obscurité trahissent ici comme un remords intellectuel. Toutes les idées qu'énonce le métaphysicien du progrès portent avec elles leur indécision, leur contradiction ou leur réfutation.

M. Ballanche a fixé sur notre époque un regard profond et sagace. Il en connaît la mobilité, l'infatuation, la témérité, le fol abandon aux préjugés révolutionnaires. Il déclare qu'elle marche « dans des voies insolites, n'acceptant pour règle que des doctrines non éprouvées par l'expérience. »

« Les souvenirs, dit-il, la blessent ; elle semble craindre que des principes anciens ou vieillis ne soient entachés de féodalité. »

Il reconnaît admirablement que l'on vit au jour le jour ; « sous la dictature des circonstances et dans l'interrègne des doctrines. » Il regarde comme un symptôme effrayant « l'activité des esprits qui est hors de proportion avec la mesure du temps, » et hors de proportion, devrait-il ajouter, avec leur propre mesure. Qui ne reconnaîtrait ici tous les traits d'une vaste perturbation dans les esprits et dans les âmes ? Décrire de tels phénomènes, c'est

publier un épouvantable état de démence, impatient de tout régime raisonnable. Eh bien! c'est dans ces phénomènes violents qu'il cherche les conditions d'un développement normal et fonde la loi même de la direction à venir de la société! Il remet au fou le traitement de sa folie, car cette folie est si générale et si intense, qu'aux yeux mal affermis du philosophe, elle perd son caractère d'accident et de désordre, pour devenir un avénement immense, une initiation, une époque de l'humanité. Et la formule ne lui manque pas pour exprimer cette évolution suprême; la formule est celle-ci: émancipation de la pensée par l'affranchissement des liens de la parole.

Je crains que sous ce magnifique énoncé ne se cache un sens vulgairement rationaliste. Il y a dans l'emploi de ce mot *parole*, destitué souvent, et sans doute à dessein, de l'épithète *traditionnelle* qui le détermine, une sorte de prudence habile; peut-être l'embarras d'une pensée qui craint d'aller jusqu'au bout de ses hardiesses, ou qui n'ose avouer ses alliances. La parole, en effet, telle que M. Ballanche l'entend ici, c'est la parole

reçue de confiance ; la parole des pères et des maîtres, celle de l'autorité, celle de l'Église. L'*affranchissement des liens de la parole* n'est donc que la transformation *libérale* de la thèse protestante, philosophique, révolutionnaire, qui déclare la déchéance de l'autorité dans l'ordre des sciences, de la société civile et de la religion. Mais la parole traditionnelle, chose étrange ! est dépossédée au profit de la parole écrite ou matérialisée.

L'émancipation nouvelle est l'ère de l'écriture ou l'assujettissement à la lettre sans interprétation. On s'étonne et M. Ballanche lui-même ne semble pas très-fier de cet avénement : « C'est la *lettre* qui remplace l'*esprit*, » dit-il. « Ceci est un fait que je raconte, ce n'est point un blâme ni un regret que j'exprime. Je sais tout ce qu'il y a d'inévitable dans la succession des idées et, j'oserais le dire, tout ce qu'il y a de fatal dans les progrès de l'esprit humain (1). » Il est difficile de s'expliquer comment l'ère de la lettre coïncide ou s'accorde avec l'affranchissement de la pensée, et comment la pensée,

(1) *Institutions sociales*, p. 206.

émancipée sous une domination inflexible, exprime plutôt un progrès qu'une contradiction. Le règne de la lettre semble imaginé pour donner quelques garanties à l'ordre public, gravement atteint par le discrédit des traditions. Le publiciste voit partout autour de lui les ruines du respect, et toutefois il assure qu'on peut « compter sur le respect pour la loi écrite, pour la lettre devant qui tout rentre dans l'égalité. » *On peut compter*, est optimiste, et il faut que cette confiance s'abrite à la hâte sous le démocratique sentiment de l'égalité, le seul que puisse satisfaire cette perspective de servitude intellectuelle, qui met *la lettre* homicide à la place de *l'esprit* vivifiant. Et cependant M. Ballanche a proclamé solennellement l'initiation nouvelle, l'émancipation de la pensée. Est-ce là une grande chose ou n'est-ce qu'un grand mot ? Son embarras est manifeste. Va-t-il se décider pour la souveraineté de la parole morte ou pour les évolutions de l'idée Il croit résoudre le problème par l'équilibre des forces, et il partage le sceptre entre la lettre et l'opinion. « *Quoi qu'il en soit*, dit-il, aujourd'hui que le règne de la lettre commence, il faut

que l'opinion prenne un ascendant tel, que ce soit elle qui dirige tout dans la société ; car la lettre, de sa nature étant imployable, elle se briserait continuellement par l'effet même de l'expansion des idées (1). »

Voilà un véritable dualisme social : l'équilibre est précaire ; l'avénement simultané des deux principes aboutit à la domination d'un seul. Car, l'Opinion admettant le règne de la Lettre, à la condition que la Lettre ne règne que par elle, me rappelle ce mot agréable de M. Ballanche lui-même sur un homme connu, qui, disait-il, se lève chaque matin avec une idée fixe.

Cependant le publiciste s'inquiète un peu de cet immense pouvoir qu'il laisse à l'Opinion ; il essaye de le restreindre : « Autrefois, dit-il, il suffisait de gouverner *avec l'opinion*, à présent il il faut gouverner *par elle, sous peine de la laisser gouverner elle-même*, ce qui constituerait une véritable anarchie (2) ». Distinction subtile d'où sort une conclusion assez banale. C'est l'absolu

(1) *Institutions sociales*, p. 208.
(2) *Ibid.*, p. 216.

qui faisait l'originalité du système. L'absolu ôté, nous retombons dans le sens vulgaire ; il n'y a plus rien de neuf dans l'ordre nouveau, rien de plus neuf que ce commun adage : *l'opinion reine du monde.* Mais l'anarchie dont s'effraye M. Ballanche ne saurait être dans la puissance qu'on remet à l'Opinion : elle est dans l'abolition des doctrines qui seules pourraient l'éclairer et la conduire. « Les hommes, dit-il, ont beau n'être pas disposés toujours à toute justice, il se forme une conscience générale, une morale publique, qui ont besoin d'être consultées à chaque instant, et dont les arrêts sont sûrs. » Or la morale, la conscience, la justice s'alimentent de l'antique tradition et des principes immuables : toute leur certitude se puise daus la parole vive, si fastueusement répudiée aujourd'hui. Que la parole, que les principes rentrent dans le silence, la conscience et la morale prennent, au gré des passions, la plus triste élasticité. Il est vrai que, pour ramener ses utopies à la mesure du possible, M. Ballanche dit ailleurs que « le genre humain ne doit rien perdre de ce qu'il a successivement

acquis.... qu'il faut tâcher de retenir ce que nous pourrons des âges qui ont précédé ; » il dit encore : « Nous ne sommes plus gouvernés par *les doctrines anciennes*, mais « nous sommes toujours régis par les *institutions primitives*, en ce sens que ce sont elles qui ont tout fondé (1). » Mais les doctrines sont l'esprit des institutions ; comment le règne prolongé de celles-ci peut-il s'accorder avec la déchéance nécessaire de celles-là ? Comment vivent encore ces institutions, si l'esprit qui les a produites en est sorti ? Si elles vivent, s'il faut réchauffer et recueillir les épaves des âges écoulés, que faut-il penser de l'anathème prononcé contre les doctrines anciennes ? Que faut-il entendre par l'affranchissement des liens de la parole ?

Nous l'avons vu enfouir à une profondeur géologique satisfaisante ces hommes dont l'intelligence pétrifiée « ne voit pas l'instant où une génération puisse sortir d'elle-même par ses propres forces...» Et il a dit plus haut qu'une génération « ne com-

(1) *Institutions sociales*, p. 347.

mence pas et ne finit pas dans un désert... Rien ne surgit soudainement dans le monde. » Et il dira plus bas que « le sentiment de l'avenir repose d'ordinaire dans le passé, que toute théorie de l'avenir ne peut reposer que sur la juste appréciation du passé (2) ». Il est difficile de concilier cette solidarité qu'il admet entre les destinées humaines avec ce mépris des traditions et ce saut dans l'avenir qu'il accorde aux générations nouvelles.

Ainsi, pour satisfaire au préjugé philosophique, il condamne la parole ; pour amadouer la légalité jalouse et rassurer l'ordre, au règne de la tradition vivante il substitue celui de la lettre ; pour soustraire la liberté au joug de la lettre, il proclame aussitôt la dictature perpétuelle de l'opinion ; et enfin, pour remédier aux inévitables excès d'une telle puissance, il veut qu'on se rattache à ce qui pourra surnager du naufrage des choses passées ou des *idées devenues inintelligibles*.

(1) *Institutions sociales*, pp. 48, 304 et 374.

Cet éclectisme, on le voit, n'est qu'un pénible embrassement de principes contradictoires, tour à tour exaltés et déchus ; anéantis et ressuscités. On dirait que le publiciste s'est donné pour problème de constituer sérieusement l'anarchie en politique et en religion. Sur ce dernier chapitre, le plus intéressant de tous, il affecte une confiance que ses propres paroles réfutent. « L'esprit d'indépendance, dit-il, a dû nuire immensément à la religion. Le discrédit de la parole traditionnelle a dû amener le discrédit des doctrines mystérieuses et sacrées... Il en est résulté un grand trouble dans les esprits... Mais le sentiment religieux survivra, n'en doutons point, à la confusion des langues (1) ». Rien n'est moins rassurant que cette dernière garantie.

Après l'aveu du grand trouble produit dans les esprits par la déchéance de la parole, cette survivance du sentiment religieux est de toutes les promesses la plus naïve ou la plus ironique. Car ce sentiment, dans sa vague indépendance et le

(1) *Institutions sociales*, pp. 191 et 192.

libertinage de ses rêves, ne peut qu'ajouter encore au désordre moral et perpétuer la confusion des langues. Et quelle raillerie du progrès que ce passage d'une religion définie, ou plutôt de la religion, aux ténébreux tâtonnements du sentiment religieux ! C'est à peu près, comme si, la parole intellectuelle devant nous être ôtée, on essayait de nous faire prendre pour un développement supérieur la faculté qui nous resterait d'exprimer par des cris et des gestes les obscurs besoins de notre animalité. La religion, la vraie religion, est au sentiment religieux ce que la parole raisonnable ou le langage de l'intelligence est à celui de l'instinct ou de la passion. Comment M. Ballanche peut-il nous dire, de ce ton fatidique qu'on lui connaît : « Les liens de la parole ont été jusqu'à présent une des limites de la liberté de l'homme, et l'émancipation de la pensée par l'affranchissement des liens de la parole est une des prérogatives de l'âge présent de l'esprit humain (1) » ?

(1) *Institutions sociales*, p. 195.

Cette thèse est loin d'être démontrée, ou plutôt elle est démontrée insoutenable. L'auteur lui-même, en la développant, fournit tous les faits et toutes les raisons qui la détruisent.

M. de Maistre avait raison de rire et d'ajourner M. Ballanche à quelques années pour rire avec lui de l'émancipation de la pensée.

II

Cependant avant le terme qu'il assignait plaisamment à la conversion du philosophe libéral, le comte de Maistre était mort, et M. Ballanche, toujours bercé de ses rêves d'initiations et de progrès, déclarait plus tard, dans ses *Essais de Palingénésie*, une véritable hostilité contre le grand écrivain. Il a peine à lui pardonner d'avoir percé d'un coup d'œil l'emmêlement d'opinions contraires qui se disputent le livre des *Institutions sociales*. Sous la sereine solennité des adieux qu'il envoie à l'illustre défunt, une secrète amertume s'exhale, et dans l'appréciation de la doctrine, les méprises obstinées de sa critique ressemblent à un

parti pris d'injustice. M. Sainte-Beuve, citant le début de la dernière partie des prolégomènes, aime à se figurer le geste clément de Fénelon mis en présence du cercueil de Bossuet. Le geste clément de Ballanche me paraît purement oratoire; ses paroles ont de la rancune.

« L'homme des doctrines anciennes, *le Prophète du passé*, vient de mourir... Paix à la cendre de ce grand homme de bien! Gloire immortelle à ce beau génie! Maintenant qu'il voit la vérité face à face, sans doute il reconnaît que ses rêves furent ceux d'une évocation brillante, mais stérile et sans puissance. *Il voulut courber notre tête sous le joug d'un destin fini...*

« Cependant cette organisation du moyen âge, toute vivante en Europe, traînait encore chez nous sa caducité... Les écrits de l'illustre philosophe piémontais sont le chant du cygne d'une société expirante. Et, chose digne de remarque, le prophète du passé, l'homme des doctrines anciennes, *est mort paisiblement aux côtés de son vieux souverain*, la veille du jour où l'orage devait subitement gronder autour des dynasties italiennes, la

veille du jour où elles se sont crues obligées de livrer leur pays à l'étranger, et *il n'a eu aucun pressentiment de ce rapide orage* qui allait forcer son roi à abdiquer une couronne replacée depuis si peu de temps sur sa tête par *des événements imprévus*, *qu'il n'avait ni préparés ni secondés.* Peut-être, dans ses derniers entretiens avec son maître, racontait-il le retour d'Esdras après la captivité, l'ancien livre de la loi expliqué de nouveau sur les ruines du Temple. Qu'eût-il dit, cet homme d'un autre âge, s'il eût vu, quelques jours après, *la Grèce soulevant d'elle-même le poids de ses fers* et cherchant à se rajeunir après tant de siècles de l'oppression la plus ignominieuse! Rome et Constantinople battues à la fois par les flots d'une mer inconnue, les flots d'une civilisation naissante, d'une civilisation à qui l'avenir est promis!... *Le prophète du passé s'est endormi la veille du jour solennel*, *il s'est endormi au sein de ses souvenirs*, *qu'il prenait pour des prévisions* (1). »

(1) *Palingénésie*, p. 289 et suiv.

Un monde de phrases, et disons-le, pas un atome de raison ! Il y a toutefois un mot heureux, un mot trouvé : *Prophète du passé !* Ce mot a fait fortune. Voilà quarante ans que tous les échos de la libre pensée le redisent infatigablement !

Triste succès dont je plains M. Ballanche. Il a su condenser en un trait la haine de tout un parti, et la haine satisfaite n'a rien inventé depuis. L'injure, en effet, est comble comme l'injustice. Les magnanimités déclamatoires de la prosopopée ne sont qu'une forme vide. Quel est ce « grand homme de bien » dont toute la vie ne fut qu'une erreur obstinée? Et quel est ce « beau génie » qui va prendre ses souvenirs pour des prévisions ? Le doux auteur d'*Antigone* dévoue Joseph de Maistre au supplice de ces réprouvés de l'enfer de Dante, dont le visage tourné du côté de leurs épaules,

Che da le reni era tornato'l volto (1)

les condamne à ne voir en marchant que ce qui est derrière eux ! De quel autre crayon retracerait-il

(1) *Infer.*, chap. xx.

l'ignorance et la stupidité ? Mais, dans son sarcasme, comme l'abeille dans la piqûre qu'elle a faite, Ballanche a laissé son dard. Tout le reste, reproches, insinuations ou prédictions, est d'une malice trop émoussée ou d'une candeur qui fait sourire. Étrange bonhomie ! Il nous donne le comte de Maistre pour une sorte de vieux Caleb de la monarchie restaurée, puérilement occupé aux figures de l'Ancien Testament, et mourant aux côtés de son maître dans une béate sécurité, n'ayant pas prévu la favorable journée d'hier, sans regard sur l'orageux lendemain. M. Ballanche rêve, et rêve dans un sommeil profond. Il rêve un Joseph de Maistre favori ; il rêve un Joseph de Maistre exerçant une souveraine influence sur les conseils du cabinet sarde. Rien n'est plus faux (1), et l'idée est singulière de demander compte à un homme d'État d'événements où il n'a eu aucune part, et dès lors où il n'a aucune responsabilité. L'accuser d'impré-

(1) « Seul et sans appui, je ne peux vaincre l'opposition sourde qui redoute mes opinions et qui est bien plus forte que le Roi. » *Lettre à M. le comte de Blacas.* Turin, le 29 mai 1819. — *Lettres et opuscules.* t. I. p. 495.

voyance et d'optimisme, c'est s'accuser soi-même de cécité et de surdité. Quels yeux ne sont aujourd'hui saisis des fatidiques éclairs qu'il a projetés sur le sombre avenir! et quelle oreille n'est encore émue de ces dernières paroles : « Le sol tremble et vous voulez bâtir ! — Je meurs avec l'Europe ! » Est-ce là mourir en racontant placidement le retour de la captivité ou en dénonçant le châtiment aux nouvelles infidélités de Jérusalem ?

Je doute qu'il eût salué comme une *époque* le soulèvement de la Grèce, et cette mer qui menace Constantinople et Rome n'eût pas été pour lui une mer ignorée ; il en savait la puissance et la fureur. Il eût reconnu dans ce flot montant, non pas une civilisation naissante ni le présage d'un destin *prospère*, mais l'invasion conjurée du panslavisme schismatique et de la révolution (1)

Si l'on en croit M. Ballanche, M. de Maistre, « ce noble théosophe, ce vertueux citoyen d'une cité envahie par la solitude, n'avait reçu d'oreilles que pour entendre la voix des siècles écoulés...

(1) On peut aujourd'hui ajouter à ce double fléau, le pangermanisme hérétique.

Dans ce superbe et naïf dédain de l'humanité, qui est le caractère du *patricien* primitif (car *l'humanité* est le résultat de l'évolution *plébéienne*), il continuait *à ne connaître pour le monde d'autre salut que le salut par le sang*... et, au XIXe siècle de la loi de grâce, inspiré encore par le génie redoutable du châtiment et de la peine, il a osé peindre le bourreau comme l'horreur et le lien de l'association humaine !... Ne soyons pas étonnés si le fléau de la guerre est une des terribles harmonies du monde social ; car il nous apprendra qu'il y a dans le sang humain répandu sur la terre une vertu secrète, une vertu d'expiation... Juste ciel ! voudrait-il donc rétrograder jusqu'au jour des sacrifices sanglants !...

« M. de Maistre *est resté complètement en arrière de la loi de clémence et de grâce!... Il a méconnu les développements successifs*... Il a oublié le baptême substitué à la circoncision... Il avait compris que Platon avait puisé la grande pensée d'un Médiateur dans les traditions générales du genre humain ; Virgile lui avait fait sentir, chez les païens, l'attente d'un siècle nouveau... Il

n'avait qu'une pensée de plus à acquérir, qu'un sentiment intime à écouter, pour savoir que le sang sacré, dont furent arrosés les sommets du Golgotha, avait aboli la loi du salut par le sang, que la grande rançon du genre humain avait été acquittée (1). »

En vain M. Ballanche gémit, en vain il proteste contre *l'inhumanité patricienne* de M. de Maistre ; le sang coule toujours, et depuis tant de siècles, ni la justice ne se lasse de frapper le crime, ni la guerre de prélever sa dîme sur la Vie ! Ou ce sont là deux fléaux sans cause, et le néant est Dieu... — ou ces fléaux, avec leurs six mille ans de durée, obéissent à une loi ; loi du monde moral, émanée d'une raison supérieure qui reste parfaitement insensible au beau-dire éploré de la philanthropie. Que signifie donc ce *juste Ciel !* risiblement théâtral? Est-ce invoquer la foudre que d'en étudier les phénomènes et d'en rechercher la cause ? Certes, voilà une sentimentalité bizarre ! On se révolte contre la croyance qui attache une vertu

(1) *Palingénésie*, pp. 299 et 300.

d'expiation à l'effusion du sang ; et l'on embrasse cette idée désolante que, depuis soixante siècles, la terre s'imbibe de carnage fatalement ! On admet, à la vérité, le règne du châtiment et de la guerre pendant les âges antérieurs à l'avénement du salut, mais on affirme que la croix du Sauveur doit anéantir l'un et l'autre. Il y a là une profonde méprise. Si le christianisme avait directement pour but de briser le double glaive de la Justice et de la Guerre, il faudrait s'étonner de sa lenteur; que dis-je? ce seraient dix-huit cents ans d'efforts et d'impuissance qu'il faudrait lui reprocher. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dû faire — et cela par une secrète action sur le cœur toujours si rebelle de l'homme — ç'a été de modérer les supplices et de tempérer de quelque humanité les farouches ivresses du combat. Mais il n'a pas obtenu, il ne s'est jamais flatté d'obtenir de la liberté humaine en ce monde, l'extinction du mal moral qui seule mettrait fin à l'expiation sanglante.

M. Ballanche annonce à M. de Maistre (qui s'en doutait un peu) que la grande rançon du genre

humain a été acquittée sur le Golgotha, et il dit encore « que le sang sacré a aboli la loi du salut par le sang; que M. de Maistre, en continuant à ne connaître pour le monde d'autre salut que le salut par le sang, est resté complétement en arrière de la loi de clémence et de grâce...; qu'il a méconnu les développements successifs... » Ces accusations compromettent gravement la théologie de M. Ballanche.

La loi rigoureuse de l'expiation n'est pas abrogée, elle est accomplie. Car ce n'est pas en figure que le précieux sang est offert sur nos autels, et qu'il s'offre en tous lieux et à jamais pour la rédemption du monde. La dette de l'homme, pécheur en Adam, est effacée par celui qui a tout payé sans rien devoir; mais elle n'est pas acquittée en ce sens qu'il ne nous reste plus rien à faire ou qu'il nous soit permis de présumer audacieusement de la miséricorde. M. Ballanche se représente la loi de grâce comme un décret de molle indulgence ou d'amnistie sans conditions. Il se trompe. La Grâce est meilleure que la clémence; elle est infiniment plus haute, et plus large, et plus profonde,

il y a entre l'une et l'autre toute la distance du ciel à la terre. La grâce, c'est Jésus-Christ venant au secours de l'homme pour lui faire vouloir et accomplir le bien. C'est peu de pardonner, il guérit; c'est peu de remettre le passé, il crée l'avenir. Il délivre le libre arbitre, sans toutefois lui retirer le fatal pouvoir de s'égarer et de se perdre. Il veut lui laisser la gloire de mériter, et le mérite n'est possible que par l'expiation et l'épreuve.

La miséricorde n'a pas anéanti la justice, elle n'a pas aboli la souffrance, elle laisse régner dans toute sa rigueur la mort temporelle jusqu'à la fin du temps. Si la doctrine de M. Ballanche était véritable, si la satisfaction de Jésus-Christ ne demandait plus rien de nous, et que notre salut fût opéré invinciblement, nous n'aurions plus à porter notre croix à la suite du Sauveur, rien à contribuer, selon l'expression de l'Apôtre, à ce qui manque à sa passion. Dieu nous aurait sauvés sans nous, et il veut nous sauver avec nous. Il veut nous associer à l'œuvre divine de notre délivrance. Cette rédemption *quand même*, l'homme

dispensé de tout effort, justifierait ce blasphème de Luther : « Pèche, et pèche fortement! » pour mieux prouver ta confiance dans le sang divin ; — foi absurde et qui irait jusqu'à tirer de la rédemption des fruits d'iniquité.

Quand on dit que M. de Maistre est « resté en arrière de la loi de grâce, » il est clair qu'on cesse de raisonner ; on oublie les premiers éléments de la science chrétienne. On met dans la religion la sensibilité déclamatoire et les tendres abêtissements de la philanthropie. On méconnaît l'austère grandeur de la parole de Jésus-Christ, je dirai même la puissante maternité de cette parole qui veut par-dessus tout régénérer et enfanter les âmes ; pour qui le corps, ou la vie corporelle, est un instrumeut qu'elle ne ménage que par rapport à cette fin sublime, et qu'elle délaisse (sûre de le rétablir un jour) aussitôt que l'instrument devient obstacle, ou que le but est atteint. La rhétorique déclamatoire a beau maudire les yeux qui ne savent pas se fermer à l'évidence, il faut bien heurter contre cette vérité, à savoir, que ce qui fait le plus de figure en cette vie, c'est la mort : mort

décernée par la justice humaine, pour le crime personnel; — par l'épée, pour les crimes sociaux, pour les crimes inconnus, pour les crimes qui échappent au tribunal de l'homme; — par la nature, pour le crime originel. Et la mort n'a point de sens, ou elle est une expiation. Le supplice et la guerre ne sont que des formes plus particulièrement expiatrices de l'universelle sentence portée contre l'humanité déchue.

Pour se donner l'espérance de les voir disparaître, M. Ballanche les proclame des calamités et s'écrie : « Mais une calamité cesse enfin ! » Qu'il nous montre donc une seule misère humaine, misère pénale, qui ait cessé! Qu'un fléau accidentel s'éloigne, et s'éloigne à jamais, cela est possible; mais des fléaux-lois, des lois vengeresses de l'ordre, ne peuvent passer, que l'ordre et la figure actuelle de ce monde ne passent. A ces rigueurs manifestes et constantes, on cherche de bien vaines atténuations. On se berce de l'hypothèse d'un développement successif qui, à l'expiation, aurait substitué l'épreuve. Rien de plus faux. Ces deux choses ne sauraient se séparer, elles

sont solidaires. Tout mal de peine est expiation, car il est le tribut payé à la Justice ; et il est épreuve, car il est occasion de mérite et prépare ainsi les voies à la Miséricorde. Quelle plus grande expiation que la guerre et quelle épreuve plus décisive ? mystérieuse réparatrice de l'ordre troublé, elle est en même temps la rude nourrice des mâles vertus ; elle peut être un agent de civilisation et creuser à la divine semence le sillon le plus profond.

L'épreuve sans l'expiation serait illusoire ; l'expiation sans l'épreuve serait désespérante.

Quand un homme sur le déclin de l'âge relève d'une maladie grave, sa joie de convalescent s'attache à tout ce que lui suggère d'illusions cet inespéré renouvellement de vie, qui cependant n'est pas une garantie de longévité. Souvent même il prend pour d'heureux symptômes des signes manifestes de décadence.

Le monde moderne est atteint de la folie de cet homme, plus il vieillit et s'altère, plus il enfante de rêveries sur sa perfectibilité et son rajeunissement.

Possédé de la muse du Progrès, muse aux séniles chimères, M. Ballanche confie à notre siècle, d'une crédulité maladive en ce point, l'initiation de l'humanité à une ère de béatitudes inconnues.

« L'humanité, s'écrie-t-il, marchant toujours de triomphe en triomphe, achèvera de désarmer les bourreaux, les geôliers, les gardiens des bagnes, et la gêne, éternel opprobre de tous les codes criminels, sera forcée de s'enfuir...

« On en viendra tôt ou tard à l'abolition de toute peine qui entraîne après elle un effet irrévocable...

« Jour de bénédiction, je te salue... Car le genre humain ne met plus des siècles à accomplir son œuvre. Les chaînes de Prométhée tombent de toutes parts.

L'antique Eurysthée cherche en vain le nouveau travail qu'il peut imposer à l'Hercule affranchi... »

Enfin « le soldat se trouvant dans un avenir prochain » appelé à « examiner lui-même, à discuter avec les siens la cause pour laquelle il prend

les armes, » ... « la guerre, qui est un combat d'êtres intelligents, finira par être un combat d'êtres moraux, où la justice triomphera, comme ce fut peut-être, à l'origine, dans les jugements de Dieu (1). »

Ainsi, selon la prophétie de M. Ballanche, l'homme, en voie de retour vers *l'individualité*, cessera d'être un instrument passif aux mains du pouvoir militaire.

De moins en moins gouverné, de moins en moins serf de la justice et de l'autorité humaine, il sera progressivement affranchi de l'ordre social, de la vie, de l'action et de la prière même publique. Autant vaudrait supposer que l'homme, dès ici-bas, sera relevé de l'état de péché et d'ignorance ; que d'enfant ou de mineur, il arrivera à cette plénitude de l'âge parfait, où, n'ayant plus besoin de tutelle pour être soutenu, maintenu et contenu, il verra commencer sur la terre l'œuvre de sa réintégration finale. Ni l'expérience de nos tristes jours, ni l'enseignement chrétien,

(1) *Palingénésie*. pp. 285 à 324 et 325.

ne prêtent le moindre argument à ces aimables utopies. La fin des temps, telle que l'Église l'annonce, nous promet-elle cet âge d'or que les progressistes saint-simoniens placent dans un avenir dont le passé devrait avoir déjà quelques prémices (1) ?

Des promesses aussi magnifiques ne peuvent amener que des déceptions.

M. Ballanche prophétisait le bourreau désarmé et les peines rigoureuses abolies. Quarante ans et plus sont passés, et que voyons-nous aujourd'hui? des gouvernements bourreaux et des nations littéralement suppliciées! Que dirait l'apôtre de l'émancipation paisible, de ces torrents de sang qui coulent en Italie, en Lithuanie, en Pologne? Que dirait-il de l'Europe qui regarde couler ce sang, et qui se fait à cela, comme à voir l'Irlande mourir de faim?... Mais laissons cette sau-

(1) En tous les cas, un commencement de restitution des choses dans l'ordre et la paix n'arriverait jamais par le développement *nécessaire* de la perfectibilité humaine, et l'époque n'en saurait être assignée comme prochaine à moins d'un *miracle* inadmissible dans le système humanitaire.

vage réfutation des pensées philanthropiqnes de M. Ballanche. Lui-même, dans les dernières années de sa vie, ne paraissait plus accorder la même confiance aux songes heureux, et le regard qu'il jetait sur l'avenir n'était pas exempt de trouble.

« Il est certain, disait-il dans son discours de réception à l'Académie, qu'un nouveau monde s'ouvre à nos pressentiments pleins à la fois d'espérances qui peuvent faillir et de terreurs dont la Providence, j'aime à le croire, daignera nous épargner les trop grandes amertumes. »

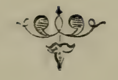
Et M. de Barante lui répondait ainsi :

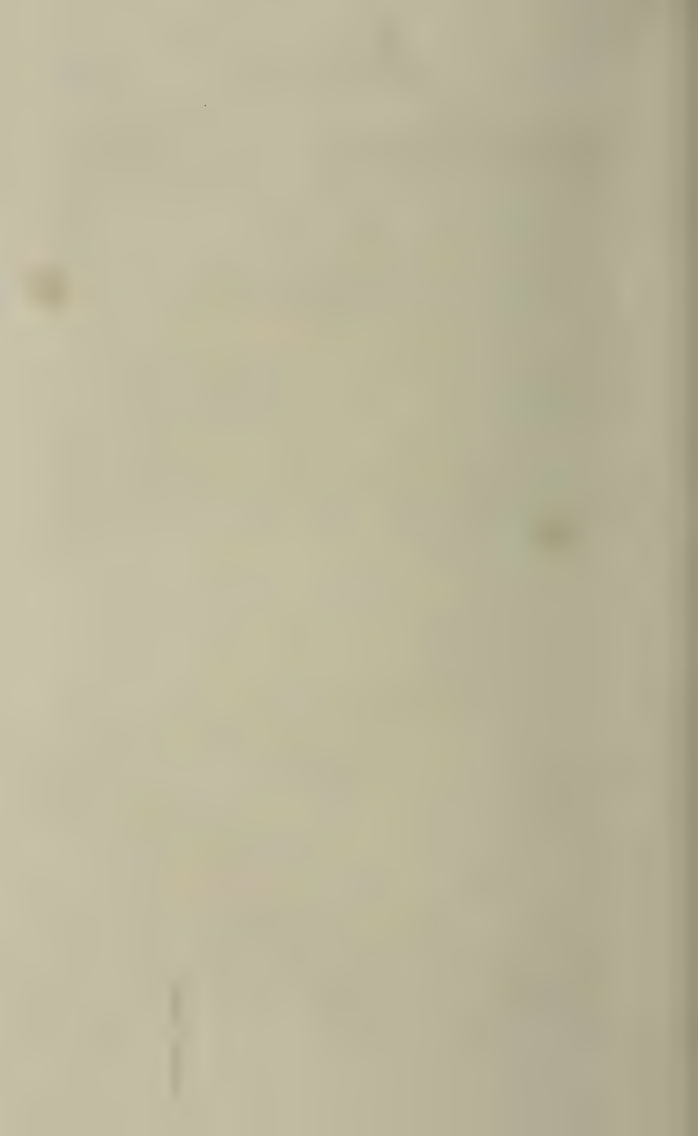
« Maintenant... votre esprit semble ne plus rien voir de distinct dans l'avenir. Malgré votre perspicacité, malgré votre penchant à l'espérance, vous ne démêlez rien dans les jours où vivront nos enfants... « C'est une démolition qui s'achève, » dites-vous : « le présent n'est pas encore gros de l'avenir. »

Ainsi prenait congé de l'espérance et de la vie le doux somnambule de la perfectibilité. Sortant du rêve à mesure qu'il sortait du

temps, il redisait à la société les mêmes adieux qu'avait adressés à l'Europe l'illustre *Prophète du passé* (1) !

(1) M. Ballanche, malgré ses erreurs, doit être mis au nombre des penseurs et des écrivains les plus éminents de ce siècle. C'était un esprit rare et un noble cœur. « Modèle accompli, a dit M. Charles Le Normand, de deux grandes vertus chrétiennes, la charité et la pureté, » il est mort en 1847 dans la foi et la paix de l'Eglise. Des extraits de sa Correspondance avec Marie-André Ampère nous apprennent qu'en 1805, il avait sérieusement songé à embrasser l'état ecclésiastique. (Voir le recueil des *Lettres* de J.-J. Ampère),





JOSEPH DE MAISTRE

ET LES NOUVEAUX CRITIQUES



DEUXIÈME PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE

ET LES NOUVEAUX CRITIQUES

Mémoires politiques et Correspondances diplomatiques de Joseph de Maistre, avec explication et commentaires historiques, par ALBERT BLANC, docteur en droit de l'Université de Turin.

I

Que ne s'est pas permis contre M. de Maistre la critique des libres penseurs (1)? Que n'a-t-elle pas osé?

(1) Une complète revue des ennemis de M. de Maistre serait extrêmement monotone; car l'esprit qui le poursuit s'appelle aussi *légion*, et je me lasse plutôt à relever tant

Eh bien, elle va plus loin aujourd'hui ; elle ose davantage.

Poussons donc à bout ces nouveaux miracles de sophistique.

En 1858 parut, on s'en souvient, sous les auspices du fameux ministre Cavour, *la Correspondance diplomatique* de Joseph de Maistre, publiée par un certain avocat de Turin, M. Albert Blanc, scrupuleux éditeur, qui de ces textes a fait un choix, — prenant çà et là ce qui lui a plu..... Et par malheur, il lui a plu aussi d'appointer d'un perpétuel commentaire ces fragments d'une

de critiques perfides ou ineptes qu'on ne se lasse à les reproduire. Le lion de la fable, assailli dans sa vieillesse par ses sujets révoltés, n'a du moins à gémir que d'une attaque humiliante. — Le lion de Chambéry a un pire destin. Entre les plus chétifs esprits forts quel est celui qui ne se croie débiteur d'un « coup de pied » à ce noble génie? Je ne citerai que pour mémoire un dernier factum publié contre l'auteur du *Pape*, œuvre d'un écrivain suisse découvert et prôné par M. Sainte-Beuve. Cette pièce assez haineuse nous apprend « que la religion de M. de Maistre est avant tout une théologie, une théorie; que sa foi est un système sur la foi ; que, dans ses lettres, on ne rencontre jamais l'expression d'un sentiment religieux, pieux, jamais une larme de tendresse ou de tristesse, une parole

immortelle pensée qu'il défigure afin de l'*admirer* à sa guise. Car c'est un terrible admirateur que ce docteur en droit. Il a trouvé le secret de flétrir par l'admiration comme d'autres essayent de le faire par l'injure. Que devient M. de Maistre entre les mains de ce galant homme? Il devient, ô suprême folie! un Père de l'Église libérale et saint-simonienne! Un novateur qui croit appartenir au passé, qui pense (à son insu) plus et autrement qu'il ne dit; sorte de Balaam des temps actuels qui bénit malgré lui ce qu'il avait l'intention de maudire!... — Voilà à coup sûr

d'humilité ou de compassion; que M. de Maistre, le plus catholique des esprits, paraît en ce sens le moins chrétien des cœurs; qu'il a de l'érudition et point de science; qu'en histoire il n'est bien souvent que Voltaire retourné; enfin qu'il a le tic prophétique. » L'auteur de ces jolies choses, prédicant tourné en athée, obtient naturellement les plus doux sourires de M. Sainte-Beuve, qui admire la solidité de cette prose génevoise et l'inflexibilité du nouveau critique. « Sa plume, dit-il, a quelque chose d'inflexible, » lisez intraitable; intraitable comme l'erreur retranchée dans un esprit faux. — Censeur étrange! Un protestant devenu incrédule renie l'Homme-Dieu, et il ose accuser un apologiste chrétien de n'être ni assez pieux ni assez humble!!

une tentative vraiment piémontaise : « embrigader M. de Maistre (1) ! » Mais une telle *annexion*, une telle violence dans l'ordre intellectuel excède les forces réunies de l'éditeur et de ses amis : c'est une gageure d'extravagance. Quoique tronqué et mutilé, quoiqu'il traine avec lui l'opprobre d'un commentaire impudent et stupide, M. de Maistre est toujours reconnaissable. Il repousse (avec quel dédain !) les pensées louches qu'on lui prête, on entend jusqu'à la parole qu'on lui retire ; il demeure tout ce qu'il est.

Il n'y a rien de changé que l'attitude de la critique révolutionnaire, qui s'est transfigurée pour lui en souriante courtisane : *Mentitur iniquitas sibi!* Ainsi celui qu'un demi-siècle durant elle a hué, sous le nom de prophète du passé, comme une intelligence arrêtée dans le temps et qui n'en marque plus les heures, comme un vieillard en enfance qui *prend ses souvenirs pour des prévisions* et n'embrasse jamais que la mort, voilà que tout à coup elle l'érige en révélateur du progrès, en

(1) Expression de M. B. d'Aurevilly dans son éminent écrit *les Prophètes du passé*. Paris, 1860, in-12.

Voyant de l'avenir. La contradiction est criante, et le but où l'on vise est trop clair. Il y a quinze ou vingt ans, le rationalisme éclectique tenta un coup de main contre la foi religieuse de Pascal. Un holà universel réprima cette folie. L'Eclectisme repoussé se rabattit sur le scepticisme philosophique du maître. On lui abandonna par pitié ce point contestable, mais assez indifférent. C'est une attaque de ce genre que le sophiste piémontais livre à la vérité. Il ne cherche à tromper sur le caractère et les idées de M. de Maistre que pour enlever au système catholique l'autorité que lui donne humainement l'immuable adhésion d'un puissant esprit.

Le commentateur piémontais est encore plus téméraire que M. Cousin ; le talent lui manque pour jeter quelque prestige sur une mauvaise cause. Scribe maladroit de Cavour, le docteur *en droit de Turin* prouve par sa publication même qu'il est plus facile d'opprimer des nationalités trahies que de faire violence à des pensées.

On dirait que M. de Maistre avait le pressentiment de la publicité perfide que lui préparait

l'avenir, lorsqu'il lançait ce mot terrible : « Je ne crois plus au secret ; on est trahi partout, par la haine, par l'amitié, par la finesse, *par la balourdise*, par les circonstances, que sais-je? Enfin il n'y a point de secret (1). »

Et ne prévoyait-il pas aussi ses éditeurs italiens lorsqu'il écrivait en 1815 :

« L'Europe est surchargée, oppressée, écrasée dans ce moment *par une bande inconcevable de philosophastres sans morale*, *sans religion et même sans raison*, déchaînée contre toute espèce de subordination *et ne demandant qu'à renverser toute espèce de puissance pour se mettre à sa place*.

« C'est malheureusement la souveraineté aveugle qui a enfanté ces messieurs (2). »

Ces messieurs, dans leur lignée du moins, exercent aujourd'hui la souveraineté. Ils ont l'or et la force, et non contents d'opprimer ou d'acheter la conscience des vivants, ils cherchent à pervertir la pensée des morts.

(1) Lettre au comte d'Avaray, 15 juillet 1804.

(2) Lettre à S. Exc., le comte de..., 3 novembre 1815. (V. *Lettres et Opuscules*. t. I, p. 388. Paris, 1850, in-8.)

Pervertir la pensée de M. de Maistre! faire de lui, malgré toutes les révoltes de l'honneur et du bon sens, un précurseur de l'italianisme et de la démocratie, un catholique peu soucieux de l'autorité pontificale, un libre croyant dont l'âme s'égare volontiers dans le rêve d'une religion nouvelle! et, pour établir cela, donner la question aux membres de ce grand esprit en tenant sous le verrou le corps même qu'on vient de torturer! telle est la mission vraiment sacrilége remplie par le secrétaire de Cavour, avec cette sorte d'outrecuidance cynique et gauche qui amène l'éclat de rire comme l'expression la plus exacte de l'indignation.

Voici d'abord la genèse intellectuelle et morale qu'il nous retrace de M. de Maistre en vue du personnage qu'il va lui assigner :

« Tandis qu'en France, dit-il, une génération puissante de savants, de penseurs, de voyageurs, d'industriels, attirait *en elle les forces latentes* du pays et *procréait un nouvel organisme social* à côté de l'ancien *squelette* politique, les classes privilégiées avaient seules en Piémont une *fonction active*. On existait *politiquement* et *non sociale-*

ment... M. de Maistre subit jusqu'à sa quarantième année la *compression de circonstances peu propices au développement* de son ardente nature. Pendant ces premières années de la vie, où le jeune homme semble n'avoir pas encore de spontanéité propre, Joseph de Maistre, déjà sérieux et *songeur*, s'absorba avec une sorte de volupté mystique en ceux qui le dirigeaient. Il aima sa mère de toute l'expansion de ses enthousiasmes naissants; » à vingt ans, ses études terminées, « il revint à Chambéry, *enfant par sa foi naïve, homme déjà par ses aspirations... Il eût voulu un devoir à sa taille.*

« N'est-il pas vrai que certaines natures d'élite ne sont point satisfaites d'une coopération vulgaire à l'œuvre générale ? » — Voilà ce qui s'appelle penser! — Mais « le paisible bien-être de la vie patriarcale amortit les combats intérieurs... *Seul et comprimant ses élans* vers de hautes destinées, il se livra à des travaux *énormes*. Les langues, les mathématiques, la philosophie religieuse l'absorbèrent, *et, par un effort de pensée dont ses papiers inédits contiennent quelques traces*, il essaya une

synthèse de ces trois sciences. *Bientôt cependant il recula devant cette tâche immense, ayant peur de trouver le panthéisme au bout* (1). »

Ici il faut arrêter l'éditeur ; tout ce qu'il dit là, est à coup sûr erroné. Il prétend que M. de Maistre voit le panthéisme au bout de sa tentative ! Croit-il donc qu'on puisse se payer de sa parole ?.., Où est la preuve, la citation textuelle, qu'on puisse vérifier ? Mais cette citation eût coûté trop de peine, et il est plus habile de laisser croire que toute synthèse des connaissances humaines conduit naturellement à Hégel ! Et cette insinuation hideuse, gonflée d'athéisme, se glisse ainsi sous le nom de M. de Maistre, n'est-ce pas odieux ?

« A l'époque où la révolution commence, poursuit l'éditeur, Joseph de Maistre *était entré fort avant dans une vie de bénédictin* (2). *Il avait interrogé d'énormes bibliothèques de philosophie religieuse*,

(1) Voir p. 6, 11, 12, 16.

(2) Ne dirait-on pas que J. de Maistre a pris la vie d'un autre pour y *entrer* comme on entre dans un habit? Le *docteur en droit de Turin* parle une langue bizarre, il ne sait pas même le juste emploi d'une préposition.

ses habitudes *s'étaient assises dans l'uniformité* de cette existence calme et froide... Il avait acquis dans l'isolement de son travail cellulaire... (Que ce trait de littérature pénitentiaire est ingénieux !) *la rigidité magistrale des moines de Zurbaran*, de ces *gentilshommes du royaume spirituel* de fière et noble mine... il garde ainsi une originalité pittoresque aux yeux de l'artiste... mais *il perdit la communion sociale* (style du Père Enfantin !) et, puissant à concevoir, il le fut moins à comprendre. *D'un autre côté, il avait trempé son caractère dans la glace fortifiante d'un milieu sans agitation, ses ardeurs s'étaient concrétées au fond de lui-même*, ses facultés comprimées avaient pris *des formes anguleuses, rectes* et précises par une élaboration semblable aux formations mystérieuses du cristal dans le silence des roches intérieures (1). »

Quelle profondeur d'observation... minéralogique! Continuons :

« C'est à cette époque de *solitude songeuse* que Joseph de Maistre commença à prendre ce ton de

(1) Page 17.

voyant qu'on remarquera plus tard dans ses écrits. » A propos d'un discours prononcé en 1784, citant à peu près *les Considérations sur la France*, l'éditeur ajoute : « Ce qui est étrange dans cette carrière de précurseur, ce sont deux prophéties écrites à vingt-cinq ans d'intervalle, sur une *évolution religieuse prochaine*. Le pressentiment est tellement fort chez lui, que l'*annonciation d'une religion nouvelle* (1), *proférée en* 1796 *par le chapitre* v *des Considérations*, est renouvelé en 1821 par le chapitre xi des *Soirées* où *reluisent* ces paroles extraordinaires : « Il faut nous tenir prêts pour un immense événement dans l'ordre divin (2). »

Passant condamnation sur ce style où *reluisent* des barbarismes extraordinaires, je relève seulement une légère félonie ou une immense légèreté. Si les deux passages qu'on invoque à l'appui de l'assertion la plus fausse sont inspirés à vingt-cinq ans de distance par le même esprit, — ce qui est

(1) *Annonciation* est ineffable! et puis *proférer l'Annonciation !!*

(2) P. 18.

accordé, — le sens du second passage, fragment d'un entretien inachevé dont s'empare une glose frauduleuse, doit être déterminé par celui du premier qui défie toute méprise. Car ce sens est manifeste : il absout clairement l'auteur de tout pressentiment d'une religion nouvelle.

Voici les dernières lignes de cette admirable page; elles sont concluantes, ce semble :

« Le philosophisme n'a donc plus de plaintes à faire: toutes les chances humaines sont en sa faveur; on fait tout pour lui, et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu;* mais enfin il aura vaincu; il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux, si Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le *fils de la terre* et l'étouffe dans ses bras, *patuit Deus* (1). »

Et cependant une critique effrontée vient nous dire :

(1) *Considérations sur la France*, chapitre v, in-8, page 92.

« Encore une fois, *cet homme a été mal jugé*... Il pressentait si bien, sans s'en rendre compte peut-être (1), une évolution sociale, fondamentale, qu'une *lumière* de prédiction *transparaît* dans tous ses écrits. Il la laisse *échapper, il est facile de le voir,* rassuré par l'époque, encore lointaine à ses yeux, de cette transformation de l'humanité et satisfait de combattre, pour le moment, les excès de *l'esprit trop critique de cette révolution* qui devait cependant y conduire. Aussi Joseph de Maistre, aux yeux des penseurs catholiques, est-il un catholique effrayant. »

Je ne sache pas que jamais M. de Maistre ait effrayé un penseur catholique. Mais la thèse de l'éditeur exige que les catholiques soient effrayés de M. de Maistre, et sans plus de scrupules, l'éditeur conforme ses allégations au besoin de sa thèse. Il faut à ces garibaldiens de plume un Joseph de Maistre apôtre d'anarchie et de panthéisme ; ce Joseph-là, ils le font. Celui-là seul est

(1) Il est clair que M. de Maistre ne se rendait pas compte de ces pressentiments absurdes..... de M. Blanc.

effrayant, effrayant comme le mensonge, comme l'impudence de ses auteurs...

Comment discuter avec des écrivains de cet ordre qui, soit excès d'audace, soit défaut de sens, trouvent dans la première page des *Considérations sur la France* l'expression d'une sorte de fatalisme religieux (1)?

II

Voyons maintenant comment M. de Maistre, le *théoricien absolutiste et théocratique*, va *tout à coup paraître, sous les traits du grand citoyen;* contempteur des Papes à ce titre, et de l'autorité pontificale. L'éditeur, en homme habile, nous a de longue main préparés à quelque étonnante métamorphose, par cette savante peinture du *jeune homme songeur et comprimé*, *comprimant ses aspirations*, mais *rêvant un devoir à sa taille*, *mal satisfait d'une coopération vulgaire à l'œuvre générale*... Le moment est venu où *ces ardeurs*,

(1) P. 71.

concrétées au fond de lui-même, vont faire éruption et briser *les formes anguleuses et rectes de ses facultés.*

Au commencement de l'année 1804, le Premier Consul fit demander à la cour de Rome l'arrestation immédiate et l'extradition d'un émigré, le chevalier de Vernègues, envoyé des Bourbons à Naples ; mais celui-ci réclama l'intervention du cabinet de Saint-Pétersbourg, affirmant qu'il était sujet russe.

Le Pape, persuadé que l'Église avait plus à gagner à la bienveillance de Bonaparte qu'elle n'avait à perdre au mécontentement du Czar, consentit à l'extradition de M. de Vernègues.

Le comte de Maistre écrit à ce sujet :

« La remise du chevalier a été fort mal prise ici (à Saint-Pétersbourg)... L'ambassadeur de Rome soutient ici que l'émigré, déclaré mort civilement en France et naturalisé ailleurs, peut toujours être considéré comme Français. Cela s'appelle dormir profondément. Il y a, au reste, une grande erreur dans la cour de Rome : *Sa Sainteté*

se croit souverain, puis pape. C'est tout le contraire (1). »

Et le 9 mars 1804 :

« On se moque en France assez joliment du bonhomme qui, en effet, n'est que cela, soit dit à sa gloire; mais ce n'est pas moins une très-grande calamité publique qu'un bonhomme dans une place et à une époque qui exigeraient un grand homme. »

Lorsqu'il fut question du couronnement, M. de Maistre écrivit à Rome « pour représenter au Pape tout le mal qu'il allait faire et tout le bien qu'il ferait en résistant aux obsessions de Napoléon. » Alexandre l'avait en outre autorisé à faire sentir combien un refus énergique lui serait agréable et quels avantages il en pourrait résulter pour la situation des catholiques en Russie.

Cette lettre, écrite en latin et contenant des

(1) On ne saurait porter un jugement vrai sur cette affaire, non plus que sur le Concordat de 1801 et le couronnement de Bonaparte, si l'on ne consulte les *Mémoires* du Cardinal Consalvi. (T. I, p. 291 et suiv. ; t. II, p. 319 et suiv. Paris. 1864. in-8°.)

conseils longuement motivés, ne parvint jamais à sa destination (1).

A la nouvelle de la résolution prise par le Pape de se rendre à Paris, M. de Maistre éclate : « Le voyage du Pape et le couronnement, dit-il, sont dans ce moment le sujet de toutes les conversations. Tout est miraculeusement mauvais dans la révolution française, mais pour le coup c'est le *nec plus ultra.* »

Dans une autre lettre :

« Je n'ai point de termes pour vous peindre le chagrin que me cause la démarche que va faire le Pape. S'il doit l'accomplir, je lui souhaite de tout mon cœur la mort, de la même manière et par les mêmes raisons que je la souhaiterais aujourd'hui à mon père, s'il devait se déshonorer demain. (Cette phrase, quoique très-juste, peut paraître trop violente : ôtez-la, Monsieur, si vous voulez.) *On serait tenté de croire que tout est perdu, mais il arrivera des choses auxquelles personne ne s'attend.* »

(1) P. 139.

Au commencement de 1805 :

« Nous verrons, dit-il, ce que produiront les nouvelles scènes d'Italie, Buonaparte, dit-on, y porte le Pape en croupe pour sacrer son frère. Je voudrais de tout mon cœur que le malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessalines. Quand une fois un homme de son rang et de son caractère oublie à ce point l'un et l'autre, ce qu'on doit souhaiter ensuite, c'est qu'il achève de se dégrader jusqu'à ne plus être qu'un polichinelle sans conséquence.

« Quand je vois le rôle qu'il joue et celui qu'il a manqué, je suis réellement furieux. Jamais on n'a laissé échapper une plus belle occasion de s'illustrer et d'avancer le catholicisme. »

Qui ne voit que M. de Maistre s'emporte ici jusqu'à entreprendre sur le droit de la Providence, et qu'il s'exprime à l'égard de la plus haute autorité qui soit en ce monde comme s'il avait la puissance? Mais il est trompé dans ses espérances, il est irrité : « Tu te fâches, Jupiter! donc tu as tort. » Lui-même le sent, et la conscience qui perce à travers la passion lui fait retirer soudain le trait le

plus amer. Qui ne voit aussi que toute cette colère n'est après tout qu'une *colère d'amour ?*

Il ne s'échauffe contre le pape souverain que parce qu'il trouve que le souverain n'est pas assez Pape, qu'il ne compte pas assez, pour le défendre des puissances du siècle, sur l'incomparable puissance qui lui a été donnée. Mais pousser M. de Maistre jusqu'à cette conséquence effrénée, que le Pape n'est faible que parce qu'il est souverain et qu'il faut abolir le souverain pour affermir le Pape, est d'une rare effronterie! N'a-t-il pas dit au plus fort de son emportement : On serait tenté de croire que tout est perdu, *mais il arrivera des choses auxquelles personne ne s'attend.*

C'est là une vue de haute raison qu'il jette sur le feu de ses premières paroles. Et ces choses arrivèrent, on vit les autels relevés en France, le culte restauré, la hiérarchie rétablie, et plus tard, le même Pontife qui, *à parler selon l'homme*, avait paru faible, devenir à Savone et à Fontainebleau tout fort, vrai successeur de celui qui sut jusqu'à la fin aimer la justice et haïr l'iniquité.

Veut-on, sur ce texte si simple et d'une inter-

prétation si facile, connaître la glose piémontaise? La voici; elle est curieuse : « Ainsi Joseph de Maistre qui a donné la formule la plus absolue, la plus rigide, la plus extrême (la moins vivante par toutes ces raisons) de l'autorité, a subi le premier *la grande loi de la réaction contre une fonction trop exagérée de sa vie morale. La liberté et l'autorité, ces deux pôles, manquant d'équilibre et d'harmonie dans le monde intellectuel qu'il s'était fait, le premier réagit violemment sur le second, dès que l'autorité cessa d'être une expression complète de ses aspirations spontanées... le rêveur de la suzeraineté papale est terrassé par sa propre liberté. C'est un curieux phénomène moral* (1). »

De quelle *fonction trop exagérée de sa vie intellectuelle* l'éditeur paye-t-il actuellement la rançon, en outrageant ainsi par ce galimatias cynique la vérité, le bon sens et notre langue? Mais achevons : « Quelles sont, ajoute-t-il dans l'appréciation du livre du *Pape*, les conséquences des

(1) P. 140.

fragments inédits qu'on vient de lire? Ce n'est pas ici le moment de le déterminer. »

« Et il est l'auteur du *Pape!!* s'écrient les choristes de la libre pensée béants d'hypocrite stupéfaction. — Si le *Pape* était antérieur à la *Correspondance*, un moment de surprise serait, à la rigueur, possible, et rien que possible. Mais le *Pape* étant venu, longtemps après, le jeu de l'étonnement n'est qu'impudence. Quoi! vous prétendez corriger l'œuvre qui suit par celle qui précède; le *Pape*, par quelques passages de la *Correspondance;* le livre calme, savant, profondément médité, par un fragment de lettre passionnée, par une improvisation de colère? Et toutefois quelle vaine dépense d'absurdités et de perfidie pour créer entre l'auteur des lettres diplomatiques et l'auteur du *Pape* une contradiction qui n'existe que dans le désir de qui la suppose! Chez M. de Maistre, l'homme d'État et le penseur sont un. Il ne s'est jamais démenti. Pour peu que l'on considère quel rôle il assignait dans l'histoire, à la souveraineté pontificale, ses plaintes les plus amères deviennent comme l'ardente préface du livre même

dont on veut qu'elles soient l'antithèse. Il querelle la cour de Rome, il s'imagine que Pie VII n'a pas cette confiance qui marche sur la mer du monde, et qu'en lui Pierre oublie une seconde fois que Jésus lui tend la main. Et la douleur l'égare, — elle entraîne sa plume ; — mais après tout, la violence de son dépit n'est que la mesure de son ambition pour la sainte Église romaine.

Cela est évident aux yeux de tout esprit qui n'a pas mis ses idées sous le joug de l'instinct du mal et de la passion. Mais peu importe au commentateur révolutionnaire, il veut que *le rêveur de la suzeraineté papale soit terrassé par sa propre liberté ! Sic volo, sic jubeo ;* et pour établir cette vision, voici quelle série de considérations il développe sur la papauté, elles sont éblouissantes.

Il nous dit dans son incomparable idiome, que — Cessant de représenter contre la maison d'Autriche l'effort résistant de la *démocratie évangélique*, la papauté avait vu croître en Europe un peuple prédestiné... Que la France marchait ardemment vers le but que *les vieux Papes timorés* commençaient à perdre de vue : l'émancipation

des opprimés ; que les Français devinrent *les Guelfes des nouvelles indépendances*, *les semeurs d'idées*, *les ouvriers des civilisations commencées*... Que la papauté, regrettant le temps passé *comme font toutes les vieillesses*, resta morne et inactive, impuissante à *concevoir comme à lutter ;* qu'elle vit avec stupeur que l'idée de Grégoire VII n'était pas le dernier mot de l'humanité... Que depuis Calvin, l'influence papale diminue sensiblement. « Au temps de Joseph II, ajoute-t-il, le prestige spirituel est à peu près évanoui. Charlemagne était venu à Rome se prosterner aux pieds du successeur de Pierre... et c'est le successeur de Pierre qui fait à Vienne, auprès de l'empereur, un voyage stérile en résultats. Pie VII fait, pour sauver son trône ébranlé par la révolution, ce que son prédécesseur avait fait pour sauver l'Église avec un égal insuccès. *La question de la monarchie romaine, brûlante de difficultés actuelles, absorbe le malheureux prêtre. Loin d'être une garantie d'indépendance,* le patrimoine de Saint-Pierre *le force à confier son sort* à la puissance catholique qui se trouve la plus forte, tour à tour la France

ou l'Autriche. Le sacre de Napoléon par Pie VII représente une de ces oscillations.

« Ce n'est pas le nouvel ordre de choses que va consacrer ce vieillard, c'est le soldat qui peut, d'un seul coup, *écraser la mitre blanche du Vatican et le trône du Quirinal*, *le satin et le sapin* (1). »

J'entends les hurlements des chemises rouges ! Et quel mélange de brutalité et de fourberie ! Détestables railleurs, c'est par excès de compassion pour le *malheureux prêtre* qu'ils aspirent à dépouiller le souverain, à voler *le sapin* (selon leur sauvage expression) pour émanciper *le satin !* Le docteur *en droit de Turin* vient de déclarer que la puissance spirituelle est morte, et il ajoute que la puissance temporelle (ou le patrimoine de Saint-Pierre) gêne le prêtre dans son indépendance spirituelle. Or voici le raisonnement dans toute sa beauté ; le prêtre n'est plus, donc le prince doit cesser d'être parce qu'il gêne le prêtre qui n'est plus ! C'est là un syllogisme à la Mandrin.

(1) P. 14.

A lire ce tableau ridicule des luttes du sacerdoce et de l'empire, on admire avec quelle confiance et quelle naïveté de superbe ces messieurs dénoncent l'infirmité dont ils sont atteints : la perte du sens moral. On s'étonne à quel point cet abaissement leur est devenu naturel. Il ne leur vient plus jamais à l'esprit de se demander si par hasard, en telle rencontre, la raison ou le droit ne serait pas avec celui que tant de siècles et tant d'âmes tiennent pour le vicaire de Dieu sur la terre. Loin de là, sans examen, sans étude comme sans conscience, ils prononcent contre lui. Tout est légitime, tout est bon, tout est expédient, pourvu que l'édifice catholique s'ébranle! L'erreur, le schisme, la violence ou la fraude, ce sont là autant de ressorts nécessaires qui impriment à l'humanité l'élan vers l'avenir! L'infaillibilité est déplacée; ils la mettent du côté du temps et de la force.

Et comme la force a trahi le Saint-Siége, ce n'est pas à lui qu'il appartient de la juger, il est jugé par elle. Tout accomplissement quelconque, tout attentat consommé prescrit contre la justice.

Donc plus de droit, plus de Dieu, mais la force seule qui se dit le progrès.

La force brutale est le seul Dieu qu'adorent ces superbes émancipateurs des peuples. Ils la reconnaissent, parce qu'ils se reconnaissent eux-mêmes, partout où elle règne. Depuis longtemps déjà les penseurs catholiques ont dénoncé cette alliance du césarisme et de la révolution. Ils l'ont signalée comme l'inévitable châtiment de nos obstinations dans l'erreur. Le publiciste de Turin y voit au contraire une régénération, une ère nouvelle de prospérité. Que la liberté humaine demeure étouffée dans cet embrassement sauvage, peu importe à ce libéral. « *Par l'affaiblissement providentiel du type du César brutal*, dit-il, il arrive, entre autres *manifestations de la vie universelle*, si longtemps comprimée, que les grandes familles humaines tronquées et séparées par des divisions tracées avec l'épée, tendent à se configurer selon leurs légitimes besoins. Ici la prophétie de Napoléon vient naturellement à l'esprit : « L'Europe sera républicaine ou Cosaque. » Si les nations qui souffrent sous le joug étranger ne s'affranchissent pas

elles-mêmes, *c'est la Russie qui paraît destinée à les affranchir* (1). *L'action russe aura le danger de froisser les personnalités nationales, comme on le fait en Pologne* (Mourawief froisse un peu la personnalité polonaise! J'admire les délicatesses du style piémontais!...)

« La liberté ne les exagérerait pas et *vaudrait mieux, si elle devenait paternelle*... Mais la question est tout entière placée entre ces deux alternatives, la France paraissant être un flambeau plutôt qu'un instrument de l'œuvre de civilisation... » Joseph de Maistre, suivant la glose nouvelle, pensait que la Russie pourrait réaliser ce que la France enseigne et prophétise (2).

M. de Maistre parlant par la bouche de son commentateur est récusé de droit. Le secrétaire de Cavour est trop habile. Je néglige donc ce témoignage pour m'attacher uniquement à la parole et à

(1) Il faudra prendre sans doute le mot *affranchie* dans le même sens que les anciens Romains donnaient au mot *pacifier* : *Ubi solitudinem fecerunt, pacem appellant.* — Tacit. *Agric.*

(2) P. 280, 281.

la pensée du commentaire ; elles sont claires. Le *peuple prédestiné* a fait son temps. L'avenir appartient à la Russie. La révolution l'appelle, quelques malentendus n'empêcheront pas ce cri d'être entendu de Saint-Pétersbourg. Les *Condottieri* de l'italianisme sourient aux proconsuls moscovites : leurs mains se cherchent, elles brûlent de s'étreindre ; mains vraiment fraternelles, fraternellement impies, et toutes pleines de rapines et de sang (1).

Ainsi, la Papauté abolie, l'Église catholique renversée, la France dégradée ou asservie, toutes choses rendues à César, qui *abjure providentiellement sa brutalité* pour accomplir dorénavant sa *fonction émancipatrice d'une façon autoritaire*, sous le régime protecteur du knout et de la potence, enfin la communion industrielle de tous les peuples réunis dans le bercail de quelque Père Enfantin, suprême pontife qui n'aura point le mauvais goût de disputer au Pouvoir la propriété de l'homme — l'âme d'ailleurs étant supprimée : —

(1) L'Allemagne prussifiée est devenue aujourd'hui la puissance protectrice de l'Italie révolutionnaire.

voilà l'idylle de l'avenir dans toute sa fraîcheur! O trop heureuse postérité, qui verra l'accomplissement de ces sublimes promesses, à l'avénement du véritable âge d'or, révélé par Saint-Simon !

A de pareilles idées qui, dans ce langage *franco-turinois*, vrai jargon de barbare, accusent tout à la fois la félonie et... *la balourdise*, on ne fait pas l'honneur de les discuter. Nous attendrons pour cela qu'elles s'expriment, du moins en français, avec correction et décence.

1863



II

JOSEPH DE MAISTRE

Ce qu'il est, ce qu'il devient, par M. Binaut. — *Revue des Deux-Mondes, 1858-1861.*

I

Dans cette folle prouesse de sophistique révolutionnaire, sorte de duel à outrance contre le bon sens et la vérité, le sophiste piémontais a trouvé un *second* plus littéraire que lui, plus exercé au maniement de la plume et qui n'a pas craint de mettre son talent au service d'une thèse insoutenable. Qu'est ce donc que le talent s'il peut descendre à de pareils offices? Et comment un écrivain aussi distingué que celui de la *Revue des Deux-Mondes* tombe-t-il en de telles méprises qu'à chaque pas on est tenté d'en appeler ou de l'intelligence à la bonne foi, ou de la bonne foi à l'intelligence? Quand un sectaire de l'école de Cavour se

trompe et contredit à l'évidence, il sait et chacun sait pourquoi. L'erreur lui est un gain. On s'indigne ; on ne s'étonne pas. Mais qu'un homme intelligent s'abuse d'une certaine manière, et que, dupe sans compensation apparente, il porte dans l'illusion manifeste je ne sais quelle candeur aiguisée de sophismes, cela est métaphysiquement incompréhensible et tient du merveilleux.

Cependant, à bien considérer le temps présent et l'instabilité de la raison, dans les esprits qui prétendent fièrement ne relever que d'eux-mêmes, ce phénomène s'explique, tout étrange qu'il est.

Les hautes vérités, celles qui « nous importent si fort (1) » étant posées aujourd'hui sur le plan incliné du progrès, et tout dogmatisme entraîné dans ce rapide mouvement qui emporte jusqu'aux principes premiers de la raison, les doctrines les plus certaines ne vivent qu'au jour le jour, sous la perpétuelle menace d'un lendemain qui change leur lumière en ténèbres.

(1) Pascal.

Rien ne s'affirme que la négation fatale de ce qui s'affirmait hier, et la logique, à qui il appartenait d'enseigner le discernement du vrai et du faux, n'a désormais d'autre emploi que d'établir l'indifférence absolue de l'un et de l'autre.

Sous la maligne influence d'un tel scepticisme, les esprits de ce temps ne comprennent plus qu'un penseur reste fidèle aux doctrines qu'il professe, et, jusqu'à la fin, conséquent à soi-même. Ils le soumettent à la condition de leurs propres pensées, qui n'est aussi qu'un *devenir*. Les yeux malades ne voient partout que la couleur de leur maladie ; et ces hallucinés du panthéisme n'hésitent pas à transporter dans des intelligences d'une autre lignée toutes les faiblesses et tous les caprices de leur esprit frappé. Ils prétendent exprimer et *saisir un disciple immuable* de la vérité par cette formule hégélienne : *Joseph de Maistre, ce qu'il est, ce qu'il devient* (1).

Mais qu'est-il aujourd'hui, qu'il n'était pas hier? Qu'est-il devenu et que deviendra-t-il?... ou plutôt

(1) Art. de la *Revue des Deux-Mondes*, décembre 1858.

que ne deviendra-t-il pas?... On va nous l'apprendre.

La veille encore de la publication piémontaise, le comte de Maistre semblait être en possession d'une renommée définitive. Nul n'hésitait, ni amis, ni ennemis, sur l'expression très-décidée de cette vive et sincère physionomie. Elle ne permettait à personne l'indifférence ou l'incertitude à son égard. La vie et les œuvres parlaient trop haut. Mais quelques fragments de *mémoires* et de *correspondance politique* paraissent, et voilà que tout change! S'il faut en croire l'écrivain de la *Revue*, bon nombre parmi les disciples se détournent du maître (1) et les adversaires l'embrassent. Qu'est-ce à dire ? Tout le monde se trompe-t-il? — Et cependant qui donc veut se laisser tromper? Car est-on bien sûr de l'éloignement des *disciples ?* Est-on bien sûr aussi de ce retour des ennemis? Et ne se doute-t-on pas un peu qu'en exaltant un « de

(1) Le critique emploie ici assez mal à propos l'expression de *disciples*. M. de Maistre a eu des lecteurs éclairés; il a trouvé dans ce public de grands admirateurs : il n'a jamais fait et n'a jamais eu dessein de faire école.

Maistre imaginaire, » ils n'embrassent en effet que leur idole habituelle, l'erreur et la passion?

Mais non: une sympathie confiante adopte toutes les rêveries du docteur en droit, elle enchérit même sur son commentaire, elle va jusqu'à prétendre que « les lettres de M. de Maistre annoncent un travail inquiet, *un certain tourment de ce grand esprit désorienté*, qui semble sans cesse tressaillir, se réveiller comme d'un rêve, se replier sur lui-même et *ouvrir les yeux malgré lui.* »

Pour sauver un peu l'inattendu choquant de ces assertions, le critique nous dit « qu'on aurait pu *deviner*, il y a longtemps, quelque malentendu dans cette renommée *aujourd'hui si étrangement déplacée* (il est assez adroit de poser ainsi en fait une pure vision); — *l'autorité* religieuse, pour laquelle il avait surtout combattu, l'avait toujours suspecté, et dans les rangs les plus *disciplinés,* il était recommandé de s'en défier. » Note historique fort infidèle. Car, cette autorité, et ces rangs disciplinés, qui ne peuvent s'entendre ici que du trou-

peau gallican, ne représentent ni la vraie discipline ni l'autorité souveraine... « Disons sans retard, ajoute le critique, que si le siècle l'a mal compris, c'est que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'a jamais su se démêler lui-même. » Quels trouveurs que les modernes critiques! Un libre et puissant esprit les gêne, ils le trouvent un *grand esprit désorienté!* auteur des livres les plus « clairs, » les plus « affirmatifs d'expression, » les plus « intelligibles ; » — ils trouvent qu'il n'a pas eu la pleine possession de lui-même ; ses clartés sont spécieuses, ses affirmations hésitent, il ouvre les yeux malgré lui ; les lecteurs ne le verront tel qu'il est que dans les commentaires saint-simoniens; c'est-à-dire que le siècle, en le comprenant, avait seulement cru le comprendre. « Un seul de mes disciples m'a compris, disait Hégel; — et encore ne m'a-t-il pas compris. » Hégel avait raison et à ses dépens ; l'absurde, en effet, est inintelligible. Mais prétendre que l'opinion s'abuse sur un écrivain aussi généreusement dogmatique que M. de Maistre, c'est lui dénier le pouvoir de reconnaître l'évidence.

Cet étrange phénomène d'un homme de génie n'ayant jamais su se démêler lui-même, le critique nouveau l'explique comme il peut, par « la rupture violente qui divisa la vie de M. de Maistre jusque dans les profondeurs de l'esprit. » Il partage la vie du comte en deux périodes. La première, au sein des affections de famille, dans l'exercice d'une magistrature qui l'attache à l'ordre ancien, s'écoule obscure et douce, mais singulièrement monotone, « et au milieu de petits hommes et de petites choses... chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme poids du rien. » Le critique, à l'exemple du docteur en droit, profite de ces aveux de l'illustre écrivain pour faire pressentir à quelles extrémités de pensée doit naturellement se porter un esprit capable de cet immense ennui. Ainsi se coule avec adresse l'hypothèse des échappements vers l'avenir. Mais comme il faut aussi déférer un peu au préjugé général, on ajoute que « ce long temps, cette monotonie même l'appesantissaient dans le passé. » Oh! qu'il est le bienvenu cet ennui du comte de Maistre, qui tout à la fois le pousse par sa violence vers les nouveautés de l'avenir, et, par

le fait même de sa durée, l'appesantit dans les croyances du passé!

La Révolution survient. Alors commence une seconde période, que le critique analyse et décrit ainsi : « Le tourbillon qui l'emporte comme tant d'autres, lui donne d'abord le vertige, et comme une ivresse d'indignation ; bientôt pourtant *il aperçoit de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* » Pendant sa mission à Saint-Pétersbourg, « il voit rouler autour de lui les événements extraordinaires dans lesquels *Dieu écrit des idées nouvelles*... Secoué par la révolution politique, il l'est encore plus par la *révolution intellectuelle* qu'elle contient. A l'âge où la vie est en quelque sorte faite, l'homme peut-il la défaire? Et d'un autre côté, lorsqu'il a l'audace curieuse... peut-il rester fixe dans l'enveloppe d'une première éducation? Quand tout change, est-il de force à ne changer en rien?... Il cessa donc d'être un, sa volonté resta d'un côté, son intelligence passa de l'autre... Dans cette discorde de l'âme, sa foi pratique demeura victorieuse... » Mais en réalité « il pense de plus haut qu'il ne parle... » et « le travail à

faire consiste à écarter, à pardonner, à tenir pour rien ses colères, ses saillies, tout le contemporain, tout l'éphémère...

« Il faudra choisir et rassembler parmi ses idées celles qui sont constantes dans son esprit, ou l'idée fondamentale de Joseph de Maistre. On verra en elle son passage d'un monde à un autre, ce qu'il croit être et ce qu'il est; *ce qu'il est et ce qu'il devient*... Il s'est retourné contre la révolution française et il a engagé une lutte étrange où il finit par céder sans s'avouer vaincu ; il l'attaque et il l'accepte ; il en combat les théories, et il en tire les siennes, bien différentes; elle lui est une hérésie contre laquelle il s'acharne, et elle lui est en même temps comme un texte du livre de la Providence, qu'il commente, dont il fait toute sa vie l'exégèse et par lequel il s'élève aux plus hautes questions de la théologie. »

Ce passage est à lui seul tout le travail de la *Revue des Deux-Mondes,* c'est-à-dire radicalement faux; et l'erreur par rapport à M. de Maistre va jusqu'à l'irrévérence. Certes je hais l'idolâtrie littéraire, mais je ne reconnais pas à la

critique le droit de traiter un tel homme, comme elle ferait un des cerveaux malades de notre temps. Donc, à l'en croire, le politique sagace, le publiciste Voyant se serait laissé surprendre et emporter tout à coup par la révolution, comme s'il était possible qu'il n'eût remarqué aucun signe précurseur dans l'air lourd et vicié de l'époque ; ni aperçu les éclairs à l'horizon, ni entendu les lointains roulements de la foudre, qui, pour tant d'autres, en annonçaient le prochain éclat ! Il n'a rien vu, rien prévu. La Terreur l'enveloppe, le fend comme un chêne et le déracine, volonté d'un côté, intelligence de l'autre ; la vie persiste dans ce partage!... Car il ne faut pas moins qu'un tel prodige pour satisfaire à l'hypothèse du critique. Il a besoin d'une telle brisure, pour tirer du même individu un *ultra* ridicule et un apôtre du *progrès :* — l'ultra ou la *Volonté* pétrifiée dans l'ancien régime et la tradition, dans la pratique routinière de l'aveugle foi ; — le héraut des doctrines progressistes ou l'*Intelligence*, qui heureusement divorcée, atteint *de nouveaux cieux*, *une nouvelle terre*, et prend toutes les

convulsions de ce bas monde pour des idées divinement nouvelles.

Que la *volonté* soit donc déchue ; car elle nierait ces *nouvelles écritures* du doigt de Dieu ; elle ajournerait *les cieux nouveaux* et *la terre nouvelle* à l'avénement du siècle futur. Qu'on se rie de ses protestations et de ses colères; car elles ne sont plus l'expression redoutable de la conviction indignée, mais les emportements presque imbéciles de la vieillesse retournée à l'enfance! oui, qu'on réduise Joseph de Maistre à une condition d'automate intellectuel!... et rien n'empêche plus de soutenir que son idée fondamentale n'est qu'un *passage ;* qu'il passe d'un monde à un autre, *à son insu, et malgré lui;* bizarre, composé de lumière et de ténèbres ; presque aveugle, quand il veut voir, ou croit voir ce qu'il veut, clairvoyant, quand il ouvre un œil fatal et sans regard!

Voilà, certes, des procédés de critique tout à fait inouïs, et une méthode simple et courte d'expédier un adversaire. Il est vrai que du même coup on se défait du bon sens, de la raison, de la vérité et de la vraisemblance; car à qui persuader que

cette personnalité *éclatée*, cette dualité irréconciliable est un homme, et un homme supérieur, et que c'est là Joseph de Maistre ? Mais cet assemblage de vues fausses et de généralités vagues, cet arbitraire d'observation, cette pratique hardie du paralogisme, cette indigence de dialectique, cette habitude d'affirmer sans preuves, de supposer tout ce qui plaît, et de conclure sur ce que l'on suppose, qu'en dites-vous ? Voilà le véritable asservissement de la volonté au caprice de l'erreur ! Voilà le vrai divorce de l'intelligence et de la raison ! — Et cela aussi est un portrait ressemblant, mais à tout autre que M. de Maistre. Le critique s'est laissé aller à confondre ses traits avec ceux du grave écrivain, et sa propre image s'est substituée sous sa plume à celle qu'il voulait peindre. Sous le nom d'un penseur puissant, il nous donne le portrait d'un libre penseur.

II

C'est au publiciste de la *Revue* une inconcevable manie de plier violemment M. de Maistre à la loi

du *progrès*, notre hérésie favorite, et de mettre dans cet esprit si ferme un élément d'instabilité qu'il faut laisser aux pygmées qui le jugent. Mais, dit-on, « quand tout change, est-il de force à ne changer en rien? » Là est l'erreur. Il est faux que tout change, car si tout changeait, où résiderait la notion des changements? Oui, qui pourrait en faire le discernement et la critique? L'hypothèse d'un observateur et d'une sphère d'observation, variables l'un à l'autre, ruine, anéantit la connaissance. Il n'en reste plus assez, même pour former un doute.

Il est donc manifeste qu'au centre de cette apparente mobilité, quelque chose d'immuable subsiste, pour qu'il y ait un témoignage et un jugement. Cet immuable (ou les principes) donne seul la mesure de ce qui change, et ce n'est qu'en tant qu'elle participe à cette immutabilité que l'intelligence peut faire acte de témoin et de juge. La part de l'immuable dans la raison, le critique ne la fait pas, et bien qu'au premier coup d'œil il semble ne relever en M. de Maistre que ces modifications naturelles que tout esprit, même

d'un ordre supérieur, reçoit de l'expérience et du temps, les précautions philosophiques dont il s'enveloppe nous cachent une surprise. Que d'autres, s'il leur plait, assignent à l'auteur des *Soirées* un progrès normal et conforme à l'évolution logique des doctrines, que lui importe à lui? Et cela vaut-il, en effet, d'être remarqué? Ce qu'il lui faut et ce qu'il suppose hardiment, c'est une crise sans exemple, une sorte de cataclysme moral, la transformation extravagante du philosophe catholique *fraternisant,* à son insu, dans l'abîme, avec le rationaliste et l'incrédule. Voilà à quelles extrémités il entraîne M. de Maistre en le plaçant sur le *rail-way* de la vérité mobile, et en lui imputant des procédés absurdes, une méthode imaginaire. Ainsi, quand il prétend que M. de Maistre prend la révolution comme un texte du livre de la Providence, et par *cette étude* « *s'élève* jusqu'aux plus hautes parties de la théologie; » quand il ajoute : « Nous essayerons de suivre cette succession de pensées, *qui s'engendrent, l'une après l'autre, du fait capital* des temps modernes; nous verrons d'abord *comment il s'initie à ce fait*

de la révolution en lui-même, *ensuite quelles idées plus générales il y puise* sur les institutions politiques et la souveraineté ; enfin, *comment*, toujours sur la même base, *il se dresse* dans ses derniers jours et *cherche à atteindre le problème de la théodicée;* » le critique s'abuse étrangement ; son erreur est l'exact renversement de la vérité ; l'œuvre éminente qu'il a sous les yeux, il la voit, il l'interprète, à contre-jour, à contre-sens. On admire par quelle force d'illusion il se flatte de saisir son auteur dans cette sorte de palingénésie qu'il lui attribue, et l'on ne serait pas plus étonné de l'entendre dire : Je signalerai en M. de Maistre tous les efforts... qu'il n'a pas faits ; je le suivrai dans toutes les voies... qu'il n'a pas tenues ; je le représenterai scrupuleusement tel... qu'il n'est pas. Non, rien n'est plus faux que cette progressive initiation à l'énigme révolutionnaire, cette ascension lente de la région des faits à celle des principes, cette recherche de la vérité dans les allées et venues du doute, cette pénible élaboration d'idées s'élevant sur une base expérimentale jusqu'au problème de la théodicée, tout ce cartésianisme éclectique, en

un mot, que le critique prête à Joseph de Maistre ; rien n'est plus chimérique. Car n'est-il pas de la dernière évidence qu'un catholique intelligent, et, à plus forte raison, s'il est un homme hors de pair, reçoit sa théodicée de l'Église et ne se la fait pas, non plus qu'il ne se fait ses dogmes ? Debout et stable dans sa foi, il voit passer les hommes et les choses, à cette lumière sans vicissitude qui vient des hauteurs et que rien n'éclaire, puisqu'elle éclaire tout.

M. de Maistre ne va donc pas tâtonnant d'une main sceptique dans le tourbillon des faits pour se faire peu à peu des idées et un jugement. Il ne cherche pas là ce qu'il doit penser de la Providence et de la Justice. Ferme croyant, il perce la révolution d'un regard, il voit ce qu'elle est, ce qu'elle veut, où elle va. Il en connaît les origines, il en mesure la force et la durée. Il la juge sans appel et la déclare « satanique (1). » Ce mot, qu'il ne retira jamais, contrarie un peu le point de vue du

(1) Anathème consacré depuis par ces paroles de l'Encyclique du 8 décembre 1849 : « La Révolution, dit le Saint-Père, est inspirée par Satan lui-même. Son but est

critique. Il explique fort mal cette persistance du comte de Maistre comme l'effet irrésistible d'une « première impression, profonde, exclusive, » qui « avait agi sur son âme plutôt comme une sensation que comme une idée, » explication condillacienne et détestable, qui ramène à la sensation l'idée du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du saint et de l'impie!

Cependant il veut que M. de Maistre fasse un progrès; il prétend que « l'idée lui vint aussi après la sensation » et qu' « alors il appela la révolution un châtiment, » qu'enfin, par une suprême évolution, cette idée de châtiment donna naissance à « la théorie célèbre de l'expiation. » Ce commentaire est absolument erroné. Il faut une singulière absence d'esprit, ou l'imperméable bandeau de la prévention, pour compliquer si gratuitement la marche ouverte, rapide, synthétique de M. de Maistre. Comment ne voit-on pas que cette idée de révolution « satanique » enveloppe l'idée de châti-

de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme et de reconstruire sur ses ruines l'ordre social du paganisme. »

ment, inséparable de l'idée d'expiation? Quoi de plus clair? Et il est clair aussi qu'il n'y a pas là trace de développement successif ou de lente éducation par les faits; mais un seul jet de lumière, une vaste explosion de génie, le cri puissant de la raison chrétienne soulevée par la conscience.

Le critique, sous le joug d'une préoccupation invincible, ne comprend plus comment M. de Maistre, sans cesser d'être un, conséquent à ses croyances et à lui-même, peut tout à la fois maudire la révolution comme une manifestation de Satan et saluer, à travers les obscures vapeurs du sang et la poudre des ruines, l'arc-en-ciel qui doit luire sur les eaux du moderne déluge, l'aurore lointaine, et bien lointaine encore, d'un jour plus pur. Il ne comprend pas comment, sans alarmer l'orthodoxie, le penseur chrétien peut tirer de ces sanglantes œuvres du mal l'attente d'une régénération suprême ; prédire un extraordinaire rajeunissement du christianisme, un rayonnement nouveau de la doctrine, de quelque manière que ce soit, « par interprétation ou par éclaircissement ; » ce qui n'est pas *autre-*

ment sérieux (1), quoi qu'on en dise, M. de Maistre n'ayant jamais admis l'un ou l'autre que sous les auspices et la sanction de l'autorité, dont le principal attribut est précisément de définir, d'éclaircir, d'interpréter. Il ne paraît pas s'imaginer que la grande doctrine de la solidarité, développée par M. de Maistre, appartienne au christianisme; il se récrie en l'apercevant comme s'il voyait poindre une pensée humanitaire, et il croit son analyse fidèle à l'esprit de l'auteur, quand il nous représente en langue démocratique, *la France comme le Christ de cette passion rédemptrice, chargé des péchés du monde, sacrificateur et victime, et vivifiant le monde par sa résurrection !* Absurdité sacrilége qui n'est jamais tombée des lèvres ni de la plume du grand écrivain (2).

(1) « Il l'annonce (la révolution religieuse) comme devant se produire par interprétation ou par éclaircissement de la religion ancienne, ce qui est autrement sérieux. » Ce sont les paroles de M. Binaut.

(2) Il faut laisser dire à quelques écrivains juifs que « ce sont les Juifs qui *ont souffert la passion*.. qu'ils semblent n'avoir été chassés de chez eux que pour former le germe

On dirait, en vérité, qu'on s'étonne à la *Revue des Deux-Mondes* que le chrétien catholique soit un être intelligent ! Pour peu qu'on lui trouve le front haut, le ton libre et fier, et cette source jaillissante d'idées que l'ordinaire outrecuidance de la critique refuse à l'école des demeurants du passé, on le pousse aussitôt au camp de l'avenir et du progrès, on en fait *un révolutionnaire malgré lui.*

Ces étonnements sont ineffables. On s'étonne que M. de Maistre ait si promptement jugé l'ancien

d'une *nouvelle unité* que le temps développera... Que le *vrai Messie promis au monde* c'est le peuple juif, *Messie persécuté, l'homme de douleur pendant les dix-huit siècles* qui viennent de s'écouler,... *Messie glorieux* dans un temps qui n'est pas loin... » Que certains docteurs juifs se consolent de leur dispersion et de leur exil par cette application sacrilége à leur race coupable de la mission, des souffrances et des mérites du Sauveur des hommes auquel ils se substituent cyniquement, cela se conçoit encore de leur part. Mais ce qui est inconcevable, c'est qu'un critique qui fut catholique, ose attribuer à l'homme qui n'a jamais cessé de l'être, cette monstrueuse opinion qu'un peuple, c'est-à-dire une association d'hommes, toute chargée de crimes, d'iniquités et de misères, puisse acquitter, comme une victime pure, comme l'agneau sans tache, la rançon des péchés du monde! cela est intolérable.

régime, on s'étonne qu'il ait proclamé la faiblesse des gouvernements absolus, on s'étonne qu'il ait compris l'action et l'influence maîtresse de la France sur l'Europe, on s'étonne qu'attaché par sa naissance et ses traditions de famille à la souveraineté monarchique héréditaire, il ait cependant admis qu'il puisse y avoir des familles souveraines « usées au pied de la lettre. » « Certes, dit le critique, il fallait une rare liberté d'esprit pour écrire ces choses en ce temps. » Nul doute, mais cette liberté qu'il fallait alors, qu'il faudrait aujourd'hui, qu'il faudra toujours, je vais vous le dire, c'est tout simplement la liberté de l'esprit chrétien. C'est là que le comte de Maistre puise son originalité clairvoyante et sa force, et c'est là un mystère pour le critique, qui n'est pas à bout d'étonnement. Le développement logique et normal de la pensée de M. de Maistre lui fait faire des *ah !* fort extraordinaires : « Voyez, dit-il, quel pas il va faire encore, et comme il se laisse entraîner au mouvement qu'il reconnaît irrésistible. » Et ce pas immense, le voici :

« Toute grande révolution, dit M. de Maistre,

agit toujours plus ou moins sur ceux mêmes qui lui résistent, et ne permet plus le rétablissement total des anciennes idées. » Il dit encore dans un mémoire adressé en 1810 au Roi de Sardaigne, en résumant les principes généraux de toute sa correspondance pendant sept années : « 1° S'il y a quelque chose de malheureusement évident, c'est l'immense base de la révolution actuelle qui n'a d'autres bornes que le monde. 2° Cette révolution ne peut point finir par un retour à l'ancien état de choses qui paraît impossible, *mais par une rectification de l'état où nous sommes tombés*, tout comme la révolution immense causée par l'invasion des Barbares dans l'empire romain ne finit point par l'expulsion de ces barbares, mais par leur civilisation et leur établissement définitif qui créa l'état féodal de l'Europe... — 3° Mille et mille raisons historiques, politiques, morales, métaphysiques même, se réunissent pour faire croire que rien ne peut faire reculer la France, et que le repos même ne peut être rendu au monde que par elle... » *Donc il faut accepter ce qui est*. Et ici *qu'entend-il par ce qui est ?* Il le dit avec peine,

mais il le dit, c'est la liberté, l'égalité, l'esprit de résistance et d'examen qui ne plaisent que trop à la nature corrompue. »

Le critique arrange et groupe les textes avec une certaine adresse. Il place les trois articles qu'il cite du mémoire de 1810, entre deux passages d'une lettre antérieure, et par un rapprochement forcé, au moyen d'un *donc* de sa façon, il présente comme conclusion à l'article de 1810 le fragment du texte de 1805. Mais que dire de ce *donc* et de cette conséquence : *Donc il faut accepter ce qui est ?* Ainsi le critique demande sans hésiter : Qu'est-ce que M. de Maistre entend par ce *donc*... qui n'est pas de lui ? Cette assurance n'est pas dépourvue de naïveté ; mais aussi cette naïveté n'est pas chargée de scrupules. Et pourtant, en dépit de ces petits artifices, et de l'adverbe *malheureusement* souligné, et de ces textes agencés pour appuyer les paroles suivantes : « Il proteste, *mais il cède*, et protestera souvent encore par des retours hostiles, car ces *transformations de l'esprit* sous la force des choses sont douloureuses ; » il est faux et d'une évidente fausseté que l'esprit de l'illustre penseur

cède et se transforme au caprice de la critique. S'il pose d'abord en principe *le retour impossible* au régime ancien, ce n'est certes pas pour conclure à une imbécile acceptation du présent, mais à la nécessité de se placer dans les faits pour y trouver le point d'appui d'une réaction puissante. Il compte parmi les obstacles à l'amendement des choses l'influence de la révolution sur ceux mêmes qui lui résistent, et cela exclut nettement toute concession de sa part à la liberté, à l'égalité révolutionnaires, à l'esprit même de la révolution (1) qu'il n'a cessé de haïr de toute la haine du chrétien pour le mal. Que s'il acceptait l'esprit, il accepterait les œuvres, et n'ouvrirait aucune perspective

(1) Voici le texte même de M. de Maistre : « Posons d'abord comme principe incontestable que toute grande révolution agit toujours plus ou moins sur ceux mêmes qui lui résistent et ne permet plus le rétablissement total des idées anciennes. Nous le voyons par la commotion religieuse du XVIe siècle qui a opéré une révolution très-sensible même chez les catholiques. Distinguez d'ailleurs le principe de la révolution et ses conséquences. Personne assurément n'aime le pillage, les concussions, les violences, les emprunts forcés, etc. Mais la liberté, l'égalité, l'esprit de résistance et d'examen ne plaisent que trop à la nature corrompue. »

sur *la rectification nécessaire de l'état où nous sommes tombés.*

Mais voyez, dira-t-on, il vient à nous puisqu'il déclare la base de la révolution immense ! Il vient à nous puisqu'il déclare le rétablissement des anciennes idées impossible ; il vient à nous puisqu'il prétend que la liberté, l'égalité, l'esprit d'examen plaisent à la nature corrompue ! (On coule légèrement sur le mot corrompue.)

Étrange raisonnement ! L'écrivain de la *Revue* tiendra donc désormais pour un symptôme de conciliation le coup d'œil dont on mesure la taille d'un ennemi et que l'on reporte sur soi-même et sur la trempe de son épée ; il verra un signe de *rapprochement* dans le pas qu'on fait en avant... pour engager le fer ? Rien de plus mal imaginé que cette fable des transformations douloureuses de l'esprit de M. de Maistre, qui n'a eu ni cette douleur ni cette faiblesse, parce qu'une âme éclairée du jour d'en haut et ne s'attachant à travers les affaires du siècle qu'à l'intérêt d'une cause éternelle, ne se transforme que dans la vérité absolue, préservée d'ailleurs de tout aveuglement soit dans

l'amour, soit dans la haine, et assez désintéressée du temps, pour savoir que ni le passé le plus heureux n'est la justice totale, ni le plus abominable présent la totale injustice. Le critique, amusé par tous les sophismes à la mode, ne voit plus rien dans la droite simplicité ; sa logique est tellement en défaut, qu'il débute sans s'en apercevoir par un violent paralogisme. Quand il prétend que M. de Maistre prend la révolution comme texte, pour conclure, lui-même l'avoue, non comme elle, mais contre elle, il est clair qu'il ne l'accepte pas. C'est le critique qui se contredit et se réfute lui-même.

III

Je ne suivrai pas longtemps l'auteur de l'article dans une sophistique digression, où, rivalisant d'*italianisme* avec le docteur en droit, il prétend, sur la foi du patriotisme de M. de Maistre et de sa haine contre l'Autriche, qu'il eût appartenu de nos jours *au parti de l'indépendance nationale et des institutions libres*. Il y a là tout à la fois une con-

jecture gratuitement flétrissante pour la mémoire de l'homme d'État et une assertion jetée comme une insulte à la face des *nationalités* opprimées par le parti, et de l'Église liée, dépouillée, bafouée au nom des *libres institutions.* Ces ombres au *glorieux* tableau de la régénération italienne, le critique les trouve légères ou nécessaires, car il les néglige. Tel est d'ailleurs son enthousiasme au spectacle des choses modernes, qu'il veut absolument y associer M. de Maistre. Il ne peut toutefois y procéder que par supposition ; mais qu'importe ! Il n'en coûte rien d'ériger en fait une souriante hypothèse.

« Rendons-nous compte, dit le critique, de ce qu'il *aurait* pensé par ce qu'il aurait vu. » Et qu'aurait-il vu ? « Ce matérialisme impie né de la corruption du dernier siècle... il l'aurait vu s'éclipser peu à peu et s'éteindre *à la lumière d'une philosophie plus pure...* Ce vice intellectuel, il l'aurait vu disparaître, non devant des mandements ou des *index* appuyés du bras séculier, mais par la force d'une discussion loyale et acceptée... Il eût vu, par la pratique des institutions libres,

se rétablir sous une forme plus grande et plus sûre cette fonction politique des classes supérieures qui les améliore... *Il eût vu* dans cette chaleur des esprits, féconde en combinaisons nouvelles, ses propres idées fermenter même parmi ses adversaires... Mais s'il eût eu le temps de voir encore avec une santé meilleure et un esprit plus calme se démêler les énigmes d'une *révolution finie*, s'expliquer les équivoques, se résigner les passions, qui peut douter qu'il n'eût donné une éclatante adhésion aux choses nouvelles !... »

Ah ! sans doute M. de Maistre eût vu tout cela s'il eût vu par les yeux ou la fantaisie de l'écrivain de la *Revue*... Quelle est, en effet, cette philosophie plus pure, qui échappe à nos regards? Serait-ce la philosophie de l'identité, dont on voit de si belles applications historiques et critiques? Et cette pratique des institutions libres par où les classes supérieures s'améliorent, où se produit aujourd'hui ce consolant phénomène?... Et ce bizarre levain des idées de l'auteur du *Pape* dans la pâte saint-simonienne et humanitaire? — Y songez-vous? Quoi ! c'est là ce qui l'eût

réconcilié avec notre temps?... Et il eût ainsi vu *se démêler les énigmes d'une révolution finie?* Quelle rêverie!... Quelle intrépidité d'illusions! Et vous ne prenez pas garde que cette *révolution finie* serait le lendemain de vos ivresses, la mort de vos utopies, brisées de la même chiquenaude qui aurait emporté le château de cartes de l'unité italienne (1)!

Sans plus insister sur ces questions tout

(1) « Les nations ne s'improvisent pas; elles ne se forment pas en un jour, elles ne naissent pas d'une proclamation ou d'un programme; elles se constituent par un travail spontané, par la marche sourde, lente et laborieuse du temps. L'Italie n'est pas, elle ne sera jamais une nation, si l'on entend par ce mot un État unique, uniforme, régi par les mêmes lois et les mêmes coutumes. Sa nationalité existera comme par le passé, à d'autres conditions toutefois, elle se retrouvera, non pas dans une fusion toute matérielle, violente, fausse et imposée, mais dans l'unité que recèle un caractère commun, dans un type qu'on peut saisir à travers les mille nuances, les variétés de tout genre de la pensée de l'esprit et du génie; dans ce caractère italien, prodigieusement varié, toujours animé, original et vivant, se développant à travers les diversités d'habitudes, de mœurs, de gouvernement et même de langage, dans cette vie enfin qui coule par tous les pores de l'Italie. Si l'on s'obstinait à s'attacher à cette unité factice, on aboutirait à réveiller des haines,

actuelles, si promptes à dégénérer en lieux communs, je passe à l'examen particulier que l'on fait subir aux idées politiques ou *métapolitiques* de Joseph de Maistre, si toutefois les vagues errements d'un esprit faussé et chancelant méritent le nom d'examen.

Le critique observe d'abord que : « M. de Maistre vise naturellement aux mystères de la vie, aux généralités de l'histoire. » Non-sens, si l'on veut

des rivalités, des discordes plus vigoureuses que jamais. L'Italie, épuisée et anéantie, tomberait alors sous un despotisme dégradant qui lui retirerait toute liberté, toute autonomie, toute vie morale. Je déteste également l'oppression qui lui vient de l'étranger qui se présente comme un conquérant, et celle du faux frère qui n'a d'italien que le nom, et qui en abuse pour comprimer l'essor, la vie, les instincts et les besoins de la nation. Sans doute, les faits n'ont pas jusqu'ici entièrement donné raison aux opinions que je viens d'exprimer, mais plus j'examine les conditions dans lesquelles le mouvement actuel s'accomplit, plus je suis convaincu qu'il trompera les prévisions de ses auteurs. J'ai l'espérance de voir un jour l'Italie relevée, régénérée, libre et florissante, mais je compte peu pour cette grande œuvre, sur les utopies des faiseurs de systèmes et sur les ambitions qui se servent d'un nom sacré pour masquer leurs plans ténébreux et perfides.» (*L'indépendance de l'Italie et le Piémont*, par le marquis Bourbon del Monte. *Correspondant*, 25 novembre 1859.)

dire tout simplement que Joseph de Maistre est un profond contemplateur ; erreur, si l'on veut insinuer que ses *visées* prétendent à quelque originalité indépendante de la divine synthèse du christianisme. On s'enquiert, vainement et à côté du vrai, « quelles influences dès avant la révolution avaient dû préparer son esprit à *ces voies plus larges.* » On cherche ce secret dans une insignifiante loge maçonnique dont il fit partie, et qui se sépara dès les premiers troubles.

On demande aux martinistes s'ils ne lui auraient pas communiqué quelque chose de leur « exaltation (1). » On s'adresse au naturaliste Bonnet, au jurisconsulte Vico, quoiqu'il soit difficile d'apercevoir le moindre trait d'union entre ses doctrines et la théorie palingénésique de l'un ou le système des évolutions cycliques de l'autre. L'on veut encore que d'un coup d'œil qu'il aura peut-être jeté sur la philosophie de Lessing, que d'une

(1) « Au moins avait-il une haute idée des disciples de saint Martin qu'il appelle des *chrétiens exaltés.* » On se trompe ici sur le sens du mot *exalté*, et l'on exagère l'estime que M. de Maistre avait pour saint Martin et les martinistes.

lecture attentive des études comparées de Wilson sur les cultes de l'Inde et de la Grèce, que de son habitude familière avec Platon, il se soit fait une sorte de *scienza nuova* qui « s'est logée à son insu dans les replis de son intelligence » pour le mener à des conséquences imprévues ; comme si une tête pensante pouvait donner à la science quelle qu'elle soit cette hospitalité involontaire, et comme si un esprit sûr et présent à lui-même se laissait jamais conduire dans la sphère des idées plus loin qu'il ne pense (1) ! Enfin, de ces conjectures plus ou moins légères, on conclut hardiment que l'illustre écrivain « adapte au christianisme les idées qu'il recueille et les ordonne en une théorie *distincte du dogme*, mais qui lui est parallèle et qu'il justifie par la raison humaine, en sorte qu'il le *rationalise* et arrive par là au même but que la critique. » C'est-à-dire, en un mot, que par un insigne abus d'interprétation et de raisonnement, M. de Maistre est immatriculé au premier rang des aveugles

(1) « Cette *science* nouvelle, dit le critique, s'est logée à son insu dans les replis de son intelligence, *et de là elle le conduit plus loin qu'elle ne pense.* »

dénégateurs du surnaturel ; critique audacieuse, que rien n'excuse et dont la faiblesse sera bientôt démontrée.

Poursuivant l'analyse des *Considérations sur la France* et du *Principe générateur des Constitutions politiques*, le critique rend quelque justice aux vérités de premier ordre que ces deux grandes œuvres publient. Il voit surtout dans les idées du comte de Maistre l'origine du principal « produit intellectuel » de nos jours, dont il surfait étrangement la valeur, et qu'il appelle, en termes pompeux, « l'introduction de la philosophie dans l'histoire, de l'histoire dans la philosophie ; » mots plus grands que ce qu'ils expriment ; car l'union ou la mutuelle pénétration de ces deux sciences se réduit à l'avénement du fatalisme éclectique dans l'étude comparée des variables philosophies de l'esprit humain et dans la recherche systématique des lois de l'histoire. Ces investigations curieuses sur l'ensemble des révolutions de la philosophie et de la politique, — double misère, misère intellectuelle et misère sociale, exposée sans cesse au jour faux du progrès ! — sont demeurées stériles ou

n'ont porté que de détestables fruits. Suivies de part et d'autre dans une altière méconnaissance du Christ, de sa parole et de son Église, ces études n'ont montré ni à la philosophie le principe de la certitude, ni aux sociétés humaines la voie de la justice et de l'unité. Mais si ce développement historique, qu'ici l'on vante à l'excès, part de M. de Maistre, la déviation rationaliste, quoi que l'on insinue, ne vient pas de lui. Il y contredit aussi formellement que possible, depuis les premières lignes de son premier écrit jusques aux dernières pages du livre du *Pape*. Il y a là toute une ordonnance de vues qui affirme, au début, le gouvernement habituel et l'intervention extraordinaire de la Providence dans le monde politique et moral, assigne à tout ordre légitime une origine cachée dans un secret divin et conclut à la reconnaissance, autant et plus nécessaire aujourd'hui que jamais, d'une souveraineté spirituelle, unique sauvegarde de l'autorité et de la liberté. La liaison de ces idées échappe au critique ou, plutôt, il ne lui plaît pas de l'admettre. Naïvement sûr de mieux lire dans l'esprit d'un

penseur et d'y voir plus clair que ce penseur lui-même (on n'est pas plus modeste !), il veut que le comte de Maistre, entraîné à son *insu* par une *science* admise sans *conscience*, ait le premier inauguré le retour de « la loi de continuité dans l'histoire, » par où il faut entendre l'élimination du miracle et du surnaturel. L'hypothèse est extravagante, tout y répugne et l'exclut. Mais la critique actuelle ne connaît pas l'obstacle logique, et l'écrivain de la *Revue* nous dit avec un merveilleux sang-froid, précisément au sujet du point de départ des *Considérations* : « On attache trop d'importance à un *mouvement d'éloquence biblique* par lequel il introduit ici le *merveilleux*, qui n'y est *nullement nécessaire*, et *trouve bon d'appeler la révolution un miracle.* » — « Le miracle, dit-il encore, est trop souvent un moyen oratoire chez des écrivains religieux... Dans l'histoire, cette prétention *ruine la liaison des effets et des causes.* » Et il ajoute lestement : « De Maistre a pu tomber dans cet excès, comme dans beaucoup d'autres, mais ici comme ailleurs *ce n'est qu'un excès qui affecte peu l'ensemble des idées.* En

général, il considère la Providence comme gouvernant par des lois qu'elle s'est une fois données. » Ainsi, l'on trouve bizarre que M. de Maistre reconnaisse à la révolution française quelque chose de miraculeux. Mais on oublie que d'autres penseurs contemporains, et des plus éminents, jugeaient comme lui cette « prodigieuse explosion (1). » On oublie que dès longtemps une immense catastrophe était pressentie, et tous les délires, annoncés ; que le suprême accès de la fièvre sacrilége avait été littéralement prophétisé dans la chaire chrétienne (2) ; on oublie encore quelle impression de stupeur et d'épouvante gardaient au fond de leur âme et parfois même sur leurs traits les derniers survivants de ces horribles jours : ils nous représentaient au vif la France visitée et frémissante. Dans le cours habituel des choses, l'homme est misérablement myope. Il ne voit l'ordre moral troublé, ni les violences que souffre la justice. Ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'il recouvre la vue,

(1) V. *Lettre à un ami sur la Révolution française*, 1794.

(2) La prédiction du P. de Beauregard.

et quand les nuées du ciel exercent la vengeance ; mais, le calme à peine revenu, il revient à sa stupidité. *Les neveux dansent sur les tombes* encore récentes, et parmi ces générations oublieuses, ceux qui prennent masque de sages déclarent gravement le miracle impossible, sous prétexte qu'il ruine « la liaison des effets et des causes. » Véritable billevesée sous une solennelle formule ; car le miracle n'étant que l'apparition d'une cause surnaturelle, à travers ce tissu de causes secondes qui sont pour nous presque autant d'inconnues, où une science plus avancée ne verrait que des effets, en quoi l'interruption momentanée de ces forces dérivées, leur évanouissement même dans la toute-puissance d'un acte souverain répugne-t-il à la raison, et de quel front ce principe soi-disant protecteur de la causalité naturelle peut-il s'élever contre l'intervention possible et nécessairement possible de la cause absolue (1) ?

(1) Saint Denis l'Aréopagite dit avec une sublime raison : « Dieu en fixant les lois naturelles n'a pas lié sa Toute-Puissance... Quoi de plus contraire à la nature que d'assujettir servilement aux lois de la nature Celui qui les a posées en souverain ? » (*Des Noms divins*, VI, 2.)

Sous prétexte de sauver l'immutabilité de la Providence, on l'attache en esclave au *fatum* stoïque, « à ces lois qu'elle s'est, dit-on, une fois données : » *semel jussit, semper paret* ; et l'on s'imagine que la raison humaine se doit d'enchaîner ainsi l'activité divine dans une léthargique assistance à l'ordre indéclinable de ses décrets. Rares intelligences et vraiment favorisées, qui n'ont pas besoin que Dieu leur révèle comment il porte toutes choses par la force de son Verbe (2), et qui mesurent, dans la dernière précision, le rapport de l'éternité à la prescience et à la puissance infinie ! Le critique élimine donc le surnaturel en vertu de ce lumineux axiome : *le surnaturel ruine la liaison des effets et des causes*. Soit ! libre à lui de nier à ses risques et périls ; mais une liberté qu'il prend, et qui lui est absolument refusée, c'est celle d'affirmer que l'introduction de l'élément surhumain dans le fait révolutionnaire n'est, chez M. de Maistre, qu'une machine inutile, un moyen purement oratoire qui affecte peu l'ensemble des idées. Assertion étran-

(1) « Portans omnia verbo virtutis suæ. » (*Hebr.* I, 33.)

gement hardie ! Ose-t-on bien assimiler à quelque puérile figure de rhétorique, une déclaration doctrinale qui est la substance même de tout un livre (1), et traiter comme un jeu d'imagination une idée profonde, constante, intérieure à l'œuvre entière de M. de Maistre, qui poursuit son développement dans le *principe générateur*, et produit ses conséquences nécessaires dans le traité du *Pape ?*

C'est bien au principe surnaturel que le publiciste catholique rattache les institutions primitives, les vraies lois constitutionnelles et la souve-

(1) Pour estimer cette critique à sa juste valeur, qu'on veuille bien relire la page suivante des *Considérations sur la France* (1821, in-8°, p. 2, 3).

« Dans le monde politique et moral comme dans le monde physique, il y a un ordre commun et il y a des exceptions à cet ordre. Communément nous voyons une suite d'effets produits par les mêmes causes ; mais à certaines époques, nous voyons des actions suspendues, des causes paralysées et des effets nouveaux. — *Le miracle* est un effet produit par une cause divine ou surhumaine, qui suspend ou contredit une cause ordinaire. Que dans le cœur de l'hiver, un homme commande à un arbre devant mille témoins de se couvrir de feuilles et de fruits, et que l'arbre obéisse, tout le monde croira au miracle et s'inclinera devant le thaumaturge. Mais la révolution française et tout ce qui se passe en Europe dans ce moment, est tout aussi

raineté (1) ; c'est à une sacrilége négation de ce principe, et à un double attentat contre le droit divin par l'abolition sanglante de toute tradition et la proclamation de la souveraineté du peuple, qu'il attribue le caractère visiblement surhumain de la vengeance et cette terrible action d'une force irrésistible qui, raccourcissant la chaîne de la liberté humaine, pousse la fureur et les ténèbres de l'homme à l'accomplissement même de la justice; enfin, contre ces deux fléaux, le despotisme et l'anarchie, d'origine protestante, et déchaînés sur

merveilleux dans son genre que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier. — Cependant les hommes au lieu d'admirer regardent ailleurs ou déraisonnent. — Certaines mesures qui sont au pouvoir de l'homme produisent régulièrement certains effets dans le cours ordinaire des choses; s'il manque son but, il sait pourquoi, ou croit le savoir; il connaît les obstacles, il les apprécie et rien ne l'étonne. — Mais dans les temps de Révolution, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue et ses moyens le trompent. »

(1) « La raison et l'expérience se réunissent pour établir qu'une constitution est une œuvre divine, et que ce qu'il y a précisément de plus fondamental et de plus constitutionnel dans les lois d'une nation ne saurait être écrit. » (*Essai sur le principe générateur*. Paris, 1821, in-8°, p. 271.)

l'Europe révolutionnaire, c'est la puissance spirituelle, surnaturellement assistée, et surnaturellement infaillible, qu'il présente comme le suprême refuge des sociétés troublées. Le surnaturalisme n'est donc pas une boutade *affectant peu l'ensemble des idées* du comte de Maistre, il en est, au contraire, l'âme et la vie; et ce n'est ni un simple hors-d'œuvre dans *le Principe générateur*, qui soulève l'aigre critique du rédacteur de la *Revue*, et le vain effort de sa contradiction (1), ni une fantasque utopie, mais la pierre angulaire de

(1) « On l'entendit crier (l'impiété philosophique) au milieu de la coupable Europe : « Laisse-nous ! (*dixerunt Deo*) faudra-t-il donc éternellement trembler devant des prêtres !...
« La vérité dans toute l'Europe est cachée par les fumées de « l'encensoir, il est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal.
« Nous ne parlerons plus de toi à nos enfants... tout ce « qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout « ce qui existe. Nous voulons tout détruire et tout refaire « sans toi. Sors de nos conseils, sors de nos académies, sors « de nos maisons : nous saurons bien agir seuls ; la raison « nous suffit. Laisse-nous ! » Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole ; il a dit : *Faites !* — Et le monde politique a croulé. » (*Ibid.*, LXVI, p. 364, 365.) Voilà comment M. de Maistre est rationaliste sans le savoir...

l'édifice catholique, contre laquelle il essaye d'un sourire assez banalement dédaigneux. Et il faut noter ce sourire ; il étonne, quand on considère à quelle parole, à quelle doctrine il s'adresse.

M. de Maistre pose la question de la souveraineté, quelle qu'elle soit, avec ses inconvénients et cette terrible alternative qui sans cesse se présente aux peuples : l'oppression ou la licence. « La race audacieuse de Japhet, dit-il, n'a cessé, s'il est permis de s'expliquer ainsi, de graviter vers ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire vers cet état où le gouvernant est aussi peu gouvernant, et le gouverné aussi peu gouverné qu'il est possible. Toujours en garde contre ses maîtres, tantôt l'Européen les a chassés et tantôt il leur a opposé des lois. Il a tout tenté, il a épuisé toutes les formes imaginables de gouvernement pour se passer de maîtres ou pour restreindre leur puissance. » Mais l'homme se trouve placé entre deux abîmes, le despotisme et l'anarchie, qui s'appellent l'un l'autre.

Le grand problème est donc de savoir : *Comment on peut restreindre le pouvoir souverain*

sans le détruire; et il ne se résout que par la reconnaissance de ce « haut pouvoir spirituel, unique sur la terre et dont les prérogatives sublimes forment une portion de la révélation. » A ce pouvoir seul le recours est possible contre la souveraineté temporelle, sans aucune atteinte au principe même de l'autorité ; car la dispense de la loi, demandée à une autorité supérieure, évite la violation de la loi, et l'on ne peut appeler de César à Pierre, sans avouer que de soi-même on n'a point de force contre César.

Cette solution admirable qui attribue le jugement en dernier ressort au Vicaire de Celui que la parole sacrée annonce dès l'origine comme le « prince de la paix ; » entre les mains de qui « le sceptre de la puissance est le sceptre de l'équité ; » cette solution, dis-je, est accueillie du critique par une sorte de ricanement indécent et frivole. « Telle est, s'écrie-t-il, *l'étrange* proposition que ce penseur, ce briseur d'utopies, qui savait si bien son monde, *semble adresser aussi sérieusement que possible* à l'Europe du XIX[e] siècle ! »

Qu'est-elle donc, cette Europe du XIX[e] siècle,

qui prend les plus hautes vérités pour des utopies, — et trouve son châtiment à prendre l'utopie pour la vérité ? Ce profond dédain du critique, au nom de l'Europe actuelle, prouve que la déraison en est venue aujourd'hui à cet excès suprême de se considérer comme le bon sens. Voilà donc l'institution de la papauté, cet asile unique de la liberté humaine sur la terre, cette puissance créée par la parole éternelle, la voilà couchée parmi les débris d'un autre âge, et tenue pour inhabile désormais à régir « l'Europe moderne partagée entre tant de sectes et minée par le scepticisme. » Admirable aveu ! héroïque protestation du malade qui trouve dans sa maladie même les raisons d'exclure le remède, et qui se fait un point d'honneur d'être incurable ! La sagesse divine nous apprend que les nations peuvent guérir, mais elles se déclarent présentement par la bouche des sophistes aussi incapables de traitement que de guérison ! Elles se rient des « bizarres résurrections de la théocratie. » Et la *théocratie* dont on plaisante, c'est l'Église et son autorité fondée sur Pierre. — Elles repoussent Pierre ! — Mais Pierre,

c'est le Christ... C'est le Christ qui, dans la personne de Pierre, est honoré ou repoussé. — Elles repoussent Pierre ! — Cela est grave, et de tous les mauvais symptômes le pire et le plus menaçant : le ferme propos dans l'erreur. — Le Christ, apparaissant à un évêque en des jours d'affliction, lui disait d'une voix sévère : « Vous ne voulez pas souffrir, vous ne voulez pas mourir ! Que ferai-je de vous (1) ? » Et que dirait-il donc à ces modernes infatués ? « Vous êtes languissants et misérables ; et vous aimez votre misère et vous ne voulez pas guérir ! Et plutôt que de guérir en moi, vous préférez mourir de plus en plus en vous-même ! Que ferai-je donc de vous ? Rien. Je vous laisserai faire ; je vous laisserai mourir... — Qu'il arrive selon votre volonté ! »

IV

Cette solution du problème social par l'appel extraordinaire à l'autorité pontificale, ou, pour

(1) « Pati timetis, exire non vultis, quid faciam vobis ? » (D. Cypriani, *De mortalitate lib.*)

parler le langage des beaux esprits de la *Revue des Deux-Mondes*, *cette bizarre résurrection de la théocratie, au milieu de la rébellion universelle* contre toute infaillibilité, paraît au critique tellement ridicule, qu'il ne peut croire qu'elle soit proposée de bonne foi et sans arrière-pensée. « Le prendre absolument à la lettre, dit-il, ne serait-ce pas taxer ce *diplomate railleur* d'une invraisemblable absurdité ? » Le critique est trop fin pour s'arrêter aux paroles d'un diplomate railleur, la pénétration de son esprit ne se lasse pas d'aller au delà, et de leur demander autre chose que ce qu'elles expriment. Il voit encore ici, sous cette forme du passé, une idée plus générale, déposée là pour l'avenir. Il ne prend donc pas M. de Maistre à la lettre, mais contre la lettre, suivant son habitude. Cependant la tâche devient ici plus difficile. On touche au dogme ; et il ne s'agit de rien moins que d'envelopper M. de Maistre dans une perfide exégèse qui porte atteinte à l'intégrité même de sa foi. *C'est*, dit-on, *le moment d'interroger à fond la pensée de M. de Maistre :* comme si cet interrogatoire à fond n'eût pas été déjà tenté, ou qu'il eût

été prématuré. La phrase est équivoque et la contenance du critique mal assurée. Il hésite évidemment à servir une seconde fois à ses lecteurs l'absurde hypothèse qu'il posait au début; il poursuit *néanmoins :* « Rappelons-nous d'abord deux choses, dit-il ; l'une qu'il (M. de Maistre) est *un croyant sincère*, l'autre qu'il est *un esprit très-libre ;* or, en pareil cas, il est difficile à l'homme d'être un. » Et pour justifier cette assertion profondément déraisonnable, qui trouve une cause d'asservissement et de division dans le principe même qui fait l'homme libre, et le rend un dans sa conscience en le ramenant à l'unité souveraine, voici à quels prodiges d'observation psychologique on se voit forcé de recourir. « Les plus profonds moralistes, les mystiques qui se sont le plus repliés sur eux-mêmes ne tarissent pas sur l'obscurité des abîmes de la conscience; mais ce n'est pas seulement la conscience morale qui s'enveloppe sans cesse d'illusions et nous trompe sur nos plus intimes dispositions, la conscience de l'esprit se connaît souvent bien moins encore, et il s'en faut que nous sachions toujours quelles idées se

cachent dans nos idées. *Ces complications, ces prolongements obscurs de nos pensées se forment surtout dans les temps et dans les hommes qui innovent.* » Voyez ce long repli de sophismes et cet étalage de maximes factices, pour obscurcir et compliquer le génie le plus clair et le plus décisif ! Laissez faire ces messieurs de la nouvelle critique, et le voilà devenu, comme l'un d'eux, esprit hagard, tâtonnant, malsain, et chargé de toutes les hérésies qu'ils professent ! A entendre le rédacteur de la *Revue*, et suivant le sens qu'il impose aux paroles de M. de Maistre, la révolution n'aurait pas seulement détruit l'ancien régime, mais aussi l'ancienne controverse. « De Maistre est forcé d'innover. Il écrit, dit-il, de nouveaux arguments parce qu'on n'écoute plus les anciens. ...*Le prêtre, par cela seul qu'il est prêtre, est suspect de répéter ce que l'on sait déjà* et ce qui ne persuade plus, tandis que lorsqu'un laïque aborde les hautes questions, on lui prête volontiers l'oreille. » — « *Que veulent dire ces mots voilés*, demande notre auteur, si ce n'est que les textes et l'autorité, l'ancienne critique et les anciens argu-

ments sont repoussés d'avance, et qu'il faut des *preuves laïques*, c'est-à-dire purement rationnelles ? » La hardiesse de ce commentaire suppose d'étranges façons de citer et de lire. Restituons donc le texte original.

M. de Maistre s'excuse de descendre dans la lice, lui homme du monde, pour traiter des questions jusqu'alors exclusivement dévolues au zèle et à la science ecclésiastiques. Mais « mille causes, ajoute-t-il, ont affaibli l'ordre sacerdotal. La révolution l'a dépouillé, exilé, massacré... Les anciens athlètes de la milice sainte sont descendus dans la tombe, de jeunes recrues s'avancent pour occuper leurs places ; mais les recrues sont nécessairement en petit nombre, l'ennemi leur ayant d'avance coupé les vivres avec la plus funeste habileté... De combien de temps les nouveaux lévites auront-ils besoin pour se procurer l'instruction nécessaire au combat qui les attend ? Et quand ils l'auront acquise, leur restera-t-il assez de loisir pour l'employer ?... C'est à cet état pénible d'occupations saintes, mais accablantes, que se trouve aujourd'hui plus ou moins réduit le clergé de toute

l'Europe, et bien plus particulièrement celui de France sur qui la tempête révolutionnaire à frappé plus directement et plus fortement. Toutes les fleurs du ministère sont fanées pour lui, les épines seules lui sont restées... Pendant cette espèce d'interstice qui, sous d'autres rapports, ne sera point perdu pour la religion, je ne vois point pourquoi les gens du monde que leur inclination a portés vers les études sérieuses, ne viendraient pas se ranger parmi les défenseurs de la plus sainte des causes. Quand ils ne serviraient qu'à remplir les vides de l'armée du Seigneur, on ne pourrait au moins leur refuser équitablement le mérite de ces femmes courageuses, qu'on a vues quelquefois monter sur les remparts d'une ville assiégée pour effrayer au moins l'œil de l'ennemi... Une autre considération encore n'a pas eu peu de force pour m'encourager. Le prêtre qui défend la religion fait son devoir sans doute et mérite notre estime, mais auprès d'une foule d'hommes légers ou préoccupés, il a l'air de défendre sa propre cause, et quoique sa bonne foi soit égale à la nôtre, tout observateur a pu s'apercevoir mille fois que le

mécréant se défie moins de l'homme du monde et s'en laisse souvent approcher sans la moindre répugnance. Or tous ceux qui ont beaucoup examiné cet oiseau sauvage et ombrageux, savent encore qu'il est incomparablement plus difficile de l'approcher que de le saisir. Me sera-t-il encore permis de le dire? Si l'homme qui s'est occupé toute sa vie d'un sujet important, qui lui a consacré tous les instants dont il a pu disposer, et qui a tourné de ce côté toutes ses connaissances; si cet homme, dis-je, sent en lui-même je ne sais quelle force indéfinissable qui lui fait éprouver le besoin de répandre ses idées, il doit sans doute se défier des illusions de l'amour-propre; cependant il a peut-être quelque droit de croire que cette espèce d'inspiration est quelque chose, si elle n'est pas dépourvue surtout de toute approbation étrangère (1). »

Voilà dans toute sa simplicité, dans toute sa sincérité, le texte même que le critique altère et paraphrase tout à la fois. Il fait dire à l'auteur

(1) Préface du livre du Pape.

du *Pape* qu'il *écrit de nouveaux arguments parce qu'on n'écoute plus les anciens:* il lui fait dire que les preuves théologiques sont usées, que les théologiens sont suspects de répéter ce que l'on sait déjà ; et sur des expressions qu'il lui prête, il lui fait conclure la répudiation nécessaire de l'ancienne critique et l'adoption définitive de la méthode rationaliste. Il est certes hardi d'interroger l'écrivain que l'on falsifie, il est hardi de demander d'un certain air de sagacité soupçonneuse : *Que veulent dire ces mots voilés ?* — Et qui donc a jeté le voile sur les mots ? — Vous le savez. — Qui donc commence par élever de nuageuses conjectures sur des sentiments qui n'ont jamais varié, et façonne ensuite les textes au gré de ses conjectures? — Vous le savez. — Qui a besoin de transformer M. de Maistre non-seulement en un esprit obscur, compliqué, inintelligible à lui-même (ce qui est l'excès du ridicule), mais encore en une âme fausse, railleuse et double (ce qui est odieux à l'excès)? — Ces mots *voilés* par l'adresse de la critique, n'expriment plus que les erreurs de cette même critique et l'on ose inter-

peller M. de Maistre sur les industrieuses traductions qu'on se permet !...

Pour appuyer de quelques témoignages ces absurdes hardiesses et la fable des défiances de l'autorité spirituelle, il cite un fragment de lettre de M. de Lamennais, écrivant à l'auteur en 1821 : « Je suis étonné que Rome ait eu tant de peine à comprendre vos magnifiques idées sur le pouvoir pontifical. Si je jugeais les Romains par les livres qui viennent de leur pays, j'aurais quelque penchant à croire qu'ils sont un peu en arrière de la société... Ils défendent la religion comme ils l'auraient défendue il y a quarante ans. Ce genre de preuves ne fait plus aucune impression sur les esprits. Je connais même plusieurs personnes qui de chrétiennes qu'elles étaient sont devenues incrédules, en lisant les apologies de la religion. Depuis que la raison s'est déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu. » Et le critique ajoute : « L'ardent apôtre qui écrivait alors l'*Essai sur l'indifférence,* voyait-il bien clair dans la con-

science de son esprit ! Le temps pour lui a résolu le problème. » Erreur : ce qui a résolu ou plutôt tranché le problème pour M. de Lamennais, ce n'est pas le temps, mais l'impatience. On se trompe encore, quand on nous dit que l'éloquent controversiste ne voyait pas clair dans la conscience de son esprit. Ce n'est que plus tard et volontairement, dans la conscience de son âme, qu'il a cessé de voir clair. Il faut relever cette incroyable monomanie du critique d'éteindre dans les plus vives intelligences l'œil par lequel elles se voient. Et sa propre vue est en défaut s'il prend pour autre chose que pour une saillie lamennaisienne cette frivole observation de « personnes devenues, de chrétiennes, incrédules, en lisant les apologies de la religion. » Ces convertis à rebours avaient en eux-mêmes la raison secrète de leur fatale évolution. Les livres qu'on accuse ne leur étaient qu'occasion ou prétexte. On ne saurait trop suspecter ces sortes d'expériences que dicte à M. de Lamennais l'entêtement de son propre sens, aussi puériles et hasardées que son étonnement des lenteurs de l'adhésion romaine. Lui-

même avait répondu à cet étonnement, quelques mois plus tôt, par ces paroles sages et trop vite oubliées : « On ne guérit pas certains préjugés dans certaines têtes (il s'agit des têtes gallicanes), mais on empêche qu'ils passent dans d'autres têtes, *et le temps que rien ne supplée, rend à la vérité tous ses droits*. Une des choses que j'admire le plus dans la conduite du Saint-Siége, c'est la patience avec laquelle il attend. *Patiens quia æternus* (1). » Ces lenteurs de Rome sont les lenteurs de la sagesse, et je ne vois nulle part que M. de Maistre songe à s'en plaindre, ou qu'il y fasse la moindre allusion, non plus qu'à ces *objections romaines* dont on parle à la légère. Où sont et quelles sont ces objections ? On n'en sait rien : l'allégation tombe d'elle-même devant cette simple déclaration de M. de Maistre : « J'ai été extrêmement approuvé à Rome (2). » Et il en devait être ainsi. Où serait donc approuvée, si ce n'est à Rome, une doctrine aussi parfaitement romaine ? Il n'y a vraiment qu'un rédacteur de la

(1) *Lettre au comte de Maistre*, 18 mai 1820.

(2) Lettre à M. l'abbé Rey. Turin, 9 février 1820.

Revue des Deux-Mondes, pour jouer ici la surprise et le doute, grâce à ce malin parti pris de fausser les sens les plus droits, de troubler les eaux les plus limpides. C'est à ce parti pris qu'on cède, en outrant ridiculement la portée de « cette force indéfinissable » qui presse M. de Maistre de répandre ses idées, comme si cette force, inégale suivant la mesure des esprits, n'était pas la même à laquelle obéit tout homme qui sent en lui le zèle de la vérité. Et tandis qu'il cherche à donner le change sur le sens naturel de ces mots, le critique passe sous silence ce tempérament de « l'approbation étrangère, » que l'auteur invoque en faveur de son « inspiration. »

C'est ce parti pris qui entraîne le critique à cette contradiction de présenter M. de Maistre (bien follement sans doute) comme solidaire des doctrines *antirationnelles* de M. de Lamennais, et de le pousser ensuite à un excès de *rationalisme* tel, qu'il *écarterait la révélation par hypothèse pour suivre son propre sens*. Or, s'il est un fait intellectuel évident, c'est que la pensée de M. de Maistre, libre de tout système, exempte surtout de la fantaisie

d'en créer, ne procédant, en philosophie comme en politique, que sur les données de la tradition et de l'histoire, ne cesse de graviter dans la sphère de la révélation, loin de l'exclure par hypothèse.

V

Et c'est en donnant de telles entorses à la lettre et à l'esprit de l'illustre écrivain que le critique se croit en droit de demander : « En quoi consiste cette nouvelle apologie qu'il substitue à l'ancienne, désormais usée et impuissante ? » Et il se permet de répondre au nom de M. de Maistre : « Elle consiste à *rationaliser le dogme*, c'est-à-dire à *introduire la raison, comme une autorité suffisante, dans le mystère même*... De Maistre... *dédaigne la théologie* humblement appliquée aux textes à l'entrée du sanctuaire, et *il enlève le voile d'une main hardie* pour montrer à son siècle qu'il n'y a que les lois ordinaires de la Providence. L'oracle inspiré peut se taire sans inconvénient :

le dogme n'est plus incompréhensible, ni définitif; il est comme toute science, mais dans la plus haute des sphères, *rationnel, universel, progressif.*» Phénomène bizarre et inouï! Voilà un critique, entièrement étranger à la science chrétienne, qui affirme qu'un penseur, tenu pour catholique par l'Église et par tout le monde, n'est pas dans l'ordre de la foi, dédaigne la théologie, ne voit partout que les lois ordinaires de la Providence, relègue dans le silence les oracles inspirés, et traite les dogmes comme n'étant plus incompréhensibles, ni définitifs! Ces manières de voir appartiennent à l'écrivain de la *Revue.* C'est un pécule intellectuel qui lui est propre et qu'il a tort de vouloir partager avec M. de Maistre. Quand on possède un trésor de ce genre, la justice exige qu'on n'y associe personne et qu'on en soit personnellement avare. Que le critique mette le progrès et la mutabilité dans le dogme ou dans la vérité divine, qu'il réduise l'absolu au devenir, qu'il introduise la raison individuelle comme une autorité suffisante dans le mystère, rien de mieux, c'est la maladie de ce temps ; mais comment veut-il que ces imperti-

nentes opinions entrent dans la tête d'un homme qui s'entend lui-même ! Comment ose-t-il les mettre sur le compte d'un homme de génie ? Comment lui impose-t-il cette énormité de faire le *dogme rationnel, de le rationaliser?* Le dogme, c'est la vérité absolue, c'est la vérité « révélée de Dieu, annoncée et expliquée par l'Église, fondant une science et une vie surnaturelles (1). » Or, qu'on nous le dise, la raison de l'homme a-t-elle en soi la vérité absolue, nous ouvre-t-elle le mystère de l'unité et de la trinité divines, nous donne-t-elle le mot de la création, de la chute originelle, de la rédemption et de la grâce? Peut-elle nous dévoiler l'ordre sublime de la charité, la science de Jésus, et de Jésus crucifié?

Entre ces vérités très-sensibles par leurs effets, très-inaccessibles dans leur essence, et les choses de l'ordre naturel, il y a un rapport profond et absolument insaisissable, qui n'est autre que la volonté infiniment sage et puissante, « qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur. »

(1) Staudenmayer, *Dogme : Encyclopédie théologique*. Tr. Goschler.

Principe et centre éternel de toutes les existences, cause immuable de tous les mouvements, elle contient dans son unité le secret des lois du *cosmos* et de celles du monde moral. Identique à elle-même dans toutes ses voies, la distance infinie des corps aux esprits, du naturel au surnaturel, est pour elle comme n'étant pas : le miracle lui est aussi naturel que la loi, et l'unité de sa providence se sent atteinte dans toute partie de la trame solidaire de ses desseins, où l'aveugle négation porte son attaque. C'est en ce sens qu'on ne saurait attaquer une vérité théologique sans attaquer une loi du monde. Mais, de ce que Dieu a l'ensemble de ses conseils dans sa main, voit et gouverne tout dans la simplicité de l'acte divin, s'ensuit-il que devant le faible esprit de l'homme, la distinction des vérités doive s'évanouir à la longue, qu'il devienne capable de percer les divines obscurités de la sphère supérieure, comprenne l'incompréhensible, ramène le mystère à l'évidence, et *rationalise* la foi, en faisant une science humaine de toutes ces choses qui passent l'homme ? Autant vaudrait dire que le créé est la mesure de l'incréé ; l'homme, de

Dieu ; le fini, de l'infini : ou plutôt, qu'il n'y a en définitive ni fini, ni infini, ni homme, ni Dieu, ni créateur, ni créature, et que ce ne sont là que des antinomies logiques qui se résolvent dans le principe de l'identité. Voilà où va le critique, et je crois bien qu'il s'en doute ; mais il s'imagine que M. de Maistre va jusque-là ! et jusque-là, sans s'en douter ! Cela est doublement insensé.

Il prétend donc, et fort mal à propos, rattacher au rationalisme certains efforts de la pensée chrétienne, cherchant dans le miroir terne et brisé de ce monde quelque reflet des réalités de l'autre ; dans l'ordre apparent, quelque lointaine correspondance avec les mystères de l'ordre invisible. L'essor de la foi qui aspire à l'intelligence lui semble identique à l'acte de l'intelligence qui abdique la foi ; la démarche qui tend à faire évanouir la foi dans le procédé rationnel n'est pas autre à ses yeux que celle qui cherche dans la foi les principes illuminateurs de la raison. Ainsi, suivant lui, l'état vrai du croyant serait la compression de tout élan de l'esprit vers la science immuable et

divine. Si par impossible, c'est-à-dire en vertu d'inductions absurdes, l'œuvre du comte de Maistre était passible de l'imputation de rationalisme, si c'était *rationaliser le dogme* que de remarquer certaines analogies entre un mystère et une loi du monde, il faudrait dire alors qu'il n'est pas un apologiste, pas un docteur de l'Église, pas un apôtre qui ne l'ait rationalisé.

Quand Tertullien relève à la lumière du christianisme les antiques débris de vérité qui se trouvent au fond de l'âme déchue et la déclare naturellement chrétienne; — Tertullien rationalise le dogme.

Quand saint Augustin interpelle ces aveugles contempteurs de la foi, qui ne s'aperçoivent pas que la société temporelle repose sur la *Croyance aux choses que l'on ne voit point;* quand il dit : « Otez du monde cette croyance, qui ne voit quel immense désordre, quelle horrible confusion va suivre? Qui pourra s'aimer d'une affection réciproque, cet amour même étant invisible, si ce que je ne vois pas, je ne dois pas le croire (1)? »

(1) « Si auferatur hæc fides de rebus humanis, quis non attendat quanta earum perturbatio et quam horrenda con-

Quand saint Cyrille de Jérusalem prétend que la foi « est en grande recommandation, non-seulement parmi nous, qui portons le nom du Christ, mais encore parmi ceux qui n'appartiennent point à l'Église, et que c'est par la foi que se passent toutes les transactions et tous les contrats de ce monde (1); » saint Augustin et saint Cyrille concluent de la foi humaine à la foi surnaturelle; saint Augustin et saint Cyrille rationalisent la foi.

L'Apôtre trouve dans l'épi de blé, qui doit mourir pour reprendre la vie, un exemple et comme un témoignage sensible de la résurrection future; concluons donc de cette similitude empruntée à l'ordre naturel, que la résurrection n'a rien qui surpasse la nature et que saint Paul rationalise le dogme !

Le Créateur imprime dans l'homme, — être, connaissance et amour, — le sceau de sa propre

fusio subsequatur? Quis enim mutua charitate diligetur ab aliquo, cum sit invisibilis ipsa dilectio, si quod non video, credere non debeo? » (*De Fide rerum quæ non videntur*, II, 4. opp., t. V, p. 146. *Ed. Bened.*)

(1) *Cateches.*, V, p. 52. *Ed. Bened.*

image, et dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ; » Dieu aussi, par cette création d'une sorte de trinité, intérieure à l'homme et qui est l'homme même, rationalise le mystère de la sainte Trinité !

M. de Maistre rationalise le dogme, comme l'Écriture, les Pères et l'Église l'ont rationalisé ! Ou l'Église est rationaliste, ce qui est absurde ; — ou la critique est extravagante, ce qui est évident.

—

Le Critique s'imagine encore que M. de Maistre s'empare de l'ancienne maxime touchant l'*universalité du dogme : quod semper*, *quod ubique*, *quod ab omnibus*, pour en détourner le sens légitime. « Cette maxime, dit-il, autrefois *renfermée dans le cercle de l'Église*, il l'étend à tous les peuples et à tous les temps, et la traduit ainsi : « Toute « croyance constamment universelle est vraie, et « toutes les fois qu'en séparant d'une croyance quel-

« conque certains articles particuliers aux diffé-
« rentes nations, il reste quelque chose de commun
« à toutes, ce reste est une vérité (1) ». On voit ici, continue le critique, *combien l'idée était nouvelle dans la controverse catholique, et quelle portée il lui donne*... Au reste, c'est aux martinistes qu'il l'a empruntée. « Je suis, dit-il, entièrement de l'avis
« du théosophe qui a dit de nos jours que l'idolâtrie
« était une putréfaction. Qu'on y regarde de près,
« on verra que parmi les opinions les plus folles,..
« parmi les pratiques les plus monstrueuses,... il
« n'en est pas une que nous ne puissions *délivrer*
« *du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir
« demander cette grâce), pour montrer ensuite le
« résidu vrai qui est divin (2). »

L'écrivain de la *Revue* nous parle de l'extension d'une maxime renfermée jusqu'à M. de Maistre *dans le cercle de l'Église;* c'est comme s'il nous parlait d'une maxime captive dans l'immensité des temps et des lieux. La notion de l'Église lui est étrangère; il ne voit pas qu'un cercle, comprenant

(1) *Principe générateur.*
(2) *Essai sur les sacrifices.*

l'ordre universel, est infranchissable et ne saurait être dépassé. L'Église est précisément cette contemporaine de l'origine du monde, répandue par toute la terre. Elle naît avec la promesse d'un rédempteur, avec la foi à cette promesse ; foi de l'Église patriarcale ou primitive (1), qui est celle de l'Église judaïque, foi qui unit les justes des premiers jours et de l'ancien monde, les saints de l'ancienne loi, aux justes et aux saints de la nouvelle. Fondée sur la personne du médiateur unique, l'Église est une et littéralement catholique. Elle aussi, comme la parole dont elle est le vivant organe, « atteint d'une extrémité à l'autre. » Introduite aujourd'hui par le Verbe fait homme dans cette véritable terre promise que les patriarches, Moïse et les prophètes n'ont fait qu'entrevoir, elle concentre en soi les lumières de toute révélation antérieure, et il est juste, il est nécessaire qu'elle revendique comme son bien propre, restitue et réhabilite toute vérité séparée, errante, et par là même obscurcie, faussée, gravitant vers

(1) *Ecclesia primitivorum.* (Hebr., XII, 23.)

l'erreur. L'Église est la vérité, et il faut dire avec un des plus anciens Pères : « Si l'éternité résume en elle-même l'avenir, le présent et aussi le passé, la vérité beaucoup mieux que l'éternité peut rassembler ses propres semences, bien que tombées dans les terres étrangères (1). » Ces seuls mots suffiraient pour faire justice de l'assertion singulièrement erronée qui affirme que le principe de l'universalité attendait M. de Maistre pour briser le *cercle étroit* de l'Église, -- et qui admire « combien l'idée était nouvelle dans la controverse catholique ». Il y a là une rare intrépidité d'ignorance. Le critique prétend aussi que l'idée appartient aux martinistes. M. de Maistre emprunte à Saint-Martin le théosophe une expression originale, et rien de plus. Cette vue profonde des choses est aussi ancienne que le catholicisme même; il n'y a que l'érudition des libres penseurs pour la trouver nouvelle. Tout, ici, est nouveauté aux yeux de ces doctes pour qui l'antiquité chrétienne est une nouveauté. Consultons encore cette anti-

(1) Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, 13.

quité, et l'érudition du critique s'étonnera peut-être d'apprendre que la maxime de l'universalité, prise au sens de M. de Maistre, est moderne de dix-sept à dix-huit siècles !

« J'abandonne Platon, dit saint Justin, non que sa doctrine soit contraire à celle de Jésus-Christ, mais parce qu'elle ne lui est pas en tout conforme. Je porte le même jugement des autres, c'est-à-dire des disciples de Zénon, de vos poëtes et de vos historiens. *Ils n'ont saisi qu'une partie de la raison disséminée partout*, et celle qui se trouvait à leur portée, ils l'ont exprimée d'une manière admirable ; mais dans quelles contradictions ne sont-ils pas tombés sur les points les plus graves, pour n'avoir pu s'élever à la doctrine par excellence, à cette science sublime qui ne s'égare jamais ! *Ce qu'ils ont d'admirable nous appartient à nous chrétiens*, car nous adorons et servons selon Dieu, la Raison, le Verbe de Dieu, incréé et ineffable (1). »

« Sans doute la vérité n'a qu'une voie, dit

(1) *II Apol.* XIII.

Clément d'Alexandrie; mais, de divers côtés, divers ruisseaux lui arrivent et se jettent dans son lit, comme dans un fleuve éternel, » et il ajoute : « La philosophie barbare et la philosophie grecque ont pris des fragments de l'éternelle vérité, non dans la mythologie de Bacchus, mais dans la théologie du Verbe éternel. Or celui qui réunira de nouveau en un seul point tous ces fragments épars, sachez qu'il contemplera, sans danger d'erreur, le Verbe parfait, la Vérité (1). » N'est-ce pas le langage même de M. de Maistre lorsqu'il nous dit que « parmi les opinions les plus folles..., il n'en est pas une que nous ne puissions délivrer du mal..., *pour montrer ensuite le résidu vrai qui est divin.* »

On lit dans saint Augustin : « Et je venais à vous, sorti des rangs étrangers, et mes désirs se tournaient vers *l'or que votre peuple emporta de la maison de servitude,* par votre commandement parce qu'il était à vous, où qu'il fût. N'avez-vous pas dit aux Athéniens par votre Apôtre : « C'est

(1) *Strom.*, lib. I, 5. *Ibid.*, I. 13.

« en lui que nous avons la vie, le mouvement et « l'être » ? Et je ne m'arrêtai pas devant *ces idoles égyptiennes servies dans l'or de vos vases* par ces insensés qui transforment la vérité divine en mensonge (1). »

M. de Maistre est novateur à la manière des apologistes du IIe siècle... ; novateur comme saint Justin, comme Clément d'Alexandrie, comme saint Augustin et saint Vincent de Lérins, comme la tradition tout entière, comme l'Église !... Le critique s'est engagé à une thèse évidemment folle, son intelligence ne paraît plus être dans une assiette normale. Il voit mal, il voit faux, il voit au gré de son caprice. Ses assertions, tout à la fois téméraires et frivoles, ne semblent s'appuyer que sur le goût et le besoin de l'erreur. Il les couronne dignement par une délicieuse bévue. Pour achever la chimère d'un Joseph de Maistre humanitaire et rationaliste, il impute à l'écrivain catholique ce vœu socinien : « Qu'en souvenir des missionnaires on ÉLÈVE UNE STATUE A JÉSUS-CHRIST, dans quelque

(1) *Conf.*, XII, 9.

ville opulente (de l'Amérique), assise sur une antique savane. » On lirait sur le piédestal : « A L'OSIRIS CHRÉTIEN dont les envoyés ont parcouru le monde... » Il faut vraiment avoir mis son esprit en vacances pour s'imaginer que, par ce nom d'Osiris chrétien, M. de Maistre veuille désigner Notre-Seigneur, et qu'il songe à lui élever une statue comme s'il n'était qu'un sublime philanthrope, un saint ordinaire, et non pas le Saint des saints, la charité même! On ne saurait plus mal penser, plus mal dire, et aussi plus mal citer. Que le critique veuille bien ouvrir la *Correspondance* publiée en 1851 (1). Ce passage de la lettre au Père Rozaven de la Compagnie de Jésus, lui fournira la preuve cruelle de son étonnante méprise : « Les chapitres XXXV et XXXVI (le fragment que rapporte le critique) sont assez chauds sur votre compte : LE MORCEAU DE PLUTARQUE SURTOUT, TOURNÉ EN INSCRIPTION POUR LE BUSTE DE SAINT IGNACE, A SEMBLÉ HEUREUX. »

(1) Tome I, p. 42.

La dernière partie du thème proposé reste à démontrer, à savoir que, *selon* M. de Maistre, le dogme est *progressif*, et voici par quelle infidèle analyse on prétend justifier l'erreur qu'on ose encore mettre à la charge du grave auteur des *Soirées*. « Les révélations se succèdent dans l'histoire, elles éclatent à chaque transformation de l'état social. La première fut donnée au premier homme avec le langage articulé ; la seconde aux *patriarches*, c'est-à-dire à l'*association nomade connue sous le nom de tribu;* la troisième à Moïse *pour la nation sédentaire* (1) ; la quatrième par le Christ, avec l'unité dans la hiérarchie, *image et instrument de la fraternité morale;* il annonce lui-même la cinquième, destinée à réunir toutes les sectes, et à devenir réellement universelle, c'est-à-dire catholique. La religion est soumise à la loi générale du développement, et sur ce point, il pousse victorieusement les protestants qui auraient voulu ramener l'Église à son état primitif... Aussi voudrait-il que l'Église n'eût jamais écrit ses déci-

(1) En d'autres termes, *le peuple juif.*

sions *qui l'ont rétrécie*, qui *l'empêchent encore d'embrasser* le genre humain, etc... » Si M. de Maistre disait ce que l'écrivain moderne lui fait dire, il serait d'abord en contradiction avec lui-même. Comment, en effet, l'Église serait-elle *rétrécie* par des actes qui attestent précisément l'expansion de sa force, de sa justice et de son autorité? Cette ridicule idée de rétrécissement peut bien se suggérer à l'esprit du critique, qui met dans l'Église le vague progrès humanitaire ; elle n'appartint jamais à M. de Maistre; il l'eût répudiée avec dégoût. Jamais, sans doute, il n'eût compris qu'un développement quelconque puisse se passer d'un principe d'immutabilité. L'auteur de l'article procède successivement par voie de citation et d'analyse; mais il cite sans exactitude et falsifie en résumant; il trompe et se trompe tout à la fois. Est-il possible, par exemple, de froisser, comme il fait, et d'une main plus maladroitement perfide, la délicate exactitude de cette phrase du *Principe générateur*, pour en faire sortir des énormités qu'elle repousse?

« Si jamais le christianisme n'avait été attaqué,

dit M. de Maistre, jamais il n'aurait écrit pour fixer le dogme... Les véritables auteurs du concile de Trente furent les deux grands novateurs du XVI[e] siècle... La foi, si la sophistique opposition ne l'avait jamais forcée d'écrire, serait mille fois plus angélique... Elle pleure sur ces décisions que la révolte lui arracha, et qui furent toujours des malheurs, puisqu'elles supposent toutes le doute ou l'attaque, et qu'elles ne purent naître qu'au milieu des commotions les plus dangereuses. L'état de guerre éleva ces remparts vénérables autour de la vérité : ils la défendent, mais ils la cachent ; ils la rendent inattaquable, mais par là même moins accessible. Ah ! ce n'est pas ce qu'elle demande, elle qui voudrait serrer le genre humain dans ses bras (1). »

Il est vraiment peu généreux d'abuser, comme a fait le critique, d'un passage tel que celui-ci, où l'impossibilité même de mettre les nuances fines d'un sentiment vrai entièrement à l'abri de toute malveillance d'interprétation ne devrait être qu'un

(1) *Principe générateur*, p. 294.

appel plus vif à la loyauté du lecteur. M. de Maistre nous montre la tendre compassion de l'Église. Réduite à prononcer contre des fils ingrats et rebelles, sa charité souffre de rencontrer ces sortes d'âmes auxquelles on ne saurait dire sans danger : Aimez et faites ce que vous voudrez ; car elles n'aiment point, n'aimant que leur volonté propre. Il lui en coûte cependant d'armer de menaces la doctrine du salut, de présenter la mort, et la mort éternelle, à qui n'accueille pas, comme il le devrait, les paroles de la vie ! Il lui en coûte d'avoir à lutter pour faire recevoir, dans sa plénitude de vérité et de grâce, l'ineffable bienfait de la rédemption ! Qui ne détesterait la monstrueuse ingratitude de cette dernière hérésie ?

Le plus irrémissible de son crime est de flétrir les âmes en desséchant les esprits par tant de débats théologiques et métaphysiques sur la réalité même du sacrifice unique, sur l'auguste mystère de la Transsubstantiation et de la présence réelle, qui ne devrait être reçu que dans les silencieux transports du cœur. Elle, sur le corps, sur la personne même du Sauveur, porte la contradiction et

le blasphème, et par l'impudence haineuse de sa négation tour à tour subtile et brutale, torture les paroles divinement claires de Celui qui est tout amour et qui ne se donne que par amour. Qui pourrait se méprendre ici sur le sens et la portée des pensées de M. de Maistre? et n'est-il pas odieux d'insinuer que, par cette tristesse maternelle de l'Église, il veuille sous-entendre le regret des justes anathèmes qu'elle a fulminés ; en d'autres termes, le désaveu de sa propre justice (1)? Comment imaginer que le penseur orthodoxe ose la soupçonner d'attendre avec confiance quelque temps *meilleur*,

(1) « L'Eucharistie qui a été instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour unir les chrestiens à soy et les faire entr'eux un mesme corps mystique, les faisant participer à un mesme pain, comme parle l'Apostre, est néanmoins en ce temps l'occasion la plus pressante de leur division : d'autant que la subtilité de l'esprit des hommes ayant introduit diverses interprétations sur les paroles de l'institution de cet auguste Sacrement, qui est au-dessus de la portée de l'entendement humain en quelle façon qu'on veuille l'interpréter, comme l'avoient fait les plus entendus de chaque party, il est arrivé que chacun voulant soustenir son opinion, le sujet de l'Union a esté fait celui de la Division, de la secte, du schisme et de l'Hérésie. » (P. DE MARCA, *Traité du Sacrement de l'Eucharistie.*)

où, grâce à une flexibilité d'exégèse qui la dispense de lutter, elle pourra se remettre impunément entre les mains de l'ennemi! — Le plus insensé et le plus perfide des hommes, — il prête donc à l'Église un tel oubli d'elle-même qu'elle puisse, un jour, souffrir que la Parole Vivante passe du Christ à l'humanité, et que l'être misérable confié à sa garde, soit rendu par elle à la sauvage liberté de l'erreur et du mal! Il contredit au bon sens, à ses propres paroles; il contredit à la tradition et à l'autorité! et cela parce qu'il plaît à la critique de lui attribuer l'insoutenable hérésie des *révélations successives* et du *dogme progressif!*

Mais sur quel fondement l'illustre écrivain est-il accusé d'une telle démence? Il a dit, si l'on en croit l'adversaire : « La religion est soumise à la loi générale du développement. » Cette citation n'est pas textuelle. Le passage qui s'en rapproche le plus est relatif au pouvoir politique des Papes. Mais, dans ces termes mêmes, la proposition précédente n'implique en aucune façon les conséquences panthéistes que le critique y rattache. De

ce que la religion, qui est immuable en soi, semble par sa liaison avec le temps participer au progrès que font les âmes dans sa lumière, il n'en est pas moins grossier de mettre dans la Vérité le mouvement qu'elle communique et ne partage pas. Le développement temporel de la religion et le dogme *progressif* que l'on confond, sont deux idées absolument contraires. L'un admet l'avancement de la doctrine, ce qui suppose un principe persistant d'identité ; l'autre assigne au dogme une telle série de progrès, qu'il arrive à la négation de lui-même, et, de la vérité muable à l'infini, conclut l'infinie instabilité ou le néant.

Pour vider cette question et montrer, en dépit de tous les sophismes, combien ce prétendu rationalisme de M. de Maistre est conforme à la loi catholique, il suffira de citer quelques textes d'un monument autorisé dans l'Église, lequel présente avec les pages du *Principe générateur* des rapports si frappants, que ces derniers sembleraient être en plus d'un endroit la traduction littérale du célèbre *Commonitorium* de Vincent de Lérins.

Laissons la parole au saint solitaire.

« Quelqu'un demandera peut-être si la religion ne peut point augmenter en quelque chose? Elle le peut sans doute, et en beaucoup. Il faudrait être bien ennemi de Dieu et des hommes pour voir que cela se puisse, et pour empêcher ce progrès; mais aussi faut-il prendre garde de la changer sous prétexte de la perfectionner. Car *pour perfectionner une chose, il faut que, demeurant toujours dans sa nature, elle reçoive quelque accroissement, au lieu que ce n'est pas tant un progrès qu'un changement lorsqu'une chose cesse d'être ce qu'elle était pour devenir toute autre.* Mais si elle peut recevoir de l'accroissement, *c'est de la part des fidèles.* Il est nécessaire que dans tous les siècles et dans tous les temps on augmente en connaissances, en science et en sagesse; mais il faut que la même foi, le même sens de la parole de Dieu, la même doctrine qui produit tous ces bons effets demeure éternellement la même.

« En cela, *la religion des âmes imite en quelque sorte la condition des corps, qui pour croître et se fortifier avec l'âge ne laissent pas d'être toujours*

les mêmes (1). Il y a bien de la différence entre l'âge qui est dans sa fleur et l'âge qui est dans sa maturité. Et, bien que ceux qui ont été jeunes deviennent ensuite vieux, ils ont beau changer d'état, ils ne changent point de nature ; puisque ce sont toujours les mêmes qui passent de la jeunesse à la vieillesse.

« Les membres des enfants sont petits, ceux des hommes sont plus grands, mieux formés et plus forts ; mais ils sont de même nature. Les enfants n'ont pas moins d'organes que les hommes, et s'il y en a qui deviennent plus grands dans la suite des temps, cette grandeur était enfermée dans le principe de leur origine. En sorte que *rien ne paraît de nouveau dans un homme fait, qui n'ait été caché en lui, lorsqu'il était jeune*. C'est pourquoi la règle et la proportion d'une belle croissance a toutes ses justesses, lorsque l'âge développe insensiblement toutes les parties différentes que

(1) « C'est une pitié de voir d'excellents esprits se tuer à prouver par l'enfance que la virilité est un abus... L'accroissement insensible est le vrai signe de la durée. » (*Principe générateur*, p. 304.)

la sagesse du Créateur avait formées dans les enfants.

« Mais s'il arrivait que la forme qui est propre à l'homme, au lieu d'augmenter seulement, vînt se changer en une figure d'une autre espèce, ou que le nombre des parties fût diminué par un défaut surprenant, ou augmenté par un excès remarquable ; en telle rencontre, ce serait une nécessité ou que tout le corps pérît ou qu'il devînt monstrueux ou du moins qu'il s'affaiblît considérablement. De même, il faut que la religion chrétienne soit réglée dans sa doctrine et qu'elle suive les mesures de son accroissement. Il faut qu'elle soit étendue par la succession des temps, affermie par le cours des années, et élevée par la suite des siècles à ce comble de perfection qu'elle attend de son origine toute céleste ; car enfin la religion chrétienne est un corps si accompli en toutes ses parties, qu'il ne peut recevoir ni altération en soi-même, ni dommage en ses propriétés, ni changement en ses décrets.

« Qu'on embellisse, qu'on cultive tant qu'on voudra le champ céleste de l'Église, pourvu qu'on

n'en change point la nature. Car à Dieu ne plaise que le verger divin de la doctrine catholique au lieu de roses vienne à ne plus produire que des épines. A Dieu ne plaise qu'y pensant trouver une herbe salutaire, on n'y rencontre qu'une herbe mortelle. *Il faut donc entretenir avec soin ce que la foi de nos Pères a semé dans le champ de l'Église. Il faut qu'il fleurisse, qu'il mûrisse sans cesse, qu'il nous conserve et que nous le conservions.* Il n'est pas défendu d'éclairer, d'expliquer les antiques dogmes de cette philosophie divine, mais c'est un crime d'y rien changer, d'y rien retrancher. On leur peut donner de la netteté, du jour, de l'évidence, mais sans leur faire rien perdre de leur sens, de leur force et de leur étendue. Si une fois on donnait à chacun la liberté impie de changer toutes les choses de la foi selon son caprice, j'ai horreur de le dire, bientôt on ne verrait plus de religion..... Aussi l'Église ne change rien à sa doctrine, elle n'y ajoute, elle n'y retranche jamais rien. Elle n'ôte point le nécessaire, ne cherche point le superflu, ne perd rien de ce qui lui est propre et ne reçoit rien de ce qui lui est étranger.

Mais elle emploie toute son industrie, toute sa sagesse, toute son étude à enseigner exactement les dogmes des Anciens (1). Si parmi eux il s'en rencontre d'obscurs, elle les éclaircit, s'il s'en trouve de bien expliqués, elle les appuie. Ils lui sont comme autant de décisions, et elle les garde inviolablement.

« *Qu'a-t-elle jamais fait par tous les conciles qu'elle a tenus*, et par tant de saints décrets que nous voyons aujourd'hui ? *Elle s'est appliquée à faire croire avec plus de force ce qu'elle croyait avec plus de simplicité, à faire prescher avec plus de véhémence, ce qui se preschait auparavant avec plus de faiblesse, et enfin à faire adorer avec plus de respect et d'exactitude, ce que l'on*

(1) « L'Église catholique n'est pas argumentatrice de sa nature ; elle croit sans disputer ; car la *foi* est une *croyance* par amour, et l'amour n'argumente point..... Mais si l'on vient à contester quelque dogme, elle sort de son état naturel, étranger à toute idée contentieuse ; elle cherche les fondements des dogmes mis en problème ; elle interroge l'antiquité ; elle crée des mots sur tout, dont sa foi n'avait nul besoin, mais qui sont devenus nécessaires pour caractériser le dogme et mettre entre les novateurs et nous une barrière éternelle. » (*Du Pape*, p. 12, 13.)

a toujours adoré avec sûreté et avec une foy constante (1).

« Qu'a-t-elle fait *toutes les fois que les nouveautés des hérétiques l'ont obligée d'assembler des conciles*, sinon de laisser à la postérité, dans ses décrets, ce que l'on recevait déjà sans eux, par la seule autorité de la tradition ; de ramasser en peu de mots beaucoup d'instructions importantes ; et bien souvent de se servir d'un nouveau nom pour expliquer une ancienne créance et pour faciliter l'intelligence d'un mystère (2). »

Voilà la doctrine constante de l'Église. L'accord de cette doctrine et des idées du comte de Maistre est frappant d'évidence. Il n'a rien avancé en deçà ni au delà de ces principes. Que le théologien de la *Revue des Deux-Mondes* choisisse donc encore une fois d'absoudre l'illustre écrivain de

(1) « Les véritables auteurs du concile de Trente furent les deux grands novateurs du XVIe siècle... Eux-mêmes (les hérétiques) amenèrent jadis dans la langue religieuse ces mots qui les fatiguent. Désirons qu'ils apprennent aujourd'hui à les prononcer. » (*Principe générateur*, p. 294.)

(2) Avertissements de Vincent de Lérins, trad. du latin en français. Paris, 1686.

tout ce prétendu rationalisme, ou de comprendre l'Église elle-même dans cette extravagante accusation.

—

Nous touchons à la question suprême de l'*Infaillibilité.* Comment la concilier avec le dogme *progressif, rationalisé, humanisé?* « Qu'en faire? et comment l'offrir au monde? » demande l'auteur, avec cette légèreté arrogante qui ne s'explique que par l'enivrement du sophisme. Il prend en effet ses fantaisies critiques pour des démonstrations, et conclut sans gêne, comme si sa thèse était prouvée. Il se croit donc permis d'attribuer à « cette inspiration » dont parle M. de Maistre, et qui, au sens de notre auteur, ne serait qu'une témérité de libre penseur, la définition suivante de l'infaillibilité, qu'on lit aux premières lignes du *Pape.*

« L'*Infaillibilité* dans l'ordre spirituel et la *Souveraineté* dans l'ordre temporel sont deux mots parfaitement synonymes. L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui les domine toutes, dont toutes les autres dérivent, qui gou-

verne, et n'est pas gouvernée, qui juge et n'est pas jugée.

« Quand nous disons que l'*Église est infaillible*, nous ne demandons pour elle aucun privilége particulier, nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent naturellement comme infaillibles. La souveraineté a des formes différentes. Elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres ; mais quand elle a parlé de part et d'autre à sa manière, le *bill* est sans appel comme le *fetfa*. »

« Voilà donc, s'écrie le théologien de *la Revue*, le dogme de l'autorité infaillible humanisé, rationalisé, comme les autres ; » et il ajoute : « l'équivoque est trop grossière, le tour de force est trop puéril. Nous nous refusons à croire qu'il en ait été entièrement dupe. Il est impossible qu'il n'ait pas vu l'énorme abîme qui sépare l'infaillibilité, telle que l'Église l'entend, de la souveraineté civile et du dernier ressort judiciaire. »

Mais il l'a vu précisément, cet abîme ! Mais le monde chrétien l'a vu. Et c'est pourquoi l'autorité spirituelle a pour caractéristique singulière l'*In-*

faillibilité. Comme tous les grands esprits qui, par la voie des principes, ne cessent de tendre à l'unité, M. de Maistre remarque, contre les objections de l'incrédulité, du schisme et de l'hérésie, que ce caractère d'infaillibilité que l'on conteste, dans l'ordre même de la foi, à l'Église et au Saint-Siége, est naturellement inhérent à toute autorité, et que le dénier à l'Église, c'est lui refuser très-déraisonnablement ce que l'on accorde sans difficulté, qu'on le sache ou non, à la moindre souveraineté politique, à la plus simple juridiction ; le droit reconnu de tout jugement, comme de tout décret, étant d'exiger l'obéissance que l'être libre ne peut devoir qu'à l'infaillibilité réelle ou présumée. Destituer de ce droit la seule autorité spirituelle, c'est vouer le monde des intelligences à l'anarchie (1). J'entends que l'on accuse le

(1) L'infaillibilité a été donnée à Pierre, et c'est en lui, avec lui et par lui que l'Église est infaillible : « Quiconque, dit un éminent écrivain, a sérieusement compris que l'homme est un être libre, a compris la nécessité d'une lumière en permanence sur la terre ; et comme cette lumière ne saurait être douteuse, il a compris l'infaillibilité ; et comme cette infaillibilité ne saurait subsister sans organe,

publiciste catholique « d'équivoque grossière, » de « tour de force puéril. » Il n'y a ici ni tour de force ni équivoque ; rien de *grossier* que l'expression du critique, rien de *puéril* que l'entêtement de sa méprise. M. de Maistre prend encore dans les faits évidents et incontestés, quoique mystérieux, de l'ordre naturel, un argument *à fortiori* pour établir la foi ou convaincre d'inconséquence l'incrédulité aux vérités de l'ordre surnaturel. Notre auteur crie : au rationalisme ! pure manie ! Le comte de Maistre ne rationalise pas plus le principe de l'infaillibilité qu'il n'a rationalisé les dogmes de la perpétuité et de l'universalité. Ce ton de supériorité et de persiflage qu'on se permet avec le grand écrivain, ne prouve qu'une chose, c'est qu'on répudie tout esprit d'analyse et que le bon sens déplaît. On ne voit pas (et alors que

il a compris la nécessité de l'Église ; et comme cette Église pourrait se rompre, il a compris la nécessité du Pape, d'une seule racine à l'Eglise ; et comme le Pape est la parole et la racine de l'Eglise, il a compris l'infaillibilité du Pape même. Ce sont là les anneaux d'une chaîne que tout métaphysicien doit sentir. » (B. St-Bonnet, *de l'Infaillibilité*. Paris, 1861, in-8°, p. 58.)

voit-on ?) la relation étroite, rigoureuse, nécessaire de l'autorité à l'infaillibilité. Il est clair que la puissance civile ou temporelle, qui commande l'obéissance purement extérieure, implique une infaillibilité de droit, sinon de fait. La force même ou la violence n'hésite jamais à s'attribuer une cynique infaillibilité, et toujours à la faveur de quelque principe faussé dont elle s'empare et se couvre. Il faut être émancipé de toute idée de droit, hors de toute logique, pour ne pas comprendre que l'autorité qui commande aux esprits et s'adresse par conséquent à l'obéissance volontaire, réclame pour soi la plénitude de l'infaillibilité : infaillibilité de droit et de fait. Comment éclairer les esprits, si l'on ne possède la lumière ? Comment gouverner les âmes, si l'on n'a la règle ? Comment régner sur la liberté, si l'on ne règne invinciblement sur la raison?

Et comment imaginer que la volonté ou la conscience se puisse rendre à une autorité qui n'offre pas une surnaturelle assistance contre l'erreur ? Une souveraineté spirituelle non infaillible est un non-sens absolu. Ou l'Église est infaillible ou elle

n'est pas. L'option ne fera aucune peine à un libre penseur. Mais pourtant que l'on y songe, nier l'Église, c'est déclarer qu'il n'y a pas de lumière constante pour les esprits, pas de loi certaine pour les âmes, pas d'abri pour l'homme contre la force ou l'erreur, pas de promesses éternelles, pas de Sauveur, pas de Christ. Cela est sérieux. Le théologien de la *Revue des Deux-Mondes* va-t-il jusque-là? voit-il où il va?

Il relève comme un trait rationaliste ce mot de M. de Maistre : « L'infaillibilité n'est point un privilége particulier de l'Église (1). » N'est-ce pas butter, avec un rare acharnement, contre ce simple procédé de raisonnement en vertu duquel les vérités qui nous passent se peuvent conclure légitimement de celles qui frappent nos yeux? Vous vous étonnez de l'Église infaillible et vous n'admirez pas que la plus mince autorité du siècle agisse dans sa sphère comme ayant l'infaillibilité?...

(1) Voici le texte original : « Quand nous disons que l'Église est *infaillible*, nous ne demandons pas pour elle, il est bien essentiel de l'observer, aucun privilége particulier. » (*Du Pape*, t. I, p. 2.)

Cependant prenez garde ; l'assimilation n'anéantit point les différences. M. de Maistre les fait toucher du doigt. Entre l'une et l'autre infaillibilité, il y a toute la distance qui sépare les corps et les esprits ; le monde des apparences, où le pouvoir n'a d'empire que sur les corps, et le monde de l'immuable certitude, où l'autorité ne serait qu'un vain mot si elle ne saisissait et n'obligeait le for intérieur. L'infaillibilité qu'une fiction de droit, socialement juste et nécessaire, décerne au pouvoir civil ou politique, l'Église par la nature même de sa souveraineté la possède absolument et de droit divin. Et la distinction que je fais ici n'est pas une chimère ; l'expérience fournit la preuve. La puissance politique, qui d'ordinaire ne tolère point l'expression d'un doute sur les conditions de son existence et la validité de ses actes, ne professe pas sur ce dernier point la foi qu'elle impose, puisqu'elle les modifie, les corrige ou les abroge. Le pouvoir judiciaire exige le respect de la chose jugée par présomption d'infaillibilité, et cependant il souffre l'appel, annule les jugements, revise la jurisprudence, provoque le changement ou l'abo-

lition de la loi. Tout pouvoir humain revient sur ses actes et confesse par là qu'il se trompe et n'a pas en soi la raison immuable de sa conduite. Le fait de l'infaillibilité lui manque et néanmoins le bénéfice lui en est acquis; il se sent déchu dès qu'on peut impunément le lui contester. C'est donc un droit qu'il trouve dans sa nature et l'intérêt social, de sévir contre qui prétend arguer de ses erreurs pour lui refuser l'obéissance, ou chercher ailleurs qu'en lui le principe de sa propre réforme. Et le droit est tellement inhérent à la souveraineté, quelle qu'elle soit, que l'esprit révolutionnaire lui-même, qui y contredit le plus violemment, tandis qu'il est *sujet*, se l'attribue le plus violemment aussi, lorsqu'il devient *pouvoir*. Car pour procurer l'ordre à la société civile, l'infaillibilité relative est nécessaire ; mais, pour maintenir la conscience dans la vérité, il faut l'infaillibilité absolue. Or voici ce que l'Église a de commun avec la souveraineté temporelle, c'est de ne pouvoir être taxée d'erreur, et voici ce qui lui est propre, c'est d'en être incapable. Ce ne lui est pas un privilége d'être infaillible de droit, mais celui qu'elle possède,

unique et incommunicable, c'est de l'être de fait, surnaturellement, divinement. Que l'on s'étonne à présent que ses décisions soient sans appel, sa jurisprudence constante, sa loi invariable ; que l'on s'en étonne et qu'on en murmure ; que les libres penseurs, les hérétiques, les sceptiques, cette nuée d'écrivains *out-laws* qui nous affligent aujourd'hui d'une plaie de sauterelles inconnues à l'Égypte, protestent et s'inscrivent en faux ! Peu nous importe. Ne sommes-nous pas dans un temps où l'on ne proteste que contre l'histoire, la raison et la vérité ? L'auteur qui feint à chaque pas l'ébahissement, pour faire croire qu'il prend M. de Maistre en flagrant délit de nouveauté, qui n'explique des « assertions » dont lui seul s'étonne, que « par l'état mixte de l'esprit » de notre grand écrivain, ajoutant avec une rare assurance : « Il faut avoir éprouvé cet état pour comprendre avec quelle force une âme en transition peut de bonne foi allier les contraires, » — l'écrivain de la *Revue* témoigne par ces excès de critique à quelles perturbations son propre sens est livré, et quelle bizarre affection, répandue sur ses yeux, lui fait

voir la contradiction dans un système d'idées rigoureusement logique, l'étrangeté hasardeuse dans des doctrines sûres, et je ne sais quel trouble sinistre d'idées dans cette parfaite clarté d'esprit et de conscience qui distingue le noble penseur. Après l'inanité des opinions, ce qui me frappe davantage chez l'écrivain de la *Revue*, c'est l'extrême indigence de ses lectures. Une érudition des plus minces lui eût épargné quelques-unes de ces surprises de commande, qui tombent toujours avec une insigne maladresse sur des propositions incontestablement raisonnables et catholiques.

Cette assimilation qu'il méprise si fort, ce rapport observé entre l'autorité et l'infaillibilité ne lui eût peut-être pas paru un tel prodige de « grossière équivoque », un si « puéril tour de force, » une *nouvelleté* tellement rationaliste, s'il avait lu ces paroles de Bossuet :

« S'il y a dans un État quelque autorité capable d'arrêter le cours de la puissance publique et de l'embarrasser dans son exercice, personne n'est en sûreté... Le prince se peut redresser lui-même quand il connaît qu'il a mal fait, mais contre son

autorité, il ne peut y avoir de remède que dans son autorité (1). »

Pour trouver ici l'*infaillibilité* de droit, il ne s'agit que de conclure.

Que cette doctrine, présentée par Bossuet sans le correctif nécessaire de l'autorité spirituelle, facilite la pente au despotisme, cela n'est que trop visible ; mais elle n'est pas responsable d'une si grave lacune, et n'en est pas moins vraie dans le principe, pour être poussée par le gallicanisme jusqu'à devenir une erreur. L'Église offre un asile contre les excès du pouvoir temporel dans le recours à l'unique pouvoir qui puisse légitimement intervenir et rappeler l'autorité égarée au redressement de ses voies. M. de Maistre n'a fait que revendiquer pour le successeur de saint Pierre ce droit de sublime tutelle, rétablissant ainsi, suivant la tradition des théologiens catholiques, la véritable notion du pouvoir, pervertie par les réformateurs, les légistes et les prélats de cour. Rien ne sent donc en lui le novateur, quoi que prétendent ces

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Paris, 1709, in-4°, p. 120 et 130.

esprits sagaces qui, sur un même point, l'accusent tout à la fois de nouveauté et d'anachronisme (1).

Sur cette assimilation de la souveraineté à l'infaillibilité (ce tour de force inouï, au dire de l'indépendant théologien), je n'ajouterai qu'un mot; et ce mot, je le prends dans les écrits d'un puissant esprit du XVII[e] siècle, revenu à la foi catholique après de longues méditations, Isaac Papin, ministre protestant, dont le nom est à peine connu peut-être des penseurs progressistes.

« Il est aussi essentiel à l'Église d'être infaillible dans ses jugements, qu'il est essentiel au magistrat souverain de prononcer en dernier ressort. Pourquoi? Parce que l'autorité de Jésus-Christ s'exerce sur l'esprit comme celle du magistrat s'exerce sur le corps, de sorte que l'autorité dont l'Église est revêtue doit être telle que l'esprit

(1) « Si l'on a bien mesuré la portée de ces principes qui humanisent les dogmes... on en verra disparaître une contradiction, *si on y trouve toujours un anachronisme*. On y reconnaîtra aussi un sens très-élevé quoique sous une forme impossible... » La forme *impossible*, c'est la souveraineté pontificale et son intervention dans les affaires du monde!

soit obligé de s'y soumettre, comme celle dont les ministres du prince sont revêtus doit être telle que le corps soit obligé de subir leurs arrêts. Or, l'esprit ne peut être obligé de se soumettre qu'à un jugement infaillible, comme le corps ne peut être obligé de subir qu'une sentence définitive et sans appel. Un État ne peut se passer d'une autorité souveraine, l'Église ne peut se passer d'une autorité infaillible (1). »

Et de ces propositions indubitables, une jeune fille, disciple de Papin, mademoiselle de Royère, (née de parents protestants, écrivant à sa sœur protestante et mariée en Angleterre), tire admirablement ce principe :

« Il est clair qu'en matière de foi, *être souverain et être infaillible*, c'est la même chose ; aucune autorité ne pouvant ni ne devant être souveraine sur votre conscience, à moins qu'elle ne soit infaillible (2). »

(1) Recueil des *ouvrages composés* par feu M. Papin *en faveur de la religion*. Paris, 1723, t. I, p. 213 à 215.

(2) Lettres de Mlle de Royère ; *Op. cit.*, *in fin.* — Voir à l'*appendice* la lettre même d'où ces lignes sont tirées.

Nous touchons ici à la pensée, à l'expression même de M. de Maistre. L'identité de l'infaillibilité et de la souveraineté étant invinciblement démontrée dans l'ordre spirituel, il est clair que l'ordre temporel doit la reproduire, sous la réserve de l'infinie distance des ombres de la nature et du temps aux réalités éternelles et absolues.

Maintenant, si de tout ce luxe de faux raisonnements, de contre-sens, d'insinuations et de conséquences illégitimes, que l'adversaire vient de déployer avec un merveilleux courage, l'on cherche le produit net qu'il en tire, voici ce dont il faut se contenter : « L'idée essentielle de cette doctrine, dit-il, n'exprime autre chose que la tendance souvent déçue mais constante des temps modernes vers la *suprématie de l'intelligence dans le gouvernement des sociétés*, *opposée à toute souveraineté brutale*, *soit de la force*, *soit du nombre* (1). »

(1) Le critique entend-il par là l'arrivée au pouvoir des banales *capacités* saint-simoniennes ou libérales ; gens de lettres, avocats, philosophes? 93 a fait un premier essai des capacités de cet ordre. Il a été sanglant et ridicule.

La belle découverte! — C'est l'idéal de tous les sophistes, c'est l'idéal qu'il caresse lui-même, que le critique met de force dans l'esprit de M. de Maistre! N'est-ce pas montrer un optimisme béat et surtout l'incurable atteinte des préjugés dont M. de Maistre est le plus exempt, que de rattacher une espérance *libérale* à cette vision de l'avénement de l'intelligence au pouvoir? Il faut vraiment toute la simplesse de l'inexpérience pour mettre en opposition, comme fait le critique, l'intelligence avec la force et le nombre. Qui a jamais vu la force seule, le nombre seul, exercer la souveraineté? Est-ce que les forts, les violents, ces Nemrods qui marquent leur course ici-bas par d'effroyables traînées de sang, ne sont pas intelligents? L'intelligence est-elle absente de la force? Et quand le nombre semble régner, n'y a-t-il pas, au fond, une intelligence qui le discipline, et, soit corruption, soit peur, y fait une sorte d'unité? Qu'il souffre ou qu'il respire, le monde ne cesse d'être mené par l'intelligence. Quand il souffre, c'est qu'elle règne seule, car elle ne se refuse jamais rien de ce qui lui peut servir; quand il respire,

c'est qu'à son pouvoir elle associe la conscience, le droit, la loi fondée sur un principe extérieur et supérieur à l'homme. L'intelligence au service de la justice, c'est le règne de Dieu sur la terre ; l'intelligence indépendante et souveraine, c'est le règne du démon. En conviant de son plus aimable sourire les tendances modernes à cet idéal païen, le critique met un écriteau trompeur de liberté sur le droit chemin du césarisme : candide apôtre de la libre pensée, merveilleux entraîneur de servitude !

Il réunit et résume les griefs de sa critique dans une dernière page qui semble annoncer une égale déchéance de la justice et du bon sens. Il nous dit sans broncher : « Il s'est trompé... *Si son imagination plus contenue et plus régulière lui avait permis d'avoir toujours présentes toutes ses pensées, il eût réfléchi que la croissance insensible des sociétés suppose le mouvement, etc...* » Voilà ce qu'on ose écrire d'un homme tel que le comte de Maistre... Non-seulement l'auteur oublie les égards dus à celui dont il parle, mais encore il oublie ce qu'il se doit à lui-même, à son talent, à la distinc-

tion naturelle de sa pensée. Hélas! autrefois chrétien, ce n'est pas impunément qu'il a fait alliance avec les adversaires, et qu'il s'est établi dans ces milieux embourbés, où, chaque jour, la médiocrité vindicative se plaît à éclabousser le génie resté dans l'ordre et le devoir. On lit plus bas : « *Il n'a pas même vu dans sa grandeur possible le système catholique de l'unité du sacerdoce et de l'universalité du dogme.* » Mais en quoi consiste cette grandeur possible, l'*auteur va nous le dire :* « Au lieu de le mêler encore (est-ce le *dogme*, le *sacerdoce*, ou le *système?*) aux choses contingentes, aux intérêts compliqués, aux questions souvent inextricables de la politique, il devait au contraire le renfermer plus étroitement dans la sphère éternelle des vérités morales... » C'est-à-dire, en termes clairs et synonymes de : *L'Église libre dans l'État libre*, qu'il est urgent que le sacerdoce catholique, désormais séquestré du jour, du mouvement et de la vie, repose dans le temple désert et fermé, comme la momie embaumée et liée de bandelettes, au fond de l'antique sarcophage. Et le penseur moderne ajoute avec une merveilleuse profondeur... la pro-

fondeur du vide ! « L'intelligence peut-elle se concentrer encore ? Ne faut-il pas, sous peine de destruction, qu'elle soit *diffuse* dans la démocratie... Elle n'a plus besoin de dispense pour se faire droit ; elle ne se dispense *que trop* elle-même... Elle est une force qui n'a pas encore ses organes complets, *mais qu'on ne peut détruire.* » L'auteur se trompe : il est une chose qui détruit l'intelligence, c'est l'erreur; il se trompe en lui dénonçant pour vivre à l'avenir la nécessité de la diffusion et le péril suprême de se concentrer encore. On ne saurait plus dangereusement méconnaître la loi première et organique de toute force vive. La concentration est le recueillement nécessaire de la force dans son unité, et cette concentration doit être d'autant plus puissante que la diffusion est plus étendue. Plus la vie s'étend hors d'elle-même, plus elle emprunte à son principe. La diffusion démocratique réclame donc impérieusement que l'intelligence revienne au centre unique et s'y renouvelle sans cesse pour échapper au danger de mourir de sa fausse indépendance. Le critique lui-même ne nous donne qu'une idée

médiocre de la puissance qu'il appelle à l'empire, quand il déclare ingénument qu'elle n'a pas encore tous ses organes, et néanmoins c'est une force, a-t-il dit, « qui ne se dispense *que trop* elle même.» Étrange distraction ! *que trop* est un trait de scepticisme au milieu d'une profession de foi ; *que trop* est la prévision de tous les désordres qu'il faut attendre d'une puissance illégitime : *que trop* est un argument d'autorité. Le critique laisse partir ce mot qui renverse toutes ses idées, il ne s'en doute pas ! Il ajoute seulement, dans toute la sérénité de l'innocence : « Il n'y a donc qu'à répandre sur elle la lumière religieuse, afin que souveraine de fait, mais *nullement infaillible, elle sache se conduire elle-même dans l'avenir mystérieux* où elle entre. » Cette phrase est un gouffre d'absurdités au fond duquel je laisse l'auteur. Il me suffit d'admirer la candeur de ce : « Il n'y a qu'à répandre la lumière religieuse ! » — Cela est simple, surtout lorsqu'il est reconnu que l'infaillibilité spirituelle est un préjugé d'un autre âge ! Et cependant que penserait-on d'un homme qui dirait sérieusement : Jus-

qu'ici l'on avait cru l'organe du cœur nécessaire à la circulation du sang; jusqu'ici l'on avait vu dans le soleil le dispensateur universel de la lumière; erreur. Nous supprimons le cœur, et le sang n'en sera que plus riche; nous supprimons le soleil, et le jour n'en sera que plus radieux.

Notre auteur aurait-il le droit de rire de cette sorte de folie?

Il nous annonce ici qu'il lui reste à suivre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le dernier essor de l'esprit *si complexe* de M. de Maistre, et il assure que cet examen complétera et confirmera ses précédentes interprétations. Il se flatte, cette assurance n'est qu'une nouvelle illusion.

VI

Dans la seconde partie de cette longue critique, l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* associant les noms de Joseph de Maistre et de Lamennais, nous redit encore « l'urgente nécessité *d'armes nouvelles* pour la guerre philosophique, » qui les a jetés l'un et l'autre dans un rationalisme involontaire. Et il ajoute : « La révolution, *ce sphinx du bien et du mal, dont ils ne comprenaient pas l'énigme*, les avait étreints. Sans doute, ils ne croyaient rien changer au fond, mais de combien dépassèrent-ils la limite! » J'ai déjà fait justice de cette vision *d'armes nouvelles* et de ce *sphinx du bien et du mal*, et de ces hommes supérieurs devenus sa proie! Imbéciles Œdipes qui croient deviner l'énigme et *sans le savoir* dépassent toutes limites! On croirait que l'écrivain de la *Revue* pousse devant lui de pauvres intelligences énervées par l'habitude du scepticisme éclectique, n'apercevant plus les conséquences d'un principe, et arri-

vant fatalement au terme imprévu de leurs propres pensées! cela est amèrement ridicule... Par malheur, l'un de ces deux penseurs célèbres ne s'est pas tenu dans la vérité, ou ne le sait que trop. Mais ce n'est certes pas par défaut de tête, c'est par défaut de cœur, que l'abbé de Lamennais est tombé. Cet homme semble n'avoir trouvé que dans un sentiment de haine contre les errants tout ce qu'il a pu marquer d'amour pour la vérité; aussitôt qu'elle lui eut montré ses propres erreurs, il se tourna contre elle. Mais laissons là ce malheureux prêtre, dégénéré en jacobin, et trépassé de la mort animale d'un *solidaire!* Que désormais l'oubli s'appesantisse sur ce nom funeste!... Et qu'une salutaire épouvante représente sans cesse à la pensée cette terrible menace de l'Apôtre: « Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été faits participants de l'Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et des grandeurs du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, il est impossible qu'ils se renouvellent par la péniteuce, parce que, autant qu'il est en eux, ils ont crucifié

de nouveau le Verbe de Dieu, l'exposant à tous les outrages (1). »

Je reviens au comte de Maistre et aux *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Le critique reproduit dans l'examen de cet ouvrage une erreur qui lui est chère. Il envisage ce dernier chef-d'œuvre comme le terme d'un long développement de la pensée de M. de Maistre, successivement initiée par l'histoire et l'étude des lois du monde à la théorie de l'expiation, et s'élevant enfin jusqu'au problème fondamental de la théodicée.

J'ai démontré toute la fausseté de cet empirisme. M. de Maistre a la vue d'en haut, la vue d'ensemble, et c'est se moquer que de lui imputer ce travail de fourmi rationaliste. Les penseurs chrétiens reçoivent avec la foi les premiers éléments de toute doctrine. Pourquoi s'amuseraient-ils à rechercher inutilement ce que la foi leur donne en prévenant toute recherche? Par la Chute et la Rédemption, le nœud de toute question est dans la

(1) *Hebr.* VI, 4, 5, 6.

main du croyant catholique, par cela seul qu'il est catholique.

Ces deux grands faits publient la justice et la bonté de Dieu, en même temps qu'ils manifestent la liberté de l'homme et l'origine du mal.

Le problème de cette origine est, de l'aveu du critique, l'écueil de toutes les philosophies. Le matérialisme considère le mal comme l'effet nécessaire de la lutte des forces naturelles. Au point de vue du déisme ou de l'optimisme, il s'évanouit dans le principe de l'imperfection originelle. Kant le déclare rationnellement inexplicable. Schelling et Hégel arrivent à cette conséquence immorale de ruiner entièrement toute distinction du bien et du mal. « Tout cela, dit fort bien l'auteur, ne fait que découvrir l'insuffisance de ces grandes constructions métaphysiques... Jamais les hommes n'agiront et ne parleront comme si le mal n'était pas, car ils le voient; ou comme s'il était nécessaire, car ils le combattent ; ou comme si la méchanceté, l'envie, le parricide n'étaient que des imperfections. »

Le critique se montre ici en goût de vérité. Il

paraît admettre la solution chrétienne, le mal né de l'abus de la liberté, et l'épreuve laissée à l'homme pour remonter du fond de sa chute à la justice et à la gloire. Pourquoi se repent-il de ce bon mouvement, et ajoute-t-il : « C'est cette doctrine que Joseph de Maistre veut éclairer *en dehors de la théologie*, en lui trouvant dans les faits et dans les lois de l'histoire des rapports qui *la justifient aux yeux de la raison, lui ôtant de mystère autant qu'il est possible de lui en ôter.* »

On ne peut être « en dehors de la théologie, » selon le sens intentionnel de ces mots, sans être contraire à la théologie. Or rien n'est ici plus faux : la parole de M. de Maistre n'a de l'indépendance laïque que le vêtement; l'esprit en est parfaitement théologique. Il prétend à bon droit soutenir l'enseignement de l'Église, fort de son aveu et de l'exemple des plus saints apologistes, par un ordre de faits traditionnels ou historiques que l'école elle-même n'a jamais récusés.

Jamais l'Église, jamais la théologie n'a proscrit

l'effort tendant à répandre sur un mystère, hormis le jour faux, tout le jour possible, non pour *justifier aux yeux de la raison* ce qu'elle ne peut atteindre, mais pour lui apprendre, par le peu qu'elle atteint, à ne rien conclure contre ce qu'elle n'atteint pas.

L'homme, évidemment déchu, ne peut être tombé que de haut, d'un état primitif de sagesse et de science. Mieux qu'aucun monument de la tradition, le phénomène du langage atteste les lumières qui ont environné le berceau de l'humanité.

Qui n'a lu et relu ces pages mémorables où, prédécesseur sublime de Guillaume de Humboldt, l'auteur des *Soirées* répand sur cette question les idées les plus neuves, et qui portent si loin, que la philosophie de la linguistique n'aperçoit rien au delà. L'Auteur qui les loue, met son assentiment sous la protection d'un passage de M. Renan, qu'il est bon de citer. « Les idiomes les plus beaux, les plus riches sont sortis avec toutes leurs proportions d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même. Le génie suffit à peine aujourd'hui pour analyser ce que *l'enfant créa* de

toutes pièces et sans y songer. Loin de débuter par le simple, l'esprit humain débute en réalité par le complexe. (1) »

Calque médiocre et erroné des vigoureuses pensées du comte de Maistre, ces paroles énoncent l'incroyable hypothèse de *l'humanité enfant créant* à son insu, et sans la moindre assistance divine, une œuvre qui défie tout le génie analytique de *l'humanité virile!* Contradiction au bon sens, et contradiction involontaire au dogme antichrétien du progrès. Si l'on reconnaît à *l'enfant* sur *l'homme* une telle supériorité, que devient ce doux rêve de la perfectibilité indéfinie! Mais silence aux sophistes, voici la parole du maître.

« Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle *Parole*. Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe; il est aussi ancien que l'éternité... qui pourra

(1) *Histoire des langues sémitiques*, p. 96-98.

raconter son origine (1) !... Chaque langue, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine, et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles.. A mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie, qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science... D'où venait cette langue qui semble naître comme Minerve, et dont la première production est un chef-d'œuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié ! Nous écrierons-nous niaisement à la suite des docteurs modernes : *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue !* En effet, il en a fallu beaucoup, si elle s'est formée comme on l'imagine. Du serment de Louis le Germanique en 842, jusqu'au *Menteur* de Corneille et jusqu'aux *menteuses* de Pascal, il s'est écoulé

(1) Mich., v, 2 ; Isaï., LIII, 3.

huit siècles : en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare ; et pour peu qu'on veuille s'élever au-dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placerons-nous ces siècles dont nous avons besoin pour former cette merveilleuse langue? Si, sur ce point de l'origine du langage, comme sur une foule d'autres, notre siècle a manqué la vérité, c'est qu'il avait une peur mortelle de la rencontrer. Les *langues* ont commencé ; mais la *parole* jamais, et pas même, avec l'homme. L'un a nécessairement précédé l'autre ; car la *parole* n'est possible que par le *Verbe*. Toute langue particulière naît, comme l'animal, par voie d'explosion et de développement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état *d'aphonie* à l'usage de la parole. Toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE (1). »

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. Ier, p. 105, 117, 121. Voir encore le résumé des *Soirées* fait par le *chevalier :*

Le critique admire ces belles pages, mais c'est à regret qu'il exprime son admiration; il la tempère de cette sorte d'observations qui trahissent une malveillance que rien ne désarme.

« Nous découvrons ici, dit-il, l'étrange nature de cet esprit, *qui analyse peu*, *ne déduit point*, s'appuie d'une *érudition plus apparente que réelle*, mais en revanche, s'illumine par moments d'éclairs, et alors, voit très-loin. »

On en veut beaucoup à cette érudition de M. de Maistre, — « plus apparente que réelle, » — sans doute, parce qu'il manie sa science avec une aisance souveraine, et qu'il n'en laisse rien peser sur les épaules du lecteur. Plût au ciel que les Scaligers modernes, les collaborateurs ordinaires des *Recueils archéologiques* et de la *Revue des Deux-Mondes* s'exposassent à encourir un tel reproche! L'érudit de nos jours ne croit éviter le malheur d'être souverainement ennuyeux, qu'en folâtrant aux dépens de la religion. La science est,

t.. II, p. 98, où il est dit « que la dégradation de la parole est non pas le signe de la dégradation humaine, mais cette dégradation même. »

pour l'homme de génie, comme une monture hardie et docile, qui le porte en un clin d'œil partout où il veut. Elle semble, au contraire, s'accroupir malignement sur le cou de l'érudit vulgaire; elle le ploie, l'affaisse et l'écrase. L'empirisme myope, l'analyse, laborieuse, la déduction haletante sont les traits distinctifs de l'intelligence appauvrie. Que sert d'analyser, si l'on ne conclut pas, ou si l'on conclut mal? A quoi bon déduire, si l'on part d'une majeure fausse, pour en tirer une absurdité? Eh! laissez là, de grâce, ces fades remarques. Souffrez qu'un grand esprit *voie* les principes et ouvre les ailes.

« Nous n'avons pas à examiner, reprend notre auteur, si par ces considérations diverses, il a atteint son but, qui est d'établir, à l'origine des choses, un âge d'or où l'homme jouissait de la vision de Dieu... Nous voulons seulement constater que, selon sa pensée constante, *reprenant*, pour ainsi dire, le *dogme en sous-œuvre*, il le cherche, *ici comme ailleurs et à sa manière,* dans l'histoire générale et dans l'observation des lois de la nature. »

Quand le critique, sous une vaine formule de prétérition, sous-entend clairement qu'à ses yeux la démonstration de M. de Maistre n'atteint pas son but, l'on peut, sans hésiter, dire de cette démonstration comme de la ballade,

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

L'imputation de reprendre le dogme en sous-œuvre par une méthode antithéologique et aspirant à exclure la théologie même, est une maussade redite. Il ne s'agit ni de reprendre le dogme en sous-œuvre, ni de supprimer le mystère. L'extravagance le disputerait ici à la témérité. Le mystère est le voile qui couvre aux yeux mortels les démarches de l'infini. Il faut être aveugle d'esprit pour porter la main sur ce voile. Le dogme est l'énoncé immuable de la vérité mystérieuse qui surpasse toutes nos conceptions et qui les porte toutes.

Essayer de construire au-dessous et à la place de cette base suprême, est l'entreprise d'un fou. M. de Maistre n'est ni fou ni aveugle. Que veut-il donc quand, à l'exemple des plus anciens

apologistes, il cherche dans l'ordre dérivé la trace ou le reflet de l'ordre absolu? Atteindre comme eux quelque raison profonde qui chasse le doute sur la question des origines, et dissipe au fond de l'âme les nuages amassés autour de la foi (1).

« Ce procédé, poursuit-on, il l'applique plus hardiment encore dans son explication du péché originel. Plus tard, il nous dira combien il lui répugne d'accepter à la lettre le récit mythique de la Genèse... L'homme déchu a transmis son crime à

(1) « Il m'a toujours paru, dit M. de Maistre, que dans la haute métaphysique, il y a des règles de *fausse position* comme il y en avait jadis en arithmétique. C'est ainsi que j'envisage toutes les opinions qui s'éloignent de la révélation expresse et qu'on emploie pour expliquer d'une manière plus au moins plausible tel ou tel point de cette même révélation... Prenons par exemple, si vous voulez, l'opinion de la préexistence des âmes... Je vous déclare expressément que je ne prétends point adopter ce système comme une vérité, mais je dis, et voici ma règle de *fausse position :* Si j'ai pu, moi chétif mortel, trouver une solution nullement absurde et qui rend assez bien raison d'un problème embarrassant, comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité? » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 245-246.)

toute sa race : voilà le dogme. Comment cela est-il possible ? Comment imputer le crime du premier couple aux innombrables générations qui n'existaient pas encore? Là gît le mystère inconcevable. Eh bien ! Joseph de Maistre l'aborde avec son assurance accoutumée, et d'abord, *il écarte la question théologique de l'imputation* : « Elle reste, dit-il, intacte, » et il n'en parle plus. *Que met-il donc à la place ?* Une loi naturelle, l'hérédité. « Tenons-nous-en, dit-il, à cette observation vulgaire qui s'accorde si bien avec nos idées les plus naturelles : que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui. La règle ne souffre pas d'exception, elle est écrite sur toute les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très-clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. » Il y a des maladies héréditaires, des vices et des qualités héréditaires. Les maladies aiguës ne se transmettent pas, mais bien celles qui ont altéré

le tempérament, de même, les fautes actuelles sont personnelles, « mais si un homme s'est livré à de tels crimes..., qu'il ait altéré en lui le principe moral, vous comprenez que cette dégradation est transmissible, comme le vice scrofuleux et syphilitique. » « Ici encore, reprend l'auteur, *peu nous importe* que le raisonnement de notre ingénieux interprète soit *exact ou non. Il est clair qu'en écartant l'imputation il est sorti de la question qu'il s'était posée.* Le mystère n'était pas dans l'hérédité des imperfections, des maladies, des tendances morales, *choses assez connues;* il était et il reste dans l'hérédité de la coulpe, de la culpabilité, du péché, en un mot, hérédité que rien dans nos sentiments moraux, ni dans nos notions métaphysiques ne peut nous expliquer... Mais enfin, il lui fallait quelque chose de « plausible, » de rationnel, et il nous montre ici, par son exemple même, où *conduit l'exégèse*, et comment, en *cherchant l'esprit, elle efface insensiblement la lettre... Expliquer le surnaturel* par la nature, c'est le détruire. »

Expliquer le surnaturel, ce n'est pas le détruire,

c'est attenter soi-même à sa propre raison. Chercher au dogme une explication rationnelle, est littéralement insensé. C'est en ce genre de recherche et d'explication que consiste la témérité de l'exégèse qui n'efface la lettre que pour abolir l'esprit. Comment M. de Maistre eût-il pu mieux se garder de l'écueil, qu'en écartant dans la question de la chute le dogme de l'imputation? Or écarter n'est pas exclure. Et le critique trouve son compte à faire ici ces deux mots synonymes. Lorsque l'auteur des *Soirées* laisse le dogme qui est inaccessible en soi, ce n'est pas à dessein d'annuler le surnaturel sous une ironique réserve; le seul soupçon d'une telle perfidie est odieux. Il ne tente pas une explication naturelle de l'inexplicable surnaturel, et quand le critique lui reproche *d'être sorti de la question qu'il s'est posée,* il se trompe et l'accuse précisément d'être infidèle à un engagement qu'il n'a pas pris. Toute l'ambition du comte de Maistre se borne à faciliter la foi au mystère de l'imputation (inconcevable comme tout autre), en exposant des lois très-mystérieusement naturelles, dont l'application est évidente, sensible,

journalière, et que nous ne saurions, sous peine de folie, révoquer en doute. *Choses assez connues*, dit M. Binaut, — fort bien ! En sont-elles plus satisfaisantes pour la raison ? Tous nos sentiments moraux eux-mêmes souffrent-ils une analyse qui les justifie ? Notre aversion toute *naturelle* pour le fils d'un meurtrier, d'un homme pervers et flétri s'expliqne-t-elle raisonnablement ? Et notre âme, sondée dans ses replis les plus sensibles, nous donne-t-elle le mot de cette effroyable énigme qu'on appelle la guerre? Il importe beaucoup, n'en déplaise au critique, que le raisonnement de M. de Maistre soit exact, — et il l'est jusqu'à preuve contraire, — car les conséquences en sont décisives. Que si, en effet, je souffre, dans mon corps ou dans mon esprit, de l'abus que mes pères ont fait de leur liberté, je ne trouve pas là plus de justice, « à parler selon l'homme, » que je n'en vois dans le dogme de l'imputation universelle. Ces souffrances, ces dégradations héréditairement individuelles, sont autant d'imputations particulières, frappantes, incontestables, et pourtant profondément incompréhensibles. Si je ne me retenais

sur la pente raisonneuse, je me laisserais aller à les maudire, avec le dogme de la transmission du péché originel, comme révoltantes et absurdes: mais ce serait tomber en démence. La théorie de M. de Maistre n'a donc ni pour objet ni pour effet d'expliquer le surnaturel par la nature, mais de montrer dans la nature même une application vive de la loi surnaturelle. On ne comprend pas comment ses idées pourraient aller, comme l'assure le critique, à détruire la croyance au mystère de l'imputation; tous les exemples qu'il allègue, tirés de l'ordre naturel, n'étant qu'une exposition visible et une vérification certaine, quoique inconcevable, du grand fait primitif et du grand anathème. — Mais en vérité, quelle méthode peut être de mise auprès des esprits dévoyés? Si l'on s'en tient à la tradition, à l'Écriture, à l'autorité, ils crient à l'immobilité; ils déclament contre les ténèbres de l'aveugle foi. Si l'on descend dans une sphère où la raison puisse recevoir le court reflet de quelque haute lumière, ils accusent l'apologiste de *nouveauté* et *d'exégèse*: l'apologie pourtant est demeurée dans les termes

consacrés par les exemples les plus anciens et les plus autorisés.

La suite du péché, dans le monde, c'est la souffrance ; c'est l'effusion du sang humain, juridique et périodique, la peine de mort et la guerre: et la raison de cette loi de sang, c'est l'expiation. M. de Maistre, au sentiment du critique, serait le premier qui aurait, pour ainsi dire, sécularisé cette expression et l'aurait introduite dans la philosophie. Double distraction ; on oublie d'abord l'existence d'une profonde philosophie dérivée des plus anciennes traditions du monde ; on oublie la scolastique et ses grands docteurs. Et l'on ne songe plus que ce sombre mot d'*expiation* se laissait porter dans le champ même de la littérature, au siècle d'Auguste, sur les ailes fort légères de la muse d'Horace, témoin ces vers :

> Delicta majorum IMMERITUS LUES,

et :

> Cui dabit partes SCELUS EXPIANDI.
> Jupiter, etc...

L'auteur fait ici justice des sottes accusations que la doctrine de l'expiation a values au comte de

Maistre : « Bien loin, dit-il, de faire le panégyrique de la guerre et de la peine de mort, toute sa pensée repose sur ceci, qu'elles sont contre nature, et « absolument inexplicables par « les sentiments innés à l'homme. » C'est sur cela même qu'il s'appuie pour prouver qu'elles ne peuvent être qu'un châtiment, et de ce châtiment, il conclut de nouveau au crime primitif. *C'est donc encore ici dans l'histoire qu'il va lire le dogme.* » Pas du tout. Cette conclusion est un parfait contre-sens.

Encore une fois, voici le procédé de M. de Maistre. Le dogme étant donné, il part du dogme pour lire l'histoire : et la lecture de l'histoire lui montre le dogme en action ; confirmation vivante et universelle du mystère qui n'en reste pas moins un mystère.

« C'est par un homme, dit l'apôtre, que la mort est venue ; et c'est aussi par un homme que la résurrection des morts doit venir. Comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ (1). »

(1) *I Cor.*, xv, 21, 22.

Voilà le mot suprême de la vie : L'unité originelle et la solidarité; nous sommes un, dans un homme qui nous a perdus ; nous sommes un, dans un homme qui nous sauve. Si le crime du premier père enveloppe toute sa postérité, le sacrifice du second Adam, par sa miséricordieuse rétroactivité et son extension sublime dans l'avenir, embrasse toutes les générations humaines. Nous pouvons toutefois aggraver de nos propres fautes le poids de la faute primitive, et il nous est aussi donné d'ajouter aux mérites infinis de l'Homme-Dieu nos propres mérites, dons de sa grâce, qu'il veut bien nous attribuer. Nous souffrons tous du péché de notre unique auteur, nous souffrons de nos propres péchés et des péchés du prochain qui souffre des nôtres. Et tous nous profitons du sacrifice volontaire de notre unique rédempteur. Les mérites qu'il nous permet d'acquérir librement, nous sont comptés; — les fruits en sont acquis aux autres, les mérites d'autrui nous sont imputés à nous-mêmes. Donc, communauté de malheurs, de souffrances, ou de vertus. Ici une masse effroyable d'iniquités, trésor

de colère incessamment grossi, et l'homme trouvé absolument insolvable; là une mesure de vertus, pressée, entassée et qui déborde au-delà même des satisfactions individuelles, pour se jeter dans l'océan des *indulgences*. Voilà l'étroite chaîne qui lie entre eux tous les hommes; la loi du monde la plus mystérieuse et la plus manifeste; toutes les institutions humaines en portent l'empreinte. C'est *une vérité innée, dans toute la force du terme*, dit M. de Maistre; car elle commence avec l'homme, elle est en lui, elle est lui-même. Le critique souligne cette *innéité* et je ne sais pourquoi. Il note aussi le mot *réversibilité;* il veut y voir *la formule rationnelle du dogme*. La remarque est frivole. On n'est pas rationaliste, pour énoncer dans le style des jurisconsultes ce que l'Église appelle la communion des saints, et les autres parties de la doctrine. On n'est pas rationaliste, pour les offrir aux esprits affadis, devenus incapables de la parole théologique, sous des expressions usuelles, les seules qu'ils puissent porter, et toutefois, en tant qu'empruntées à la langue de la justice humaine, les moins indignes d'un ministère plus relevé.

Le critique qui conclut sans cesse à la légère, trouve un nouveau chef d'accusation (renouvelé plutôt que nouveau) dans le passage suivant des *Soirées*. C'est le sénateur russe qui parle ; personnage, selon le critique, toujours chargé des pensées un peu téméraires. « La solidarité, dit-il, la communauté des mérites, la réversibilité ne peuvent venir que d'une certaine unité originelle... Il s'est fait une certaine division, qui est le mal ; il y a une force contraire qui ramène à l'unité, et qui est le retour au bien... Lorsque la double loi de l'homme sera effacée, et que ses deux centres seront confondus, il sera un ; car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de dualité ? Que deviendra le *moi*, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, et que tous les esprits se verront comme ils sont vus, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur ? Une infinité de *spectres lumineux de même dimension*, s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux, c'est un seul spectre lumineux. » Le voilà bien près du

panthéisme, s'écrie notre auteur, et déjà courbé sur l'abîme; *mais il s'en aperçoit et recule aussitôt.*»

En admettant, ce qui est ordinairement très-faux, ici même fort contestable, que le sénateur exprime la pensée du comte de Maistre, on ne saurait souffrir les libertés que le critique prend avec elle. Il n'y a qu'un cerveau étourdi, à qui tout échappe et qui échappe à lui-même, qui arrive ainsi follement sur l'abîme et ne recule qu'au moment de tomber. Mais quand un homme tel que l'auteur des *Soirées* met à ses paroles une certaine restriction, il prévient ses lecteurs contre des méprises toujours faciles en métaphysique; il ne met pas un garde-fou pour retenir son propre esprit. Cela est ridicule. On ne se défend pas d'un entraînement au panthéisme par une précaution oratoire, on y court volontairement à moins d'être un sot.

Pour peu qu'on y réfléchisse, il est aisé d'apercevoir que, dans la phrase notée par le critique, il n'y a qu'une comparaison ingénieuse et qui ne souffre point qu'on en tire une rigoureuse consé-

quence. Si, par l'organe du sénateur, le comte de Maistre voulait que cette similitude fût prise au sens étroit, il ne parlerait pas de spectres lumineux *de même dimension*. Il se souviendrait que la diversité des mérites doit assurer à chacun dans la vie future des proportions différentes ; sa mémoire lui rappellerait les *diverses demeures* promises par le *Fils* dans la maison de son *Père*.

Le critique poursuit :

« Il répudie Spinosa, il en appelle à Malebranche :

« Je me garde bien, dit-il, de vouloir toucher à « la personnalité sans laquelle l'immortalité n'est « rien ; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en « voyant comment tout l'univers nous ramène à « cette mystérieuse unité. » Enfin, *comme pris de vertige*, il se réfugie dans sa foi ; seulement il oublie que *si cette ancre mord assez pour lui, elle pourrait bien ne pas retenir les autres*. Au reste, il lui arrive ici, ce qui lui est arrivé dans l'explication de la transmission du péché originel ; *le mystère est mis de côté.* »

Il n'y a pas de vertige à se replier sur *la foi*,

quand on se sent arrivé aux dernières limites de *l'intelligence*. De ce que d'autres briseront cette ancre de salut, qui est en même temps une ancre de raison, on n'en pourra déduire que leur démence. L'imputation *de mettre le mystère de côté* est insipide et fatigante. Le penseur catholique tient compte du mystère, et il en tient le principal compte; car la foi est le point d'appui de toutes les démarches de son esprit, qui le ramènent à la foi. Quand on s'élève dans les sphères de la vérité inaccessible, par quelques-unes de ces voies approximatives à l'infini, qui donnent certaines lumières sans procurer jamais la claire vue, il faut bien réserver le mystère, si l'on n'en risque l'explication, c'est-à-dire si l'on ne tente l'absurde et l'impossible. Or M. de Maistre n'a jamais eu de ces téméraires faiblesses, et comme il est faux qu'il mette jamais le mystère de côté, il est également faux qu'un vertige l'entraîne à laisser l'intelligence pour la foi, là où la foi est toute l'intelligence.

« Il nous montre toujours, continue le critique, une rédemption réciproque entre les hommes; mais la *rédemption par le Christ*, qui seule, dans

le christianisme, communique sa vertu à toutes les rédemptions secondaires des saints, est *laissée dans l'ombre ou à peine indiquée dans le lointain.* Croyant donc avoir éclairci la *théorie chrétienne, il en a réellement suggéré une autre.* On pourrait très-bien, d'après lui, se représenter tous les souffrants et méritants *comme rachetant l'humanité en vertu de l'unité d'où elle sort et vers laquelle elle tend;* tous les saints seraient des Christs, et le Christ Jésus n'en serait que la figure première, éminente, idéalisée pour le culte public. »

Rien n'autorise, rien ne justifie, rien n'explique l'énormité de cette conclusion ; c'est le bon plaisir d'une exégèse gratuitement et absolument erronée. Comment, sans aucun autre fondement que d'impertinentes conjectures, l'on ose affirmer que M. de Maistre laisse dans l'ombre le sacrifice unique, l'unique rédemption qui seule communique aux souffrances des justes leur mérite et leur vertu ! Et sur une audacieuse hypothèse, dont tout lecteur de sens sera renversé, on accuse le penseur catholique de suggérer une autre théorie que la *théorie chrétienne !* Rien désormais ne pourra

mettre un écrivain à l'abri des interprétations de la libre pensée, ni la clarté des idées, ni la splendeur du style, ni l'éclatante confession des principes, ni l'unité parfaite des témoignages qu'il aura laissés et leur invariable constance dans une affirmation identique, et l'accord d'une vie entière à ces vaillants témoignages. Voilà un penseur illustre en butte au soupçon, parce qu'il aura plu à un critique de le considérer à travers les nuages de son propre esprit, de l'envelopper de commentaires, et d'altérer de sophismes le texte le plus sincère! Comment s'imaginer que l'auteur des *Soirées* place la rédemption de l'humanité dans les souffrances d'êtres déchus et misérables et qui n'ont rien mérité que leurs souffrances? Comment prétendre que ce texte si clair autorise l'hypothèse du rachat de l'humanité par elle-même, *en vertu de l'unité d'où elle sort et vers laquelle elle tend?* Cette théorie qu'on prétend substituée à la *théorie* chrétienne, en quoi donc diffère-t-elle du christianisme? En quoi, de grâce, diffère-t-elle ici, de l'article du *Symbole* qui enseigne la communion des saints?

En quoi, de la doctrine de saint Paul, cherchant à accomplir dans son corps, pour le salut de ses frères, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ? Car Jésus-Christ permet que les saints ajoutent à sa passion, — oui, ajoutent quelque chose à l'*infini !* — pour établir fortement le libre concours de l'homme à cette œuvre de salut, qui n'a ses racines que dans le sang divin. Suivant l'interprétation de l'auteur, « tous les saints seraient des Christs, et le Christ Jésus n'en serait que la figure première et idéalisée ; » en d'autres termes, Jésus-Christ ne serait plus qu'un saint extraordinaire ou un mythe. Ce sont là de ces germaniques billevesées qui peuvent s'emparer du très-médiocre cerveau d'un Strauss ou d'un Baur, mais qui ne seraient jamais entrées dans l'intelligence vaste et profonde du comte de Maistre. Il y a là un genre d'erreur et d'absurdité qui répugne absolument au génie français, au génie du grand adversaire des sophistes, et qui eût provoqué la risée des hommes de son temps, croyants ou impies, plus francs dans l'erreur comme dans la vérité que ceux du nôtre.

VII

« Tel est cet essai de théodicée! » dit le critique avec une douce confiance, et il dit encore : « Est-ce tout, cependant? Avons-nous le dernier mot de l'énigme qu'il roule dans son puissant esprit? Non; mais ce dernier mot, cette explication définitive de sa pensée, nous allons le lire dans le *Onzième entretien, qui est assurément ce qu'une plume croyante a pu écrire de plus extraordinaire.* Ici encore, il est vrai, il aura soin de laisser la parole au sénateur, c'est-à-dire à un Russe, à un schismatique, un peu atteint même d'illuminisme, et de *cette précaution transparente* on a voulu conclure, pour atténuer tant d'audace, que Joseph de Maistre *n'avait point exprimé dans ces étonnantes pages sa pensée propre, mais bien celle de quelque illuminé. C'eût été une singulière façon de finir son livre. Sans nous arrêter à cette objection qui tombe d'elle-même,* tâchons d'analyser rapidement *ce morceau décisif qui donne la clef de tout l'ouvrage et nous explique tout l'homme.* »

Et je vais à mon tour analyser l'analyse de ce morceau décisif; et cette « objection qui tombe d'elle-même, » je veux la relever.

M. de Maistre dans une dernière lettre écrite à M. de Bonald en 1820 (4 décembre), disait :

« Je ne doute pas qu'à la fin *Nous* ne l'emportions (1) .. Mais il arrivera des choses extraordinaires qu'il est impossible d'apercevoir distinctement. Dans une de mes *Soirées de Saint-Pétersbourg, j'ai rassemblé tous les signes* (j'entends ceux qui sont à ma connaissance), qui annoncent quelque grand événement dans le cercle religieux (2). »

Il est donc vrai que M. de Maistre a pu mettre et a mis dans la bouche du sénateur quelques-unes de ses propres opinions; — mais faut-il s'en étonner? Entre un catholique et un Russe schismatique, sauf un seul point peut-être, la croyance n'est-elle pas conforme ? Et n'est-ce pas assez de cette conformité et de cette dissidence pour expli-

(1) Dans la manière de lire du critique, *Nous* ne voudrait plus ici dire : *Nous*, mais *d'autres que Nous*.

(2) *Lettres et Opuscules*, t. I, p. 504.

quer tout naturellement que les deux principaux personnages des *Soirées*, quoique séparés par un point, — mais un point abîme ! — se rapprochent sans cesse et, sur une infinité de questions libres et même douteuses, se touchent avec sympathie ? Ce serait se tromper à coup sûr, que de voir dans M. de Maistre un censeur inflexible et étroit de toute brillante hypothèse. On sent que les audaces de son ami lui plaisent : elles sourient à son goût naturel de l'indépendance ; elles ont en lui un interprète d'une bienveillante éloquence ; elles ne l'entraînent jamais. Et ce serait une erreur pire que la précédente, celle qui supposerait que les excès de pensée du sénateur, par cela seul qu'ils sont des excès, appartiennent en réalité au Comte. Il y aurait là une malveillance systématique, entée d'ailleurs sur cette présomption très-fausse, que les acteurs de ces *entretiens*, le sénateur T. et le chevalier de B. ne sont que des idées, et ne représentent rien de plus que les majuscules A, B, C, de certains dialogues de Cicéron. C'est un malheur et c'est une faute à qui entreprend la critique d'un ouvrage tel que les *Soirées*, de se tenir

à l'écart, et en dehors des cercles élevés, où les circonstances relatives à son origine et à sa forme ne sont pas restées inconnues. Et cependant, même en l'absence de tout détail biographique, il suffirait d'un peu d'attention pour s'apercevoir que ni le sénateur, ni le chevalier ne sont des signes métaphysiques ou des portraits de fantaisie. L'un d'eux, en effet, le chevalier, était M. de Bray, émigré, homme du monde et homme d'esprit, revenu en 1814 avec la Restauration, et chargé depuis lors de plusieurs missions diplomatiques (1) ; l'autre, le sénateur Tamara, plus tard converti, et mort catholique. Il n'eût sans doute

(1) Il y a ici quelques inexactitudes biographiques à relever. Un cousin du *chevalier*, parent aussi de l'auteur de ce livre, M. le baron de Bray, nous a donné sur l'interlocuteur des *Soirées*, les documents suivants :

Le chevalier, depuis comte de Bray, d'une très-ancienne famille de Normandie, né à Rouen vers la fin de l'année 1765, d'abord chevalier de Malte, entra plus tard dans les bureaux des Affaires étrangères sous le ministère du comte de Montmorin. Attaché à l'ambassade française près la diète de Ratisbonne, il se retira du service au moment où la Révolution éclata. Il voyagea alors en Allemagne, en Suisse, et dans le nord de l'Europe Une grande partie de ses biens fut confisquée. Il figura de nouveau comme chargé

pas été difficile à M. de Maistre de se créer des interlocuteurs *philosophiques*. Français de race et d'idées, il aurait bien imaginé un chevalier de B; son goût pour la Russie, la connaissance profonde qu'il avait acquise des qualités et des défauts de l'esprit russe, lui eût aussi suggéré quelque idéal analogue au sénateur T. Mais ce qu'il n'aurait pu inventer, ce qui se rencontre à tout moment dans les discours de l'un et de l'autre, ce sont ces traits caractéristiques, ces particularités anecdotiques ou morales, qui dénoncent une existence réelle, et donnent comme le signalement d'une physionomie à part, personnelle, originale. Et à ne consi-

d'affaires de l'Ordre de Malte, en 1797, près la diète de Ratisbonne. Ses liaisons avec MM. de Montgelas et de Rechberg le firent entrer au service de l'électeur de Bavière, qui l'envoya d'abord comme chargé d'affaires à Berlin, puis, comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg; plus tard en 1822, à Paris; enfin à Vienne, poste qu'il ne quitta que pour se reposer dans ses terres de Bavière, où il mourut en septembre 1832. — Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *Voyage aux salines de Saltzbourg et de Reichenhall et dans une partie du Tyrol et de la haute Bavière.* — Paris et Berlin, 1807, et Paris, 1825. — 2° *Essai critique sur l'histoire de Livonie.* — Dorpat, 1817, 3 volumes in-12.

dérer que la plus sérieuse de ces deux figures, ce n'est certes pas une abstraction, un simple *possible*, ce personnage qui représente au vif les errements troublés d'une âme religieuse et d'une intelligence supérieure trop à l'étroit dans une Église prostituée au czar, amusant sa faim de vérité aux appâts d'une gnose trompeuse, et demandant aux stériles spiritualités du martinisme, à l'*Homme de désir*, au *Nouvel homme* (1), l'aliment qu'elle ne sait plus trouver dans la simplicité de l'Évangile. Évidemment la part qui lui est faite dans le dialogue est bien la sienne et M. de Maistre ne lui prête que son style. Ce qu'il dit, tombe naturellement sous cette laconique censure : *Pulchra*, *nova*, *falsa*, du vrai, du faux mêlé de vrai, des choses spécieuses et des choses hasardées ; et l'on veut que ce mélange soit du propre fonds de M. de Maistre ! .. Est-ce donc parce qu'il l'attribue à un autre ?... Ah ! que *ce grand homme de bien* serait touché de l'estime qu'on fait de sa bonne foi ! et comme il rendrait

(1) L'*Homme de désir* et le *Nouvel homme* sont deux ouvrages de Saint-Martin *le philosophe inconnu.*

grâce à cette critique cyniquement ingénue, qui, sans songer à mal, le croit capable de déguiser sa voix pour répandre des opinions suspectes, et ne s'imagine pas que l'honneur souffre de ces traits à la Voltaire ! L'injure ici est gratuite comme l'hypothèse; car enfin si ces entretiens sont de pure invention, si le sénateur n'est qu'un prête-nom, pourquoi M. de Maistre ne laisserait-il pas uniquement à sa charge les passages d'expression un peu provocante, où choppent sans cesse ces scrupuleux ou ces philanthropes, qui tiennent toute pensée neuve pour une témérité et ameutent toujours je ne sais quelles vaines sensibilités contre l'intégrité des doctrines ? Pourquoi prend-il le rôle d'interprète de la hideuse mission du *bourreau*, tandis qu'il accorde au sénateur ces sublimes considérations sur la *guerre*, si ce n'est, qu'en fait, lui-même a eu cette vue sur le *bourreau*, et le sénateur cette vue sur la *guerre*, devenue à nos yeux la propriété exclusive du génie qui l'a développée avec tant d'éclat ? Si la théorie du grand écrivain sur l'hérédité, la solidarité, la réversibilité, est aussi contraire à la lettre du dogme qu'il importe à quel-

ques-uns de le prétendre, comment ne va-t-il pas au-devant des défiances théologiques, en prêtant ses idées, soit au chevalier un peu étourdi, soit au schismatique théosophe un peu rationaliste? Il n'y songe pas, et pourquoi? De deux choses l'une, ou l'hypothèse du critique est absolument fausse, ou il faut tour à tour flétrir dans M. de Maistre et la déloyauté qui s'abrite sous la parole d'un étranger, souvent sans raison suffisante, et l'imprévoyance qui n'apercevant pas les suites de sa parole, parle à ciel ouvert, quand elle se devrait couvrir. Il est clair que le critique se trompe, et qu'il se trompe d'une façon peu commune.

Quel lecteur intelligent et sérieux admettra jamais, sur ces frivoles données, que le comte de Maistre est, ou ce lâche et banal politique qui n'ose pas affirmer en son propre nom tout ce qu'il tient pour vrai, ou cet esprit vague et débile qui marche au hasard, mené en aveugle à la laisse d'idées dont il ne voit pas le bout?

S'il fallait une preuve décisive pour établir que, dans ce fameux *Onzième entretien*, non plus que dans les précédents, M. de Maistre ne prend pas

son ami pour l'organe de ses opinions *avancées*, on la trouverait dans les paroles excessivement complaisantes du sénateur sur le développement des sociétés bibliques et l'utilité de leur action. Si l'on suppose le comte de moitié dans cette complaisance, il faut supposer que, par ce misérable détour, il veut infirmer d'avance la réponse orthodoxe qu'il prépare; il faut supposer encore qu'il lui plaît ici de contredire aux sentiments de répugnance qu'il a témoignés toute sa vie, soit dans ses lettres particulières, soit dans ses écrits publics, contre ces pernicieuses sociétés. Voilà de ces difficultés que le critique *tourne* sans peine. Il passe outre, il analyse les paroles du sénateur, et les dénature en les outrant. Le chrétien helléno-russe croit apercevoir certaine analogie de destination providentielle entre la traduction des Septante juifs et la propagation de la Bible par les associations protestantes; il remarque, à ce sujet, certaine similitude dans le sentiment qu'éprouvaient jadis les vrais israélites et celui que les catholiques éprouvent aujourd'hui. « Je sais, ajoute-t-il, que Rome ne peut souffrir la Société

biblique qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le christianisme. Cependant, qu'elle ne s'alarme pas trop. Quand même la Société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui, certes, se doutaient fort peu du christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs, ils ont bien d'autres occupations; mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare les différentes versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe) qui *chassera le doute de la cité de Dieu*, et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir. »

Or voici la clef de ce passage telle que le critique nous la donne :

« En distribuant dans le monde entier, en traduisant dans toutes les langues nos livres saints, (ces sociétés) ne semeraient-elles pas, à leur insu et au nôtre, *les germes d'une vie nouvelle* qui doit mûrir sur toute la surface de la terre? N'est-ce pas aussi, enfin, comme la propagation des Septante, *une vaste préparation par l'Évangile à quelque chose qui ne sera plus lui*, *mais qui sortira de lui?* »

Si c'est là le vrai sens du passage précédemment cité, il faudra dorénavant chercher dans les mots autre chose que ce qu'ils contiennent. Si l'on accorde quelque apparence à des interprétations de ce genre, écrire, convenons-en, ne sera plus que l'art de donner le change sur ses vrais sentiments. La langue vulgaire se transformera sans le vouloir en un vaste chiffre où les habiles liront seuls ce qu'il est expédient de lire. Le plus pénétrant sera celui qui, dans une suite de propositions, saura prendre le sens le plus contraire à leur énoncé. Or j'aime mieux croire le critique livré à d'étranges éblouissements, que d'attribuer à des gens d'honneur cette pratique d'une méthode abjecte et fourbe. Rien,

par exemple, dans les paroles même les plus risquées du sénateur, rien n'autorise à trouver l'hypothèse d'une préparation par l'Évangile à quelque chose qui sortira de lui, mais qui ne sera plus lui. Outre que les livres saints promettent au Testament Nouveau une durée qu'ils n'ont jamais assurée au règne de la Loi, quel homme de sens ira s'imaginer que la vérité du passé, qu'il reconnaît encore comme la vérité du présent, va tourner, à l'avenir, en un je ne sais quoi qui ne sera plus cette vérité? Et remarquons bien qu'il n'y a pas ici à prétexter de la synagogue remplacée par l'Église; car ce qui fut la vérité de la synagogue est encore la vérité de l'Église. C'est toujours le même Dieu, la même parole, la même tradition. L'unique point de contradiction est dans la personne du Sauveur, devenue, selon les termes prophétiques, la pierre de scandale pour la chute des uns, la pierre angulaire pour *l'édification* des autres. Et le Rédempteur lui-même, qui anéantit par sa mort Jérusalem et la synagogue, atteste cependant l'unité constante de la vérité, quand il dit : « Je ne suis point venu détruire la loi, mais l'accomplir. »

La loi était incomplète en tant que figure; incomplète en ce sens que la vérité de Dieu et sa parole y demeuraient enveloppées, sous la garde jalouse d'un peuple charnel. Aussi les textes sacrés en annonçaient-ils l'évolution définitive par l'avénement du Messie ; mais jamais l'idée de la vérité *à temps*, qui n'était pas hier, qui est aujourd'hui, qui cessera demain, jamais une telle idée ne fut accueillie de la sage antiquité : c'est une folie toute moderne et dont il faut absoudre le sénateur martiniste.

Le critique, enchérissant encore sur la licence de son commentaire, ne craint pas d'ajouter : « On vient de lire *le testament* de Joseph de Maistre... (1) A ces aventureuses prévisions du

(1) Le livre des *Soirées* est inachevé, et cependant on ne saurait le regarder comme le dernier écrit de M. de Maistre; cela résulte des paroles mêmes du dialogue final : « Je dormirai en paix dans cette barque qui cingle heureusement à travers les écueils depuis *mille huit cent neuf ans.* » (*Soirées*, t. II, p. 296.)

Ce prétendu *testament* de Joseph de Maistre est donc daté de 1809 et assurément cette date est historique, n'en déplaise aux critiques qui peuvent avoir intérêt à la tenir pour fictive.

sénateur, le comte, *pour rester aussi dans son rôle*, oppose quelques vagues conseils de prudence; mais, après tout, *pourvu qne l'autorité soit sauve, et que rien ne se fasse par voie d'hérésie*, il salue lui aussi ces espérances de rénovation catholique. » Ici l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* glisse adroitement le conseil de relire les principaux ouvrages du comte, « *à la condition sur laquelle*, dit-il, *nous avons si souvent insisté*, de faire abstraction de tout ce qui est en lui *préjugé d'éducation*, *ressentiment politique*, *passion*, *saillie*, *hésitation même*, bien facile à concevoir en si grave matière, et l'on y verra partout, dès qu'il se livre à son inspiration propre, ce pressentiment plus ou moins explicite, plus ou moins enveloppé, d'une évolution extraordinaire dans le catholicisme. »

« Ici, ajoute encore le critique, au moment de conclure et presque en présence de la mort, il *ose davantage*, il ouvre, pour ainsi dire, *toutes les écluses à sa pensée qui veut s'épandre*. »

Quelle naïveté charmante dans cette recommandation d'adopter la méthode nouvelle pour relire

le grand écrivain! Lisez comme le critique, afin de juger comme lui! Écartez, à son exemple, comme préjugés d'éducation, ressentiment politique, passion, saillie, hésitation, les faits les plus décisifs et les arguments les plus péremptoires contre ces merveilleuses *leçons* d'un texte qui s'en étonne! Notre auteur est-il donc tellement libre de tout cela : préjugés, passions ou ressentiments, qu'il ne craigne pas que de tels motifs se retournent contre lui pour invalider sa critique? Mais, en définitive, tout est pardonnable quand le critique parle *ex seipso.* Ce qui demeure sans excuse, c'est qu'il impose encore ici à M. de Maistre, cette monstrueuse niaiserie d'accepter toute nouveauté *pourvu que rien ne se fasse hérétiquement et que l'autorité soit sauve;* en d'autres termes, que par la voie de l'autorité et en évitant l'hérésie, on détruise l'autorité par l'établissement de l'hérésie suprême, soit quelque chose sorti de l'Évangile et qui n'aura plus rien de l'Évangile !

Le critique se met en devoir de développer son hypothèse des hardiesses du comte de Maistre,

croissantes aux approches de la mort, et ouvrant enfin *toutes les écluses à sa pensée.* Voyons les effets de cette terrible inondation.

« Qu'est-ce donc enfin, pourra-t-on se demander, que « cette révélation de la révélation » qu'il montre aux horizons prochains ? Sera-ce une nouvelle apparition visible de la divinité? Sera-ce plutôt un élargissement doctrinal qui, préparé par les travaux du génie et autorisé par ce *sens chrétien progressif* (1) dont parle Moelher, unira par leurs affinités naturelles la science et la religion, » et mettra plus à l'aise l'esprit moderne qui « s'agite contre les barreaux de sa cage ? » Peu nous importe *les conjectures qu'il a pu faire à ce sujet* (2). Toujours est-il qu'il s'agit, on l'a vu, de ce qu'il appelle, « une sage exégèse » des Écritures, et ce qu'il entend par là, à en juger par le reste, n'est pas peu de chose.

(1) Ce sens chrétien *progressif* n'a rien qui contredise l'existence de l'autorité, il ne vit que par elle. On ne *progresse* que par l'*infaillibilité*.

(2) *Peu nous importe, etc.*, est bientôt dit : il nous importerait beaucoup, au contraire, d'examiner sérieusement ces onjectures.

Sous le récit littéral, il est temps, selon lui, de chercher une vérité plus pure, et un sens plus spirituel. Le paradis terrestre, Babel, la descente aux enfers, tout l'anthropomorphisme physique, *tout le mythisme de l'Ancien et du Nouveau Testament* sont à détruire par une plus libre interprétation, de la même manière que *saint Paul a détruit le mosaïsme;* de la même manière qu'Origène, avec sa méthode allégorique, était en train déjà, au IIIe siècle, de *transformer prématurément le christianisme.*

Il faut en même temps « nettoyer » le polythéisme, montrer que « les traditions antiques sont toutes vraies, *établir la concordance de toutes les religions et trouver ainsi la religion universelle, le vrai catholicisme* (1). Ce sera la troisième manifestation de l'ordre divin, la seule qui puisse « fonder la grande unité. » *Car le*

(1) Toujours le même renversement de sens. Il ne s'agit, pas même ici, de *trouver* la religion universelle, mais de *prouver* par la connaissance plus profonde des religions de l'antiquité et des traditions du monde, que le christianisme catholique est bien *cette religion universelle.*

christianisme n'avance plus. L'Hébreu prenait la figure pour la réalité, il en avait le droit. *Chaque forme de la vérité est légitime en son temps; de même que le voile s'est déchiré pour lui*, il se déchirera pour nous. La loi ne sera pas abolie, mais accomplie, et le pas franchi du juif au chrétien n'aura pas été plus grand que ne sera celui *du vieux chrétien au nouveau catholique*. Voilà l'*unique sens* du Onzième Entretien. Et maintenant s'il faut résumer toute la signification des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, nous pouvons bien dire que les théories « plausibles » et les explications « rationnelles » essayées dans ce livre, ne sont autre chose qu'une ingénieuse et quelquefois puissante tentative de Joseph de Maistre pour préparer cette sage exégèse. »

Une telle analyse peut-elle être sincère?... Il faut tordre le texte des *Soirées* pour en tirer ces étonnantes absurdités. Fidèle à son odieux système d'imputation sans preuves, l'auteur persiste à faire M. de Maistre responsable de toutes les vues du sénateur, qu'il surcharge encore de ses propres témérités. Une telle licence ne se peut

souffrir. Qu'il reprenne au plus vite ce qui lui appartient ici, à lui-même, d'erreurs, d'hérésies et d'ignorances. Car le sénateur est profondément chrétien, et ce qu'on lui fait dire de l'anthropomorphisme, du mythisme des deux Testaments, cette négation qu'on lui prête de la parole de Dieu, de la personne et de la divinité du Christ, c'est ce qu'il repousse avec horreur! — Le sénateur est homme de sens, et il rejette dédaigneusement la fable *de la destruction du mosaïsme par saint Paul.* Est-ce en effet à la mort de Paul que le voile du temple se déchire en deux? Est-ce à la résurrection de Paul que les corps des saints, sortis de leurs tombeaux, apparaissent dans la ville sainte? Est-ce au nom de Paul qu'on prêche le baptême, la rémission des péchés, l'adoration en esprit et en vérité? Est-ce Paul qui est Dieu, fils de Dieu, le Verbe fait chair et non Jésus?... Jésus crucifié, l'unique science de Paul! — Le sénateur est savant, il sait l'anathème porté contre les opinions origénistes sur la préexistence des âmes et la réintégration finale; mais il sait aussi qu'Origène est une des

antiques lumières de l'Église, et que, pour lui attribuer ces essais de transformation du christianisme en allégorie, il faut ignorer ses combats contre la Gnose en faveur de la vivante humanité de Jésus, et sa puissante réfutation du misérable sophiste, qui alors s'appelait Celse, qui depuis ne cesse de reparaître sous des noms divers ; car ce sophiste ne meurt jamais. — Le sénateur ne considère pas la recherche des vérités enfouies sous les ombres du polythéisme comme une œuvre de l'avenir (car pour lui, Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Augustin, Théodoret sont mieux que des noms) ; il ne cherche pas, dans cette étude, la concordance éclectique de toutes les religions, *la religion universelle*, *le vrai catholicisme;* mais il voit, dans le christianisme, le retour divinement accompli de toutes ces vérités à leur centre, leur pleine restitution dans la lumière et l'unité. — Le sénateur peut bien dire : « Il n'y a plus de religion sur la terre ; » car ce mot a du sens, mais il ne dira pas, que je sache : « Le christianisme n'avance plus, » ce qui est contradictoire ; car la vérité absolue et immuable ne saurait avancer ;

c'est nous, qui n'avançons plus vers elle; et dites-moi, de grâce, est-ce la faute de la vérité ou la nôtre? — Le sénateur est quelquefois hardi, jamais banal, jamais il ne déraisonne. Il répudie cet axiome d'une insupportable niaiserie: « Chaque forme de la vérité est légitime en son temps. » Il répudie cet autre non-sens: « De même que le voile s'est déchiré pour eux, il se déchirera pour nous: » car il est clair que s'il faut que le voile se déchire encore, c'est comme s'il était intact. Pour que ce déchirement ait un sens, il faut qu'il n'ait lieu qu'une fois, et qu'alors toute lumière se fasse, dont le monde est capable; et qui ne voit cela, est hors du bon sens. — Le sénateur est logicien, et il se gardera de dire: « La loi ne sera pas abolie mais accomplie; » s'il est vrai qu'il vienne de prophétiser *quelque chose qui sortira de l'Évangile et qui ne sera plus l'Évangile*. — Ce n'est donc pas au sénateur, moins encore à M. de Maistre, c'est au critique seul que tant de paradoxes et de sophismes antichrétiens doivent revenir. « Voilà, nous dit-il avec assurance, l'*unique sens* du Onzième Entretien. » — Quand on lit

ainsi, c'est qu'on ne sait plus lire, ou qu'on est décidé à ne plus lire que soi-même dans autrui.

Car tout répugne à cette leçon; la conscience, l'esprit et la lettre. Ce que le sénateur entend par la *grande unité* vers laquelle seront ramenés les dissidents, c'est l'unité chrétienne, et ce que le comte de Maistre entend, ce qu'il a toujours entendu par cette unité, c'est l'unité catholique dans la communion de l'Église romaine : ses écrits et sa correspondance en font foi. Quatre ans avant sa mort, il écrivait de Saint-Pétersbourg au général de la Compagnie de Jésus, à Polotsck : « Par quelle étonnante merveille arrive-t-il aujourd'hui qu'une foule de personnes également distinguées par l'esprit et par la moralité aient fait tout à coup ce grand mouvement de *conversion* vers la *grande unité ?*... Tous les esprits religieux, à quelque société chrétienne qu'ils appartiennent, sentent dans ce moment *le besoin de l'unité sans laquelle toute religion s'en va en fumée*. C'est déjà un grand pas ; mais *que cette unité ne puisse s'opérer que par nous, c'est une vérité qui, tout incontestable qu'elle est*, ne peut cependant pas être admise sans

une longue et terrible résistance (1). » Dans une lettre, de la même année, où il parle du profond mépris des Russes *illuminés* pour leur clergé et de l'attrait qui les porte vers les mystiques catholiques, il rapporte ce mot très-frappant d'un grand ennemi de l'Église : « Ce qui me fâche, c'est que tout cet illuminisme finira par le catholicisme (2). » Si l'on veut bien rapprocher ces lignes, datées de 1816, du célèbre passage des *Considérations sur la France* dictées en 1796, il sera aisé de se convaincre que le comte de Maistre n'a jamais varié sur le sens de la grande unité. — Le sénateur n'est pas aussi net sur ce point. Et quoi de moins surprenant ? Né dans le schisme, bercé d'illuminisme et de théosophie, détourné de toute idée d'autorité spirituelle par le dégoût d'un clergé qui ne lui représente que des popes ignares et des valets mitrés (3),

(1) *Lettres et Opuscules*, in-8°, t. I. p. 402.

(2) *Lettres et Opuscules. Lettre au comte de* ***, p. 341.

(3) Il faut se rappeler ce cri de l'archevêque de Mohilew, ce cri d'archevêque ! en voyant passer l'empereur : « Voilà mon pape à moi ! » Voilà aussi un prélat selon le cœur de tous les Césars ou Czars possibles ! Ce modèle de servilité avait nom : Siestrencewitch-Bohusz.

il rêve en liberté, il rêve *une révélation de la révélation* et une mission nouvelle, il s'abandonne aux tromperies de l'exégèse et de la curiosité.

Ici l'on engage obstinément la responsabilité de Joseph de Maistre, mais sans raison valable. Fallait-il donc, qu'en prévision de ce soupçon gratuit d'une entente avec son ami, il rédigeât dans le sens d'une étroite orthodoxie ces libres expansions de l'esprit *étranger ?* — On allègue à l'appui de cette secrète connivence la brièveté de sa réponse et le vague de ses conseils prudents. S'agiter en tous sens et forcer sa voix est tellement de mode aujourd'hui, que la prudence a l'air mesquin et *collet-monté*. Et pourtant, la prudence, c'est la force contenue et calme de la raison. Et les paroles du comte, dans leur gravité simple, sont plus que suffisantes pour réprimer les brillantes hardiesses du sénateur. Elles mettent à néant ses aventureuses illusions, son engouement martiniste, sa confiance un peu puérile dans les explorations de la critique et de la science. A cette ambition de savoir que l'interlocuteur russe témoigne en disant : « Sans doute

rien ne nous manque pour le salut, mais du côté des connaissances divines il nous manque beaucoup, » le comte oppose l'argument le plus court et le plus solide, la stérilité à peu près certaine de ces grandes tentatives, ou la misérable disproportion du résultat à l'effort. L'infini demeure l'infini; tant de regards amènent l'éblouissement et non la lumière. De ces fières spéculations, de ces textes scrutés, contredits, remués sans cesse, il ne sortira que de plus doctes malaises et un orgueil plus souffrant. Nous ne pouvons guère prétendre ici-bas d'autre mérite que celui de la foi. Car si l'on excepte les rares communications de Dieu à des âmes de prédilection, VOIR n'est pas de ce monde. A l'heure où il nous sera donné de poser le pied sur l'autre rive, et seulement à cette heure, la pleine lumière se lèvera pour nous. Ce n'est, en attendant, que dans la barque de Pierre que nous pouvons traverser en paix le redoutable détroit qui nous sépare de la terre des vivants.

M. de Maistre a laissé sans réponse quelques points à relever dans le discours du sénateur : l'idée d'une révélation de la révélation, celle

d'une mission nouvelle, etc. Faut-il conclure de ce silence qu'il s'efface à dessein pour laisser le champ de bataille à des erreurs qu'il partage en secret? Faut-il dire avec le critique que l'hypothèse contraire (celle de la réalité personnelle du sénateur) étant la vraie, *c'est là une singulière façon de finir l'ouvrage?...* — Mais à quoi pense-t-on? Est-ce que l'ouvrage est fini? N'est-il pas de la plus sensible évidence que cet entretien est imparfait? Que la dernière réplique manque, que la parole meurt?.. Le critique n'a-t-il pas remarqué ces points funèbres? Ne sont-ils pas à ses yeux, comme les derniers soupirs de l'illustre écrivain?... Le monument reste donc interrompu, si ce n'est qu'on imagine que le comte ait simulé cette interruption fatale, se faisant un jeu d'écrire lui-même ce *cætera desiderantur*, que la mort est venue prendre au sérieux! Mais le critique s'est refusé d'avance ce précieux subterfuge. Il a reconnu déjà que *ces pages sont inachevées* (1); ce qui ne l'empêche pas

(1) C'est l'abrégé fidèle des dernières pages qu'il ait écrites et qu'il n'a pas mêmeachevées. »

de raisonner comme si l'auteur y eût mis la dernière main.

Je m'arrête enfin. Le lecteur jugera, par tout ce qui précède, à quelles manœuvres intellectuelles il faut descendre, pour contester au comte de Maistre la loyauté de son caractère, la sûreté de son intelligence et la sincérité de sa foi.

1863

III

DU RÉTABLISSEMENT
DE « LA LOI DE CONTINUITÉ DANS L'HISTOIRE. »

I

Satisfait de la méthode d'interprétation qu'il a suivie dans l'examen des écrits de M. de Maistre, le savant critique en généralise l'application, et prétend expliquer scientifiquement la manière nouvelle dont les bons esprits doivent considérer désormais le christianisme : la formule qu'il donne à sa découverte est celle-ci : *le rétablissement de la loi de continuité dans l'histoire.* Cela est d'une certaine visée leibnizienne, passablement ambitieuse ; mais que sortira-t-il de cette solennelle ouverture de bouche :

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

quelques erreurs assez banales entées sur des contradictions. Le christianisme, selon le critique,

n'est qu'un développement naturel des vérités divines, un progrès ou une certaine appropriation de ces vérités aux aptitudes humaines. Qu'une telle conception « alarme le croyant de l'immobilité, » le critique ne s'en émeut ni ne s'en étonne : il sourit de ces inquiétudes; elles expirent à ses pieds. Elles ne sauraient atteindre « le croyant du progrès religieux. » Il est ce croyant. Il croit à un progrès indéfini, fondé sur l'expansion de la tradition universelle. Or nous savons, sur son propre aveu, où va le progrès : à l'évanouissement successif des vérités successivement reconnues. La destinée qu'il fait à ces vérités emporte donc avec elle toute affirmation quelconque; mais il ne paraît pas s'en apercevoir. Sur la question préalable d'ailleurs, celle de l'initiation primitive de l'homme à la connaissance, il est d'une discrétion surprenante. Il lui suffit de prendre doucement en pitié « le croyant de l'immobilité. » Il ne discerne pas l'immuable de l'immobile, et dédaigne ainsi le premier caractère de la certitude : la permanence, ou l'identité à soi-même. Et pourtant il admet une tradition universelle comme point de départ

du progrès. — Il faut donc qu'il ferme résolûment les yeux, pour ne pas voir le dilemme qui lui barre le chemin. Si la tradition universelle a elle-même une base constante, cette base est la pierre de touche du *progrès*, et la doctrine *progressiste* se soumet au critérium de la vérité stable; en d'autres termes, elle abdique. Si, au contraire, la vérité n'est que dans le mouvement, il ne s'agit plus d'invoquer soit la tradition universelle, soit le développement de cette tradition : le progrès a fait justice de toutes ces vieilleries, le temps les a balayées, livrant tout à l'éternel *devenir*. De quelque côté que l'on tourne la pensée du critique, on la trouve boiteuse. Le progrès continu et la tradition ne s'accordent pas ensemble et ne se laissent pas mener de front; entre eux il faut choisir. Donc, ou ce progrès avec la liberté des abîmes, ou la tradition avec la discipline tutélaire d'une vérité immuable; c'est une nécessité logique à laquelle l'intelligence ne peut échapper. Vers la fin du Onzième Entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le sénateur dit au sujet du renouvellement prochain de la science :

« L'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies; que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il suffit de les *nettoyer*, pour ainsi dire, et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. »

Selon ses habitudes d'interprétation, le critique s'empare de ce texte, le développe à contre-sens, et le pousse aux derniers excès. Et déjà il croit pouvoir dire: « Le christianisme est relié à l'antiquité. Il était en elle et elle s'est fécondée en lui. » Goutte de vrai perdue dans une pleine coupe d'erreur! — On ne peut pas dire le christianisme *relié à l'antiquité*, par cette excellente raison, que ce n'est pas la Vérité qui est reliée à l'homme, mais l'homme qui l'est à la Vérité. Le christianisme était-il dans l'antiquité? Oui, jusqu'à un certain point, et pourvu que l'on ajoute: Il était avant l'antiquité. L'antiquité s'est-elle fécondée en lui? — Il faudrait dire, — sauf le pélagianisme de l'expression, — l'antiquité s'est réformée et régénérée en lui. Le christianisme est antérieur et intérieur à l'anti-

quité, parce que le christianisme en tant que lumière divine est à l'origine du temps, et que l'homme n'a jamais été entièrement abandonné à ses ténèbres. « Tous les dogmes, nous dit-on, reposaient déjà dans les croyances, les cultes et les mystères de l'antiquité ; » proposition vague, et qui se prête aux plus mauvais sens. Est-ce donc dans les sanctuaires d'Eleusis, dans les solennités de la grande mère des dieux, dans des cultes extravagants, infâmes et cruels, qu'il faut chercher le type primitif du vrai sacrifice et de la vraie religion? — Mais c'est mettre le principe de la Vérité dans la corruption de la Vérité, le principe de la vie dans l'adultération même de la vie ! On ajoute avec une rare présomption : « Dès lors le point de vue historique est changé, et le dogme transporté sur une autre base. » — L'homme est toujours libre d'accommoder l'histoire et le dogme à la fantaisie de ses erreurs, sauf à répondre de sa liberté devant la justice et la science.

« Il est donc bien vrai qu'il n'y a qu'un seul Jupiter, qui est le Dieu suprême. Il est bien vrai que le christianisme, lorsqu'il apparut, n'était

point nouveau, si ce n'est par le personnage divin en qui il se réalisait, c'est-à-dire par sa forme historique ; il est bien vrai que tous ses dogmes reposaient déjà dans les croyances, les cultes et les mystères... L'antiquité était dogmatiquement chrétienne, quoique sous des personnifications diverses. »

Inextricable mélange de vrai et de faux, où l'ivraie étouffe le froment! — « Il n'y a qu'un seul Jupiter qui est le Dieu suprême : » *Oui*, dans l'origine, en remontant à la notion primitive de Zeus, Jovis, Jéhovah : — mais plus tard, *Non!* quand, tout à la fois père et mère des Dieux, principe générateur de toutes choses ou plutôt substance même de tout ce qui est, de tout ce qui se meut, — *Jupiter est, quodcumque vides, quodcumque movetur*, — Jupiter devient le symbole du plus grossier panthéisme, et, dans la théologie des poëtes, le nom divin de toutes les erreurs, de toutes les passions, de tous les vices de l'homme. — Quel rapport entre la vérité primitive et cette prostitution de la vérité !

On peut dire : « le christianisme, lorsqu'il apparut, n'était point nouveau. » Il est vrai, car il fut annoncé dès les premiers jours du monde, et la tradition de la promesse, particulièrement conservée par le peuple juif, n'est pas demeurée non plus sans témoignage dans la gentilité ; mais il est impossible d'ajouter, sans offenser la raison et la foi : « Si ce n'est par le personnage divin, en qui il se réalisait ; » ce qui permettrait de supposer des incarnations précédentes en différents personnages historiques, christs eux-mêmes, et non plus simples figures ou sataniques imitations du Christ divin, qui, lui aussi, ne serait, après tout, qu'une forme supérieure de l'humanité divinisée, et non plus le Dieu fait homme, fils unique de Dieu, le Verbe du Père. Admettez cette interprétation *historique* du christianisme, et dites-nous, si vous l'osez, qu'il y a encore là un christianisme.

C'est la même négation du divin, qui, sous des apparences d'interprétation largement compréhensive, dicte ces assertions si malignes et si fausses : « Tous ces dogmes reposaient déjà dans les croyances, les cultes et les mystères de l'antiquité. »

Quels dogmes ? Est-ce celui de la Trinité ? Est-ce celui de la création ? Celui de la résurrection de la chair et de la vie future, celui du péché originel émanent-ils des doctrines qui enseignent la préexistence des âmes et leurs migrations à l'infini et le cercle des révolutions du monde dans une perpétuelle alternative de mort et de renaissance ?... Jamais l'antiquité païenne n'a soupçonné les mystères de la Trinité divine et de la création *ex nihilo*. Elle n'a jamais admis qu'un *démiurge*, opérant sur une matière existante de toute éternité. Elle s'est toujours égarée entre le Panthéisme et le Dualisme, incapable de concevoir l'unité et la personnalité divine, la Toute-Puissance Créatrice et la Providence qu'elle ne distingue pas du *fatum* : la justice de Dieu, l'origine du mal et la voie véritable de la délivrance de l'âme lui sont absolument voilées. Autant il est vrai de dire avec Tertullien que l'âme de l'homme est naturellement chrétienne, car cette pensée suppose la vérité préexistante à ce qui vit en elle et par elle, et son indomptable vitalité au fond même de nos misères spirituelles, autant il est absurde de prétendre que

l'antiquité est *dogmatiquement* chrétienne. Car c'est supposer que tous ces dogmes tronqués ou pervertis dont se compose le symbolisme païen, ces débris de la tradition viciée au souffle des démons, ces horribles détritus de doctrines, ne sont que l'expression successive et légitime de la vérité allant à son but (et à quel but?) par l'erreur! Aussi bien pourrait-on soutenir que le mensonge est le principe de la vérité; que la dissolution est non pas la fin, mais le commencement des dogmes; et que l'horreur ténébreuse des sépulcres est l'introduction naturelle à la vie.

« L'antiquité, ajoute le critique, était *donc* déjà fort préparée, par ses propres pensées, et indépendamment de toute influence juive, à recevoir le christianisme. » Voilà un *donc* fort peu légitime. Des assertions hardies, mais légères, ne sauraient l'autoriser. Or le contre-pied de tout cela est le vrai. L'antiquité, malgré les lumières de la loi naturelle soit quelques fragments retenus de la révélation primitive, était si mal préparée à l'apparition de la vérité sur la terre, que, si l'on excepte un petit nombre d'*hommes de bonne volonté*, aus-

sitôt qu'elle se montra, elle parut ennemie et fut persécutée : *cum odio suî cepit veritas, simul atque apparuit, inimica esse,* dit Tertullien.

L'exclusion adroitement donnée à toute influence juive, — acte de bon plaisir dont le motif se laisse trop voir, — est une audacieuse négation de la vérité historique la plus certaine. Il est hors de doute que les livres juifs, connus de Platon et des Grecs, répandus au loin dans le monde helléno-romain par la version des Septante, ont servi, comme le sel de la terre, à conserver dans les esprits d'élite la notion d'un souverain ordonnateur de l'univers, s'ils n'ont pu élever la sagesse antique jusqu'à l'idée d'un Dieu créateur et de la création *ex nihilo.* Le crédit et l'influence des Juifs à Rome étaient immenses. Ce fait ne saurait plus être contesté, il est établi sur les textes mêmes les plus nombreux et les plus authentiques (1).

Que Bossuet était loin de pressentir la merveil-

(1) Voir dans les *Annales de Philosophie chrétienne* les savantes recherches de M. Bonnetty sur la religion des Romains.

leuse formule du rétablissement de la loi de continuité! Aussi nos savants critiques semblent le trouver un peu simple! « Bossuet, dans l'histoire universelle, nous dit-on, n'avait aperçu qu'une préparation extérieure, matérielle, politique de l'Évangile par l'unification providentielle de l'empire romain. *Ici* c'est une préparation interne d'une tout autre nature. Non-seulement la place était ouverte, mais l'essence de sa doctrine était partout. Il y a de l'antiquité païenne au christianisme, développement, épuration, mais aussi *continuité.* » Étrange erreur, et, disons-le, erreur inexcusable! Car enfin, vous tenez le christianisme, ce semble, pour une révolution favorable à l'humanité, pour un accomplissement heureux, et, à ce titre, pour une certaine vérité; et il est impossible que vous ne considériez pas la religion païenne, avec ses apothéoses sacriléges, le hideux panthéisme de ses incarnations, ses cultes impurs et homicides, comme une suprême erreur. Comment alors rattacher l'un à l'autre? Comment ces superstitions monstrueuses et ces abominables rites, qui divinisent l'orgueil humain et la bête humaine, pour-

raient-ils logiquement aboutir aux enseignements de l'humilité et de la pénitence, au véritable sacrifice, à l'adoration en esprit et en vérité? Ose-t-on bien nous représenter la doctrine chrétienne comme le paganisme *continué*, si ce n'est qu'en vertu de l'identité des contraires, *corruption* et *décadence* ne deviennent synonymes de *développement* et de *progrès ?* Il faut dire désormais que l'homme vivant est identique au cadavre, que l'homme n'est que le cadavre *continué* et *développé*, si l'on tient que la vérité *continue* et *développe* l'erreur. Il faut, dis-je, arriver à cette dérision du sens commun, ou reconnaître que, entre l'antiquité païenne, dans cette affreuse décomposition de croyances où elle est tombée, et le christianisme vivifiant et pur, il y a un hiatus infranchissable, et qui ne pouvait être comblé que par le *miracle* de la charité divine.

Qui n'admirerait ce sourire de compassion avec lequel les critiques, restaurateurs du grand principe de continuité, dédaignent ces faibles esprits qui ont trouvé du merveilleux dans le caractère des origines chrétiennes? « Ils creusaient, nous dit-on,

entre l'antiquité païenne et l'Église, surtout entre les dogmes de l'une et de l'autre, un abîme, afin qu'il parût merveilleux de l'avoir franchi. (Quelle finesse d'observation !) Au contraire, *dans la nouvelle perspective*, *le miracle s'évanouit tout à fait... L'identité du dogme une fois admise*, l'obstacle le plus sérieux est détruit. Il n'y a plus incompatibilité, mais bien développement, épuration : tout est dans ces deux mots. *Ce grand miracle détruit*, et la continuité reconnue dans l'élément essentiel, c'est-à-dire dans le fond même de la croyance, les antécédents se multiplient : *dans la décrépitude* même *de l'ancien monde*, *se révèlent des causes de renouvellement presque infaillible...* » — Le miracle s'évanouit tout à fait !... — Le grand miracle est détruit !... — Dans la nouvelle perspective... Mais cette perspective est une illusion. Elle ne repose que sur l'admission de l'identité du dogme. Or comment supposer le dogme identique, lors même qu'il subit le travestissement le plus grossier et les altérations les plus destructives, si l'on ne suppose le mensonge identique à la vérité, sous ce prétexte que le men-

songe tient de la vérité même cette sorte d'être qu'il tourne contre elle? Comment envisager, dans la décrépitude de l'ancien monde, l'action même des éléments qui précipitent son agonie, comme une cause presque infaillible de renouvellement? Il ne serait pas plus insensé de trouver, dans le dépérissement et la mort de l'homme, l'assurance de son retour *naturel* à la vie.

On ne veut pas que la chaîne des temps se brise sous *les coups d'éloquence* de l'apologie, parce qu'on ne veut pas que le miracle interrompe jamais la trame des événements, et pour établir cette continuité, négative de la personnalité et de la providence divine, on trouve dans les circonstances même les plus notoirement ennemies, telles que les superstitions païennes et les enseignements contradictoires des philosophes, autant de préparations évangéliques auxquelles ni Eusèbe, ni saint Justin, ni Origène ne s'avisent de songer.

Témérités vaines et puériles! Avant de porter ainsi le niveau du naturalisme sur la plus étonnante des révolutions du monde, il faudrait avoir conduit à bonne fin l'entreprise hardie de ramener

à l'ordre des faits purement naturels l'avénement du personnage divinement extraordinaire qui appartient à l'histoire et qui la domine, homme qui se dit être l'objet même de l'attente de tout un peuple et *le désiré des nations;* qui a la puissance d'accorder avec les antiques oracles des saints Livres, l'ensemble de sa vie cachée et de sa vie publique, depuis la crèche et le Jourdain jusqu'au Calvaire, appliquant à sa personne, avec une inconcevable exactitude, les circonstances prophétiques de la naissance, de la mission, de la passion, de la mort et de la résurrection du Sauveur des hommes; en sorte que dans son humilité même et sa faiblesse, il trouve la force non-seulement d'exprimer, par ses paroles et ses actes absolument libres, jusqu'au dernier iota des prophéties, mais encore d'amener les paroles, les actions et la volonté d'autrui, à lui composer, selon la lettre de l'Écriture, ce rôle unique de victime de propitiation et de Réparateur universel! Enfin, après ces trois jours figurés par la réclusion du prophète dans les flancs du monstre, le voilà sortant vainqueur des abîmes de la mort, et représentant à l'incrédulité

de Thomas *le temple de son corps rebâti en trois jours*, ainsi qu'il avait dit; et passant du sépulcre à la conquête du monde ! — Certes il n'y a point de milieu à tenir. Ou il faut nier résolûment cet homme, dont il a été dit : « Voilà l'homme ! » Celui qui est le nœud, la vie même et l'âme de l'histoire, et livrer ainsi à tous les caprices du scepticisme les monuments les plus certains de la tradition humaine; ou il faut prendre cette vie, et les événements de cette vie, pour ce qu'ils sont, pour des faits surnaturels, miraculeux, divins, qui se moquent de l'enchaînement ordinaire des choses, de cette continuité si chère aux partisans du naturalisme. Car le bon sens ne souffre pas que l'on confonde le grand mystère de Jésus, accompli en pleine lumière historique et philosophique, avec les mythes obscènes de Jupiter et de Bacchus, avec les incarnations de Brahma et de Bouddha, où l'œil le plus sagace hésite à reconnaître çà et là quelques débris de la tradition flottant parmi les rêves cyniques des poëtes et les monstrueuses cosmogonies des rêveurs panthéistes.

II

Mais la critique nouvelle, sans s'expliquer plus clairement sur le fait de l'Incarnation, le rattache, bon gré, mal gré, à cette précieuse *loi de continuité* que l'on pourrait aussi bien définir *le principe démocratique de l'égalité des faits devant l'histoire.*

« Il y a, dit notre auteur, dans l'histoire de cette époque, trois faits principaux que l'on avait coutume de présenter comme miraculeux :

« L'acceptation dans le monde romain d'un mystère aussi incroyable que l'Incarnation ;

« La résistance de la doctrine naissante aux nombreuses hérésies, qui ne cessèrent de la déchirer ;

« Et la victoire des martyrs sur les persécuteurs. *Devant l'examen de M. de Broglie, ce triple miracle perd beaucoup de sa valeur.* »

L'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* com-

prend sans doute M. de Broglie comme il comprend M. de Maistre, et l'on peut aisément préjuger le parti qu'il doit tirer de l'éminent historien par sa méthode de lire et d'interpréter le grand apologiste.

« Et d'abord, nous dit-on, il n'est pas vrai que le dogme de l'Incarnation choquât la pensée antique. Il satisfaisait au contraire un de ses besoins les plus enracinés. *De tout temps, l'humanité avait cherché* un intermédiaire entre Dieu et l'homme. Le Christ, *le Verbe fait chair* le lui offrit. *Le polythéisme n'avait été que l'aberration de ce désir* (1). L'esprit humain ne pouvait concevoir sans éblouissement l'idée d'un Dieu unique, spirituel, infini... Toutes les formes diverses de l'idolâtrie partaient de ce fonds commun, l'impossibilité de se contenter de l'idée rationnelle de Dieu. *Les Juifs subissaient ce besoin comme les autres.* Dès que Moïse perdait son peuple du regard, Israël demandait un Dieu qui marchât devant lui. Le monde antique était donc disposé à recevoir le

(1) Rien qu'une *aberration!*... allant jusqu'à effacer l'origine et la raison même du *désir!*

dogme de l'Incarnation. *L'ouverture était faite dans les esprits.* Jésus montrait à douze Israélites, hommes simples, pieux, *croyant et ne raisonnant pas*, cette lacune remplie. »

On prendrait à tâche de se tromper et de professer l'erreur, qu'il serait impossible d'égaler le courage et le succès des nouveaux critiques. Quel rapport saisir, même à la surface, entre le mensonge des incarnations ou des apothéoses païennes, par où la misère de l'homme s'aggrave comme son orgueil, et l'adorable réalité du Verbe Incarné, qui lui obtient la réconciliation et le salut! L'homme a besoin de Dieu et Dieu lui échappe! — Il ne faut pourtant pas prendre trop à la lettre cet *éblouissement* de l'esprit humain au regard de l'Unité divine. Ce serait favoriser ceux qui ne veulent pas reconnaître le *Monothéisme* pour la religion première. L'idée de Dieu, il est vrai, ne suffit pas à l'homme, ou plutôt l'homme ne suffit pas à l'idée de Dieu. — Il est si loin de ce grand Dieu, moins encore par sa nature finie que par sa chute immense! Qui supprimera l'abîme? Qui ramènera au principe même de la vie la nature

brisée et coupable? Quel sera le médiateur? Voilà le grand mystère intimement lié à la sombre énigme du péché. Ce n'est point par la voie hideuse des cultes sataniques, mais par l'antique promesse d'un Rédempteur qu'il s'annonce. Sans cette promesse, parole de miséricorde tombée d'en haut sur l'humanité déchue, l'idée d'un Dieu-homme, d'un Dieu infini se faisant homme, eût-elle jamais paru à l'horizon des pensées de l'homme? Non, cela est impossible. Attribuer la révolte des Juifs contre Moïse à un impatient désir de voir le jour du salut, s'imaginer que le monde antique était, par lassitude de rationalisme, disposé à recevoir le dogme de l'Incarnation! Quels rêves! Ne sait-on plus à quel point les peuples étaient abrutis de fétichisme idolâtrique? A-t-on oublié que, parmi les philosophes, les plus profonds et les plus sages, ceux qui s'étaient élevés jusqu'à l'idée du Verbe divin, platoniciens et néo-platoniciens n'avaient jamais soupçonné l'avénement du Verbe « abaissé jusqu'à la forme d'esclave, » du Verbe « fait péché, » portant toutes nos misères pour les guérir, clouant notre orgueil, notre mort! sur l'arbre de sa croix.

Saint Augustin, en particulier, s'en prend à la superbe de ces philosophes d'un si funeste aveuglement qui les détourne du salut, et le témoignage de saint Augustin est irrécusable.

On déclare lestement que *l'ouverture était faite dans les esprits* (pour admettre le Dieu-homme); mais elle était si peu faite, cette *ouverture*, que les douze ignorants eux-mêmes, compagnons du Sauveur, ces hommes simples n'en étaient pas toujours plus *croyants*, pour être moins raisonneurs, n'en déplaise aux critiques, qui enivrés des breuvages kanto-hégéliens, rêvent l'Évangile, hélas! et ne le lisent plus ! La grossièreté des apôtres se montrait surtout dans cette inintelligence rebelle à tant de préceptes divins, à tant d'œuvres miraculeuses. Ces grossiers qui ne raisonnaient pas, nous ressemblent beaucoup à nous, doctes, et qui raisonnons : ils étaient, comme nous, bien plutôt *bêtes* de défiance que de foi. Les folles élévations de Jean et de son frère à la pensée d'Israël rétabli; le renoncement de Pierre, la lâcheté du troupeau si vite à fuir, Thomas si lent à croire et ne croyant que ce qu'il voit, les disciples d'Emmaüs abattus

avant la fin du troisième jour, et que le Seigneur lui-même ramène sur leurs propres traces en leur reprochant cette stupide lenteur de cœur; peut-on perdre ainsi de vue l'éternel récit de la défaillance des apôtres et de leur aveuglement, prélude de la sauvage incrédulité du monde ?

Mais aux yeux de l'écrivain de la *Revue*, qui ajuste sa vue à ses désirs, toutes les difficultés s'évanouissent : « par la *double nature* du Christ, le polythéisme a perdu sa raison d'être. » Cette double nature est tellement *naturelle*, en effet ! C'est tout *naturellement* qu'elle frappe de mort le polythéisme ! — « Comment, ajoute le critique, *le monde romain, qui ne supportait plus ce culte dégénéré qu'à défaut d'autre*, aurait-il répugné si étrangement à un dogme qui en *conservait le principal avantage* et qui en rejetait les souillures ? » Rien de plus simple ! Le monde romain (l'âme romaine était demeurée si pure !) ne supportait plus le paganisme : « culte dégénéré, » dit-on ; par où l'on donne à penser que le polythéisme avait eu son heure de vérité, et qu'il laisse au christianisme ce

lendemain, passé lequel le christianisme à son tour sera relevé!

Et voilà comment, sur le premier point, le miracle est écarté!

III

Notre auteur, tenant à associer, bon gré, mal gré, M. de Broglie à ses propres sentiments, qu'il veut aussi, par malheur, faire ceux de M. de Maistre, continue d'expliquer l'établissement *tout naturel* du christianisme, et passe au second point d'où le miraculeux doit être sans peine éliminé. Voici ce qu'il dit :

« Sera-t-il *plus difficile* d'expliquer *par des causes humaines* comment le dogme a pu se maintenir au milieu des interprétations, des systèmes et des hérésies de ces premiers temps? *Nullement*, et la raison en est dans l'institution de l'Église, c'est-à-dire dans cette organisation, principe d'unité, de stabilité et de mouvement, combinaison profonde et qui dépasse le type des plus savantes combinaisons politiques. *Dieu en a fait*

la plus solide, la mieux pondérée des sociétés de ce monde et c'est ici encore *par la perfection de l'œuvre humaine, qu'éclate l'intervention divine.* »

Étrange raisonnement ! L'Église est une institution divine, on le déclare. Le doigt de Dieu se révèle par l'excellence de cette *organisation profonde, savamment combinée*, etc. L'Église est une société à laquelle nulle autre en ce monde ne saurait être comparée. L'intervention de la Toute-puissance est démontrée par la *perfection même de l'œuvre humaine.* Et cependant l'Église doit rentrer dans cet ensemble de causes ordinaires, qui expliquent tout naturellement l'inaltérable intégrité du dogme ! Qu'est-ce à dire ? Faut-il admettre que l'Église, surnaturelle par son origine, n'a rien que de naturel dans son existence ? Que Dieu seul a pu l'établir, mais qu'une fois établie, Dieu se retirant, l'homme seul se montre et le surnaturel disparaît ? Dieu et l'homme s'excluent-ils donc mutuellement ? Dieu ne saurait-il associer des hommes à son œuvre, sans destituer cette œuvre du rayon de sa divinité ? Une telle négation du miracle de l'Église

n'est-elle pas aussi la négation du fait même de l'Incarnation ?

Or, selon le critique, « sans cette prompte organisation, le danger aurait été grand sans doute. On le voit dès l'origine par les apôtres mêmes dont les *tendances* et les *aptitudes* étaient fort diverses. *Pierre a l'esprit jaloux du Juif : il ne veut pas que les Gentils soient reçus dans l'Église.* Il veut garder la pratique de l'ancienne loi. *Paul au contraire met constamment en opposition la loi et la foi*, la circoncision du cœur et celle de la chair. Il fait tomber la barrière mosaïque, il fonde l'universalité, la catholicité. Plus de Juifs, plus de Gentils, tous sont un en Jésus-Christ. *Jean est le métaphysicien*, il expose la nature intime de Dieu, le Verbe, la génération divine...

« *Pierre est un Juif à l'esprit sacerdotal. Paul, un citoyen romain, moins curieux de métaphysique que de morale, et de mystères que de devoirs. Jean est un Oriental,* qui a vécu parmi les symboles, les systèmes théogoniques, les magiciens, les prêtres de Cybèle et d'Astarté... Ces trois hommes auraient suivi trois voies différentes et

probablement fondé trois sectes, mais *la présence de l'Église* les ramène dans le cercle. »

De tels écarts de logique déconcertent l'analyse.

Sans la célérité de l'organisation, l'œuvre chrétienne, dit-on, aurait couru le plus grand péril ! Par bonheur, l'Église s'est rencontrée, « combinaison profonde, qui dépasse le type des plus savantes constitutions politiques ; » société que « Dieu a faite la plus solide, *la mieux pondérée*, des sociétés de ce monde ; » création *divine*, où pourtant il ne paraît rien que d'*humain;* car, dès l'origine, sa force toute *naturelle* triomphe merveilleusemeut de *la nature* des trois grands apôtres Pierre, Paul, Jean, et, malgré la diversité de leurs *tendances* et de leurs *aptitudes*, les contient dans l'unité. — Voilà ce qui s'appelle raisonner puissamment et rigoureusement conclure !

Le critique ne voit-il pas qu'il se permet le cercle vicieux le plus impardonnable, quand il demande ce qu'auraient fait sans l'Église, ces hommes, qui, s'ils n'eussent été dans l'Église, s'ils n'eussent été l'Église, c'est-à-dire le miracle

même dont il s'agit, n'auraient rien fait, n'auraient rien été que de pauvres pêcheurs ne songeant guère à jeter leurs filets dans la mer du monde, ou quelque pharisien obscur raffinant sur la lettre de la loi? — Le critique ne voit-il pas que l'abolition du miracle anéantit la personne des apôtres? Humainement, ces hommes disparaissent. Le surnaturel seul les produit dans l'histoire; le surnaturel seul y fait toute leur action, toute leur figure.

Et maintenant à quelle détestable école, entre les pires du rationalisme germanique (1), a-t-on emprunté ces études de têtes apostoliques dont on nous offre le dessin ridicule et impie? Quoi! ce sont là les premiers héros de la bonne nouvelle? C'est Pierre? C'est Paul? C'est Jean?... Ces hommes vraiment divins, en qui la grâce a transformé la nature au point qu'il faudrait dire de tous, ce que Paul a dit de lui-même : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi, » c'est bien d'eux qu'on ose écrire ceci : l'un est *un Juif*

(1) Baur et les sophistes de Tubingue, etc...

à l'esprit sacerdotal, l'autre *un moraliste romain*, l'autre enfin *un métaphysicien* (un rêveur!) *de l'Orient!* Et comment se prouve le prétendu judaïsme de Pierre? Par le quinzième chapitre des *Actes?* par ses premières paroles au concile de Jérusalem? ou par sa vision prophétique et le baptême du centurion Corneille? Pierre est un Juif à l'esprit sacerdotal! esprit étroit et dur, sans doute! « Paul, un citoyen romain, moins curieux de métaphysique que de morale! » — O grand apôtre des nations, vous avez la science de Jésus crucifié!... Et vous vous vantez de ne savoir que lui!... peu de chose, hélas! Votre indigence de métaphysique fait quelque peine... Dévorons ces téméraires inepties, mais que du moins les critiques nous disent clairement par où le grand converti du Seigneur a pu encourir cet éloge d'avoir, moins que Pierre, l'esprit sacerdotal, et, moins que Jean, le génie de la métaphysique? — Citera-t-on à l'appui de cette double extravagance, l'épître aux Romains? l'épître aux Hébreux? Voit-on par l'une ou l'autre que le citoyen romain, enté sur le savant disciple de Gamaliel, étouffe en

celui-ci l'Israélite profondément versé dans la connaissance des Écritures; le fils d'Abraham, brûlant « d'être anathème pour ses frères? » — Et ce moraliste peu dogmatisant, ce moraliste à la façon d'Épictète ou de Sénèque, tout anti-mosaïste qu'on l'imagine, n'impose-t-il pas la circoncision au Grec Timothée son disciple, « à cause des juifs » de Lystre et d'Icone (1)?

Dites-nous, ô théologastres rationalistes, quel sentiment vous voulez nous donner de l'apôtre aimé de Jésus, quand vous en faites un *métaphysicien oriental?* Désigneriez-vous autrement un gnostique, un adepte des mystères du paganisme, un théurge alexandrin? Encore faudrait-il expliquer comment un tel syncrétisme de doctrines a pu se fondre en une théologie sévèrement chrétienne? Mais nous sommes ici sous le régime de la fantaisie, qui prononce et ne s'amuse pas à prouver. Elle décide que le pêcheur de Galilée ramène toutes les sagesses de l'Orient à l'unité de sa philosophie. Elle lui accorde le *sens méta-*

(1) « Propter judæos qui erant in illis locis. » (*Act.*, XVI, 3.)

physique, et grâce à cette facétie tudesque, le naturalisme s'empare du sublime début de l'Évangile : *In principio erat Verbum ;* il n'y trouve plus rien qui passe la mesure des conceptions humaines, et le suprême entretien de la Cène, écho purifié du *Banquet*, ne sera plus l'ineffable testament de l'amour divin, mais l'inspiration éloquente d'un théosophe, d'un Juif hellénisant, parlant sous le nom d'un autre Socrate, plus saint peut-être et plus parfait que le maître de Platon !

Pour confirmer la preuve d'une prompte organisation de l'Église, le critique ajoute :

« L'Ancien Testament était peu lu, les Évangiles n'étaient pas encore écrits ; les premiers convertis étaient plutôt des cœurs chauds que des intelligences subtiles, mais le sacerdoce était là. » Il fallait le sacerdoce sans doute, mais comment admettre que l'Ancien Testament fût peu lu, quand personne n'ignore que les huit mille premiers convertis à la parole de Pierre étaient *Juifs*, c'est-à-dire élevés dès l'âge le plus tendre dans la lecture familière des livres saints ; que la connaissance de ces livres leur était nécessaire pour dé-

montrer à leurs frères incrédules la divinité du Sauveur et l'accomplissement des prophéties relatives à ses humiliations, à ses souffrances, à sa résurrection et à sa gloire? Le Seigneur n'invitait-il pas lui-même à l'étude des Écritures, par cette divine leçon d'exégèse qui avait laissé le *cœur* des disciples d'Emmaüs *tout brûlant en eux,* et par ces paroles précédemment adressées aux Juifs, selon le témoignage de saint Jean : *Scrutamini scripturas... Et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me* (1). — Et la harpe de David et des prophètes ne soupire-t-elle pas dans les plus anciennes prières du sacrifice de l'autel? Et les païens se rendaient-ils tous sans témoignage? Car il faut se défier de la séduisante peinture de ces *troupeaux d'âmes altérées, tressaillant et se précipitant en foule dans les eaux de la régénération.* La conquête du monde ne trouva pas les voies tellement aplanies, et si l'on accorde « que mœurs, philosophie, état politique des sociétés, tout a dû servir au progrès du christianisme, » ce

(1) v, 39.

n'est guère qu'en ce sens, assurément incontestable, que tout sert à Dieu, même l'obstacle.

On nous dit encore, pour démontrer la présence heureuse du sacerdoce, que les premiers convertis étaient plutôt des *cœurs chauds* que des *intelligences subtiles*. Comme si, dès l'origine, l'apostolat chrétien ne s'était pas emparé tout à la fois et des simples et des savants, et des artisans et des philosophes ? Et les premiers prédicateurs de l'Évangile, Étienne, Paul, Hiérothée, Denys de l'Aréopage, pour être des cœurs chauds, étaient-ils donc des esprits vulgaires ou incultes? Est-ce Ignace d'Antioche, Polycarpe, Panténus le maître de Clément d'Alexandrie, que l'on essaye de nous représenter sous ce faux jour d'*ébionitisme* étranger ou hostile à la science? La subtilité de l'intelligence a-t-elle éteint dans Justin et Origène cette chaleur de cœur qui fait les confesseurs et les martyrs? Quelle incompatibilité voudrait-on mettre entre l'ardeur et la lumière ? Historiquement fausse, philosophiquement frivole, l'assertion du critique n'est pas sans malignité.

IV

« Restent les persécutions. Comment, *disait-on jadis*, le culte nouveau aurait-il pu, sans une assistance véritablement miraculeuse, résister à trois siècles de supplices ? » Ainsi disaient les Pères, ainsi les théologiens de tous les temps; l'Église le dit encore ainsi. Mais l'Église, les théologiens et les Pères n'ont pas, s'il en faut croire notre auteur, « cette bonne foi sévère et ferme, qui cherche l'exacte mesure de la vérité, et d'où il résulte que, sans miracle aucun, l'Église a pu résister à la persécution aussi bien qu'à l'hérésie. » On a déjà vu avec quel bonheur de logique les critiques éconduisent le miracle en se servant de preuves qui le ramènent et les réfutent.

Voyons les nouveaux arguments à l'égard du *troisième point*.

Aux termes de cette analyse historique, pendant tout le premier siècle, les pouvoirs politiques semblent avoir à l'égard du nouveau culte les mêmes

dispositions que Pilate envers Jésus, indifférence, curiosité, dédain. *Ils condamnent, mais c'est par concession à la paix publique, plutôt que par haine.*

La première manifestation des sentiments du pouvoir politique envers le christianisme naissant est, sans contredit, l'accueil que le Sénat fit à la proposition de Tibère de recevoir Jésus au nombre des dieux. Cette proposition adoptée eût mis les chrétiens à l'abri contre la rigueur des lois romaines. Mais le Sénat, esclave d'ailleurs des moindres mouvements de l'empereur, « rejeta néanmoins en cette occasion ce qu'il avait demandé, parce que, dit Tillemont, le christianisme né sur la Croix et de la Croix de son auteur, devait s'établir par la Croix, et qu'il fallait que l'Église en corps, aussi bien que les particuliers, entrât dans la gloire par les souffrances (1). »

Ici, sans doute, César semble favorable au Christ, et l'invraisemblance d'une telle disposition chez lui n'est pas une raison suffisante pour

(1) *Mémoires ecclésiastiques*, t. II, in-4°, p. 283.

nier le fait publiquement attesté par Tertullien. Quel que fût, alors et sur ce point, le vrai sentiment de Tibère, il est certain que la dure intolérance n'avait pas perdu ses droits auprès de lui, alors qu'il réprimait les cultes venus d'Égypte et de Judée, et chassait de Rome quatre mille Juifs avec lesquels, selon toute apparence, les chrétiens étaient confondus. Or, dans la circonstance que rappelle Tertullien, l'opposition du Sénat à la volonté du prince, et ce même prince devenu plus tard persécuteur des *superstitions étrangères*, réfutent péremptoirement l'indifférence prétendue des pouvoirs politiques à l'endroit du Christianisme, et la raison suprême que donne Tillemont est à l'épreuve de tous les arguments naturalistes.

Je n'imagine pas que les cruautés de Néron et de Domitien : — les chrétiens transformés en torches vives ou livrés sous des peaux de bêtes à la dent des chiens féroces, Pierre mis en croix, Paul décapité, et plus tard, Flavius Clemens et les deux Domitille martyrisés, — puissent être invoqués comme des témoignages de l'*indifférence*

des Césars ou comme de simples *concessions à la paix publique.*

« Au IIe siècle, nous dit-on, les empereurs n'ont pas encore résolu de détruire le christianisme. Ils cèdent souvent aux dénonciations, mais n'ordonnent pas les poursuites. » La société des chrétiens, souterraine et nocturne, « les calomniait auprès du peuple. » Cependant « les empereurs de ce temps éludent ou adoucissent les lois qu'on invoque contre eux; ils louvoient entre la tolérance et les obsessions des persécuteurs. » Phrases ingénieuses; si le peuple murmure contre les chrétiens, c'est un peu leur faute, — pourquoi vivent-ils dans ces ténèbres souterraines qui les *calomnient ?* Ces doux empereurs font ce qu'ils peuvent pour adoucir ou éluder les lois, ils *louvoient*... Mais enfin il faut tenir compte des embarras de César,... et lorsqu'un Trajan, la clémence même, jette aux lions de sa propre main la personne de saint Ignace et chasse de Rome le pape saint Clément; lorsqu'un Adrien, savant et lettré, se couvre du sang de sainte Symphorose et de ses sept fils; lorsque le sage Marc-Antonin, l'amour et

les délices des philosophes, immole les sept fils de sainte Félicité sous les yeux de leur mère, qu'il fait ainsi sept fois mourir, avant de la frapper elle-même; lorsque nous entendons le sang de trois papes martyrs et de tant de milliers de chrétiens crier contre César,... ne jugeons pas, ne condamnons pas à la hâte! Nos pères, de gaieté de cœur, cherchaient les ténèbres et se laissaient calomnier par cette vie souterraine!! C'était sans doute pour adoucir enfin les lois que César livrait tant de victimes à leur soif de sang, et pour donner tôt ou tard gain de cause à la tolérance!... par provision il tuait!

« Ce n'est qu'au IIIe siècle, ajoute-t-on, que commencent *les poursuites systématiques*, mais *la cause en est politique et non religieuse.* »

Que fait ici cette distinction? Et de ces paroles que suit-il, sinon que, de l'an 58 à l'an 199, il y eut cinq persécutions non systématiques, et, de l'an 199 à l'an 310, cinq persécutions systématiques, — onze millions de martyrs, trois millions et plus de six cent mille victimes, en moyenne, par siècle? — Que fait, dis-je, à la question, que

les atrocités soient systématiques ou non ? Que les empereurs purs romains et patriciens comme Decius, — « noble caractère et rigoureux persécuteur, » dit notre auteur, — s'abreuvent du sang chrétien avec une soif de tigre que ne ressentent pas au même degré des princes d'une race moins haute et d'un moins *noble caractère;* que nous importe que la persécution vienne des sanguinaires caprices de Néron ou d'un parti pris de réveiller « la vertu civique des vieux âges (1), » le sauvage patriotisme de la vieille Rome; en reste-t-il moins extraordinaire, moins miraculeux, qu'une société haïe, proscrite, mise en sanglantes coupes réglées, n'offrant à ses prosélytes que le mépris de la vie, la mort à soi-même et la mort au monde, dans les outrages, dans les supplices, sous la dent des bêtes, en d'immenses massacres comme dans la cité de Lyon par le glaive de Septime-Sevère (je passe d'autres exemples qui, suivant les modernes écrivains, ne constituent pas une guerre déclarée; qu'il faut considérer « comme

(1) Expression du critique.

des hostilités moins continues qu'on ne se l'imagine; » qui ne furent guère « qu'une émeute intermittente de la multitude inquiète ») : est-il *naturel*, encore une fois, que cette société, sans autres armes que la prière et la patience, se perpétue avec une telle fécondité, qu'elle puisse fournir à la rage des bourreaux, philosophes, histrions ou Césars, onze millions de martyrs en trois siècles, ou par siècle, trois millions et au delà !... Une telle rage de tuer, une telle résignation à mourir s'expliquent-elles humainement ? Pour nier ce prodige, annoncé d'ailleurs par l'Évangile, ne faut-il pas s'aveugler soi-même ? Car il n'apparaît rien ici qui ne dépasse l'homme ; il y a quelque chose de plus qu'humain et dans la cruauté des persécuteurs et dans la constance des victimes, et dans la fécondité de leur sang. Le critique croit expliquer la fin des persécutions (quoiqu'à vrai dire les persécutions n'aient pas encore pris fin) par les sourdes protestations de *l'opinion*. — Mais comment l'opinion passait-elle du côté des opprimés, si ce n'est que l'Église recrutait parmi les oppresseurs ? Et le fait miraculeux subsiste, le

fait de la propagation du christianisme par le sang chrétien. « L'opinion, comme parle l'écrivain de la *Revue*, avait vu pendant que les martyrs souffraient, des larmes couler le long des portiques, on avait entendu des gémissements sortir du sein de la terre... les bourreaux refusaient leur office ! » — (Cette persécution néanmoins fut l'une des plus atroces et le paganisme crut avoir anéanti le nom chrétien !) « *Un juge se convertissait sur son siége.* » Je ne comprends pas qu'un fait tel que celui-ci puisse s'expliquer par la seule force de l'opinion. Et quand le comédien Genest, histrion impie, se sent frappé d'un coup de christianisme, au moment où il récite des paroles de croyant dans une tragédie antichrétienne, il faut donc admettre qu'au pied de la lettre, *l'opinion fait des miracles !* Voilà donc l'opinion littéralement déifiée !... Or la vérité est que la persécution éteindrait dans le sang les prédications mêmes de l'Évangile, si la main divine se lassait de les soutenir. Que si, par des raisons incompréhensibles, Dieu cessait d'accorder à la propagation de la parole chrétienne sa miraculeuse assistance,

le Christianisme lui-même périrait. Peu s'en faut qu'il n'ait disparu du Japon. Dieu seul fait du sang des martyrs une semence ; sans lui, cette rosée généreuse ne porterait point sa moisson : les souffrances et la mort des justes demeureraient stériles à jamais.

Charmé de la complète exclusion du miracle qu'il se flatte de trouver dans l'*Histoire de l'Église au IV*[e] *siècle*, le critique appelle cette gageure rationaliste contre la tradition constante et l'authenticité des témoignages, l'*inauguration du principe de continuité dans l'histoire*. La formule est superbe ; malheureusement, elle n'est que la formule du vide. Nous allons voir où elle conduit l'auteur.

Voici le morceau final sur lequel sa pensée se repose avec complaisance.

« Cette tendance nouvelle, dit-il, corrige, il est vrai, l'ancienne forme sous laquelle les peuples reconnaissaient l'action divine, alors que *trop ignorants encore des lois ordinaires et des harmonies de la nature et de l'homme, ils plaçaient le miracle dans la rupture de ces lois et dans les*

lacunes de la science. Elle transporte le miracle dans la science même, elle le contemple dans les merveilles de la vie physique, intellectuelle et sociale... *Les lois physiques, actes permanents de Dieu, pour être constantes, n'en sont pas moins siennes. Les lois de l'histoire pour être réalisées par l'homme, n'en sont pas moins le gouvernement temporel de la Providence...* Enfin, quand nous suivons dans les transformations religieuses le travail insensible, qui, comme dans la vie corporelle, *renouvelle peu à peu le dehors, sans détruire l'identité du fond spirituel, nous nous soulevons d'espérance, en voyant poindre le jour de la nouvelle et puissante unité à laquelle tout se prépare...* Que surtout on ne précipite point cette marche. L'idée est venue en son temps; la méthode est tracée... On n'arrête ni une idée ni une méthode... *Pour coopérer à ces grandes œuvres de Dieu, la première condition est d'apporter son grain de sable et de ne point savoir ce que l'on bâtit.* Admirable ordonnance des choses, qui en laissant à chacun sa sphère restreinte *et son œuvre obscure*, ne livre le plan de l'ensemble à

personne, afin que la seule volonté de l'ordonnateur y resplendisse! »

On n'admettra pas sans peine que les précurseurs de la science moderne, de puissants esprits tels que Copernic, Descartes, Fermat, Kepler, et avant eux les philosophes du moyen âge, les théologiens de l'école fussent assez dépourvus de sens et de lumières pour placer le miracle dans *la rupture des lois naturelles et dans les lacunes de la science!* On n'imagine pas non plus que la nouvelle méthode, qui transporte le miracle *dans la science même* et qui le contemple *dans les merveilles* de la nature, ait la vertu de persuader aux matérialistes, aux positivistes, aux sceptiques de nos jours que les lois de la nature sont des *actes permanents de Dieu.* On trouverait encore difficilement ce qu'il faut entendre par cette fastueuse proposition: *Les lois de l'histoire, pour être réalisées par l'homme, n'en sont pas moins le gouvernement temporel de la Providence.* Cela même admis, autant qu'on peut admettre le non-sens, que s'ensuit-il contre la possibilité du *coup d'État miraculeux?* Expression d'ailleurs très-

inexacte et dont l'emploi se borne à contredire les réclamations élevées sur ce qu'on appelle *rupture des lois naturelles*, sans savoir ce qu'on dit. La question du miracle, qui est celle de la Toute-puissance, met toute parole humaine en défaut. Enfin, quand notre auteur croit suivre dans les transformations religieuses un travail insensible qui renouvelle peu à peu le dehors sans détruire l'identité du fond spirituel (il nous a proposé pourtant, comme l'idéal futur, quelque chose qui sortira de l'Évangile et qui ne sera plus l'Évangile!) ; *quand il se soulève d'espérance* en voyant poindre le jour de la nouvelle et puissante unité, il faut envier cette indomptable vertu d'espérer, qui tient bon contre les plus affligeants symptômes et admirer cette pénétration qui salue l'aurore de l'unité dans la fermentation sinistre de tous les éléments antisociaux et antiphilosophiques. Où tendent en effet ces manifestes d'athéisme dont la jeunesse s'enivre aux écoles et ces sauvages professions de foi des congrès solidaires ?...

Et voilà le spectacle vraiment merveilleux qui se dévoile aux regards prophétiques de l'écrivain

de la *Revue* et qu'il annonce à l'avenir : le doute, la négation, la contradiction et le blasphème arrivant à l'Unité ! Et quand il nous dit gravement que « pour *coopérer à ces grandes œuvres de Dieu*, la première condition est d'apporter son grain de sable, et *de ne point savoir ce que l'on bâtit*, » emprisonnant chacun *dans les limites de sa sphère et les ténèbres de son œuvre*, tant d'humilité fait sourire ! On se rappelle avec quelle confiance hautaine, les restaurateurs de la loi de continuité dans l'histoire dédaignaient ces timides esprits (Pères, docteurs de l'Église, apologistes, écrivains ecclésiastiques !), à qui le miracle ne fait aucune peine, qui l'admettent les yeux fermés ; « car moins ils comprennent, plus ils admirent ; moins ils peuvent attribuer à l'homme, plus ils rapportent à Dieu, et *leur respect serait altéré si leur intelligence n'était confondue !* » Et de ces hauteurs, encore tout éclairées de l'heureux sourire de ceux qui les habitent, comment descendre à ces excès de modestie, à ces pusillanimes formules de la foi la plus pauvre et la plus aveugle : *apporter son grain de sable ! ne pas savoir ce que*

l'on bâtit ? et ne pas s'en inquiéter? Libre aux savants critiques de nous tourner en ridicule comme d'autant plus prompts à admirer que nous le sommes moins à comprendre, il nous suffit d'être assurés que notre foi nous laisse la liberté et la lumière que le *naturalisme* indépendant refuse à ses adeptes.

Le christianisme donne à l'homme le mot de sa destinée. La mission de l'Église est certaine et, ce qu'elle doit-être, puisqu'elle est une mission de salut, — clairement définie. L'homme, en concourant à l'œuvre de l'Église, sait ce qu'il fait et où il va. Les obscurités qui partout ailleurs voilent à ses regards mortels les errements de l'infini, ne s'étendent pas sur sa condition, ses devoirs et sa fin. Mais qui n'admirerait la loi du progrès dans le nouveau symbole? L'homme est voué à une œuvre absolument ténébreuse. Dieu jette à la créature *intelligente* les innombrables caractères d'un livre inconnu qu'elle doit rassembler *sans intelligence* et sans relâche! Et chacun de nous, soit seul, soit à l'aide d'autrui, rapporte quelqu'un de ces caractères, et sans le plus léger soupçon du

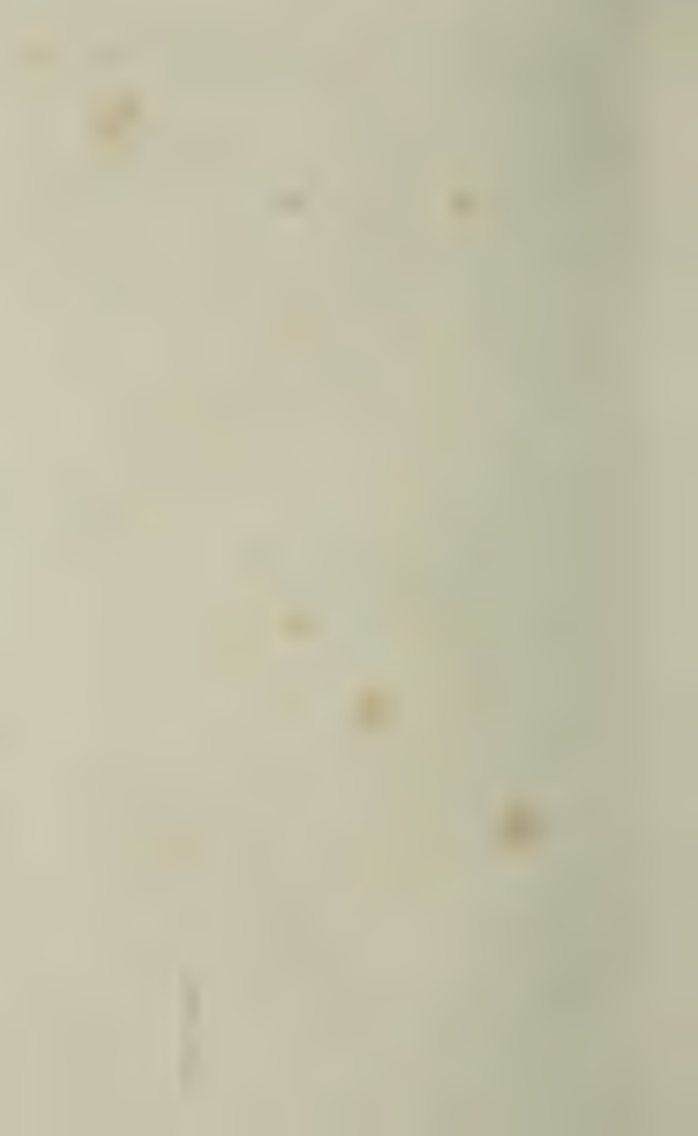
mot, bien moins encore de la phrase divine qu'il trace, il le range, à son ordre sans doute, avec l'aveugle infaillibilité de l'insecte disposant son brin de paille! O docteurs du progrès, quel *homme* vous nous faites..., et surtout quel Dieu!

1864



JOSEPH DE MAISTRE

PENSEUR CATHOLIQUE



TROISIÈME PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE

PENSEUR CATHOLIQUE

I

Le comte de Maistre n'est pas un *prophète du passé:* — il se rirait de ces esprits nains ou infirmes qui lui jettent encore ce trait, jadis ingénieux, aujourd'hui fort émoussé : *imbelle sine ictu.* — Il n'est pas un *visionnaire de l'avenir;* — et la hideuse postérité, qui ose se rattacher à lui comme à un glorieux aïeul, pour mettre d'abominables idées sous le patronage de son génie, il l'écraserait de colère et de mépris. Et toutefois, il ne pourrait faire mieux contre l'erreur que l'er-

reur elle-même; car elle se divise à son sujet et se contredit honteusement. Le préjugé des philosophastres ruine la folie des sectaires, qui à son tour le détruit. Ces deux opinions, également fausses et diversement absurdes, tombent par leur mutuelle opposition, et rendent à la vérité toute son évidence (1).

M. de Maistre est une intelligence étendue aux vastes espaces. La profondeur même de ses attaches au passé lui procure un dégagement plus hardi vers l'avenir.

Enraciné dans la tradition, il y puise l'imperturbable assurance qui laisse au regard toute sa lucidité, cette force de *voir*, qui est presque au même degré celle de *prévoir* et de prédire.

Chrétien catholique, de raison autant que de foi, pour ainsi dire, désintéressé de tout et surtout de lui-même, la vraie grandeur de sa doc-

(1) M. de Lamartine lui-même se moque fort bien de ces extravagants de Turin et de Paris qui veulent faire aujourd'hui de ce grand homme « Un agitateur de l'Italie, précurseur de M. de Cavour, et qui sait ? peut-être un destructeur temporel des Papes ! O pauvre imagination humaine ! tu ne vas jamais si loin que la bouffonnerie des partis. »

trine, c'est qu'elle n'est pas sa doctrine. Il ne la donne pas pour une création de sa pensée ; elle n'est et ne veut être qu'une démonstration, par l'histoire et l'expérience, de la vérité du christianisme. Quelques-uns appellent le grand écrivain un Platon chrétien, c'est-à-dire un philosophe. Il se demanderait peut-être par où il a pu encourir un tel honneur. Qui jamais songea moins que lui à mettre enseigne de philosophie ? Il laisse ce nom et ce jeu à ces abstracteurs de *raison pure* qui bâtissent au gré des passions dans le vide transcendantal. Il ne s'est pas arrêté un quart d'heure à la futile gloire de marquer de son chiffre quelque nouvel édifice métaphysique, œuvre d'orgueil, où l'homme s'imagine tout créer, jusqu'à la vérité qu'il mêle à l'erreur son unique propriété.

Cette manière de philosopher à la lueur trompeuse de la raison séparée ou indépendante, a reparu dans le monde avec la Réforme. La résurrection d'une telle philosophie n'a été qu'une renaissance de l'Académie ou du Néo-platonisme, et Joseph de Maistre était trop sérieusement croyant pour reprendre jamais ce *pallium* des

sages et des sophistes, friperie de mensonge et de superbe.

Vraiment, il faut s'être fait un cœur bien avide de mécomptes pour tenter encore une solution purement rationnelle des grands problèmes (1). Les anciens eux mêmes, — et ils eussent été moins inexcusables que nous, — ne connaissaient pas cette hautaine recherche de la vérité, qui, par dédain, se place hors de toute doctrine primitive. La philosophie n'a dû faire figure dans l'antiquité qu'en tant qu'elle suppléait à certains égards la véritable tradition, altérée ou perdue. Les Juifs l'avaient conservée, ils n'ont pas eu de philosophie. Quel besoin en avaient-ils, les prophètes étant leurs savants et leurs sages? L'on peut se passer d'Aristote et de Platon, quand on a Moïse, David, Isaïe. Et nous possesseurs de la Lumière qu'annonçaient ces grands oracles, est-ce donc en vain qu'il nous a été donné de connaître le divin

(1) Il est clair que ces paroles n'attaquent point la raison humaine, mais la philosophie indépendante, la philosophie *séparée;* ou pour mieux dire le philosophisme, l'abus de la raison.

objet de l'attente des premiers justes? Tant de siècles qui n'ont vécu que de sa loi, sa parole et sa vie, nous apprennent-ils à tenir aujourd'hui pour non avenu Dieu et son Verbe? Faut-il souffrir que, parmi nous, pendant vingt ou trente ans, des hommes professent publiquement un infatigable *peut-être* sur Dieu, sur l'homme et le monde, cherchent sans cesse, tournent sans cesse, et ferment sur eux le cercle de la vie, sans savoir bien certainement si Dieu est, si l'homme a une âme, si l'univers est ou n'est pas infini, s'il est ou s'il n'est pas de toute éternité, si le mal existe ou non, et s'il est une limite de l'être ou une antinomie purement logique, etc? Les voilà, science et jours épuisés, ces chercheurs, exactement au même point où ils étaient, quand, sur les bancs de l'école, un maître insensé leur apprit qu'il s'en va de la dignité de la raison humaine de *douter rationnellement*, au lieu de *savoir religieusement.*

Quelques-uns, il est vrai, sceptiques décents, enrayent la logique pour retenir quelque certitude.

« Existence de Dieu, dit l'un d'eux (1), immortalité de l'âme, loi du *devoir*, toute la destinée de l'homme, toute la *religion naturelle* tient en deux mots ; » et il ne voit pas que, malgré l'évidence de ces « deux mots, » un cycle fatal de trois mille ans d'erreurs et d'idolâtrie n'a pu être fermé que par le Christ, et qu'aujourd'hui même, sous le ciel que sa parole a purifié, les philosophes indépendants ramènent toutes les ténèbres païennes. Qu'entendent-ils pour la plupart par « l'existence de Dieu, » sinon l'unité de la substance ? par « l'immortalité de l'âme, » sinon la perpétuité terrestre de l'humanité ? par « le devoir, » sinon le bon plaisir de chacun, atome de cet univers ou de ce Dieu qui se révèle à lui-même par toutes les fantaisies de l'atome humain et de l'homme-humanité ?

Et ces sages éclectiques, qui se font un devoir de mettre une certaine modération dans l'excès même, ne prennent pas garde que leurs opinions sur la liberté divine, sur la création, sur le mal et le

(1) L'auteur du *Devoir* et de la *Religion naturelle.*

jugement, leur négation obstinée de tout l'ordre de la charité, du sacrifice et de la prière, renferment virtuellement les dernières erreurs qu'ils repoussent encore : le panthéisme, l'athéisme, terme logique, terme pénal de toute prévarication intellectuelle.

Car voici toute la question, et de quelle étrange manière elle se pose :

Est-ce Dieu qui a fait l'homme?

Est-ce l'homme qui a fait Dieu?

Dieu est-il ou n'est-il pas?

L'erreur conséquente ne recule pas devant l'extrême impie, qui est l'extrême absurde : — Dieu n'est que par l'homme.

C'est par l'homme que Dieu se connaît, c'est par l'homme qu'il prend possession de soi. L'infini n'est que l'éternel devenir.

L'erreur bâtarde, qui n'accepte rien de complet ni dans le vrai ni dans l'absurde, s'établit entre l'un et l'autre et dit : Dieu est créateur; mais la création pourrait bien être éternelle.

Dieu a fait l'homme; mais l'homme fait la découverte de Dieu et ne trouve qu'en soi-même sa lumière et sa règle.

Dieu est l'infini en sagesse et en puissance; mais l'homme, en vertu de sa liberté, ne relève que de sa sagesse et de sa volonté propre.

Pauvre raison dévoyée, pauvre chandelle tremblante au moindre vent, et qui prétend suppléer le soleil !

Ils nomment Dieu, ils nomment sa providence, et dans le faux jour de leur cœur, ils murmurent : Dieu est, mais il ne règne pas. — Peut-être, à la rigueur, ils abandonnent les choses à son empire, ou plutôt ils lui accordent la *chiquenaude* pour les mettre en branle, à la condition qu'il n'y touche plus; mais, en vertu des droits de l'homme, c'est surtout l'âme de l'homme qu'ils lui ferment. La liberté humaine ne souffre aucun commerce avec la puissance et l'amour infini !...

Entre le troupeau du genre humain et cette élite de philosophes, qu'y a-t-il donc de commun ? L'homme, sans doute, passe pour être l'objet de la science philosophique; mais, de fait, il n'en est que le prétexte.

Il se tromperait fort, s'il croyait qu'en s'amusant à le représenter, la philosophie le prend sé-

rieusement pour modèle. Loin de là, il y a autant d'*hommes* qu'il y a de fantaisies dans la tête des savants. On a l'*homme* de Descartes, l'*homme* de Spinoza, l'*homme* de Leibnitz, et chacun de ces *hommes*, fruit sec et creux d'un rêveur géomètre (1), n'a plus rien de commun avec l'œuvre vivante du Créateur. Que voulez-vous? Le Créateur lui-même en passe bien par là ; car l'on a aussi le *Dieu* de Descartes, celui de Leibnitz, et cette infinité monstrueuse que Spinoza ose appeler Dieu ! Ces longues séries de propositions et de raisonnements équivoques, ces constructions géométriques de Dieu, de l'homme et du monde, ne sont que des manières également fausses de considérer la vérité en dehors de l'esprit de vie et du sentiment de la vie. Grands systèmes ! Grands avortements ! Et toutefois l'esprit humain, depuis

(1) Je le demande, l'homme vivant se peut-il reconnaître dans ces étranges conceptions qui lui accordent la liberté morale, et lui refusent la faculté de mouvoir ses propres organes au mépris du sentiment intérieur que l'homme a de lui-même et de son action ? *L'homme des causes occasionnelles, de l'harmonie préétablie*, est un rêve de mécanisme. Ce n'est plus l'homme.

trois siècles, met une pitoyable constance à se démener, à se briser sans relâche contre ses désespérantes limites. Sa déraison éclate dans ses plus mémorables efforts ; il s'admire dans des prodiges d'impuissance et il salue comme des actes d'affranchissement les transports de son délire. Voyez les plus grands d'entre ces docteurs; ceux qui n'ont pas fait levée de boucliers contre Dieu. Tout Descartes, je dis Descartes théologien et métaphysicien, n'est à peu près qu'incertitude et faussetés. Du naufrage de ses théories, une phrase surnage, dont on fait une méthode, c'est-à-dire un mot de ralliement pour les esprits rebelles et malades (1). Leibnitz croit tenir le nœud de l'univers dans son système des monades et de l'harmonie préétablie. Sa tête fabrique un monde qui n'entre dans aucune autre tête ; l'entente de sa pensée n'est qu'avec elle-même. Puissant génie, puissance trompeuse (2)! — Et mainte-

(1) Autrement si l'on s'en tient à la déclaration de l'auteur, cette méthode n'est que le moyen de conduire l'esprit dans l'étude des sciences.

(2) Et l'optimisme qui implique la nécessité de ce monde;

nant l'oreille nous tinte des orgies métaphysiques de Fichte, de Schelling, de Hegel. C'est une trombe d'orgueil qui a passé sur l'âme humaine et l'a dévastée! Le genre humain, il est vrai, semble cheminer dans son ornière, tandis que la philosophie s'agite et court aux abîmes. Mais le malheur est que cette folle, aux obscurs discours, ne manque pas d'interprètes. Çà et là se rencontre quelque intelligence maligne et pervertie, qui, par la littérature, la poésie ou la scène, fait descendre dans la pratique de la vie et des passions, ces conceptions ténébreuses où la licence trouve partout des principes à son usage. Tel livre qui n'a pas vingt lecteurs en Europe est de la sorte au fond de tous les éléments subversifs de l'Europe.

La philosophie, selon la remarque de M. de Bo-

— et l'éternité de la matière, sur quoi Leibnitz n'est pas net! Et son influenee malfaisante dans la question de la réunion des protestants d'Allemagne! Et sa mauvaise foi dans la controverse qu'il engage avec Bossuet! Voilà ce qui devrait diminuer la bienveillance qu'un grand nombre de catholiques témoignent au nom de Leibnitz, qui pour eux en réalité n'est trop souvent qu'un nom.

nald, signifiait chez les anciens l'*amour de la sagesse;* elle ne signifie plus chez les modernes que *la recherche de la vérité.* — Eh bien ! la philosophie est encore descendue plus bas ; elle n'est aujourd'hui que la réhabilitation systématique des erreurs et l'apologie cynique des passions. C'était déjà un grand mal, sous la loi chrétienne, de rechercher la vérité à la manière des païens qui ignorent Jésus-Christ (1). Ce mal était le principe même du pire. Tout essai de ce genre tenté dans l'oubli des enseignements révélés, n'est que divertissement. Sans Dieu, l'homme ne connaît pas Dieu ; sans Dieu, l'homme ne se connaît pas lui-même. « Prenez garde, dit l'Apôtre, qu'il ne s'élève en quelqu'un de vous un sentiment mauvais d'incrédulité qui le pousse à se retirer du Dieu vivant (2). » Le Christ fait homme, nous

(1) C'est ici le lieu de citer ce trait admirable de Tertullien : « Cui enim veritas comperta sine Deo ? Cui Deus cognitus sine Christo ? Cui Christus exploratus sine Spiritu Sancto ? Cui Spiritus Sanctus accommodatus sine fidei sacramento ? » (*De anima.*)

(2) « Videte fratres, ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo. » (*Hebr.*, III, 12.)

délivre de la nécessité de philosopher pour savoir quelque chose de Dieu et de l'homme. Il nous offre en lui la vérité vivante, afin qu'on ne cherche plus ailleurs qu'en lui et qu'on ne cherche plus que par lui. Le Christ a revêtu l'homme, pour que l'homme se retire et de sa raison propre et de son propre amour et de sa volonté propre : mais « l'homme animal (1) » se serre d'un orgueil plus étroit dans les haillons de sa misère et de son esclavage. Il préfère les mensonges qu'il crée aux lumières que le Christ lui donne. Et le dernier terme de cette fière indépendance, le dernier mot ou le dernier vœu de la raison affranchie, le voici : la science, la morale, la loi, l'État, sans Dieu. — C'est le néo-paganisme, l'avénement de la Révolution et de l'esprit révolutionnaire ; c'est l'heure douloureusement longue des catastrophes et des ténèbres.

Du nouvel essor philosophiqne qui date du *libre examen*, et des témérités cartésiennes de son temps, Bossuet voyait déjà naître plus d'une

(1) Animalis homo.

hérésie, et « un grand combat se préparer contre l'Église (1). » Leibnitz lui-même « craignait un retour de barbarie par bien des raisons (2). » Entre toutes ces raisons, osait-il s'avouer la véritable : l'unité chrétienne dissoute par le mépris de l'autorité ? Et Bossuet laissait-il en dehors des causes de ce grand désordre qu'il prévoyait, les tristes actes de l'assemblée de 1682 ? Ces deux hommes dont le clairvoyant génie lisait si bien dans l'avenir, n'avaient pourtant ni l'un ni l'autre refusé leur concours aux préjugés et aux passions qui le préparaient. Le philosophe sacrifie la *vérité* qu'il *voit*, à l'intérêt politique d'une maison souveraine, et sa maligne habileté fait échouer l'œuvre de la réunion des protestants d'Allemagne au catholicisme. L'évêque de Meaux use ses jours à la malheureuse *défense* d'un troupeau de prélats révoltés contre le souverain pasteur des âmes;

(1) *Lettre à un disciple de Malebranche*, 21 mai 1687.

(2) « Quoique je craigne un retour de barbarie pour bien des raisons, je ne laisse pas d'espérer le contraire. » Car pour qu'il eût lieu, « IL FAUDRAIT, ajoute-t-il, QUE NOTRE RELIGION S'ÉCLIPSAT EN EUROPE. » (Leibnitz, in-4, 1840, p. 166.)

complice de cette lâche émeute, il se fait l'avocat d'une Église arrivée au bord du schisme, et justifiant, hélas ! les prophétiques paroles d'un célèbre religieux, qui déjà, plus d'un siècle auparavant, disait, au concile de Trente, qu'à voir le clergé français s'obstiner à de fausses maximes, « il était à craindre que le ciel ne voulût le punir par des malheurs terribles de l'espèce de dissension qu'il fomentait depuis le concile de Bâle (1). »

Le temps vint de « ces malheurs terribles; » ou plutôt ce temps est venu, et il est loin d'être accompli. D'épouvantables expiations, un déluge de sang, les supplices même des justes n'ont pas encore apaisé la justice ; car les âmes sont sans amendement, et les esprits, sans intelligence. Les jours de sérénité que compte notre âge ne sont que de rares éclaircies sous l'éternelle menace de l'horizon. Il tonne près de nous, et au-dessus de nos têtes, le ciel est aussi sombre que jamais. Nous

(1) Lainez, cité par M. Segrétain dans la préface du remarquable livre intitulé : *Sixte-Quint et Henri IV*, livre qui montre ce que l'auteur aurait pu faire, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la défense de la religion et des vrais principes.

vivons dans la longue tourmente qui depuis 1789, où tout l'éphémère du passé a péri, ne cesse de battre avec furie ce qui doit en survivre sous peine de mort sociale. Tant de révolutions, loin d'avoir épuisé la Révolution, ravivent au contraire sa sinistre fécondité. Elle a toute la force de l'esprit qui l'inspire, et ne saurait être maîtrisée que par les seuls liens qui peuvent enchaîner cet esprit. Mais ces liens sont aujourd'hui détachés ou rompus; l'esprit du mal est libre, et lui aussi « souffle où il veut. »

Enveloppé dans les premières catastrophes de cette ère fatale, et atteint par l'explosion, le comte de Maistre sut garder la puissante liberté de sa pensée, pour considérer ces nouveaux spectacles. Il vit en action, et au bout de leurs conséquences, ces grandes utopies qui, faisant question de tout, remettent tout en question. Il vit les erreurs, les folles rêveries, les opinions néfastes, ivres de fureur et d'impiété, se briser entre elles comme les hommes, et les babels philosophiques s'abîmer dans le tourbillon où se perdaient les institutions et les constitutions. Devant tant de ruines, ruines

de choses, ruines d'idées, il n'eut pas le vertige mystique de ce théosophe orgueilleux (1), qui se faisait une logique avec des chimères, et un manteau de voyant avec des lambeaux d'hérésie. La fermeté de son regard ne fléchit pas. Esprit hardi, mais pratique et sûr, ces œuvres de la division, sorties comme la foudre des flancs du nuage montant «du puits de l'abîme (2),» lui furent une vaste expérience par où il dut être à jamais confirmé dans la lumière et l'unité. Il mesura l'immensité du mal, « l'immense base de la révolution, qui n'a d'autres bornes que le monde; » car elle n'est que la haine et la négation de celui qui porte le monde. A la force de ses coups, et à leur malice singulière, il reconnut l'ennemi, l'éternel ennemi de l'homme; et il le nomma. Vainement, d'hypocrites sectaires se récrient, et des catholiques même, — monomanes d'indulgence rendant sans cesse grâces

(1) Saint-Martin, le *philosophe inconnu*, a écrit une *lettre à un ami sur la Révolution française*.

(2) « Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie. » (Bossuet, *Or. fun. de la reine d'Angleterre.*)

au Mal du bien que Dieu sait en tirer, — réclament aussi contre l'anathème imprimé au front de la Révolution. Étrange aveuglement! Rome elle-même l'a déclaré (1), la Révolution est satanique, et c'est là son vrai nom. Elle en veut au Christ Dieu, au Christ roi ; prête à frapper ses derniers coups, elle ne dissipe ni ses efforts ni sa haine. Le temps même lui est un instrument qu'elle ménage. Elle se hâte, et elle sait attendre. Le concert surhumain et la persévérance de ses attaques sur le centre vivant de l'Église, dénoncent visiblement le bras qui la pousse.

M. de Maistre vit avec génie que le point le plus assailli était celui qui gardait le secret de la défense, et aussi le secret de la victoire. Les *Considérations sur la France* l'amènent donc au *Pape*. D'un même regard il atteint celui qui soulève l'ouragan de l'impiété, et il montre aussitôt, sous les traits de Pierre, celui qui seul peut commander à cette turbulence et l'apaiser. L'idée de son œuvre, le but qu'il poursuit et qu'il assigne

(1) S. S. Pie IX, *Encyclique*, 8 décembre 1849.

à la science comme à la politique, c'est la restauration de toutes choses dans l'Unité par la souveraine et infaillible Autorité : *omnia instaurare in Christo.* Parole de lumière et de salut que les esprits obscurcis et aliénés ont reçue comme une parole de scandale. L'ordre, la paix, la vie, tout cela leur a paru suspect de *théocratie.* Égarés de l'unité, ils n'ont plus le sens de la vérité ; égarés de l'autorité, ils n'ont plus le sens de la liberté, devenus incapables de l'une et de l'autre.

Et le divorce s'est perpétué entre ces deux choses étroitement unies de Dieu, et dont la bonne intelligence constitue l'harmonie de ce monde.

II

La souveraineté, comme la société, est d'institution divine. Les hommes n'ont pas plus décrété le pouvoir qu'ils n'ont décrété la société. Nécessaire au maintien de l'ordre social, le pouvoir a sa raison d'être dans cette nécessité.

L'homme juste et droit n'aurait pas eu besoin

d'être gouverné, ou plutôt il eût vécu sous le plus doux et le plus libre des gouvernements ; la présence de Dieu.

Que si l'on admet qu'en vertu de l'institution primitive (1), les hommes également libres du péché et de la misère, mais inégalement doués de lumières et de vertus, eussent formé entre eux une société de frères, où « les premiers » n'auraient été à l'égard des « derniers » que d'aimables initiateurs au progrès spirituel, cette hypothèse montrerait l'embrassement naturel de l'autorité et

(1) « Secundum ordinem conditionis naturæ omnes in Adam a Deo conditi sunt æqualiter liberi ab omni malo, ab omni servitutis incommodo. Mansissent quoque sub illo statu omnes homines, pares secundum paritatem libertatis a culpa et miseria, sed non pares secundum paritatem in talentis naturæ, in perfectione justitiæ, scientiæ et prudentiæ. Siquidem alii magis, alii minus exstitissent sapientes et prudentes, fuisset quoque dominium quoddam unius super alios, non pro suo ipsius commodo dominantis in illos tanquam in servos, neque ut providentis vel consulentis illorum miseriis et imbecillitati, sed ut conducentis et dirigentis illos ad ampliorem sapientiam, disciplinam, et providentiam, atque utentis voluntariis obsequiis illorum obedientium, non solum absque omnis laboris molestia sed cum gaudio cordisque lætitia, quemadmodum et justi præsides nunc imperant non cupiditate dominandi sed

de la dépendance, au sein d'une charité commune et dans l'intégrité de la liberté morale. Mais le péché survenu, Dieu se retirant, Adam livré aux suites de son crime, le schisme intérieur à chaque homme est bientôt devenu schisme dans la famille et dans la société. La déchéance de la liberté morale suscite tout à la fois l'esprit de tyrannie et l'esprit de révolte.

L'un et l'autre conspirent également contre la liberté civile. La tyrannie pousse à la révolte, mais la révolte ramène la tyrannie. C'est dans

officio consulendi et hoc naturalis ordo præscribit. Sic quoque Deus hominum genus condidit, ut essent alii in scientiis et virtutibus superiores aliis; sed a coacta seu vili subjectione omnes fuissent æqualiter liberi, in qua libertate mansissent, si mandatum Dei non prætermisissent. Si nullum fuisset peccatum, nullum fuisset bellum, nulla vis, nulla involuntaria subjectio, neque ulla necessitas, propter quam alter alterius ministeriis indiguisset, neque fuisset opus ullius servitutis, aut metus aut pœnæ remediis, quæ tamen nunc sunt necessaria ad præstandum timorem utilem peccantibus. Et hinc jam sumitur ratio propter quam expedit esse leges servorum, pœnarum et superiorum potestatum quibus coerceatur superborum et insolentium hominum audacia. » (Joa. Driedonis a Turnhout, *De Christiana libertate*, lib. I. Lovan., 1640, in-4°.)

l'orgie même de leur indépendance que les peuples se sentent ressaisis d'une plus forte étreinte par le pouvoir auquel ils rêvent d'échapper. Ce pouvoir sort, tel qu'il doit être, de la situation que les peuples se créent : la société porte toujours dans ses flancs celui qu'elle mérite.

Le forum antique retentissait de paroles de liberté, et la cité était peuplée d'esclaves. La loi consacrait la domination de l'homme sur l'homme, les philosophes la justifiaient par l'hypothèse de l'inégalité originelle; rien n'était plus inconnu aux anciens que le dogme de la fraternité humaine. Mais ces hommes qui mettaient l'étranger, l'ennemi, l'esclave, hors de l'humanité, tombaient à leur tour sous le joug des factions et des dictatures. Car, manifestement, là où le *moi s'affranchit*, il se donne à autant de maîtres qu'il a de passions. Libre de tout frein, mais aussi déchu de l'empire sur soi-même, il faut ou qu'il se brise par ses propres excès, ou qu'il soit ramené par la force à l'ordre indéclinable.

Tous les gouvernements de l'antiquité furent despotiques ou anarchiques. La violence, sous

cette double forme, alla toujours croissant dans le monde, jusques au jour où le peuple conquérant, épuisé de vices et de guerres civiles, tomba, et le monde avec lui, aux pieds d'un homme dont le nom est devenu le nom même de la tyrannie : empereur, pontife suprême, maître absolu de la vie humaine, et qui prétend aussi s'emparer de l'âme ; — vrai vicaire de Satan sur la terre ! — Elle méritait bien un pareil maître, cette âme tellement avilie, qu'elle ne put alors reconnaître Celui qui venait la sauver. Car, au temps où le dominateur de Rome et du monde romain — orgueil et débauche ! — se couronne de laurier d'or, un autre roi, le prince de la paix et du siècle futur, ceint son front de la couronne d'épines. O admirable antithèse, c'est dans la souffrance et l'opprobre, sous les verges, sous l'insolent interrogatoire d'un juge brutal et lâche, que cette nouvelle royauté se déclare ! *Tu es rex Judæorum ?* — *Tu dicis* (1). Et le même récit qui nous expose les humiliations inouïes de cet étrange avéne-

(1) Matth., XXVII, 2; Marc., XV, 2; Luc., XXIII, 3, Joan., XVIII, 33.

ment, l'Évangile, nous raconte aussi l'abjection de l'âme juive, qui est l'éternelle abjection de l'âme humaine, préférant le sceptre de César à la houlette du bon pasteur. Entendons ce cri d'une sauvage servilité : — *Non habemus regem, nisi Cæsarem !* — César, verge des peuples coupables, verge qu'ils maudissent, qu'ils voudraient briser, et qu'ils préfèrent cependant à la loi de la conscience.

Mais le Christ est précisément venu pour rendre à cette loi son empire ; il est venu pour arracher la conscience humaine aux mains de César et pour restituer César à lui-même. Tous, en effet, princes et sujets, oppresseurs et opprimés, ont un égal besoin de délivrance. Le véritable oppresseur, le véritable ennemi du *self-government* est le MOI. César comme tout autre, et plus que tout autre, puisqu'il est le maître de tous, en porte la chaîne : car il n'opprime que dans la mesure où il est opprimé par ce tyran intérieur, l'esprit de volupté, d'avarice et d'orgueil, dont la domination lui plaît. Qui affranchira le monde de ce tout-puissant pour qui l'obstacle a disparu, dès là que sa rai-

son est éteinte et que son intelligence ne vit que de la vie des passions ? — La violence, les coups de main ? Non. La violence ne le tue pas : elle le fait au contraire revivre plus fort et plus terrible. Qui donc affranchira les hommes de cet homme ? cet homme, de son effrayant pouvoir ? ce pouvoir, de tous les caprices d'une âme esclave ? Qui ? Celui-là seul qui a fait l'homme, les nations et le pouvoir.

Il fera entrer la parole de vie dans la volonté malade. Relevé de sa longue captivité et comme exhumé du plus profond de l'homme, le libre arbitre va renaître : il sera la force sur soi-même, qui, dans les sujets, incline la volonté à l'obéissance, et dans le souverain, modère l'exercice de l'autorité. Des millions de martyrs, en payant de leur sang la liberté de l'âme recouvrée, attestent l'invincible patience du peuple chrétien. Et, trois siècles écoulés, lorsque dans la personne de Constantin, César se convertit, son premier acte est de mettre des bornes à son pouvoir jusque-là sans bornes. Or, pour peu que l'on réfléchisse à l'orgueil de César et à l'orgueil de l'homme,

c'est là aussi un témoignage et un éclatant miracle.

Réconcilié à Dieu dans le Christ, prémuni par la juste connaissance de soi contre l'esprit de domination, par la ferme possession de soi, contre l'entraînement à la révolte, l'homme et tout l'homme est pacifié ; l'autorité et la liberté se réconcilient dans la conscience humaine. Désormais le pouvoir peut s'élever jusqu'au caractère de la paternité, la libre obéissance reproduire quelques traits de la piété filiale. La monarchie, chef-d'œuvre de la religion, nous a parfois offert cette merveille d'union entre les sujets soumis au prince et le prince soumis à Dieu (1) : idéal de la perfection sociale, absolument inconnu aux sociétés antiques, dont les nations chré-

(1) Le très-éloquent et très-regretté comte de Montalembert a dit : « Cet idéal si cher à beaucoup d'esprits, d'un homme devant qui tous les hommes se prosternent et qui, maître de tous ces esclaves se prosterne à son tour devant Dieu, on le vit alors réalisé » (à l'époque de Constantin). (*Les Moines d'Occident*, t. I, p. 5.) C'est pourtant l'ordre même voulu de Dieu, selon la parole de l'Apôtre, que M. de Montalembert semble ridiculiser ici. Car enfin, c'est l'ordre, que tous obéissent au prince légitime et que le prince obéisse à Dieu. Est-ce

tiennes se sont trop rarement approchées, et qui n'a son expression accomplie que dans l'ordre spirituel, dans la constitution même de l'Église. Car c'est là en particulier que l'abnégation jusqu'au sacrifice est la première loi du pouvoir. Le titre éminemment distinctif du SOUVERAIN par excellence, après le titre de PÈRE, n'est-il pas celui de SERVITEUR, et de SERVITEUR DES SERVITEURS? L'Église est à la fois le modèle d'une société parfaite proposée aux nations qui, à mesure qu'elles s'en éloignent, s'éloignent aussi de la paix. Elle est, dans son Chef, l'infaillible arbitre des différends que l'hérésie ou l'ambition provoque sans cesse sur le principe de la souveraineté, son origine, sa nature et ses limites, sur le rapport des deux puissances, etc., questions promptes

là ce qui constitue un état d'*esclavage?* Le prince ne saurait se prosterner en vérité devant Dieu, s'il ne lui offre en même temps l'hommage d'un cœur dévoué à ses sujets, qui sont ses enfants, ses frères, auxquels il est débiteur de son temps, de ses veilles, de sa vie. Jamais cet ordre, trop purement *idéal* sans doute, ne sera la raison de la tyrannie et de la servilité. Je ne sais à quelles vocations de servitude M. de Montalembert faisait allusion. Où rencontrait-il ces catholiques qui rêvent Byzance?

à dégénérer en tourmentes politiques. Que si tout autre pouvoir que le seul institué d'ordre divin prétend résoudre ces problèmes compliqués et délicats, ce pouvoir quel qu'il soit tranche toujours dans le sens des passions contre la véritable liberté de l'âme, la liberté religieuse, au grand détriment de toutes les franchises publiques dont elle est le principe et la vie. On n'entreprend jamais sur l'autorité spirituelle sans violer la première condition de l'ordre social.

Le protestantisme, ou la théologie envahie par la souveraineté du peuple, a pour premier effet de mettre l'âme des sujets dans la main du prince, et ne l'en dégage que pour la livrer au démon de l'anarchie. Lorsque l'assemblée de 1682, dans sa factieuse servilité, exalte le roi, brave le Saint-Père, et *déclare les* étranges *libertés de l'Église gallicane*, ces audaces si lâches contre le droit de Dieu ne font qu'ouvrir la voie aux légistes, aux sophistes, aux athées, qui, après un siècle de blasphèmes, *déclarent les droits de l'homme*, divinisent la raison, et sur les débris de la croix dressant les supplices, façonnent au dur despo-

tisme les cœurs abrutis de peur et de démagogie ! Tout cela est clair aujourd'hui et devenu même un des lieux communs de la vérité ; mais à l'heure où M. de Maistre prit la parole, à cette heure de ténèbres et de sang, il n'appartenait qu'à un génie supérieur, illuminé d'une vive foi, d'affirmer les principes à la face d'un siècle en délire, et de garder dans une telle confusion, la vue calme de l'unité. Frappé, mais non troublé par la révolution, recueillant ses pensées au bruit des écroulements et debout sur les décombres, il en appela de la scandaleuse sentence des événements à la vitalité invincible de l'institution catholique. Il n'eut pas un seul instant la faiblesse de prendre les succès violents de l'erreur pour des avénements de vérité, ni de croire que toute grandeur insultée ou trahie fût par cela seul destinée à périr. Il sut distinguer celles qui ont en elles-mêmes des causes de durée, supérieures à la furie des circonstances.

Dans la papauté dépouillée, humiliée, captive, M. de Maistre ne cessa de reconnaître le principe divin qui la porte, et de glorifier en elle la suzeraine vénérable de toute autorité, l'éternelle pro-

tectrice de toute liberté légitime. Au temps de ses suprêmes abaissements, le Christ a dit : JE SUIS ROI, et : JE SUIS LA VÉRITÉ ; car il faut que la vérité règne, et puisqu'elle a paru sous une forme visible, il faut qu'elle règne d'une royauté visible. La vérité règne dans la souffrance, le roi souffre pour la vérité. Or ce miracle de sortir des catacombes pour régner, et de régner en passant de nouveau par l'opprobre, les fers et le martyre, ce miracle perpétué n'est que l'histoire des souverains pontifes, depuis le premier apôtre jusqu'aux derniers papes du glorieux nom de Pie. La force retrouvée au plus profond de la faiblesse, qui est toute la vie du chrétien intérieur, est aussi dans le temps, toute la vie de l'Église et de la papauté : *Cum infirmor, tunc potens sum* (1).

Étrange royauté du pêcheur, confessée toutefois au début de ce siècle et par le pouvoir et par le génie ! — A Pierre, bafoué et délaissé, le redoutable héritier de la révolution se sent forcé de recou-

(1) *II Cor.*, XII, 10, Voir à l'appendice un fragment de Mgr Gerbet sur la papauté.

rir afin de relever la société presque déracinée. A celui qu'il contredira plus tard et persécutera misérablement, il demande un acte inouï d'autorité; un acte tel qu'on eût dit que la Providence avait attendu les jours étroits pour dilater la puissance de Pierre et lui en révéler à lui-même toute l'étendue. Où étaient alors les libertés gallicanes et les maximes d'État? — Mais l'orgueil césarien est promptement oublieux des nécessités qui l'humilient (1). A peine sorti de presse, il reprend sa haine avec ses préjugés. Les ignobles despotes de la France avaient laissé tomber aux pieds du nouveau César, entre autres libertés volées par eux, la liberté de la conscience humaine. Et lui aussi voulut s'en emparer. Les nuages gallicans revin-

(1) L'humiliation pour le Césarisme consistait dans le fait de reconnaître et d'invoquer la souveraineté pontificale afin d'en obtenir la déposition de l'ancien Épiscopat. Car ce fut le Césarisme révolutionnaire, qui, malgré tous les efforts faits pour l'en détourner, exalta l'autorité du Saint-Siége jusqu'à lui demander, au nom de la nécessité, la démission des Évêques légitimes, en faveur des hommes de la Révolution, réconciliés depuis pour la plupart et revenus de leurs erreurs. (Voir les *Mémoires* du cardinal Consalvi, publiés par Crétineau-Joly, 1864, t. I, p. 342.)

rent, dans le monde, autour de la foi due au Saint-Siége. L'expérience inutile devait laisser au comte de Maistre la gloire de démontrer à jamais que le pape est tout le christianisme, comme le christianisme est toute la civilisation, c'est-à-dire la voie légitime qui conduit l'homme à sa fin.

La négation de la papauté est un démenti à la parole éternelle, et bientôt la négation même de celui qui l'a prononcée. Là où la parole créatrice de la souveraineté spirituelle est méconnue, là le Christ décline, il pâlit, il s'éteint. Mais cette mort du Christ n'est que celle des âmes qui meurent à lui. Il meurt dans les églises protestantes, c'est-à-dire qu'elles tombent en dissolution. Il meurt dans les églises photiennes, et toute leur vie s'en va au czar-pontife, qui ne la reçoit que pour l'étouffer. Le monde du schisme, où Jésus diminue, le monde de l'hérésie, d'où il se retire, touchent l'un et l'autre à celui d'où Jésus a disparu, le monde de l'athéisme révolutionnaire, et l'heure vient où les trois ne feront qu'un. Le mal est aujourd'hui en travail d'unité. Il recrute dans tous les domaines de l'erreur ; il s'assimile

toutes les négations ; il s'arme de toutes les destructions. Ce droit renversé, qui se dit le droit nouveau, cette cynique audace, qui se dit la morale nouvelle ; cet abject nihilisme qu'on appelle science positive ; voilà par quels éléments et sur quelles bases le moderne esprit prétend reconstituer l'Europe. L'œuvre ténébreuse s'accomplit ; plus d'un prince, plus d'un homme d'État s'y dévoue. Contre les forces conjurées du philosophisme, de la science impie et de la politique païenne, rien aujourd'hui n'est vraiment debout que le Capitole chrétien ; toute la puissance de l'unité catholique n'est plus que dans la prière du prêtre de Rome : mais c'est la prière de celui pour qui le Christ a prié.

Fénelon, par son recours au Saint-Siége, eut la gloire de rappeler aux évêques, dont le cœur habitait la cour, qu'il y avait à Rome et non à Versailles, un souverain spirituel. Il leur montra son juge, et leur juge trop oublié, le Pape. Cette gloire de Fénelon au XVIIe siècle est, de nos jours, celle de M. de Maistre. Et lui aussi, par l'influence de son génie, par son chef-d'œuvre, ce puissant

argument de nos préjugés et de nos erreurs tiré de nos ruines, le premier, il a rallié les brebis autour du grand pastenr. Sur cette question de la souveraineté dans l'Église, que la parole si claire de Notre-Seigneur aurait dû élever au-dessus de tout débat, désormais la discussion est close ; le temps l'a fermée, plus d'équivoque ni de subtilités possibles. L'Église a fait justice de ces funestes malentendus et par la voix de sa doctrine et par la voix de ses souffrances (1). Un nuage épais peut voiler aux yeux de l'esprit l'avenir même le plus prochain, mais du moins, pour la conscience, tout est clair : la vérité, le devoir, le péril. Et quiconque aujourd'hui, parmi les catholiques, conteste encore l'autorité de Pierre, quiconque fait à cette autorité la mesure pauvre et avare, quiconque lui marchande la foi et l'obéissance, a sans retour perdu la vue ou misérablement ouvert son âme à l'appât des trente deniers.

(1) Et depuis 1870, par sa souveraine autorité.

III

M. de Maistre avait dans les mauvais jours prédit une ère de réparation, un retour à la foi et à l'ordre légitime. Il écrivait en 1796 ces paroles mémorables :

« Si l'on veut savoir le résultat probable de la révolution française, il suffit d'examiner en quoi toutes les factions se sont réunies : toutes ont voulu l'avilissement, la destruction même du Christianisme universel et de la monarchie ; d'où il suit que tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exaltation du Christianisme et de la monarchie (1). »

Ce *donc* si hardi fut pourtant littéralement prophétique, car il n'était que l'expression rigou-

(1) *Considérations sur la France*, p. 161, in-8°. Il écrivait encore de Saint-Pétersbourg, le 30 août 1805, à madame la baronne de P... : « Souvenez-vous de ma prophétie chérie. Cette immense et terrible révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple *contre le catholicisme et pour la démocratie. Le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie.* » (*Lettres et opusc.* t. I, p. 59, in-8°, 1850.)

reuse d'une vérité absolue : je veux dire l'incompréhensible puissance par laquelle Dieu conduit à ses fins les volontés qui s'en éloignent le plus. Il est des hommes qui *durent*, comme disait le vieux Balzac, pour travailler aux desseins de la Providence. Accomplissant ces desseins par la poursuite même de leurs propres pensées, ils trouvent, à l'inattendu des résultats, la suprême dérision de leurs efforts et de leur succès. Les autels redressés, et plus tard la restauration de la monarchie vérifièrent l'oracle du comte de Maistre, et montrèrent l'un des jeux habituels de cette force cachée qui se rit des révolutions comme de l'homme rebelle. Tandis qu'elles vont où elles veulent, le FATUM DIVIN les amène où elles ne veulent pas. Il est rare que la plus sagace prévision des choses à venir s'étende au-delà du fait même de leur accomplissement. Il est rare que les événements prévus se développent dans toute la plénitude de nos craintes ou de nos désirs. La rigueur des principes d'où ils découlent, est, tour à tour pour le bien et pour le mal, énervée ou tempérée par les déterminations variables de la liberté humaine.

Si parfois les mauvaises maximes se trouvent à certain degré atténuées dans leurs effets, trop souvent aussi le bon parti manque à sa fortune, et, ingrat aux principes qui l'ont servi, s'abaisse jusqu'à la vulgaire politique des expédients, se préparant ainsi une courte durée. Les espérances fondées sur le triomphe des meilleures causes doivent donc laisser une large part à l'illusion. Ce qui promettait beaucoup tiendra peu ; une sagesse malavisée se piquera d'impartialité envers le faux et le mal ; la justice n'aura que des satisfactions imparfaites, le bien que des victoires indécises. Et cela devra peu nous surprendre, dans ce monde où rien ne s'achève, et à une époque où on ne sait plus même la soumission logique que l'on doit à une vérité. Le rétablissement de la monarchie n'a été une Restauration que de nom, et ne fut guère, par rapport à l'Église, qu'une résurrection des anciens préjugés. Protégée par la bienveillance personnelle du souverain dont le gouvernement lui refusait la liberté, l'Église ne put que vivre, — de cette vie indigente et difficile que la révolution lui avait

faite. Une constitution philosophique qui « renouait la chaîne des temps, » rattachait ainsi l'anneau de l'ancien régime à l'anneau révolutionnaire. Les vrais sages virent dès lors la destinée réservée à la politique des habiles (1).

« Religion, royauté, noblesse, disait M. de Bonald, tout est réduit à vivre de salaire et de pensions, tout est en viager et à fonds perdus. Jamais la philosophie irréligieuse n'a remporté un triomphe plus complet, et cela sous l'égide des noms les plus respectables et à la faveur des circonstances les plus miraculeuses... Nous sommes tout à fait dans la folie des constitutions écrites. A qui le devons-nous (2) ? » M. de Bonald le soupçonne et l'insinue; M. de Maistre nous l'apprend : « Les souverains, dit-il, ont plus d'affaires

(1) Voir à l'*Appendice* un mémorable discours prononcé à la Chambre des députés en 1825 par M. du Plessis de Grénedan.

(2) *Lettres et opuscules*, t. I, in-8o, p. 519. Lettre de M. de Bonald, 8 octobre 1814. Depuis que M. de Bonald écrivait ces lignes, le temps n'a cessé de démontrer la folie de ces constitutions écrites ou plutôt la folie de fabriquer des constitutions. Depuis cette époque, dis-je, nous avons vu mourir

avec l'avenir qu'avec le présent. Ils doivent sacrifier celui-ci à celui-là. Louis XVIII sait qu'il est garrotté, qu'on lui a dicté de dures lois et qu'il faut obéir. *La fameuse charte est bien plus l'ouvrage d'Alexandre Ier que le sien. Il lui a été signifié clairement qu'il eût à s'y tenir* (2). »

Ces paroles sont instructives. Dans la prétendue charte de nos libertés, — M. de Bonald va jusqu'à l'appeler *une œuvre de folie et de ténèbres !* — elles découvrent la main de l'ennemi. Le médiateur de la Sainte-Alliance était-il lui-même dans le secret de ses funestes inspirations ? — Peut-être, pensait-il de bonne foi que l'avenir des peuples appartenait à ce vain constitutionnalisme. Comme homme, il pouvait le croire et se tromper ; mais l'intérêt russe, la politique schismatique, le

la charte de 1814, la charte de 1830, la constitution républicaine de 1848, la constitution impériale de 1852! Que restera-t-il demain de notre régime actuel?.. Cependant ce n'est pas absolument d'écrire une constitution qui est un abus, c'est de l'écrire sous la dictée de l'abstraction philosophique.

(1) *Correspondance diplomatique*, 15-27 décembre 1816, t. II, in-8°, p. 290, 291. J'ai cherché, mais en vain, de plus amples éclaircisssements sur les paroles soulignées.

Czar en lui ne se trompait pas et allait infailliblement à son but. Non content des dures représailles qu'il exerçait de concert avec l'Europe sur la France vaincue, il entretenait chez elle, au moyen même du pacte nouveau, tous les éléments de division et d'instabilité. Perpétuer la révolution en France et lui assurer dans l'État une existence légale et sociale, c'était pour le schisme conquérant un succès tout autrement sérieux que le gain de cent victoires. L'abaissement de la France catholique est dans les plans de la Russie, et la Révolution parmi nous, qu'elle le veuille ou non, conspire depuis longtemps avec l'ennemie-née de la France (1). La Révolution n'a-t-elle pas dit depuis longtemps : Périsse la France plutôt qu'un *principe !* Car la Révolution a aussi ses principes, ténébreuse parodie de la Vérité.

L'œuvre de 1814 échoua. On manqua l'heure, unique peut-être, de faire définitivement répara-

(1) Un danger plus immédiat, plus pressant aujourd'hui, c'est la Prusse exaltée aux dépens de l'Autriche et surtout de la France, grâce à l'étrange politique du César révolutionnaire et à l'insuffisance de son épée.

tion aux principes blessés (1) et de jeter hardiment dans la justice et la conscience les vrais fondements de la liberté politique. Dès ce moment, les esprits éclairés sentirent la Restauration perdue. Les prévisions de M. de Bonald furent inflexibles. M. de Maistre voulut voir dans l'attentat de février un gage providentiel d'espérance. Il crut lire dans la mort d'un Fils de France, « cette grande mort toute vitale et vivifiante, la fin des expiations, l'entière absolution de la maison de Bourbon, l'épouvantable assurance de la Restauration (2). » Cette vue ou plutôt ce vœu fut comme un mécompte de cœur. La logique des choses, cette pernicieuse expérience du manichéisme *selon la Charte*, aussi préjudiciable au sentiment de l'honneur qu'à celui de la vérité, le ramena bientôt aux plus tristes pensées. Déjà il touchait au terme de sa vie, et la perte prochaine de la restauration de la France, qui aurait dû être

(1) Au droit monarchique, au droit de l'Église, au droit du père, de la famille, de la propriété.

(2) Lettre de M. de Maistre, 21 février 1820. *Lett. et Opusc.* Ier, p. 497.

celle de l'Europe, entraînant à ses yeux la chute inévitable de l'ordre européen, il prophétisait les dernières catastrophes avec la ferme autorité d'un juge qui prononce un arrêt.

Cependant ces préoccupations funèbres n'étouffèrent jamais en lui l'espoir d'une rénovation religieuse. Il eut jusqu'à la fin la persévérante intuition d'une ère puissante, l'ère de la grande unité, où la théocratie, la politique et la science finiraient par se mettre en équilibre. Deux mois avant sa mort, toujours pénétré du pressentiment de quelque grand événement dans le cercle religieux, il écrivait à M. de Bonald : « Je ne doute pas qu'à la fin nous ne l'emportions, mais il arrivera des choses extraordinaires qu'il est impossible d'apercevoir distinctement (1). » Quelques-uns s'étonnaient de cette assurance. « Je désirerais de tout mon cœur, lui disait l'abbé de Lamennais, partager vos espérances ; mais je vous avoue que ma faible vue ne saurait apercevoir dans ce monde qui se dissout le germe d'une restauration complète et durable. Je

(1) *Lettres et Opuscules*, t. I, p. 584.

cherche vainement à concevoir par quel moyen le genre humain pourrait guérir de la maladie dont il est atteint (1). » L'abbé de Lamennais semble ici déclarer l'humanité incurable à la puissance même de Dieu. Lamennais, apostat, ne craindra pas de confier à la raison humaine, encore toute meurtrie des coups qu'il lui a portés, la conduite et la guérison de l'homme, le développement progressif de la société ! Le comte de Maistre a le coup d'œil plus calme, plus juste et plus pénétrant. Il se garde d'attacher les destinées du Christianisme à une idole de civilisation ; ce qui s'affaisse et tombe n'emporte pas pour lui ce qui demeure. A cet égard sa fermeté ne souffre aucun démenti des apparences les plus contraires. Il voit, en effet, et ne cherche pas à dissimuler

(1) *Lettres et Opuscules*, t. I[er], p. 584. Un plus puissant esprit peut-être que Lamennais, J. M. Ampère disait, comme M. de Maistre : « Tout m'annonce une grande époque religieuse, mais je me désole en songeant que je ne vivrai pas assez pour la voir se prononcer, de manière à juger ce qu'elle doit être. Je mourrai pendant *la préparation de ces immenses événements*. Ce n'est qu'après trois cents ans de persécution que le christianisme s'est établi dans le monde. » — 1[er] octobre 1816.

le triste état de la religion dans le monde. Radicalement détruite dans les pays protestants, presque entièrement chassée de l'Afrique et de l'Asie par le cimeterre de l'Islamisme, sans action sur les innombrables populations de la Chine, de l'Inde et du Japon, la sueur de ses apôtres, le sang de ses martyrs semblent aujourd'hui lamentablement perdus ou stériles ! Chose plus lugubre encore ! L'Église catholique en Europe ne cesse d'être opprimée par la souveraineté même qu'elle a élevée et nourrie ; elle est persécutée dans son chef, amoindrie dans ses membres ; enfin cette saillie du Sénateur n'est que trop sérieuse : « Vous n'osez plus rien et l'on ose tout contre vous (1). » La condition actuelle du Christianisme est donc en raison inverse de sa certitude et de sa divinité ; elle contredit à la magnificence des promesses éternelles. Plusieurs, possédés d'un aveugle esprit de libéralisme, cherchent à effacer ses traits divins, pour le réconcilier avec une société qui ne sait plus rien admettre

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, XI[e] *Entretien*, t. II.

de divin. Ils proportionnent le Christianisme à leur aptitude naturelle, en d'autres termes, ils l'abolissent dans la mesure où ils le diminuent. Et dans leur hautaine confiance, ils se disent : « Au lieu d'élever péniblement le monde à la hauteur de la foi, nous voulons ramener la foi au niveau du monde. Le Christianisme se fera mieux accepter, étant devenu semblable à nous ! » — semblable à cette société qui tombe, à cette civilisation scientifique, sceptique, dissolue, à qui la vraie science manque, qui a perdu ses mœurs et sa raison ! Un jour même, faut-il le rappeler ? le clergé de Paris dut subir un avertissement étrange : il lui fut dit qu'il fallait savoir *être de son temps et de son pays !* Comme si le sacerdoce de Jésus-Christ n'était pas Universel et Éternel ! Et l'on s'étonne, en songeant de quelles lèvres tombaient ces paroles, véritable semence de rebelles et d'apostats... — Que les esprits vains, toutefois, et trop impatients, ne se hâtent pas de conclure l'illusion de notre foi plutôt que la fragilité de l'âme humaine. Car c'est précisément dans ces sombres extrémités, que le penseur catholique trouve le

principe de sa confiance. Les suprêmes obscurcissements annoncent l'approche de la lumière. Quand tout est humainement perdu, il faut nécessairement que Dieu se montre ; il faut que, par sa puissance manifeste, il dégage sa parole et sa vérité.

Sans doute de vives angoisses nous pressent. La société souffre ; des menaces de dissolution planent sur elle. Et pourtant qui oserait marquer aux nations l'heure de leur mort ? Leur agonie peut mesurer des siècles ; elle peut aussi se transformer en résurrection. Mais quelle que soit la destinée de celles qui nous touchent de plus près, il ne faut pas oublier ce que l'humanité survivante a le droit d'attendre. Que ne reste-t-il pas encore a faire à la parole du salut, avant qu'il soit permis de pressentir le dénouement final ? Je ne veux invoquer ni comme symptôme de vie, ni comme présage de quelque grand avénement religieux, ces récentes découvertes qui semblent remettre aux mains de l'homme le temps et l'espace, et par un commerce plus actif entre les intérêts favoriser le rapprochement des âmes. Hypothèse douteuse ; l'intérêt rapproche et il

divise ; il ne garantit jamais la légitimité des actes humains. L'appropriation des forces de la nature à nos volontés n'a de valeur que par la moralité du libre arbitre. Il n'y a là d'ailleurs qu'un merveilleux concours d'instruments puissants, mais d'une absolue indifférence à la cause qui les emploie. Ils servent, ils trahissent tour à tour ou plutôt tout à la fois. Une seule considération subsiste et mérite l'attention de l'observateur. Le Christianisme n'a pas achevé sa mission ; les temps ne sont donc pas accomplis. Combien de familles humaines, peuples païens, tribus sauvages ou barbares, reléguées aux confins de la terre ou perdues au fond de continents inexplorés, et surtout retranchées dans leurs superstitions ténébreuses, attendent la visite des apôtres ou le dernier assaut de la vérité ! L'Église prie toujours pour la réconciliation de la race perfide (1) : tout genou n'a pas fléchi au nom de Jésus ; la réunion dans le même bercail, sous le pasteur unique, est encore à venir. De grands jours doivent donc luire

(1) Oremus et pro perfidis judæis. (*Office du Vendredi saint.*)

sur le monde : il ne passera pas avant que ces choses ne se passent. Que des États soient effacés, que des nationalités s'altèrent, que des sociétés disparaissent, peu nous importe *spirituellement*. Ce ne sont là que des ruines partielles, destinées à figurer peut-être dans de nouveaux plans de vie. Qui sait si de ces débris mêmes ne s'édifiera pas cette grande unité qui doit précéder les derniers désastres et le dernier triomphe ?

En ce moment, l'unité semble bien loin de nous. On la hait, on la repousse, ou bien on la veut mettre dans les erreurs et les passions qui l'excluent. La négation et l'hérésie, actives comme la haine, exercent parmi nous un vrai prosélytisme de corruption. — Qui ne lève aujourd'hui le bras contre la vérité ? Rationalistes, sensualistes, athées, francs-maçons, solidaires, spirites, juifs, libres penseurs, toute la fourmilière de l'impiété est en rumeur et en travail ! Quelle pitié ! La force intellectuelle que cette multitude représente, n'est certes pas un argument contre l'espérance, et dans les choses de Dieu, c'est contre l'espérance même que nous avons coutume d'espérer.

Le moindre souffle balayera ces myriades d'insectes avec leurs barricades de fétus (1). Celui qui, dans les flots ramenés par la droite de Moïse, noya une armée entière comme un seul cavalier (2), Celui-là soufflera sur l'infernale puissance du mensonge, et l'antechrist sera détruit. Le Seigneur touchait à la croix, il allait boire le calice des opprobres, quand il prononçait ces paroles d'une divine sécurité : « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde (3). »

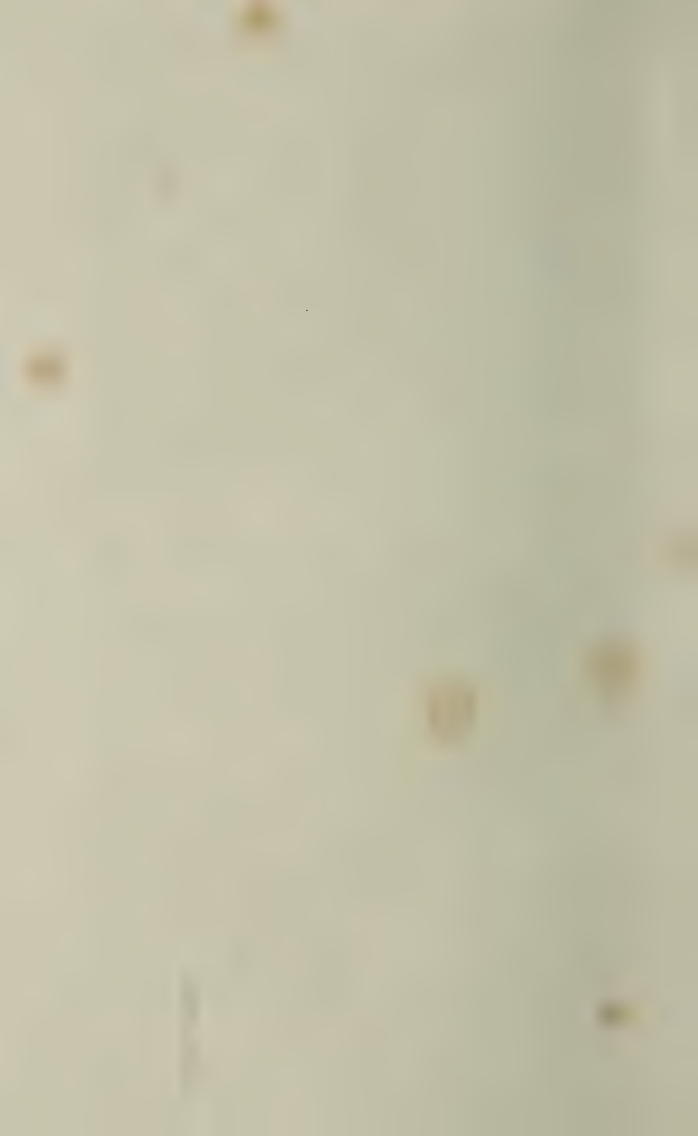
(1) « Erunt sicul paleæ ante faciem venti et sicut favilla quam turbo dispergit. » (Job, xxi, 18.)

(2) « Cantemus Domino : gloriose enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare. » (*Exod.* xv, 1.)

(3) Ἀλλα θαρσεῖτε, ἐγὼ νενίκηκα τὸν κόσμον. Joan., xvi, 33

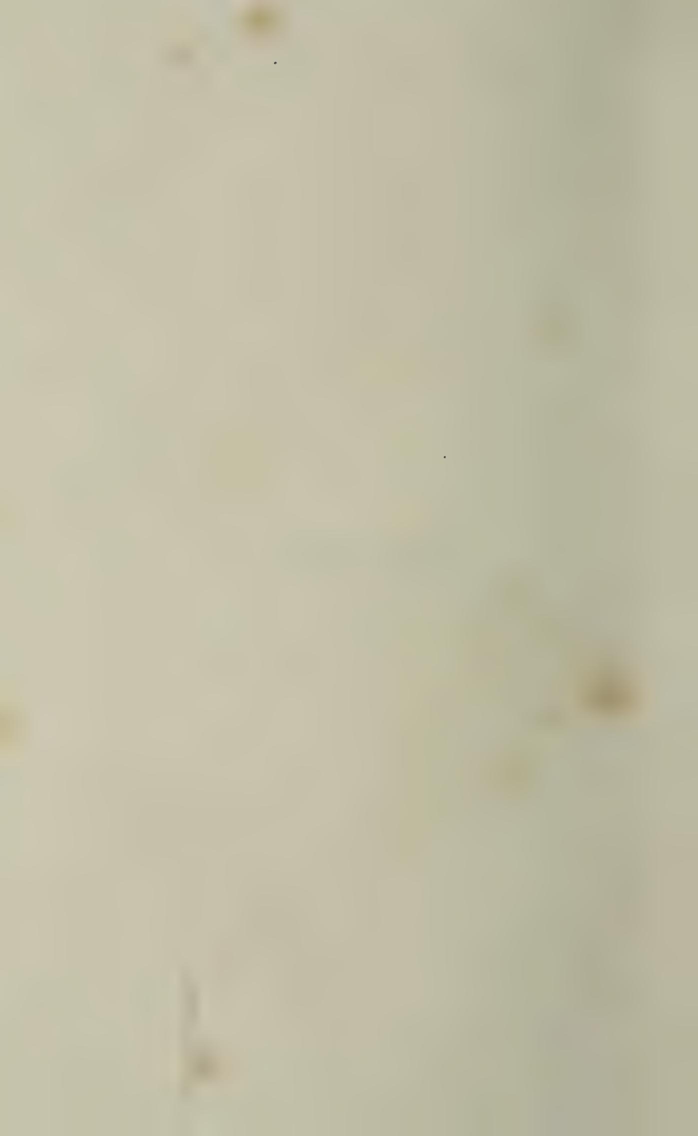
1865







L'ANTICHRISTIANISME



QUATRIÈME PARTIE

L'ANTICHRISTIANISME

1870-1874

I

LES NOUVEAUX PRINCIPES POLITIQUES

Les pressentiments dont les pages précédentes portent l'empreinte, n'ont été que trop réalisés par les événements de 1866, de 1870-1871 ; par les malheureuses journées de Sadowa et de Sedan, le siége de Paris, le règne de la Commune, le déchaînement de tous les fléaux. La guerre a éclaté avec furie entre les peuples de l'Europe, entre les citoyens d'une même patrie, en dépit d'une civilisa-

tion, qui voyait dans le négoce, dans le jeu des forces industrielles et productives, le rêve accompli de la paix perpétuelle. Des torrents de sang ont coulé, un immense désastre accable la France ; elle en subit encore tout le poids, avec la honte inouïe d'une paix qui lui met à deux doigts du cœur la pointe de l'épée ennemie ! Chef-d'œuvre final d'un règne de vingt ans, dont tout l'emploi fut de préparer *per fas et nefas* l'avénement de l'antichristianisme. Le second Empire succombe à cette tâche sacrilége ; mais la France coupable tombe avec lui : elle s'affaisse sous le triste établissement de Septembre : les ennemis mêmes s'étonnent de la soudaineté de sa chute. Des miracles de vaillance et d'héroïsme chrétien à l'armée de la Loire ne purent la sauver. Elle devait porter la peine de ce règne cynique où son sang et son or ne furent jamais marchandés pour servir l'intérêt étranger et les complots des sectaires. Il fallait que sa perte vînt par le Césarisme, par la Révolution, son crime depuis quatre-vingts ans, et aujourd'hui sa honte et son supplice, bien qu'à cette heure d'évidence elle ne semble ni

reconnaître le châtiment, ni abjurer le crime! Nation malade, moins ennemie de son mal que prévenue contre la seule main qui le puisse guérir! — Et pourtant l'espérance survit. La vie de la France chrétienne, au dehors, est arrêtée. Elle manque à l'Europe, et d'abord à l'Église. C'est en vain que l'on contesterait la mission religieuse particulièrement attribuée à la France par Joseph de Maistre, c'est en vain qu'on voudrait n'y voir qu'une illusion, et la plus flatteuse dont l'amour-propre d'un peuple se puisse bercer. Aujourd'hui le doute n'est plus possible. Les événements se sont chargés de prouver. Il est si clair que la Providence nous a traités comme elle fait ceux qui ne répondent pas à son appel et déclinent l'honneur de la servir. Elle nous a laissés à notre néant. — Par le coupable abandon qui a livré Rome et le Pontife-Roi à leurs persécuteurs, nous nous sommes trahis nous-mêmes. Le Pape est dans les liens les plus étroits. Qui pourrait dire les outrages, les soufflets prodigués à son invincible vieillesse? Et qui ne ressent en même temps tous les affronts que la France a dévorés en silence? De nouveaux

arguments seraient douloureusement inutiles. Il est manifeste que le sort de la France est lié aux destinées de la Souveraineté pontificale. Les vicissitudes de sa fortune marquent les degrés de sa fidélité au devoir de sa vocation. Pierre opprimé, Pierre qu'on délaisse, ne veut pas désespérer de la France, même blessée, même déchue. Puisse sa prière ramener un pouvoir de droit, qui, en la rendant à sa mission, la rende à elle-même et la relève !

II

LE PRINCIPE DES NATIONALITÉS

« L'Europe se meurt, » disait Joseph de Maistre avant de mourir. Il est mort sur ces dernières paroles, et nous assistons, nous, en effet, aux derniers écroulements du système européen : l'ancien équilibre détruit, le schisme et l'hérésie dominant dans le monde, un nouveau droit public professé par la ruse et la force, l'empire d'Allemagne transféré au protestantisme ; des souverains spoliés par d'autres souverains leurs alliés ou leurs

proches; ceux-ci misérables instruments de la Révolution qui les méprise et va les briser; la Papauté captive, les peuples catholiques en dissolution, étouffant sous l'étreinte sauvage du radicalisme; cet ordre violent ou plutôt ce désordre universel ramène invinciblement notre pensée sur cette vue d'espérance nécessaire que M. de Maistre ne sépara jamais de ses pressentiments de désolation. Cette vue est la prédiction d'un fait qu'il a toujours annoncé comme relativement prochain : le retour des âmes à LA GRANDE UNITÉ.

J'ai dit plus haut : « Le mal aujourd'hui est en travail d'unité; » car l'unité est la loi de la vie, et le mal veut vivre à sa manière. La vie à laquelle il prétend a besoin de la sorte d'unité qu'il cherche; égal mensonge d'unité et de vie, qui ne peut avoir de durée que ce qu'il en faut pour *détruire*.

Voici l'Unité véritable, celle qui est née de la parole du Sauveur, à la Cène, et de la prière qu'il adresse à son Père : « Conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient UN comme Nous. — Je ne prie pas pour eux seule-

ment, je prie pour ceux qui *croiront en Moi par leur parole*, afin que tous soient UN, comme vous, ô Père, êtes en Moi et Moi en Vous, afin qu'ils soient aussi UN en NOUS et que le monde croie que Vous m'avez envoyé (1). »

Ainsi le monde n'a l'unité et ne peut la garder que par la foi à *la parole apostolique*, qui seule annonce le Christ, et seule répand au dehors la vérité et la vie qui sont en Lui. Cette vérité qu'une partie de l'Europe a répudiée, que les gouvernements catholiques persécutent ou renoncent, est précisément celle à laquelle il s'agit de revenir. C'est en particulier pour les peuples *latins* une question de vie ou de mort. Or l'urgente nécessité de ce retour est-elle sentie ? L'accomplissement prochain d'un si grand fait est-il vraisemblable ? La raison n'y conclut guère. Et cependant l'excès des souffrances des sociétés catholiques, la prière unanime des justes et surtout la douloureuse passion de la papauté, nous somment presque d'espérer.

(1) JOAN., XVII, 11, 21.

L'Unité dans la croyance, d'où naît l'union dans la vie, profondément atteinte en Europe par le dissolvant du libre examen ; depuis, assaillie sans relâche par l'hérésie et le philosophisme, a trouvé enfin le dernier ennemi que tant de précurseurs annonçaient : le panthéisme démocratique, c'est-à-dire l'athéisme révolutionnaire. L'athéisme aujourd'hui se montre partout et marche le front levé. Il siége dans les conseils des princes, disserte dans les Académies, conspire dans l'ombre des comités, hurle dans les parlements, dans les congrès démagogiques. Et toutefois, l'Esprit qui l'agite, négateur furieux de CELUI QUI EST, l'esprit du mal est impuissant à décliner la Loi qui s'impose à toute action comme à toute existence. Il persécute l'Unité dans la foi, et ses efforts pour la faire dans l'erreur confessent malgré lui la Vérité Une dont l'invincible présence est son supplice.

C'est au moyen du principe des nationalités qu'il tente ses essais d'unité, et il a créé à son usage deux autres principes (la non-intervention, la légitimité du fait accompli) pour faciliter sa victoire et en jouir effrontément.

L'idée des nationalités n'a pas été stérile. Issue du système fataliste des races, mise en vogue par quelques historiens de renom, propagée par les sophistes de l'Allemagne hégélienne, appliquée à la politique internationale par un faux et funeste libéralisme, elle a fait en quelques années, en quelques mois la domination du Piémont sur l'Italie, la prépondérance de la Prusse, l'abaissement de la France et de la catholicité ; elle a exalté, au détriment des meilleures puissances de l'Europe, les sceptres oppresseurs et impies; détestables résultats, qui montrent toute la malignité du principe, également odieux à le considérer dans son application soit aux relations des peuples entre eux, soit au régime intérieur des sociétés (1).

Le nationalisme révolutionnaire n'est qu'un retour à la politique païenne. Il oppose à l'Unité fraternelle, à la solidarité chrétienne des peuples, l'antagonisme des races, l'implacable loi de l'utile. Il marche à couvert sous d'hypocrites paroles,

(1) Voir dans l'*Univers* (année 1872) un remarquable article tiré des *Feuilles de Munich*.

tant que l'hypocrisie est possible : il prêche volontiers la paix, le progrès, la perfectibilité indéfinie, la liberté... Mais à tout cela quelle apparence? quand les idées, changeantes comme l'intérêt et le besoin, tournent en passions aveugles ? quand le joug léger et doux d'une loi commune à l'humanité est secoué ? quand le sentiment d'un même devoir ne rallie plus les âmes dans la croyance à un ordre de vie supérieur et qu'elles n'ont plus de regard vers un but plus haut et plus stable que les choses du temps ? L'intérêt associe, il ne peut unir. La cupidité, l'appât d'un gain à faire n'importe par quelles voies, noue les alliances d'un jour, aussitôt suivies de la dispute pour le partage, ou du brusque abandon de l'associé en vue d'un profit plus grand ou plus sûr. L'esprit de nationalisme n'est qu'une honteuse balance entre la convoitise et la crainte. L'intégrité, l'existence même d'une nation n'a plus d'autres garanties que la non-utilité actuelle de sa perte, ou la considération de sa force et du danger de l'agression. En attendant l'heure favorable aux coups de main que des pratiques souterraines

préparent, les adeptes s'écrient : Chacun chez soi ! Chacun pour soi ! C'est-à-dire que l'iniquité érige en maxime le besoin qu'elle a de n'être point troublée dans le développement de ses desseins. Retranchez votre sollicitude aux limites de votre foyer : Chacun pour soi ! — Le cri du voisin endormi qu'on égorge, la nuit illuminée par sa maison en flammes, frappent vos yeux et vos oreilles : fermez les yeux ! fermez l'oreille ! Chacun chez soi ! n'accourez pas au cri de détresse, ne sortez pas ! si ce n'est que vous vous sentiez inspiré de venir en aide aux sinistres travailleurs ; la force éprouvée de votre bras sera la mesure de votre rémunération. — C'est cette infamie en morale qui, en politique, se dit le principe de non-intervention, à savoir, la liberté reconnue de mal faire en pleine sécurité, d'où dérive, comme corollaire, le principe de la légitimité du fait accompli, qui coupe court aux lenteurs périlleuses de la prescription. Le brigandage crée sur le bien volé un droit subit au brigand. Sous l'empire des maximes modernes, l'homme est à l'homme un ennemi. La main droite s'avance en signe de paix et la gauche

tient caché sous le vêtement le révolver ou l'épée. La diplomatie ne conclut de traité sérieux qu'entre complices, s'il s'agit de faire curée : toute question d'alliance est une question de proie. Mais la proie une fois abattue et dépecée, l'intérêt se divise et les puissances codévorantes se montrent les dents.

Vainement l'industrialisme, le désir naturel de la sûreté et du bien-être ne cessent de rêver la tranquillité, l'ordre, les rivalités haineuses désarmées par la confraternité du travail. L'exposition *œcuménique* de 1867, sorte de communion panthéiste et saint-simonienne, se flattait sans doute d'exprimer la nouvelle *sainte-alliance* des peuples dans la dévotion unanime au culte de la matière et à « l'orgueil de la vie ». Toutefois, un engin d'une effroyable portée marquait la place de la Prusse à ces *comices* de l'universelle concorde. Et, de fait, trois ans à peine écoulés, le Rhin, la Moselle, la Meuse roulaient des flots de sang, et l'épigramme de bronze faisait merveille contre les murs de la capitale du banquet.

Le principe de nationalité a donc posé la loi

de guerre entre les nations. L'antichristianisme ne procède et ne peut procéder que par la guerre à l'Unité. Mais quelle Unité? Chaque puissance l'entend pour soi et la cherche pour soi. L'une y prétend par le schisme; l'autre, par l'hérésie; une autre enfin, par le libéralisme impie. Et, bien que ces trois formes de l'antichristianisme aboutissent toutes à son triomphe, elles impliquent cependant qu'une lutte entre elles devienne nécessaire, pour qu'il s'établisse dans son unité. En attendant, les États plus ou moins sciemment voués à son service ne conviennent qu'en ce seul point : la proscription de l'Unité véritable. Il leur importe également que la foi catholique disparaisse ; la Russie anéantit la Pologne, l'Empire allemand met les évêques aux fers et les dépose. Le roi de Piémont s'est fait depuis longtemps le spoliateur de l'Église et, dans Rome même, le geôlier du Pontife-Roi. A peine y a-t-il un seul lieu sur la terre où le Christ, comme aux jours de sa vie mortelle, puisse reposer sa tête ; et cet asile, qu'il bénit de sa présence, qui sait s'il n'en sera pas chassé demain ?

Mais cette coalition de sectaires et d'apostats n'aura pas plutôt assouvi ses brutales haines contre l'Église mère, que, fatalement rapprochés par des annexions contiguës, l'abolition des petites souverainetés, la disparition de tout objet d'une commune inimitié, les grands empires n'auront plus rien devant eux à détruire..... qu'eux-mêmes, alliés d'hier, ne respirant aujourd'hui que leur perte mutuelle, devenus trop voisins pour se pardonner ce voisinage, trop puissants pour ne pas s'atteindre et se gêner partout, trop habitués à entreprendre sur le domaine d'autrui pour se résigner à l'oisiveté... Leur mutuelle existence leur sera une raison permanente de rupture, et la loyauté de leur diplomatie ne se refusera pas le prétexte le plus léger. Ainsi, étant données les maximes actuellement admises, l'Europe n'a d'autre avenir que la guerre; guerre désormais sans terme, sans autre relâche que celle de panser d'effroyables blessures, guerre implacable, jusqu'à la suprême ruine des puissances restées debout et leur absorption par une rivale universellement dominatrice.

III

CÉSARISME ET DÉMAGOGIE

Mais en attendant que le principe des nationalités venge lui-même, sur telle ou telle souveraineté qu'il a servie, les injures du droit des gens, le régime intérieur des peuples qu'il gouverne, a déjà révélé sa perfide malfaisance. Sous un masque libéral, il est le plus actif instrument du Césarisme, c'est-à-dire du *despotisme de l'homme*, soit que plusieurs l'exercent, ou un seul au nom de tous, au nom de cette ironique souveraineté qui n'exalte le peuple dans l'ensemble idéal du corps que pour le mieux broyer dans la réelle individualité des membres. Le Césarisme démocratique ou révolutionnaire est la politique du panthéisme athée. Le Césarisme se joue de l'idée du peuple souverain, comme le panthéisme se joue de l'idée de Dieu. L'être absolu du panthéisme se dit l'Universalité, le tout, chacun et chaque chose ; per-

sonnellement il n'est rien, n'est nulle part, il s'évanouit partout : pur néant, sous les malignes dénominations de substance, de nature, de fatalité, d'enchaînement des lois nécessaires, il n'a qu'une existence logique en tant que négation de toute providence, de toute vérité et de toute vie. L'idée-Dieu prostituée à tous les êtres est un même anéantissement de tous les êtres et de Dieu. Vaste mensonge, qui appelle l'homme à l'indépendance, mais pour le spolier de sa personne! qui divise l'omni-souveraineté et l'anéantit en fractions infinitésimales, mais pour introduire en effet la souveraineté d'un agent caché, terrible, infatigable tourmenteur du monde !

Le Césarisme se moque, lorsqu'il attribue la puissance politique à une poussière d'atomes ; puissance qui divisée à l'infini, annulée à l'infini, se dissipe et se perd aussitôt dans une abstraction écrasante, absorbante, qu'on appelle l'État. Or l'État abstrait n'écrase de lui-même ni n'absorbe. Il faut toujours retrouver un homme ou quelques hommes sous la fiction. C'est une assemblée, un triumvirat, et, en définitive, un seul, soi-disant

mandataire ou fondé de pouvoirs de tous; — c'est *l'homme* enfin qui domine sur *l'homme*, au gré d'une raison sans principes et d'une âme sans loi. Mais qu'est-ce que cela, sinon l'abdication même de l'humanité et l'avénement du règne satanique?

Toute hérésie, toute philosophie quelle qu'elle soit, conclut à une politique et tend au pouvoir. Nos pères ont tour à tour mis en *constitution* et en *décrets* le gallicanisme parlementaire et janséniste, le brutal naturalisme de Diderot et d'Holbach, le déisme niais de Rousseau. Rivales plutôt qu'ennemies, ces erreurs ne passent par une fusion violente que pour mieux témoigner du signe commun qui les rassemble : le signe du mensonge. Leurs révolutions successives ne sont que la Révolution : les affreux despotes, rédacteurs de ces codes de sang et d'ineptie, encore qu'ils s'acharnent à se détruire, n'en sont pas moins les manifestations vivantes d'un même esprit, dirai-je les sinistres avatars du Maudit, qui, sous des noms divers, continue sa révolte éternelle contre le Christ et l'Église, contre l'Unité catholique? Mais le procédé de l'erreur, au temps présent, est invariable.

Chez les peuples qu'elle a subjugués, elle nationalise l'Église : l'État césarien institue les Églises qu'il dit nationales. Dans les pays où elle n'a pas encore prévalu, le libéralisme encourage d'abord le préjugé de nationalité en faveur des dissidents et des sectaires; bientôt le pouvoir se flatte d'introduire le principe, même dans l'Église catholique ! — Que ce principe et celui d'universalité s'excluent, peu lui importe. Naguère en France, l'homme qu'on retrouve dans toutes les voies funestes, Napoléon III réchauffait encore de sa faveur l'opinion gallicane, et sans doute son impuissance à ranimer cette mourante lu suggérait le rêve odieux d'une Église nationale française. Il lui tardait, à ce parvenu, d'exercer, à l'exemple de ses *bons frères* couronnés, la double autocratie sur le corps et sur l'âme des peuples ! Il a trouvé le salaire de ses mauvaises pensées. Les Césars du schisme et de l'hérésie auront tôt ou tard leur Sedan, quel qu'il soit. Mais jusqu'à ce que le jour vienne des justes rémunérations, leur politique est raisonnable en tant qu'elle prend pour point

d'appui ce qu'ils ont gardé de l'institution chrétienne. Il n'y a que dans nos parages d'énervant philosophisme, où il soit admis qu'un homme d'État, assez intelligent pour être catholique, pas assez pour gouverner catholiquement, donne précisément par ce désaccord avec lui-même la preuve de son habileté! Le libéralisme catholique, aujourd'hui noté d'hérésie, est une même altération du sens chrétien et du sens politique. L'avenir, un avenir prochain, montrera ce que peut encore prêter d'énergie aux affamés de conquêtes soit un christianisme mutilé, soit une Église dépendante : ils ont sans doute un espoir mieux placé dans leur initiation aux mystères de la Révolution. Mais, quoi que le monde ait à craindre de ces prodiges d'audace et de ruse, fortifiés d'une telle alliance, il n'en reste pas moins certain que le suprême ressort de leur conduite est des plus dangereux et finira par les trahir eux-mêmes. Une religion de l'État est le prélude de l'État sans religion ; une Église nationale fait inévitablement une nation sans Église : la haine du catholicisme aboutit là. Mais un tel État, de

telles nations ont épuisé leurs destinées. Elles descendent dans la nuit ; elles touchent à l'heure des bouleversements et des ruines ; heure sanglante où les multitudes poussées par les ténébreux prosélytes d'associations inconnues, à la recouvrance de leur prétendue souveraineté, installeront sur les derniers débris de tout ordre et de toute civilisation je ne sais quel hideux César démagogique, dont l'exaltation signalera la fin des temps ou la fin de la tourmente.

IV

LE CONCILE DU VATICAN

Princes et peuples également dupes du mensonge des nationalités, et tous destinés aux plus durs mécomptes en retour des illusions dont il les amuse, princes et peuples, dis-je, se montrent aujourd'hui, à l'égard de l'Église catholique, ligués de haine ou d'indifférence. Cette situation où nous sommes, pleine d'angoisses et de périls, semble marquée par le prophète, aux plus loin-

tains des jours, tant ses paroles s'adressent, et littéralement à la génération présente : « Pourquoi les nations se soulèvent-elles en frémissant ? Pourquoi les peuples forment-ils de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés et les princes délibèrent ensemble contre l'Éternel et son Christ. — Rompons leurs liens, disent-ils ; rejetons leur joug loin de nous ! — Celui qui habite dans les Cieux se rit de leurs efforts. Le Souverain Maître les regarde avec mépris. — Bientôt éclatera contre eux la voix de son courroux; dans sa colère, il les frappera de terreur.. Rois, *comprenez donc maintenant;* instruisez-vous, Juges de la terre. — *Embrassez la pure doctrine.* Prévenez sa fureur, et votre perte à jamais, loin de la véritable voie (1).» Le Vicaire du Christ vit cette conspiration universelle, — cette universelle démence ! Il invoqua l'intelligence des rois et invita les juges de la terre à s'instruire. Les rois refusèrent d'entendre; les juges de la terre repoussèrent l'instruction. Tous méprisèrent la science offerte, la science de leur

(1) *Ps. II*, 1, 2, 3, 4, 5, 10, 12.

salut et du salut des hommes. Ces froideurs, ces duretés ne purent lasser la patience du Saint-Père. Dans sa persévérante sollicitude, il dressa et présenta à l'Europe souffrante le laborieux index des erreurs dominantes, faux principes, malignes opinions, doctrines impies et antisociales, qui tuent les États dans le temps et les âmes à jamais. Cette image exacte de toutes ses misères, qui était aussi un avertissement de tous ses dangers, l'Europe s'en détourna comme d'un miroir que l'on sait trop fidèle à reproduire des traits profondément altérés. N'ayant pas le courage de se voir et de se haïr, dans ce portrait salutaire de ses difformités, elle préféra prendre le parti de ses vices et livra l'auguste manifeste aux sarcasmes des publicistes gagés. L'hydre de *l'esprit moderne*, atteint des censures de la Vérité, redressa toutes ses têtes avec fureur, et bientôt de nouvelles menées, de nouveaux faits de guerre et d'annexion témoignèrent du mépris effectif des cours pour la parole du Bon Pasteur.

Dans une situation aussi menaçante, il était nécessaire que l'Église resserrât plus étroitement

encore le lien qui l'unit à la Papauté. Alors que l'autorité humaine s'affaisse par toute la terre ou dégénère en tyrannie, il fallait que l'autorité spirituelle dans la personne du successeur de Pierre fût exaltée à la face de tous les peuples. Il était urgent, avant le surcroît d'épreuves réservées au Saint-Siége, que l'Église en déclarant la perpétuité de sa foi à l'enseignement infaillible du Pape, démontrât l'indissoluble union du chef et des membres, l'impossibilité de les séparer sans attenter à la vie même de l'Église, car le Pape en est le principe, il en est la tête : de là, l'évidente déraison de tout appel fait au corps, des jugements que la tête à prononcés. Les essais d'Églises nationales, ou de souveraineté parlementaire dans l'Église, ne peuvent plus prétexter de l'absence d'une déclaration dogmatique. Le Concile a parlé. Désormais pour troubler l'Église, il faut en sortir. Le masque d'une orthodoxie intentionnelle est à jamais impossible ; il suffit qu'il se laisse soupçonner pour être flétri. Ces distinctions qu'une erreur obstinée faisait entre le Pape et l'Église, ces revendications odieuses de la supériorité des Con-

ciles ne serviront plus les desseins du Césarisme et ses entreprises sur la liberté des consciences. Ainsi, un grand péril est conjuré, et à l'avenir, le Pape, même dépossédé, proscrit, sans asile, pourra toujours faire entendre la Voix souveraine, la sienne, qui est celle de l'Église, et publier, sans appel possible, les décrets nécessaires au salut du monde chrétien.

La vue de l'univers actuel, « haché par tant de souverainetés et tellement agrandi par nos hardis navigateurs » induit M. de Maistre à penser que, désormais, « la convocation d'un concile œcuménique est devenue une chimère (1). Cinq ou six années, dit-il, suffiraient à peine à cette fin. » M. de Maistre semble ne pas admettre que l'avenir — et ici l'avenir, c'était presque le lendemain — puisse réserver plus d'une surprise à la prévoyance humaine. Il avait dû remarquer, cependant, que chaque chose en ce monde faisant son œuvre à part, et chacun croyant ne faire que pour soi, il se trouve, en définitive, qu'un autre intérêt, et

(1) *Du Pape*, t. I, p. 17.

souvent d'un ordre supérieur, a été servi. La matière travaille pour la matière, l'esprit pour l'esprit ; mais l'esprit peut s'emparer de la matière et la tourner à la charité, à l'œuvre de Dieu; ou plutôt Dieu s'empare alors pour sa gloire et de la matière et de l'esprit. — Quand donc l'heure fut venue d'appeler des quatre coins de la terre les évêques dispersés, les voies matérielles étaient prêtes; le temps et la distance avaient comme disparu, et le monde n'était plus trop grand pour la convocation du concile. Il n'était plus trop grand pour recevoir partout et presque instantanément la lumière. Et l'Église rassemblée de nouveau, délibérant dans l'union et la paix, au milieu des sociétés temporelles, si oragenses, si menacées, à jamais incapables de résoudre par elles-mêmes le problème solidaire du pouvoir et de la liberté, offrit encore une fois l'idéal vivant de cette société parfaite devant laquelle les nuages suscités du dehors s'évanouissent toujours, sous le rayonnement plus vif de l'éternelle vérité.

Le Concile du Vatican, par ses actes, par sa nature et le fait même de son existence, est la

contradiction formelle de toutes les erreurs du principe des nationalités. Il réprouve les Églises nationales, qui, en surexcitant le farouche égoïsme de race ou de tribu, aliène l'homme de son semblable, et réduit les nations dans leurs rapports mutuels, à une sorte d'état sauvage où la fourberie et la force priment le droit; il frappe du même coup le Césarisme, qui ne *multiplie* les Églises que pour *diviser* l'Église, détruire la souveraineté universelle du Pontife romain et confondre de nouveau dans la main de César les deux puissances dont la distinction est de décret divin. La sainte assemblée affirme donc avec une énergie nouvelle la liberté spirituelle des peuples, leur unité solidaire dans la foi, et sous l'unique autorité du Vicaire de Dieu, leur rivalité dans la lice de la civilisation ou plutôt l'émulation de leurs efforts pour instituer, maintenir ou restaurer cet ordre chrétien qui doit aider chacun de nous, dans le temps, à franchir le seuil du temps. En un mot, comme elle professe que la parole du Pape infaillible est la parole même de l'Église, elle reconnaît par là que les maximes modernes,

notées et réprouvées par le *Syllabus*, demeurent notées et condamnées par l'Église.

Disons encore que, dans ce siècle de schisme révolutionnaire et d'anarchie philosophique, le Concile est l'expression la plus sublime de la véritable communion du genre humain. L'Esprit-Saint qui donne aux Apôtres la miraculeuse intelligence des langues, et, de ce lieu paisible où tous « ne sont qu'un cœur et qu'une âme, » les envoie conquérir à l'Unité des multitudes d'âmes et de langues étrangères et ennemies, est le même qui, à différentes époques, rappelle, de tous les points de la circonférence catholique au centre, les ouvriers de l'apostolat, pour retremper leur courage au cœur de l'Unité, et là, ces pasteurs conquérants représentent toutes les nations, toutes les races, que la conquête spirituelle n'a dépouillées ni de leur autonomie, ni de leurs territoires, qu'elle respecte dans l'originalité transformée de leur nature et de leurs idiomes, ne reconnaissant que de volontaires *annexions* à ce royaume fraternel, où, sans être broyés, ni confondus, les peuples les plus divers ne font qu'un,

et redeviennent, selon l'expression de l'Écriture, « d'une seule lèvre, » d'une seule langue, celle de la prière universelle, qui fait parler à tous la même foi et la même espérance.

Voilà donc le spectacle et l'enseignement admirable que nous offre le Concile du Vatican. Par sa déclaration de l'Infaillibilité doctrinale du Saint-Père, il est la consommation effective de l'Unité catholique, et, partant, l'impulsion la plus puissante donnée aux âmes vers cette grande Unité que Joseph de Maistre appelait de son invincible espoir. — Et il est la réprobation vivante de ce nationalisme odieux qui ne parque les sociétés humaines dans leurs misérables haines, que pour les soustraire à la seule autorité, de laquelle tous les pouvoirs, tous les gouvernements, toutes les nations, sans préjudice de leur droit, de leur dignité et de leur existence, peuvent et doivent relever, pour se réunir un jour dans l'enceinte de l'Unique bergerie, sous la houlette de l'Unique Pasteur.

V

LA SCIENCE MODERNE. — L'ATHÉISME

Dans cette rébellion des pouvoirs humains contre le Christ-Dieu, la science *moderne* n'est restée ni en retard, ni en arrière. Elle s'est distinguée par un zèle à temps et à contre-temps, par une frénésie d'impiété voisine des dernières ténèbres. Je dis la science *moderne* pour la distinguer de celle qui n'est ni ancienne ni nouvelle; de cette science solidaire d'elle-même, dans tous les âges, de toute la solidarité des vérités qu'elle représente, et qui l'entretiennent dans la contemplation de la souveraine Unité. Cette science qui fait fructifier en paix les richesses acquises, sans jamais s'appauvrir par le jaloux et outrecuidant mépris des travaux synthétiques de l'intelligence aux siècles passés; cette science, dis-je, n'a rien de commun avec l'ignoble bacchante qui usurpe son nom, si ce n'est peut-être un certain mystère d'origine. Comme la science, dès la plus haute antiquité, a pris nais-

sance dans les temples, et, depuis le grand sacrifice, s'est régénérée dans l'Église, la science qui se dit moderne a son berceau caché dans l'ombre d'un mysticisme ennemi, elle a une tradition, une perpétuité, une propagande sinistre : de nos jours, elle obéit avec une épouvantable servilité à un mot d'ordre venu des plus obscurs cénacles : le dernier mot est dans les replis de l'abîme.

Le même principe de division qui achève de détruire l'ordre politique et social en Europe, a corrompu toutes les voies de la connaissance humaine, jeté un voile sur le cœur d'un grand nombre de savants, et déprimé leur intelligence. La science s'est divisée comme la chrétienté, les sciences particulières se sont tournées contre les vastes synthèses de l'Unité, sauf plus tard à se tourner les unes contre les autres. La mauvaise philosophie a fait en partie la mauvaise science, et celle-ci, dans sa juste reconnaissance, élimine aujourd'hui toute philosophie quelle qu'elle soit. Il n'y a plus de doctrine, plus de système, l'infirmité des nouveaux savants ne peut plus porter une seule idée philosophique. Panthéistes, sensualistes, maté-

rialistes, ils sont tout cela, non plus par raison ou par entendement, mais par pratique bestiale. Ils ne savent qu'apporter des brins de paille à la fourmilière anarchique de l'empirisme, et n'en tirent que des négations. Nier, blasphémer, faire le vide dans le ciel et consommer le désordre sur la terre, dire à l'homme : Tu n'es qu'une machine à jouir ; et au seul être nécessaire, à l'Être même : Tu n'es pas ! — Voilà à quoi peut se réduire la *Somme* de la science actuelle.

En vérité, cela est misérable.

Beaucoup d'hommes, — et peut-être la plupart des hommes — prétendent ordonner la vie au plaisir. Ils s'obstinent à faire mentir la vie qui est bien plutôt faite pour souffrir que pour jouir; car jouir mène toujours à souffrir. D'autres ont voulu l'ordonner à la science qu'ils ont instituée rivale ou héritière de la religion. Il y a trente ans environ, le *Messianisme* scientifique annonçait solennellement « la haute émancipation rationnelle de l'humanité, la transition de la raison temporelle à la raison absolue ; » — il entendait réaliser, par « la réforme et l'établissement définitif des sciences, par l'ex-

plication de l'histoire, la religion absolue ou le paraclétisme (1). » C'était, sous les promesses accoutumées d'affranchissement intellectuel et d'évolution suprême dans les destinées de l'humanité, sous le prétexte d'union de la science et de la religion, la substitution de la gnose à la foi. Gnose orgueilleuse et sèche ! Ne voit-on pas le vide des paroles, et que rien ne fait contre cette présente condition de l'homme de demeurer suspendu entre quelques explications de la science, qui, de vrai, n'expliquent rien, que l'inconnu engloutit, et les affirmations de la foi qui, sans expliquer, commande? — Faute de croire et d'obéir, l'homme tombe dans le gouffre qui borde partout la connaissance. La science *moderne* y est tombée, ou plutôt elle tombe sans cesse et sans répit, elle tombe d'une chute infinie, comme la Vérité qu'elle fuit. C'est aujourd'hui entre les docteurs une incroyable émulation de démence et de blasphème. Il n'y a ni sophisme, ni contradiction, ni paralogisme qui leur semble trop effronté pour être de

(1) Hoënë Wronski, *Messianisme*, t. II, p. 10 ; t. I, p. 3 et suiv., in-4°.

mise contre la parole divine. L'un des plus célèbres physiciens de l'Angleterre n'a-t-il pas dit récemment avec toute l'audace de l'absurde : « *Nous* vivons, parce que la matière vit ; *Nous* pensons et *Nous* sentons, parce que c'est la force des combinaisons matérielles dont *nous* sommes formés, de penser et de sentir (1). » En d'autres termes, la matière vit, parce que la matière vit. Elle pense et sent, parce que c'est la force des combinaisons matérielles de penser et de sentir. Il n'y a pas d'alternative possible : ou la proposition se réduit à cette grossière tautologie qui l'annule, ou elle admet le principe immatériel Nous, — qui réfute invinciblement la thèse matérialiste. De la honteuse affirmation du physicien anglais, il ne reste rien. La logique l'anéantit, et la logique est indestructible. L'idée de la refaire, qui a levé dans certaines têtes, est aussi extravagante que celle de refaire l'esprit humain. Il est beaucoup plus court de la nier et de nier la raison ; les néo-savants ne s'en

(1) Voir *les Mondes*, revue des sciences par le savant abbé Moigno, 29 octobre et 5 novembre 1874, p. 329.

font pas faute. Mais alors quelle est leur présomption d'être écoutés, même à titre de simples observateurs ? Car, si l'intelligence, si la raison n'est pas une puissance distincte, la parole n'est plus qu'un bruit, et c'est un même leurre d'entendre que de parler.

Cette horreur de tout principe spirituel et de toute causalité intelligente, soit hors de nous, soit en nous, ne peut qu'amener la confusion et la ruine de la parole humaine. Un savant allemand a osé dire : « La conscience elle-même n'est qu'un attribut de la matière (1). » Bientôt la stupidité scientifique trouvera le sentiment, la conscience, la vie dans une locomotive ! Pour peu que les savants essayent de réduire en pratique ce matérialisme athée dont ils font parade, ils finiront par ne plus s'entendre entre eux, s'étant mis, pour ainsi dire, *hors la loi* de l'humanité, hors de la raison humaine. Toute discussion cesse en effet, et tout commerce avec des esprits « qui ne veulent pas l'être, qui de leur propre aveu, pensent, jugent,

(1) Cit. : *Les Mondes, ibid.*, p. 330.

raisonnent sans esprit (1). » *In circuitu impii ambulant.* « Les impies vont en tournant. » C'est saint Augustin qui le dit. Ils tournent dans le cercle vicieux d'une monotone erreur. La science actuelle, dans ses derniers déportements, n'a rien d'original. Elle n'est qu'un rabâchage répugnant. Les blasphèmes anglo-germaniques sont éclos au souffle du XVIIIe siècle français ; Diderot, Helvétius, Maillet, Condorcet, Lamark : voilà les générateurs certains des Darwin, des Virchow, des Haeckel, des Tyndall.

Quelle nouveauté d'extravagance ont-ils ajoutée aux théories cosmogoniques de Maillet et de Lamark ? Quel fanatisme de négation dépasse chez eux l'impudence de Diderot et de son école? Toute leur audace a-t-elle pu sortir du cercle des propositions suivantes ?

« Il n'y a qu'une seule sorte de causes, les causes physiques.....

« Le repos et la jouissance paisible de notre existence sont les seuls biens pour des êtres qui doivent disparaître le lendemain.....

(1) Le P. André, *Discours XV, sur les idées.*

« Il n'y a qu'un raisonnement bon et sûr, c'est de conclure du fait à la nécessité.

« Le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe.....

« La liberté (le libre arbitre) est un mot vide de sens.....

« C'est un fait qu'en plaçant une intelligence à la tête du mouvement, vous n'expliquez rien..... » Quatre-vingts ans plus tard, Broussais, après Cabanis, supprimant dans l'homme l'agent immatériel, le moteur invisible, disait en termes identiques : « Gardez-vous de croire que vous expliquez quelque chose en insérant une intelligence construite sur le modèle d'un homme dans un cerveau (1). »

Grimm dit encore sous la dictée de Diderot :

« La philosophie aime mieux croire que l'intelligence peut être l'effet de la matière, que de l'attribuer à un ouvrier tout-puissant qui ne peut rien (2). »

Voilà tout le système ou plutôt tout le nihilisme

(1) *Cours de Phrénologie*, 1836, in-8°, p. 80.

(2) *Corresp.*, t. I, p. 1, 7 ; t. VII, 1er septembre 1770.

des savants contemporains. L'illustre physicien anglais y retrouverait ses maximes les plus outrées et jusqu'à cette pesante facétie qu'il se permet sur « le Créateur détaché, qui a travaillé, plus ou moins, à la manière des hommes. »

« L'idolâtrie éteint la science, » dit un des rares penseurs de notre temps (1). Les savants ont la double idolâtrie de la nature et du moi. Mais par une étrange contradiction, et qui n'est pas involontaire, l'idolâtrie du moi les conduit au suicide. Pour assurer à ce moi l'impunité de ses jouissances et de ses excès, pour l'établir dans toute la sécurité d'une morale indépendante, ils lui retirent le libre arbitre, c'est-à-dire la responsabilité.

Ils le destituent de la raison, inséparable de la liberté ; ils lui refusent le support immatériel de ses facultés supérieures, ils nient le principe spirituel qui est en lui, qui est lui. Il n'est plus qu'un phénomène matériel, une combinaison *inintelligible* d'atomes rassemblés et presque aussitôt dis-

(1) E. Hello, *l'Homme*, in-8°, p. 188. Paris, Palmé, 1872.

sipés par une indéfinissable fatalité. Ces mêmes hommes, qui professent le culte du moi dans tous ses caprices, le nient dans sa nature propre, dans son unité personnelle. Adorateurs tout ensemble et destructeurs de leur être, on ne peut qu'assigner des motifs inférieurs à ces écarts pseudo-scientifiques; car, entre la science et de pareilles conclusions, il y a de tels espaces, qu'ils portent à toutes les imaginations du sens réprouvé le défi de les rapprocher jamais.

Les athées du XVIIIe siècle « transféraient » la foi et « l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible (1), » à l'œuvre de ses mains, investie par eux de tous les attributs de providence, de sagesse et de puissance, dont ils destituaient le souverain être. Sur cette négation insensée du Dieu-Personne, ils édifiaient le culte idolâtrique de la Nature, littéralement personnifiée et divinisée. Ils raillaient le *patriarche* lui-même, le *cause-finalier* Voltaire, et son *rémunérateur-vengeur*, *auteur nécessaire du mouvement*. Eux,

(1) *Rom.*, I, 23.

sublimes catéchistes du néant, ils commandaient à l'homme « de *se détacher de son bonheur*, pour remplir *sa vocation* en remplissant les *vues de la nature..... La nature*, disaient-ils, *se rit* de nos douleurs et de nos souffrances..... Elle fait *tout pour elle-même* et rien pour nous... Elle *prépare de loin* et *prévoit*. Elle *dispose nos efforts*, *nos travaux au but général de ses vues*... Si elle nous paraît quelquefois ne point agir rigoureusement, c'est que nous ne connaissons point *l'ensemble de ses vues, si prodigieusement variées* (1). »

Que nous disent les athées ou les antithéistes modernes ? Écoutons-les :

« N'éprouvons-nous pas la tentation de conclure avec Lucrèce « Que *la nature fait toutes choses* spontanément, sans l'intervention des Dieux ? » ou avec Bruno, que « *la matière* n'est pas simplement la *capacité vide* que se représentent les philosophes, mais la *mère universelle* qui produit toutes les choses comme les fruits de son sein ?... *Mettant de côté tout déguisement*, ajoute le savant

(1) Voy. *Rousseau et le siècle philosophe*, in-8°, p. 97. Paris, Palmé, 1870.

anglais, je crois devoir vous faire la confession, que, *en remontant par la pensée au-delà de toute démonstration expérimentale, j'aperçois dans la matière la promesse et la puissance d'engendrer toute forme de vie...* »

Et plus loin :

« D'une part, dit-il, nous avons une théorie dérivée *non de l'étude de la nature, mais de l'observation des hommes* : une théorie qui convertit le *pouvoir*, dont nous voyons *le vêtement* dans l'univers, en *un ouvrier travaillant comme un homme* et *suspendant son travail, ainsi que fait un homme;* — d'autre part, nous avons la conception que *tout ce que nous voyons et tout ce que nous sentons*, — les phénomènes physiques de la nature et *ceux de l'entendement humain*, — *ont leur principe à jamais mystérieux dans une vie cosmique* dont l'investigation ne peut *mettre à découvert qu'un élément* infinitésimal... »

Le même savant nous ramenant à la cosmogonie atomistique d'Épicure et de Lucrèce :

« Le choc mécanique des atomes, dit-il, étant suffisant pour la formation des choses, Lucrèce combat

les croyances à la constitution de la nature d'après *un plan conçu par une intelligence supérieure.*

« L'action des atomes entre eux dans des temps infinis, a rendu possibles toutes les combinaisons imaginables. Parmi ces combinaisons, celles qui se sont trouvées *bonnes* ont persisté, les *mauvaises* ont disparu. Ce n'est pas en vertu d'une délibération et d'une sage décision, que les atomes persistent dans les combinaisons les plus convenables pour une destination et ils n'ont pas raisonné eux-mêmes sur leurs mouvements. Les atomes se sont mus de toute éternité et, en formant entre eux une infinité d'unions par des mouvements indéfiniment variés, ils ont donné naissance à l'état de choses actuel (1). »

Enfin, un savant psychologiste de l'école positiviste anglaise, cité par l'éminent physicien, nous apprend que :

« L'entendement humain est lui-même *le résultat de l'organisme* et *de l'entourage* à travers des périodes cosmiques de temps... »

(1) Voy. *les Mondes*, 30 octobre et 5 novembre 1874, p. 389, 391 et 345.

« La vie est un *ajustement* continuel des relations internes aux relations externes... »

« A mesure que les *ajustements* augmentent en espace et en temps, ils augmentent aussi en spécialité et en complexité.., *s'étendant depuis la vie des brutes jusqu'au domaine de la raison*... On signale surtout *l'influence du sens du toucher sur le développement de l'intelligence. Le toucher est*, pour ainsi dire, *la langue maternelle de tous les sens*, une langue dans laquelle ils doivent être traduits pour être utiles dans l'organisme.. (1). »

Il n'est pas jusqu'à cette dernière vision de l'influence presque créatrice du toucher qui n'appartienne au philosophe Helvétius. L'ensemble des citations précédentes montre d'ailleurs, entre les athées philosophes du dernier siècle et les savants *positivistes* du nôtre, une singulière identité d'aberration. C'est la même audace arrivant au *rien* à travers l'absurde.

C'est l'empirisme aveugle accumulant les observations, pour en tirer des conséquences sans dé-

(1) Voy. *les Mondes*, 5 nov. 1874, p. 349.

13**

pendance logique des faits observés ; conséquences impudemment arbitraires, et qui ne sont à la lettre que le renversement même de la raison. L'athéisme moderne, à l'exemple de Diderot et des Encyclopédistes, crie à *l'anthropomorphisme* toutes les fois que l'on attribue à la manifestation des phénomènes une cause intentionnelle et finale ; mais il ne prend pas garde que lui-même personnifie la nature, qu'il la divinise ; qu'il prête à la matière la puissance d'engendrer tout ce qui est, sans exception des êtres intelligents. La nature aveugle et la matière fatale deviennent des idoles de sagesse et de providence. Le positivisme athée insulte à la philosophie, qui lui est d'ailleurs parfaitement étrangère ; il la traite, comme les païens faisaient l'étranger, en ennemie qu'il faut asservir ou supprimer ; il honnit la métaphysique, et cependant il s'en fait une singulière, qui est l'exacte contradiction du bon sens. Car, c'est bien en vertu d'une métaphysique à leur usage, que les antithéistes actuels prétendent que la matière produise la vie jusque dans son plus sublime développement : que l'inintelligent engendre l'intelligent ;

que *l'ajustement* (1) se passe de *l'ajusteur ;* que l'horloge soit l'auteur de l'horloger ! C'est bien de la métaphysique, cela; car, à coup sûr, des phénomènes de ce genre ne sont pas à la portée de l'œil de l'homme et défient l'observation. C'est une métaphysique spéciale qui donne à l'atome invisible l'attribut divin de l'éternité, et l'aptitude, « dans des temps infinis, » à toutes les combinaisons imaginables, combinaisons spontanées, mais indélibérées et involontaires, dont les unes (pure hypothèse !) *se sont trouvées bonnes*, et ont persisté; les autres *mauvaises*, et ont disparu ! (Étrange donnée, soit dit en passant, que cette qualification de *bonnes* et de *mauvaises*, dans un ensemble fatal où *bien* et *mal* sont des termes vides de sens.)

C'est encore une fantaisie métaphysique, qui attribue l'état de choses actuel, y compris l'entendement et la raison, non plus aux atomes eux-mêmes, mais seulement à la variété infinie de leurs mouvements. L'intelligence scientifique,

(1) M. Herbert Spencer.

l'intelligence humaine peut-elle descendre plus bas ? Après dix-huit siècles de christianisme, les voilà qui retournent au vomissement du paganisme épicurien, et dans toute l'abjection de leur orgueil, ils déclarent le spiritualisme dégradant (1)!

Leur négation est incohérente et capricieuse. Athées, sceptiques, panthéistes tour à tour, ils éliminent résolûment du problème du monde toute intelligence supérieure et toute finalité. — Ailleurs, ils hésitent et confessent « le mystère dans lequel nous sommes plongés et dont nous faisons partie... » — (mystère, est tout à fait anti-positiviste) — puis ils arrivent à cette conception panthéistique, à savoir, que « tout ce que nous voyons et tout ce que nous sentons, les phénomènes physiques de la nature et ceux de l'entendement humain ont leur principe à jamais mystérieux dans une vie cosmique dont l'investigation ne peut mettre à découvert qu'un élément infinitésimal (2). » Mais en quoi la conception qu'ils se forment diffère-t-elle de l'Unicité spinosiste de la

(1) Voy. *les Mondes*, p. 349.
(2) Voy. citation précédente.

substance étendue et pensante, ou, de cette vie unique, absolue, qui se développe incessamment et se révèle à soi-même dans la succession de tous les phénomènes, de toutes les existences? Or l'intelligence humaine est un élément, infinitésimal, si l'on veut, mais essentiel de la vie cosmique. Et l'intelligence, c'est aussi, et nécessairement, la conscience. S'il était vrai, s'il était possible que la conscience de l'homme fût un élément de la vie ou de la substance unique et universelle, il faudrait, pour qu'il y eût apparence de sens, supposer une conscience cosmique telle que je me sentisse *moi* dans un autre, qu'un autre se sentît *lui* en moi, que nous nous sentissions tous les uns dans les autres, et que la conscience universelle, aboutissement sensible de toutes les actions, de toutes les perceptions, de tous les phénomènes, de toutes les existences, eût son exacte représentation en chacun de nous. Mais la seule hypothèse en est absurde, et cette vie cosmique est une insoutenable erreur.

Le manifeste du positivisme anglais nous offre encore une merveille d'irréflexion et de non-sens dans les lignes suivantes :

« D'une part, y est-il dit, nous avons une théorie dérivée *non de l'étude de la nature, mais de l'observation des hommes*..., une théorie qui convertit le *pouvoir dont nous voyons le vêtement dans l'univers, en un ouvrier travaillant comme un homme, et suspendant son travail pour se reposer, ainsi que le fait un homme*... D'autre part, etc..»

La théorie que l'on croit ridiculiser est la Révélation. — Cette théorie, — qui n'en est pas une, mais qui est un récit — nous montre un Créateur dont la toute-puissance se manifeste par ses œuvres. L'ouvrage des six jours est l'expression miraculeuse de son action dont le secret nous reste absolument inconnu. Quant à son repos non moins mystérieux, il ne signifie pour nous que la cessation de l'acte créateur. Qu'on nous montre en effet, à dater de ce repos révélé, une création nouvelle quelconque, une seule espèce nouvelle apparue sur le globe ! — Sans doute, il est trouvé plus simple de railler, en se méprenant sciemment sur le caractère figuratif des termes consacrés par l'Écriture. Pourtant ce ne serait pas un raffine-

ment de point d'honneur qui devrait nous défendre de charger une doctrine qui nous est odieuse des absurdités qu'on imagine ou qu'on sait imaginées contre elle. C'est une honte de prêter ainsi à ceux qui l'enseignent des inepties uniquement tirées du trésor de ceux qui la calomnient. Le positivisme railleur, même en prenant une telle offensive, ne réussira pas à sauver du ridicule ce fantastique *pouvoir* dont *l'Univers est le vêtement* et l'inanité de l'objection faite à « la théorie qui dérive, non de l'étude de la nature, mais de l'observation des hommes. »

Car est-il vrai que toute induction que peut fournir l'observation des hommes, soit absolument indifférente ou étrangère à l'étude de la Nature ? Et puis, supposé toute analogie entre ces deux choses fausse ou illusoire, la science en resterait-elle moins l'objet d'un éternel débat ? La contemplation des phénomènes naturels ne détermine pas chez les savants une invariable unanimité de conclusion. Loin de là. La science est désintéressée ; l'homme ne l'est pas. Il n'est point de savant qui, bon gré, mal gré, ne mette entre l'étude et lui une

métaphysique quelconque, c'est-à-dire bonne ou mauvaise, et celle des savants actuels, on ne saurait trop le redire, est la honte et la subversion de la Raison même. Aussi, rien n'est plus mobile que ce qu'on appelle aujourd'hui la Science; incessamment renouvelée, incessamment à refaire. Et ce qui, beaucoup plus que le progrès du temps, plus que la multiplicité et l'imprévu des découvertes, précipite ces évolutions, c'est l'instabilité de l'intelligence sans Dieu, ces dispositions étrangères qu'elle apporte à l'étude, ces opinions préconçues et passionnées qui s'affranchissent de toute méthode et faussent les témoignages de l'expérience par des interprétations qu'elle désavoue. Le positivisme, ce mortel ennemi de la métaphysique, fait sans cesse le saut de la simple constatation des faits aux dernières audaces de l'hypothèse, donnant ces honteuses licences de l'ivresse comme les conséquences rigoureuses du travail à jeun. C'est donc avec la liberté de l'homme qu'il faut toujours compter, liberté qui presque toujours repousse la lumière qui lui déplaît, et refuse à l'évidence même le sacrifice d'un préjugé cher à sa passion.

La thèse hasardée par l'athéisme anglais semble n'avoir d'autre but que de soustraire les vues des libres penseurs au contrôle du doute raisonnable et de livrer au scepticisme tout autre système de connaissances. Certes, on peut faire bon marché de ces spéculations purement philosophiques ou rationalistes qui n'aboutissent guère qu'à des échafaudages écroulés avant l'heure de bâtir; — on peut abandonner à l'ingrat mépris des matérialistes, des panthéistes ou nihilistes, ces sources impures de leur utopies les plus téméraires : — mais il faut prendre garde qu'ici l'antithéisme vise surtout la tradition et cet ensemble de données primitives qui font également justice et du rationalisme philosophique et de l'empirisme antichrétien. Ce dédain pour la tradition, accordé aux besoins de l'erreur, ne serait qu'un moyen d'amener à de ténébreuses solutions les questions les plus importantes. Les opinions pernicieuses, les principes dégradants se répandraient, pour ainsi dire, sans obstacle, du jour où les archives authentiques de la terre et de l'homme pourraient être mises sous le scellé de l'oubli : les sophistes

ont à cela le plus grand intérêt, car ces véridiques récits des premiers temps du monde ne prêtent aux orgies de la libre pensée ni un fait ni un argument. On ne saurait y découvrir que la matière ait créé l'intelligence ni qu'un animal immonde soit notre premier père. Ils laissent à la charge des modernes ces insultes à l'homme, qui sont surtout une insulte à l'auteur et au réparateur de l'homme.

Pascal a dit : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu : » — et cependant, aussi, quoi de plus téméraire ? La lâcheté, sans doute, est à l'excès. Car, surtout de nos jours, la justice de Dieu se renferme dans un tel silence, et sauf quelques cas très-rares et, malgré leur évidence, très-peu remarqués, très-vite oubliés, — les coups qu'elle frappe sont si secrets, enveloppés de tant de circonstances qui laissent toute latitude à l'insolence des interprétations, que c'est affaire aux *Radicaux-Naturalistes* de lapider, pour ainsi dire, de leurs négations Celui qui se tait, que toute puissance temporelle abandonne, qui permet que l'impunité de l'outrage semble témoigner de son

néant... On est lâche ainsi et l'on se sait lâche. On est téméraire, mais on ne croit pas l'être, et cette apparente témérité n'est que méprisable. Car, si l'on pouvait comprendre ce qu'il y a d'épouvantable dédain dans le silence d'en haut et le péril infini de telles audaces, on s'écrierait terrifié : « Montagnes et rochers, tombez sur nous et dérobez-nous à la colère de l'agneau (1) ! » — Il n'y a que l'aveuglement pour rendre les lâches téméraires. — Lâches dans le temps, téméraires contre l'éternité, — prodige de démence ! Mais que ne faut-il pas attendre de ceux dont toute la science exclut l'unique raison et l'unique intérêt de savoir ?

VI

L'UNITÉ

« Nous vivons, dit l'auteur des *Soirées*, au milieu d'un système de choses invisibles, manifestées visiblement (2). » Cela est si vrai, que l'homme ne

(1) *Apoc.*, VI, 16.
(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 211.

peut nier l'ordre invisible, sans renier la raison et sans se renier lui-même, cet ordre étant la cause, le soutien et la fin de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous sommes. Il n'est pas un seul être dont l'intime ne nous échappe, et le principe constitutif de notre personne ne se refuse pas moins à notre vue que le Principe premier, par lequel toutes choses subsistent, et « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être (1). » Il était réservé à ces docteurs de notre temps d'affirmer, au nom d'une science qui par son incompétence même les récuse, la double négation de Dieu et de l'âme, ces deux invisibles, sans lesquels il n'y aurait ni lumière ni regard. Ce fanatisme d'impiété est vraiment le fanatisme des ténèbres. Sous les coups de la *barbarie savante* tombent toutes les sciences spiritualistes, ou qui ne sont pas exclusivement de la matière. Théologie, métaphysique, droit, morale, et la physiologie même et la médecine dans leurs parties les plus élevées, rien ne résiste à cette furie de négation,

(1) *Act.*, XVII, 28.

qui entre violemment dans tous les domaines de la connaissance, pour y régner sur des débris. Un culte nouveau s'établit, celui de la nature, de la matière ou de l'atome, qui a pour temples le laboratoire et le cabinet de physique; pour dogme, une sorte d'ontologisme confus,qui serait la science du chaos, si l'indébrouillable chaos admettait la science. Tout, en définitive, aboutit au fétichisme de la matière et au fétichisme du *moi*, qui se sacrifie à soi-même, se reniant dans son existence propre, pour s'adorer dans ses erreurs et se déifier dans ses passions. Le sphère des sciences est le théâtre des mêmes désordres que le monde des affaires. Organe essentiel de la Révolution sociale et politique, le matérialisme athée pratique effrontément *l'annexion* par le sophisme, par la force, par la destruction ; et cette universelle ruine de la vérité et de la vie, voilà ce que l'esprit du mal appelle l'Unité. Et en présence de tels délires, on remarque tristement que les légitimes autorités de la pensée se taisent, et de même que les puissances de l'Europe soi-disant conservatrices ont pu voir de sang-froid les derniers attentats

contre le droit et la souveraineté, les princes de la science, et il en est encore aujourd'hui (1), souffrent, sans protester, toutes les débauches et toutes les tyrannies de l'athéisme scientifique. La même logique d'erreurs qui trouble les sociétés les plus civilisées et les pousse les unes contre les autres, a conduit le progrès des sciences à un résultat analogue. Enrichies de découvertes et d'observations précieuses, elles sont néanmoins misérablement troublées. La passion humaine met la discorde entre elles; plusieurs même sont réduites à combattre pour leur propre existence. Et les voilà

(1) Il faut ici faire une exception, à l'honneur de deux noms illustres, M. Chevreul et M. Dumas. (Voir à la fin du volume les citations de l'Éloge d'Auguste de la Rive, lu en séance solennelle de l'Académie des sciences, en décembre 1874.) Il serait également injuste d'oublier le savant profond qui a écrit les paroles suivantes : « La structure des composés chimiques n'est soumise qu'à la loi mathématique tandis que dans la matière organisée la loi mathématique a été *éludée*. Dans les germes et dans leurs produits, il existe *un manque de symétrie dans l'axe*, qui dénote *une intention formelle* ou, pour mieux dire, *une Toute-Puissance Créatrice.* » (Marc-Antoine Gaudin, *L'Architecture du monde des atomes*, 1873, Paris, in-18, page 3.)

aussi éloignées de la paisible lumière que les sociétés le sont du bonheur.

Il y a encore des sociétés, et il n'y a plus de chrétienté ; il y a des sciences, la grande science n'est plus. Certaines clartés percent les ombres, mais le jour s'évanouit.

Ce sont pourtant de vives clartés que les découvertes de notre temps. Elles se distinguent surtout par un caractère d'universalité symbolique qui répugne singulièrement aux partialités dissolvantes de la libre pensée. La vapeur fait entre les peuples comme une fraternité de voisinage, figurative de la fraternité des esprits ; l'électricité se charge de porter la parole de l'homme avec une rapidité presque égale à l'élan de sa pensée; la notion de la matière, même chez les matérialistes décidés, aspire malgré eux, pour ainsi dire, à se spiritualiser. — Et cependant, par un contraste choquant, le radicalisme *savant* s'enferme étroitement dans la négation illogique et impie. Il n'aspire qu'à trancher, par la violence, des questions qui ne peuvent être discutées que dans l'apaisement des âmes. Les sciences semblent obéir à un

mouvement nécessaire d'expansion qu'on pourrait dire catholique; meilleures que la volonté des hommes, elles s'offrent à la besogne qu'ils refusent, tendent d'elles-mêmes à l'unité dans la lumière, et ceux-ci blasphèment l'esprit, la vie, la lumière, l'unité, — rivalisant de malice ou d'erreur avec ces tristes politiques, qui, à l'heure *du saut dans l'ombre*, n'ont de zèle persévérant que contre les maximes tutélaires de l'ordre social.

La raison de l'homme s'est obscurcie ; la vie manque ; les derniers jours seraient-ils donc venus ?.. On pourrait le croire, si l'oracle du Vatican ne nous annonçait que cet ouragan d'iniquités doit passer. Le moment est inconnu, mais la fin est certaine. L'argument humain de notre espérance reposerait d'ailleurs sur l'impossibilité manifeste que les choses demeurent dans l'état présent. Le monde de la politique et le monde de la science moderne vont droit à la barbarie. Il faut croire à la conversion des sociétés, à cause de l'excès de leur misère. Il faut croire à la régénération des sciences, à cause de l'excès de leur ignominie. Il se peut qu'en un instant, en un clin

d'œil, jaillisse de ces nuées oppressives un trait de feu qui les déchire, qui les dissipe et ramène le soleil. «Attendez, disait M. de Maistre, que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà (1). »... Qu'il se lève donc parmi nous, cet homme supérieur, cet homme nécessaire ! Qu'il paraisse sans retard, qu'il parle comme ayant la science et la croyance ! Qu'il découvre aux yeux des savants incrédules la honte et l'étendue de leur malfaisance ! Qu'il leur montre hardiment cette croix dont leur ignorante perversité se rit, — cette croix qui n'est pas moins la rançon de l'intelligence que du cœur de l'homme ! — Qu'ils apprennent à en mesurer la hauteur, la profondeur, l'immensité ! Loin de chercher pitoyablement dans la matière la cause originelle et finale de l'esprit, ils verront, au grand jour de l'évidence, que c'est par l'esprit et pour l'esprit que tout a été fait. S'ils

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 278.

reconnaissent que cet univers visible, dont ils ont entrepris la conquête par l'analyse et le calcul, montre à chaque pas, dans le détail, une intention précise, et dans l'ensemble, un dessein supérieur (autrement pourrait-il être l'objet d'aucune recherche intelligente étant inintelligible, ou bien l'intelligence par tous ses efforts, poursuivrait-elle un je ne sais quoi sans correspondance avec elle?); ils comprendront enfin que les sciences partielles ne suffisent qu'à une connaissance bornée, qu'elles s'ignorent entre elles ou ne se prêtent mutuellement qu'une lumière indigente ; que leur absurde mépris de l'histoire et de la tradition les prive du secours indispensable de cette parole, qui éclaire l'observation des phénomènes, et, plus profondément étudiés, les oblige à témoigner de la vérité. Ce vaste ensemble des choses obéit à une pensée, ou le mal n'est qu'une opinion. Mais la négation du mal est une impudence : la conscience universelle l'écrase. Le mal existe, et par son existence même, prouve un plan, une intention certaine, dont il s'éloigne. « Le mal, dit saint Denys l'Aréopagite, est un égarement de la voie, un écart du

but (1). » Il est clair que la révélation de cette voie, la détermination du but contient et assure les démarches de la science, la tient en garde contre l'erreur des tentatives et le hasard des assertions, qu'elle en ramène les branches divergentes, les rassemble dans une même foi, sous une même clarté, pour atteindre une même fin. Si la science permet à la religion de lui apprendre que le désordre dans le monde de la matière y est entré par le désordre moral : l'orgueil et la curiosité, — elle reconnaîtra que c'est une fin réparatrice et salutaire que l'ordre immuable assigne à ses efforts, « la gloire de Dieu, d'abord, » puis l'amendement du sort de l'homme ici-bas. — Car, l'homme n'a pas été créé dans l'intérêt du savoir, comme ferait croire le langage idolâtrique de certains savants ; ce sont les sciences qui sont faites pour lui ; lui, pour Dieu. L'étude de la nature reste subordonnée à la connaissance de nous-mêmes, qui n'est légitime et vraie qu'en Dieu par le Christ. L'Apôtre fait profession de ne savoir

(1) *Des noms divins*, IV, 32, tr. du P. Cortasse. Lyon, 1739, in-4°.

rien que Jésus et Jésus Crucifié (1). Mais ne savoir que Jésus, c'est ne rien ignorer. La science de Jésus est la science universelle et infinie. Elle devance les temps, elle est la clef de l'avenir éternel. Elle a le pourquoi de ce qui est ; elle dit l'origine du mal, l'homme déchu, la terre maudite à cause du péché, « le Verbe fait chair, » « obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ! » l'humanité, la création tout entière relevées de l'anathème par l'effusion du sang divin :

> Unda manat et cruor;
> Terra, pontus, astra, mundus,
> Quo lavantur flumine (2)!

L'ordre religieux et moral enveloppe donc et presse de toutes parts l'ordre naturel. Jamais la nature n'est étudiée que selon la notion ou les sentiments qu'on a de Dieu et de soi-même. C'est le caractère même de ces sentiments qui détermine les doutes ou les négations soi-disant imposés par les faits physiques qui en sont parfaitement inno-

(1) *I Corint.*, II, 2.
(2) Hymne du Vendredi saint.

cents. Comme il est contradictoire que la science de la nature repousse les enseignements de la parole créatrice de la nature, il ne se peut que la division des langues et la cécité morale des savants ne soit le juste salaire d'une telle révolte. Elle est si gratuitement impie! aucune de nos connaissances n'est en mesure de porter témoignage contre le premier dogme de notre foi : la déchéance primitive. Les sciences elles-mêmes vérifient ce dogme par le fait seul de leur existence, car elles ne sont en réalité que le soulagement de notre misère ou la consolation de notre exil ; les plus dégagées en apparence de tout intérêt pratique s'accordent au but essentiel d'élever l'homme au-dessus de son état présent. C'est sa disgrâce qui lui a fait mettre la main à la charrue scientifique. S'il fût demeuré dans la justice, il n'eût pas été savant, mais voyant, en pleine lumière, en pleine liberté. On a dit supérieurement : « La science est la paix des connaissances entre elles... elle est la paix des connaissances réconciliées (1) ; » comme la so-

(1) M. E. Hello, *l'Homme*, p. 187.

ciété normale est la paix des partis ou la réconciliation des opinions. Maîs l'amour légitime et durable ne s'obtient qne par l'intégrité des principes qui, seule, garantit la stabilité de l'ordre, l'union des âmes dans l'unité. La raison humaine se trouve en grande liberté, car elle est en grande assurance, alors qu'elle reconnaît que « Dieu » même « nous a parlé par son fils (1) ; » que le fils nous parle par son Église, et, dans l'Église, par l'infaillible Pasteur ; que rien ne s'écarte de cette parole, qui ne soit erreur, défaillance ou péché. Parole souveraine en effet, dont la vertu toute-puissante nous attire à ce centre divin où l'intelligence doit tendre de toutes ses pensées ; le cœur, de tous ses désirs ; la volonté, de toutes ses œuvres.

Vienne enfin ce génie souverain qui ramènera la science aux pieds de la religion ! ou plutôt vienne l'homme en qui réside le génie de la souveraineté; car c'est moins par l'esprit que par l'autorité qu'on verra refleurir la paix dans la cité des sciences comme dans cité politique. Vienne ce

(1) *Hebr.*, I, 1.

Vengeur du vrai, du juste et du saint, ce réparateur de l'ordre qui, puissant à la tâche de remettre en sa place tout ce qui n'y est pas, arrêtera le grand ressort du mouvement révolutionnaire ; car, alors même qu'elle cesse pour un temps d'être la dévastation et la terreur, et que, sous sa forme despotique, elle s'essaye à la contrefaçon de l'ordre, la Révolution est toujours le déplacement. Vienne donc un prince, en qui la puissance du caractère soit à la hauteur de son droit, un grand apaisement se fera soudain et nos tristes sociétés verront luire de meilleurs jours.

Actuellement, il n'y a en Europe qu'un seul souverain dans l'auguste acception du mot, un seul que la Révolution a trouvé et trouvera toujours inaccessible à ses promesses, supérieur à ses menaces. Souverain sans trésor et sans armée, opprimé par les forces conjurées de la démagogie et du Césarisme, prisonnier dans la Capitale même de son royaume qui était bien en vérité celui du « Prince de la Paix, » il est cependant plus fort, plus assuré, plus Roi, que ses persécuteurs couronnés, car il tient sous ses pieds cet esprit d'er-

reur et de mensonge, auquel ils ont pour la plupart inféodé leur couronne et leur âme. « Ce grand Prêtre-Roi, dont le nom est le plus grand, le plus élevé, le plus excellent de tous les noms de la terre (1) » est, sous sa lourde Croix, la seule puissance qui, dans son infirmité, fasse trembler les fléaux du monde. Plus aimé, plus obéi, plus connu que pas un peut-être de ses saints prédécesseurs, sa parole va sans cesse d'un pôle à l'autre, jetant des semences ou recueillant des fruits de vie, et la voix de ses souffrances suscite partout et remue la conscience catholique. Que la miséricorde divine daigne rendre à la Papauté, après ses longues épreuves, le bras qui lui manque, ce bras dont la protection lui est temporellement nécessaire pour opérer la conversion des pouvoirs politiques et de la société civile, la foi, la justice, le bon parti, si décriés aujourd'hui par leur

(1) Adresse au Saint-Père envoyée à Rome en 1871 par les catholiques de Birmanie. (Annales de la propagation de la Foi, novembre 1874). Ce grand nom était hier celui de Pie IX, de glorieuse mémoire, il est aujourd'hui celui de Léon XIII, de grande et universelle espérance.

constante adversité, recouvreront leur empire, les vapeurs funèbres retourneront à l'abîme et le mal sera lié de nouveau. Qu'en retour de tant de tristesses ce dédommagement nous soit enfin donné, de voir l'avènement de ce prince selon le vœu de l'Église, ce grand règne selon l'Unité. Les anciens d'entre nous, premiers-nés de ce siècle incertain, mouvant, orageux, s'étonneront avec bonheur de respirer librement. Puisse notre âge à son déclin jouir de cette heure de rafraîchissement et de sérénité ! Qu'elle soit pour nous une transition douce à ce jour sans défaillance où l'on ne cherchera plus, car alors on aura trouvé; où les yeux ne se perdront plus en vains regards, jouissant de la claire vue; où l'on cessera de dire PEUT-ÊTRE ! — Où l'on n'entendra plus jamais dire : NON !

O quando lucescet tuus,
Qui nescit occasum, dies !
O quando sancta se dabit,
Quæ nescit hostem, patria

1874

FIN



MADAME SWETCHINE (1)

UN CRITIQUE CÉLÈBRE

M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, a publié sur la vie et les écrits de Madame Swetchine un travail assez long, mais qui ne doit rien de son étendue au plaisir qu'on a d'ordinaire à

(1) Dans les premiers jours de septembre 1857, la société faisait une perte immense dans la personne d'une illustre étrangère, madame Swetchine. Née en Russie et dans le schisme, puis revenue à la religion catholique sous l'influence du comte de Maistre son ami, mais après de longues études et un sérieux examen, cette noble dame s'était fixée en France où elle trouvait du moins la liberté de croire et de pratiquer la vérité. Pendant près de quarante années, elle vit successivement autour d'elle les hommes les plus éminents du siècle, M. de Bonald, Georges Cuvier, le duc de Rauzan, le marquis de Brignole, le P. Lacordaire, M. de Montalembert que sa douce autorité sauva du naufrage de l'*Avenir*, MM. d'Eckstein, d'Esgrigny, P. Yermoloff, le prince Michel Galitzin, le prince Gagarin (aujourd'hui le P. Gagarin),

parler de ce qu'on aime. Loin de là, le sentiment qui y règne, est celui de l'antipathie : l'accent habituel, celui de l'aigreur et de l'ironie. Ce travail a coûté beaucoup à l'écrivain du *lundi*. Il ne l'a trop visiblement accordé qu'à son corps défendant, vaincu sans doute par d'instantes prières. Aussi, dès le début, se venge-t-il de sa défaite, et peu généreusement : « Je me suis bien fait tirer l'oreille, » dit-il, et il s'exécute de la plus mauvaise grâce possible.

Ces deux articles, tant sollicités, et octroyés avec ce sans-gêne de répugnance, vont-ils, bon gré, mal

Bonuetty, Alexis de Tocqueville, Albert de Broglie, Alfred de Falloux. Après ces quarante années d'un véritable apostolat dans le monde, quarante années passées dans l'exercice des plus hautes vertus chrétiennes et sanctifiées par une patience inaltérable dans les souffrances, Dieu rappela à lui cette âme prédestinée. « Il ne lui épargna pas, a dit le P. Lacordaire, les angoisses de la mort, mais il lui laissa, pour les surmonter, l'empire qu'elle avait acquis par soixante-quinze ans de combats. »

M. de Falloux, héritier des papiers de cette illustre dame, a publié en 1860 et 1861, *sa vie, ses pensées*, quelques fragments admirables pris sur des manuscrits en partie tracés au crayon, et quatre volumes de *correspondance*.

gré, au but que l'habile éditeur veut atteindre ? Je l'ignore ; j'ose en douter. Mais ce que je sais de science certaine, c'est qu'ils n'ont pas trompé mon attente et telle était l'exactitude de mon pressentiment, qu'en les lisant pour la première fois, il m'a semblé les relire. Ils ont pu m'indigner, mais non me surprendre. Eh ! que pouvait-on se promettre de cette plume épicurienne, sceptique et frivole ? Quelle tâche imposée à ce papillon littéraire, aujourd'hui plus léger que jamais, en dépit des années ! Y pensait-on vraiment ? Lui ! se composer en présence d'une vie grave, chrétienne, intérieure ? Entretenir un long tête-à-tête avec des pensers austères, convaincus d'avoir traversé l'air du monde pour en inspirer le mépris ; accueillir, propager même ces grandes leçons et ce grand exemple de détachement de la vie, venus de cette région élégante où l'orgueil de la vie habite si naturellement ! Cette foi vive, cette rare intelligence, cette âme sans cesse épurée par la souffrance et la prière, pouvait-elle obtenir l'hommage de ce sec et malin rationalisme ? Espérait-on ce miracle d'effort sur soi-même de la part d'un

esprit qui jamais ne fut sérieux, jamais élevé, qui aujourd'hui ne confesse en philosophie que la matière, n'adore en politique que la force, ne vit que du temps et de toutes les vanités du temps ; pour qui ces termes mêmes de prière, de renoncement, de sainteté, ne sont que les imbéciles reliques d'un idiome perdu; esprit hargneux contre tout ce qui rappelle une fin suprême, une raison finale; allant au jour le jour, à la semaine peut-être (à chaque *semaine* suffit sa *causerie*); sans autre souci que de rallier toutes ses démarches sous cette loi d'habileté, seule providence que reconnaissent les ennemis des choses éternelles !

Se serait-on flatté par hasard de trouver dans un tel vide de croyance le gage heureux de cette impartialité que l'on cherche, que l'on poursuit partout et que l'on ne rencontre nulle part ? L'impartialité ! c'est le nom d'un songe ou d'un mensonge. Là où est le cœur de l'homme, là est sa partialité. Ce monstre d'équilibre entre le monde et Jésus, où est-il ? où est l'homme assez fou pour se déclarer à l'égard du Seigneur sans amour et sans haine ? ce n'est pas là le compte du Christ,

qui ne souffre que d'être aimé ou haï, et encore sans mesure ; car la haine est un témoignage aussi bien que l'amour. L'impartialité n'est qu'une affaire de forme ; c'est l'hypocrisie ou la politesse de la mauvaise partialité. Que l'on puisse être néanmoins plutôt éloigné qu'ennemi de Jésus-Christ, qui en doute ? C'est un malheur trop commun de notre temps, et qui ne doit pourtant pas décourager l'espérance. L'esprit, dans ses égarements, peut rester ouvert par quelque endroit au sentiment des grandes réalités ; le cœur, dans la captivité, peut encore gémir. L'homme hésite entre deux attachements contraires ; Dieu et l'ennemi se disputent ses pensées. Ici l'équité naturelle est possible; l'amour que n'a pas ployé à tout jamais le souffle maudit peut se tourner du côté de la vérité. Il ne s'est pas fixé dans un choix lamentable, il ne s'est pas abruti jusqu'à n'en pas faire.

Mais quand, sous prétexte de n'avoir rien à conclure, l'esprit prononce contre Dieu et se ferme du côté de ciel, quand le cœur garde pour soi tous ses battements, l'homme alors a pris son parti, et il est

à craindre qu'une fatalité vengeresse ne le rende irrévocable. Il devient ce blasé, cet égoïste, ce sensuel d'intelligence et d'âme, cet ennemi de Jésus, ce moqueur de ses maximes et de ses saints... Vous en appelez au tribunal *lettré* de ce moqueur pour prononcer sur une sainte vie, sur des pages qui touchent à la mysticité; quel arrêt pouvez-vous attendre? Le juge est gagné, il est partie contre vous. Il fait bon marché de vos affections, de vos intérêts et de vous-même; il est acquis à tout ce que vous haïssez, à tout ce qui vous hait. Oubliez-vous qu'à ses yeux quiconque place dans l'éternel avenir est une dupe, et qu'il fait vanité, lui, de vivre à fonds perdus?

Madame Swetchine, — M. Sainte-Beuve! — Il faut donc en revenir à ces deux noms dont le simple rapprochement fait tristement sourire; il est si peu naturel! L'ingénieux critique l'aurait-il donc senti comme nous, et faudrait-il voir aussi dans l'amertume qu'il épanche un soulagement de l'amour-propre blessé? Et en effet, si l'on ne relève d'une loi supérieure, comment pardonner à ces rapprochements qui rapetissent et humilient?

Ici, point de scepticisme qui tienne; la vanité chasse l'indifférence. Cet insupportable trait d'union met en saillie tous les contrastes. On se sent petit, et l'on s'irrite ; l'on se sent jugé d'un coup d'œil, et l'on se venge ! et l'on dénigre, on va jusqu'à l'insulte ! Mais la vengeance est souriante et la haine enjouée.

« On dira tout ce qu'on voudra de M. de Falloux comme homme de parti politique et religieux, mais il est de sa personne le plus gracieux des catholiques et le plus avenant des légitimistes. Il semble né pour les fusions, pour les commissions mixtes, pour faire vivre ensemble à l'aise, dans le lien flexible de sa parole, un protestant et un jésuite, un universitaire et un ultramontain, un ligueur et un gallican. A le voir circuler ainsi, sans s'y accrocher, à travers les doctrines les plus diverses, on dirait qu'il les admet toutes plus ou moins, et qu'il les comprend : sa complaisance infinie ressemble par moments à une intelligence universelle. C'est un agréable parleur et qui a montré du talent de tribune : ce n'est pas un écrivain proprement dit... »

Il y a là quelques velours pour rendre l'ongle plus acéré : ce sont de ces louanges dont on serait tenté de demander réparation. Pour peu que M. de Falloux daigne y songer, il s'assurera bientôt qu'il est une espèce d'ennemis absolument impraticable, et que l'on ne gagne rien à ces caressantes prévenances qui, par malheur, sous-entendent presque toujours quelque vérité diminuée.

Revenons à M. Sainte-Beuve.

Après quelques détails biographiques et une rapide esquisse du caractère moral et de la personne extérieure, il note en se jouant l'instant mémorable de la conversion de Mme Swetchine. *Elle mit*, dit-il, *une grande importance à quitter, après examen, la communion grecque, que nous appelons schismatique, et qu'ils appellent là-bas orthodoxe*, pour se faire catholique romaine. » Comme cet air de supériorité lui sied bien en parlant d'une telle femme et d'une telle action! Il s'agit de si peu. Opter entre Photius et Rome, entre le Czar et le Vicaire de Jésus-Christ, pour l'asservissement ou la liberté de l'âme chrétienne, cela vaut-il un quart d'heure d'examen ? Parlez-

moi de faire la fortune d'un mauvais livre, *Obermann* ou *Madame Bovary*, de tirer de son réduit génevois je ne sais quel prédicant athée et démolisseur de croyance, de raviver incessamment d'un reste de chaleur malsaine la cendre impure de Béranger.

Voilà un emploi de la vie intelligent et digne ; mais chercher la vérité, la justice, la sainteté, Dieu même dans son Église ! Quelle perte de temps ! — Se flatter de trouver tout cela ! Quel rêve ! — Le grand penseur hausse les épaules. Il sait le positif de la vie et ne se laisse pas prendre à ce grandiose de pensées, à ces magnanimes sentiments : il n'y a là que des inanités absolues, des raffinements, des subtilités « qui s'évanouissent, dès qu'avec un esprit exact on en vient à serrer de près les choses. » Esprit exact, il s'est dégagé de tous ces leurres poétiques qu'on appelle principes ou dogmes ; il a fait en soi table rase de toutes ces billevesées surnaturelles ; il est sans préjugé; il est libre ; il ne sait rien de Dieu, rien de son âme, il n'en sait rien, il n'en croit rien, il est dans la nuit... Et c'est précisément

cette ignorance qui doit garantir la lucidité de ses jugements ; c'est grâce à cette nuit qu'il voit clair au fond des cœurs ! N'en doutez pas, il a le secret des âmes qui leur échappe à elles-mêmes. Elles se donnent le change, ces hallucinées, sur la vérité de leurs sentiments les plus volontaires et les plus profonds. Elles croient y voir le vrai fruit de la vie, développé par l'expérience du malheur, de la souffrance et des années ; elles croient sentir dans la rupture des attaches vives la main de Dieu même, qui opère pour guérir, et qui guérit par son amour. Erreur que cet amour qui se sent ! que cet amour qui se donne ! Il leur conteste l'intimité de leurs lumières et le discernement de leur propre volonté ; il leur dispute jusqu'à la conscience certaine de leur prédilection. — Ces effusions de tendresse mystique, ces élans qui embrassent l'infini ne sont que des trompe-cœurs. C'est le monde que l'on aime encore, et c'est lui que l'on pleure de cet amour, de ces larmes, perdus en Dieu, perdus dans le vide ! « Une femme qui n'a pas été jolie, n'a pas été jeune. » Voilà tout le mystère, c'est

Mme Swetchine qui le trahit à son insu. On se jette donc à corps perdu du côté de Dieu, parce que le monde, en se dérobant, nous laisse sans équilibre. — A merveille! — mais encore faut-il que Dieu soit quelque chose qui soutienne ; car le vide ne soutient ni ne nourrit; et puis, que nous direz-vous de tant de saintes qui, jeunes, belles, enviées, s'enfuient au cloître ou au désert, jetant au pied de la Croix leur jeunesse, leur beauté, leur cœur et les hommages du monde, — pour l'amour du Crucifié ?

Sublimation de sentiments, s'écrie le spirituel critique : *amour alambiqué*, *vaporisé*, *extravasé dans d'autres tissus et tourné à l'intellect.* — O éclair, non pas de génie, mais de chimie ! et quelle chimie, qui nous représente des tissus où l'on retrouve de l'amour extravasé, passé à l'alambic, et du *sublimé* de sentiment ! O merveilleux emploi des instruments et de la méthode! rare puissance d'un esprit exact, qui met l'amour et l'esprit en expérience! et ajoute, avec tout l'atticisme *positiviste :* « Ce que c'est pourtant que d'avoir de l'âme et des entrailles, et de n'avoir ni amant

ni enfant. » M. Sainte-Beuve a une réputation de critique ingénieux et délicat!

Ils se permet d'arguer contre Mme Swetchine, ou plutôt contre la science même des saints, de « l'ignorance des lois naturelles positives et des méthodes d'observation. » Cette ignorance en Mme Swetchine, où en est la preuve? Je puis attester pour ma part, et sans craindre aucun démenti, que ses connaissances étaient aussi étendues que variées, elle fut en correspondance avec G. Cuvier. Il suffirait peut-être d'un fragment retrouvé de ces lettres pour mettre publiquement à néant cette misérable chicane. Ah! bien misérable! Qu'y a-t-il, en effet, de la nature à Dieu ? des saints à la science humaine? Rien qu'une disproportion infinie, qu'un dédain infini. Les saints ont cette science, ils s'en passent, ils la possèdent comme ne la possédant pas ; que leur importe cette bagatelle, absolument indifférente à la seule chose nécessaire, à « la science suréminente de la charité du Christ? » Mais l'homme qui trouve dans des procédés chimiques et des instruments de dissection de quoi faire raison de nos puis-

sances morales, qui prendrait volontiers une cornue pour analyser la piété et les plus saintes affections de l'âme, qui ne voit dans l'amour divin qu'un mirage sensuel, ou, que sais-je? une sorte de *soulèvement* de la matière organisée, cet homme est une intelligence qui se dégrade, qui se meurt. Le suicide de l'esprit, c'est la négation de soi-même (1).

M. Sainte-Beuve, *qui ne donne dans le surnaturel qu'à son corps défendant*, trouve si simple de ne croire à rien, qu'il lui semble assez étrange qu'un chrétien se croie en possession de la vérité. Voici deux lignes qui ont leur prix : « *Théologiquement*, dit-il, *elle n'a jamais douté qu'elle ne possédât la vérité absolue dans le dogme et le symbole chrétien...* » Et comment professer la foi catholique sans cette certitude? Où est donc ce

(1) Saint-Evremond a dit : « La dévotion est le dernier de nos amours. » Il a dit encore : « Pour quelques-unes, Dieu est un nouvel amant qui les console de celui qu'elles ont perdu, etc... » On voit que les malices impies de M. Sainte-Beuve n'ont rien d'original. Les devanciers ont trouvé mieux. Il n'apporte guère ici que son style... grossier et lourd.

chrétien qui ne l'est pas ? ce catholique qui n'est pas catholique? Sceptique croyant, ou cercle carré, c'est tout un. Cet air étonné de l'ingénieux critique n'est pas sans niaiserie. On voit d'ailleurs qu'il ne peut entrer dans son esprit que l'on conçoive sincèrement le christianisme d'une autre façon que ces ministres renégats, hégéliens, panthéistes, nihilistes qui font de la chaire évangélique « une chaire de pestilence, » et par un raffinement de cynisme, vivent encore de la doctrine qu'ils détruisent.

M. Sainte-Beuve nous apprend qu'il eut l'honneur de connaître Mme Swetchine, et il nous assure qu'il sentit pour elle plus de respect et de vénération que d'attrait. Le respect n'a pas laissé chez lui beaucoup de traces ; il s'est fondu dans un sincère sentiment d'aversion. Et cela devait être. Dès la première entrevue, n'a-t-il pas senti comme une pointe du *grappin* convertisseur jeté sur lui ? Il entend encore ce mot rempli de piéges : « Quand on a fait *Volupté*, on a une responsabilité ! » Quelles menaces dans ce mot ! Quelles atteintes il préparait à l'indépendance de cette âme ombrageuse !

Mme Swetchine, ici, n'était coupable que d'indulgence. Elle se plaisait à exagérer l'espérance, qu'elle voulait fonder sur ce livre, qui n'est en réalité qu'un détestable roman, où remue la fibre obscène sous une répugnante grimace de religiosité. Ce mot de responsabilité ne tombe pas en vain dans l'oreille de M. Sainte-Beuve. Rentré chez lui, — mais non sans avoir au préalable tiré de Mme Swetchine tout ce qu'il lui faut de documents pour écrire sur M. de Maistre quelque article verbeux et vide, — il jette « entre autres notes, *ces quelques lignes* (*sic*) : Mme Swetchine, si respectable et si supérieure, a, dans le tour de l'esprit et de l'expression, toute la subtilité du Bas-Empire, la subtilité russe ou celle d'un archimandrite grec. » — Le ciel nous préserve de l'intimité de M. Sainte-Beuve ; il a une manière à lui de donner le signalement de ceux qu'il approche, qui doit tempérer un peu le désir d'obtenir un tel honneur. On se rappelle cette note sur l'excellent Ballanche, qu'il compare sans façon à un lac tranquille, au fond duquel dort un énorme crocodile, symbole de l'immense orgueil !

Ce carnet, confident intime des impressions secrètes de M. Sainte-Beuve, a anticipé de plus de vingt ans l'infidèle exactitude de ces portraits improvisés par le jeu de la lumière. Précurseur littéraire des artistes photographes, comme eux il a le malheur de réduire souvent une physionomie intéressante à l'expression plus particulière du trait qui compromet sa beauté. Mme Swetchine n'eut donc aucun succès auprès de l'auteur de *Volupté* : son salon n'eut pas davantage l'heur de lui plaire. Qu'est-ce qu'un salon ? se demande-t-il, et il définit celui qu'il aime, qu'il appelle classique. Dans cette définition, rien de particulier d'abord, rien d'original, qui ne convienne même au cercle habituel de Mme Swetchine. Mais passez quelques lignes, voici la différence qu'il note, et qu'il faut noter avec lui, car elle nous donne la clef de ses rigueurs. Dans le *salon classique*, « la pensée et l'esprit, dit-il, ne sont jamais oubliés ; mais le *sentiment aussi y a sa part*, *son intérêt et son jeu*. Un salon *où l'on ne peut suivre ou rejoindre la femme que l'on préfère*, *la distraire d'un groupe* qui l'environne, *l'entretenir à l'ombre*

et à demi-voix quelques instants, lui adresser une partie de la conversation générale, *où l'on se surprend à briller, et dont on est récompensé d'un regard*, n'est pas un salon pour moi. » Voilà le bout de l'oreille ; il se trahit. M. Sainte-Beuve a compris qu'il ne trouverait point dans le salon de la rue Saint-Dominique la charmante liberté de *suivre* ou de *rejoindre la femme préférée*, jeune et jolie sans doute ; *de la distraire d'un groupe* importun, de *l'entretenir à l'ombre et à voix basse;* qu'il ne fallait pas là s'attendre à ces tournois de parole où *s'étant surpris à briller*, il pourrait revenir, heureux vainqueur, au pied de la dame de ses pensées, solliciter sa récompense, et l'ambition de M. Sainte-Beuve n'est pas médiocre. Non ! le salon de Mme Swetchine ne pouvait lui promettre ce petit roman de galanterie ; aussi l'a-t-il déshérité de sa présence. Et revenant au *salon classique*, d'un accent plus ému que d'habitude, le don Juan du *lundi* s'écrie : « Ne disparaissez jamais du *salon français*, soins animés et constants, vif désir de plaire, grâces aimables de la France ! » O vétéran du romantisme, *Joseph*

Delorme, *Amaury*, n'êtes-vous pas un peu mûr pour tant de gentillesses ?

Mais il faut tout dire. Ce salon déserté de M. Sainte-Beuve ne lui refusait pas seulement quelque tendre épisode, il cachait un danger. M. Sainte-Beuve frémit à ce souvenir. Et vous frémirez comme lui, lecteurs indépendants, quand vous saurez à quelle aventure il échappe. Écoutez: « Derrière la porte (de ce perfide salon), à deux pas de là... (à deux pas de lui !) il sent un oratoire !... Que dis-je ? un oratoire ? sachez que c'est bien une chapelle consacrée, où est exposé, au milieu d'un luminaire éblouissant, le Saint des Saints, le Saint Sacrement, que plusieurs des personnes présentes vont aller adorer... Que dis-je ? La table est toute prête, qui les attend !... » Salon français, je ne reconnais plus là tes grâces légères et classiques !.. M. Sainte-Beuve l'a échappé belle. Quoi ! le Sauveur des hommes était si près de lui... et la réconciliation et la miséricorde ! La voie s'offrait d'elle-même, la voie de la paix et de la vie ! Il aurait pu être tenté de s'y engager ! et de retrouver mieux que l'innocence, par un élan de

repentir !... Quelle trahison ! Le bon Dieu (*ce bon vieux nom un peu lourd,* comme dit *ingénieusement* un des aigles de la libre pensée), le bon Dieu lui tendait peut-être ce piége ? A d'autres ! un homme d'esprit ne se laisse pas prendre à de tels lacets. Le divin Oiseleur est si simple, hélas !... et l'oiseau, si fin !

Cette chapelle lui tient au cœur. Il suppose ses lecteurs fort étonnés de ce rare privilége, et à leurs questions présumées, voici comment il répond : « Il est bon de considérer que les conversions *qui sont le plus en agréable odeur à Rome*, ne sont pas celles des païens, ni celles des juifs, ni celles même des protestants et des hérétiques, ce sont celles des schismatiques. » Et il ajoute avec un charmant sourire : *Il semble apparemment plus difficile et plus beau de revenir de près que de loin.* Comme on a bonne grâce de ridiculiser une absurdité dont on a seul fait tous les frais ! Puis, selon sa coutume, il s'évade en jetant ces mots : « La littérature n'a rien à faire là. » Eh ! qui donc priait la littérature d'y venir ? Vous venez de dire une sornette, j'en suis bien

fâché, et vous ajoutez par forme de prétérition, que ce n'était pas le lieu. Mais elle est lâchée, elle court, et vous riez : quelle fadaise n'est assurée de faire fortune sous la protection de la malignité ?

Mme Swetchine a laissé des fragments que le critique épluche avec toute sa malveillante légèreté. Ces fragments, d'ailleurs, ne sont pas de nature à l'apprivoiser. Rien que ces titres : Vieillesse, Résignation, suffisent pour agacer cruellement ses nerfs irritables. Que voulez-vous ? c'est tout ce qu'elle aime et c'est tout ce qu'il hait. Accepter la croix de notre corps, crucifier notre volonté : — voilà pour elle le dernier mot de la sagesse; et pour lui, le dernier terme de la folie. — Mais quoi, partir encore du péché originel et traiter l'homme comme un être tombé et meurtri qu'il faut relever, qu'il faut guérir, précisément par les voies les plus contraires à ses fantaisies de malade ? Cela répugne, cela est à mourir d'ennui ! — L'homme est sain, il est robuste, le péché originel est un conte, et cette apologie de la médecine spirituelle est une chimère, comme le mal qu'elle décrit, comme la thérapeutique qu'elle vante. Loin

de nous toutes ces vieilleries! Vivons de toutes nos forces, vivons de tous nos sens !... — Cependant la science humaine déclare quelquefois, et avec toute l'autorité qui est en elle, c'est-à-dire dans ses vrais représentants, que l'homme naît avec certaines prédispositions morbides, qu'en lui le principe de la vie est mystérieusement altéré ; que tout son être depuis le jour de sa naissance, n'est guère que maladie... — Erreur ! voyez donc cet homme, jeune et fort; quelle richesse de sang et de désirs! Ne troublez pas de vos fables sinistres cette magnifique possession de la vie ! — Mais demain va venir, qui semblera plus vite écoulé qu'aujourd'hui, et sur sa trace, un lendemain plus rapide encore... Déjà la force diminue, les sens s'émoussent, le ciel intérieur se couvre ; le dégoût et l'ennui se demandent où s'en est allée « cette jeunesse qui semblait si vive! » Il faut donc vieillir, souffrir, s'acheminer à mourir, mourir enfin. Voilà des certitudes avec lesquelles on ne marchande point. On vieillira donc, on souffrira, on mourra le moins que l'on pourra, c'est-à-dire : Vous ne laisserez pénétrer que le moins de mort possible dans

votre vie ; le moins possible de pensées qui troublent les légers agréments dont s'égayent encore les années pesantes. — Ces années accourent, les voilà venues, et les épouvantables réalités vous tiennent à la gorge!... — Quoi ! déjà le chant du *libera*..... déjà la pelle levée pour jeter « de la terre sur la tête, » déjà le néant possesseur de cette tête qui s'est donnée à lui !

« Ne vieillissez pas, Monsieur, ne vieillissez pas! » Saillie peu chrétienne dans la bouche d'un homme qui du moins sut mourir en chrétien (1). Ce mot, à le prendre au sérieux comme fait M. Sainte-Beuve, est insensé : c'est un cri de révolte contre l'immuable et l'invincible. La verge a bientôt raison des trépignements d'un enfant rebelle. Le dépérissement, les infirmités préparent le dénouement de la tragédie dont le péché est l'exposition. — Encore le péché ? et vous haussez les épaules. — Mais qu'importe? le christianisme affirme et la mort prouve. — Vous êtes vieux, malade, mourant... Donc vous avez tort. — Ici

(1) M. Royer-Collard.

la négation serait folle et le rire idiot. Dans cette destinée qui tue, il n'y a qu'un rôle qui sauve, c'est celui de victime volontaire. Entre ces deux voies, la révolte ou la patience, le choix peut-il hésiter ? L'indifférence est le lot de la brute. Mourir donc en furieux et en forcené, mourir dans la sereine placidité des justes : voilà toute la question. Or, s'il est puéril à ce vieillard de céder à son dépit contre « la résistance des organes ; » s'il déroge, quand il vous dit : « ne vieillissez pas, Monsieur, ne vieillissez pas ! » à savoir, faites votre possible pour échapper au cours de l'âge, pour tromper le déclin ; — c'est la plus haute raison, c'est la raison de Jésus-Christ, qui répond par la bouche de Mme Swetchine : « Vieillissez, vieillissez ! » c'est-à-dire acceptez la vieillesse, réconciliez-vous avec elle, et vous finirez par l'aimer. Portez cette croix, qui en recèle beaucoup d'autres, qui prépare la suprême et l'inévitable : la mort. Mettez la liberté de l'âme dans cette nécessité même que le péché vous a faite : seul, le consentement anéantit la nécessité. Consentir, c'est aimer à travers l'épreuve, et l'amour affranchit. Dieu

lui-même est dans cet amour, et puisqu'on nous assure que, sous ces rudes viatiques, la miséricorde n'a pas délaissé le voyageur, n'est-ce pas simple bon sens de chercher s'il n'y a pas au fond de la patience un mystère de consolation, qui la transforme en désir et en joie ? Vous reprochez à Mme Swetchine de transfigurer la vieillesse et de ne pas la montrer. Que vous faut-il donc ? Elle l'a montrée dans des pages admirables, elle l'a montrée par son exemple, par ses dernières années et par sa mort. — Que voulez-vous de plus? Ce que vous demandez, dix-huit siècles de saintes expériences vous le montrent. Mais que pouvez-vous voir? Ce n'est pas la vérité, ce n'est pas l'évidence, c'est l'œil qui vous manque. La mauvaise volonté l'a fermé.

« Mme Swetchine, dit M. Sainte-Beuve, ne veut pas de la religion comme d'une béquille, elle en veut comme d'une aile puissante et incorruptible... Son traité est *la gageure chrétienne la plus poussée que j'aie vue contre la nature.* »

Critique souverainement ridicule, et qui accuse une longue désaccoutumance des vérités et des

sentiments les plus ordinaires de la vie chrétienne. Vous ne savez plus, à force de mépriser. L'orgueil trouve son compte à mépriser ce qui l'écrase. Sachez donc, puisque vous affectez de l'ignorer, qu'il y a une multitude de petits livres qui, sous ces titres : *Amour de Jésus crucifié*, *Saints désirs de la mort*... etc., mettent cet héroïsme moral ou plutôt divin, dont vos faibles nerfs s'effarouchent, à l'usage des petits et des derniers; livres modestes, inconnus aux académies, mais livres forts, où les pauvres, les rebuts du monde, ceux qui souffrent, ceux qui meurent, trouvent cette douceur de souffrir et de mourir en union avec le Christ pauvre, souffrant et mourant. Livres tout simplement admirables, que méditent chaque jour de pauvres vieilles, élevées par la force divine à cette sublimité habituelle de pensée et de vie, qui met entre elles et les moqueurs lettrés une tout autre distance que celle qui sépare la nature intelligente et la nature animale. Le livre de Mme Swetchine, que vous traitez de gageure, est une de ces gageures du moins qui nous sont très-familières. Élégance de pensée, distinction de lan-

gage à part, ce livre est très-simple, très-ordinaire, je dirai même banal comme sentiment chrétien. Et que voulez-vous dire avec votre *gageure?* Le Christianisme tout entier, qu'est-il qu'une gageure contre la nature corrompue? L'art médical n'est-il pas aussi une gageure contre la maladie? Voulez-vous que la Médecine conspire avec l'infirmité, la Religion avec le vice? Repoussez-vous l'une et l'autre, ou n'attendez-vous pour les appeler que d'être au moment des dernières angoisses? Prenez garde, le temps est court et l'Irréparable le suit.

En vérité, on s'étonne de cette attitude des penseurs du jour, tour à tour arrogante et nonchalante, à l'égard de l'unique chose qui importe! — Mais il est ainsi, et de même que la mort du Christ voila la terre de ténèbres, sa mort dans les âmes incrédules y fait monter à proportion de de l'ingratitude et du blasphème, la nuit,... la nuit sans réveil et toutefois sans repos!

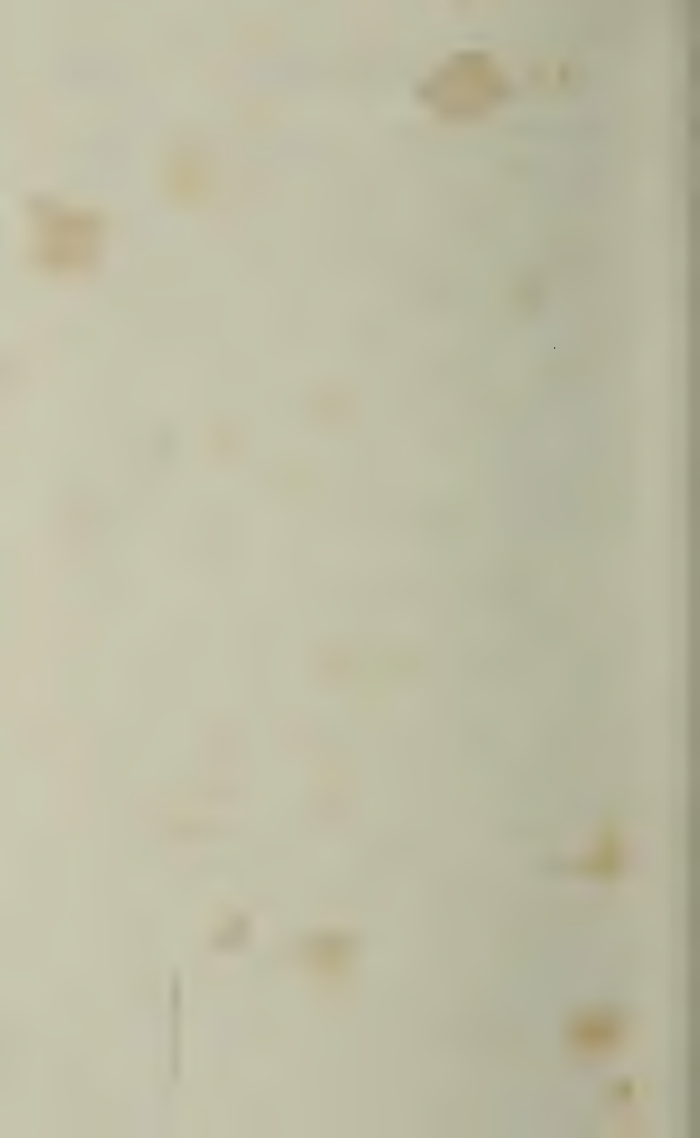
M. Sainte-Beuve prend congé de Mme Swetchine en déclarant qu'il ne peut aller jusqu'à l'aimer; — aveu superflu, — et il ajoute que pour se

délasser de ces idées, il a voulu se donner « une douche de sens naturel et d'humble sens commun. Il a relu des pensées de Bacon sur la mort, des pensées de Montaigne... et des pages de Buffon... Il s'est rappelé Homère... » Voilà qui a dû lui faire grand bien ! Qu'il ajoute encore une douche de Béranger. — Et au jour de la vision « de l'étroite demeure et des mânes fabuleux (1), » vienne quelque apôtre du *positivisme* et de la *Biologie* garantir à ses os la légèreté de la terre et la mollesse de cette couche où l'on repose à jamais (2)!

(1) Domus exilis Plutonia...
Fabulaque Manes ..
(HORAT. *Od.*, lib. I.)

(2) Molliter ossa quiescant.

1862



APPENDICE

(NOTE DE LA PAGE 252)

LETTRE DE MADEMOISELLE DE ROYÈRE

MADAME, MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Il est question aujourd'hui de voir si les femmes et en général tous les simples fidèles ne doivent pas avoir quelque connaissance et quelque lumière dans la Religion.

Pour le présent, je veux bien vous accorder que *ni vous, ni moi, nous ne devons pas nous piquer de savoir toutes les histoires des hérésies.* Quoique cela ne soit pas vrai à votre égard, comme je vous le ferai voir dans la suite. Mais vous m'avouerez aussi que vous et moi nous devons *du moins nous piquer d'être chrétiennes, et de l'être par connaissance et par raison,* et non simplement par habitude et par coutume. Et qu'ainsi nous devons connaître, du moins en gros, *la nature du christianisme* :

ses fondements, ses preuves, ses lois et la manière de discerner, dans cette religion, le vrai parti, des sectes qui se glorifient en vain d'en posséder la pureté et la vérité.

Il m'est aisé de vous convaincre que surtout, ni vous ni moi, nous ne saurions nous dispenser de ce devoir, puisque l'une et l'autre nous souhaitons de nous entre-convertir. Vous tâchez de m'attirer à votre parti; je désire de tout mon cœur de vous attirer au mien; il faut donc que nous ayons des raisons à nous entre-alléguer et que nous examinions lesquelles sont les plus solides. Car, vous ne voudriez pas me convertir sans raisons; et de mon côté, je suis prête à vous exposer les miennes et je l'ai déjà fait en partie.

Si je vous en crois, l'Église ancienne à laquelle je me trouve réunie, ne possède pas la vraie Religion chrétienne. Cela supposé, ma chère sœur, il est question de me la faire voir ailleurs, cette vraie Religion, car vous ne me mènerez pas ailleurs à moins que vous ne me l'y montriez. Et à qui voulez-vous que j'ajoute foi quand on me dira *Voilà le vrai Christianisme ?* à ceux qui me citeront l'Écriture ? Mais tout le monde me la citera de toute sa force : Anabaptistes, Indépendants, Trembleurs, Arminiens, Gomaristes, Sociniens, Ariens, Pélagiens, Luthériens, Episcopaux, Presbytériens, ils se tueront tous de me citer l'Écriture. Les uns me diront : Nous fondons notre doctrine sur l'Écriture *interprétée par le bon sens*; les autres me diront : Nous fondons la nôtre sur la même Écriture *interprétée par elle-même;* les autres me diront : nous fondons la nôtre sur l'Écriture *interprétée par le Saint-Esprit, qui est au-dedans de nous, et qui nous fait discerner la vérité et rejeter l'erreur.*

Comment me déterminerai-je entre eux ? Sera-t-il juste que j'ajoute foi à l'un plutôt qu'à l'autre ? Il faudra absolument que je pèse leurs raisons, et que je me range du côté ou je trouverai le plus d'évidence : c'est-à-dire qu'il faudra que je m'érige en souveraine interprète de la

Religion et de la Sainte Écriture. Mais qu'arrivera-t-il, si, après mon examen, je me trouve indéterminée, si je ne vois de solidité nulle part ? de deux choses l'une, ou je demeurerai sans religion, ou je serai contrainte d'en faire une nouvelle à ma fantaisie, qui me paraisse mieux suivie que toutes celles qu'on m'aura proposées. Et qu'arrivera-t-il si, de toutes celles qu'on m'aura présentées, je ne trouve du bon sens et de la raison que dans celle des Sociniens, ou dans celle des Indépendants, ou dans celle des Illuminés, qui se croient toujours pleins du Saint-Esprit ! Me permettrez-vous en ce cas-là d'embrasser ou le Socinianisme, ou l'Indépendantisme, ou le fanatisme des Trembleurs? Dites-moi ingénument, ma chère sœur, si vous croyez que je pourrai, en sûreté de conscience, choisir lequel il me plaira des trois, sans risquer mon salut, pourvu que je sois sincère dans ce choix et que je ne prenne en effet que ce qui me paraîtra le meilleur. *La bonne foi* suffit-elle toute seule pour nous sauver ? Si vous me dites que *Oui*, vous n'aurez plus rien à craindre pour mon salut; je vous proteste que je suis catholique de très-bonne foi. Si vous me dites que *Non* (*que la bonne foi* ne suffit pas), me voilà dans un embarras épouvantable; si, outre *la bonne foi*, il faut une démonstration et une certitude solide qu'on a trouvé la vraie Religion hors de l'Église ancienne, apprenez-moi donc par quelle démonstration l'on peut s'assurer chez vous que l'on a justement rencontré la vérité la plus pure.

En attendant que vous me l'appreniez, je vous dirai de mon côté quelle démonstration j'ajoute au bon témoignage de ma conscience dans la foi catholique. Car pour moi, je ne serais pas en repos si le sentiment intérieur de ma sécurité était la seule preuve que j'eusse que Dieu m'a ramenée dans le bon chemin. Je vois que cette preuve est trop commune à tout le monde, et trop alléguée par tous les partis et par vous-même pour y faire quelque fond. Ainsi je ne me pardonnerais pas, et je n'aurais aucune

tranquillité, si, outre le sentiment intérieur de ma sincérité, je n'avais encore une connaissance distincte et une certitude très-solide que *j'ai raison d'être catholique, et que l'on ne peut avoir aucune raison pertinente de suivre un autre parti dans le Christianisme.* Voyons si je pourrai vous en convaincre et vous le faire sentir aussi vivement que je le sens moi-même.

Je vous ai déjà montré que la marque essentielle de la vraie Église est d'avoir conservé l'autorité de Jésus-Christ et le droit de décider jusqu'à la fin des siècles en disant : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.*

Or vous savez bien qu'il n'y a que l'Église Catholique qui soit demeurée dans cette possession, toutes les autres sociétés y ayant renoncé de bouche, par la profession extérieure qu'elles ont faite de ne reconnaître point d'infaillibilité dans l'Église.

Je vous ai fait voir encore que, nonobstant cette profession extérieure, ces mêmes sociétés, dès qu'elles ont été hors de l'Église, n'ont pu s'empêcher d'ériger chez elles un souverain tribunal ecclésiastique; témoin le synode de Dordrecht sur l'affaire d'Arminius. C'est-à-dire qu'encore que de bouche vous niiez l'infaillibilité de l'Église dans le fait pourtant et dans la pratique, vous vous attribuez cette même infaillibilité. Cela est clair, parce que en matière de foi, *être souverain et être infaillible*, c'est la même chose, aucune autorité ne pouvant ni ne devant être souveraine sur notre conscience à moins qu'elle ne soit infaillible. Or le synode de Dordrecht est souverain sur notre conscience; il décide en ressort les matières de Foi, et ceux qui ne s'y soumettent pas sont retranchés de votre communion : donc, selon vous, le synode de Dordrecht est infaillible. Ce qui est une pitoyable contradiction entre votre profession extérieure et vos sentiments intérieurs. De bouche, vous dites que l'Église n'est pas infaillible; de cœur, vous pensez que votre société est l'Église et qu'elle est infaillible. Contradiction

qui devrait bien vous faire sentir que, pour accorder votre bouche avec votre cœur, il faut revenir à cette Église ancienne qui n'a jamais renoncé aux droits qu'elle a reçus du Fils de Dieu même.

Mais vous êtes dans un pays où vous ne manquerez pas de vous voir environnée d'une infinité de gens qui vous diront que, s'il faut absolument accorder ensemble le cœur et la bouche, au pis aller il vaudra mieux changer les sentiments du cœur que de changer la profession de la bouche, qu'il vaudra mieux cesser de se croire infaillible que de cesser de nier l'infaillibilité de l'Église dont vous êtes sortie. Ils vous avoueront sans peine qu'à parler franchement, par le principe de la Réformation, le Christianisme n'a que faire d'un souverain tribunal en matière de Foi, que le synode de Dordrecht a excédé les bornes de l'autorité chrétienne ; que tous les conciles ont poussé trop loin leur pouvoir ; que Jésus-Christ n'a jamais prétendu conserver de pareils droits à son Église ; que le concile de Jérusalem ne l'entendait pas ainsi quand il prononça : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de n'obliger pas les Gentils à la circoncision, ni aux autres cérémonies judaïques ;* qu'il entendait seulement qu'il n'exigeait pas cela d'eux : que c'était une simple permission qui laissait toujours aux Juifs et aux Gentils la liberté de se conduire à cet égard comme il leur plairait.

J'apprends que c'est ainsi que raisonnent dans vos provinces une infinité de gens qui, sous le nom de tolérance, de support, de charité et de liberté chrétienne, font profession ouverte de trouver bonnes, ou du moins supportables toutes les religions, toutes les sectes, pourvu qu'elles veuillent bien n'exercer aucune autorité souveraine sur la conscience et n'excommunier aucun de ceux qui font profession de prendre la sainte Écriture pour guide.

Déjà, ma chère sœur, vous voyez où cela vous mène-

rait si vous les écoutiez. D'abord, vous seriez obligée de passer condamnation pour tous vos synodes nationaux, comme ayant usurpé un pouvoir tyrannique sur les consciences. Ensuite, il faudrait réhabiliter dans la qualité de vrais fidèles non-seulement les Arminiens, qui combattaient votre synode de Dordrecht, mais les Ariens et les Sociniens qui nient la divinité éternelle du Fils de Dieu ; les Macédoniens qui nient la personne du Saint-Esprit; les Pélagiens qui nient ses opérations intérieures: les Manichéens qui forgent un Dieu opposé à un autre Dieu, et généralement tous ceux qui croyant suivre la vérité la plus pure, n'ont pas laissé d'être foudroyés par l'autorité ecclésiastique.

Mais comme les partisans de cette prétendue charité chrétienne qui fait une profession si générale *de supporter tout* et qui s'en glorifie, n'oublieront rien pour affermir votre cœur contre la frayeur que la vue de tous ces hérétiques excitera dans votre âme, je ne m'arrête pas là, et j'espère que vous me saurez bon gré si je pousse à bout ces messieurs les Tolérants, et si je vous fournis le moyen de leur démontrer, *par la nature même du Christianisme,* la nécessité inévitable d'une autorité qui lui est essentielle et naturelle: qui ne saurait n'être pas souveraine sur la conscience, et par conséquent infaillible. Je dis : *par la nature même du Christianisme ;* car, attendu que ces gens-là, malgré leur profession de suivre l'Écriture, ne laissent pas de nier ce qu'il y a de plus clair et de plus formel dans l'Écriture, il est manifeste qu'ils ne peuvent pas être pris par l'Écriture, puisqu'ils n'y trouvent que ce qui leur plaît, et qu'ils lui font dire tout ce qu'ils veulent. On est donc réduit à les prendre seulement par des principes de bon sens, dont il ne soit pas possible de se défendre sans renoncer à la droite raison. Voici donc, ce me semble, le moyen de les arrêter tout court, et de les convaincre par la nature même de la chose.

Qu'est-ce que le christianisme? Est-ce une chose de fait ? est-ce une chose de droit ? car toutes les choses du monde, tous les objets de nos connaissances, se séparent en deux classes, en deux espèces différentes : en choses de droit et en choses de fait. Les choses de droit sont celles que nous ne saurions connaître que par voie de raisonnement, que par méditation intérieure. Les choses de fait sont celles que nous ne saurions connaître que par révélation extérieure, que par attestation.

Quand on me demande ce que c'est que la justice, ce que c'est que le péché, voilà des questions de droit, des objets de méditation. Mais quand on me demande s'il y eut autrefois un roi David ; s'il commit tels et tels crimes, s'il ne laissa pas d'être le prophète, et même l'*homme selon le cœur de Dieu* : voilà des questions de fait. Ce n'est plus par méditation et par raisonnement que je puis les décider, mais uniquement par témoins, par attestation.

Il y a donc aussi deux méthodes différentes pour parvenir à la connaissance des deux différentes espèces de choses. La méthode des choses de droit et la méthode des choses de fait. La première consiste à procéder par principes et par conséquences, à approfondir la matière autant qu'il se peut; à en chercher l'essence et les propriétés, à y employer toute la force du raisonnement. La seconde consiste simplement à ouïr des témoins; à s'informer de la fidélité de leurs dispositions.

Les preuves de droit et les preuves de fait ne se ressemblent donc en aucune manière. Ces deux méthodes ne doivent jamais être prises l'une pour l'autre ; il faut bien se donner de garde de les brouiller et de les confondre. Elles sont aussi différentes que l'ouïe l'est de la vue. On ne juge pas d'un concert par les yeux, mais par les oreilles; et au contraire, on ne juge pas d'un tableau par les oreilles, mais par les yeux. De même, les faits ne se prouvent pas par des raisonnements abstraits et généraux,

mais par des témoins formels : et au contraire, la nature et l'essence des choses ne se démontrent pas par des autorités et des témoins, mais par des raisonnements; à moins que le témoignage ne consiste à produire des expériences, et alléguer des effets d'où l'on découvre la nature de la cause.

Ainsi, par exemple, dans la matière dont il s'agit aujourd'hui entre vous et moi, supposé que je vous demandasse s'il y a un christianisme; s'il y a une Église chrétienne : ce serait une *question de fait*, et pour la décider, on n'aurait qu'à me répondre, ouvrez les yeux, et contemplez tous les hommes qui se disent chrétiens : ce sont autant de témoins qu'il y a un Christianisme. Mais lorsque je demande ce que c'est que le Christianisme, quelle est la nature de son essence, dans quelle classe il faut le mettre, c'est une *question de droit*.

Nous sommes d'accord sur la question de fait : nous convenons tous qu'il y a une religion chrétienne. Il ne s'agit plus que de la question de droit. Tâchons donc de l'approfondir et de nous y accorder aussi. La chose me paraît bien facile.

Que le Christianisme ne soit pas une pure philosophie, une simple religion naturelle, c'est encore de quoi vous convenez avec nous, du moins *en apparence*. Aussi vous ne sauriez vous en empêcher, la chose parle d'elle-même, puisque c'est une loi positive, une Religion révélée, une discipline et une doctrine apportée du ciel aux hommes, premièrement par quelques ministres de Dieu et ensuite par son propre Fils et par ses douze témoins.

La philosophie morale qui enseigne la vertu et qui règle les passions est une Religion naturelle, une Religion de droit et de raisonnement. Mais la Religion révélée et ajoutée de Dieu aux lumières de la nature est une science de faits et d'autorités divines. Il faut donc nécessairement la mettre dans la classe des choses de fait. Par conséquent, pour s'en instruire, il faut suivre la méthode de

fait, il faut s'en rapporter aux témoins, aux dépositaires, aux juges établis de Dieu dans cette Religion, il ne faut plus en vouloir juger par les faibles lumières de la simple raison naturelle.

Que Platon s'éloigne de Socrate tant qu'il lui plaira : qu'Aristote ne suive ni l'un ni l'autre s'il veut; que Descartes et Gassendi cherchent de nouvelles routes dans les sciences naturelles, je n'ai pas le droit de leur faire de procès là-dessus, parce qu'il s'agit d'affaires de droit et de raisonnement, dans lesquelles chacun est libre d'interpréter la raison et la nature le mieux qu'il lui est possible.

Mais que chaque chrétien veuille se forger un christianisme à sa fantaisie, en vérité c'est ce qui est absurde et impertinent au dernier point : puisque le Christianisme n'est composé que de vérités surnaturelles, qui ne sont connues que par la seule révélation et qui n'auraient jamais été trouvées par la sagesse humaine toute seule.

Qu'une multitude d'hommes qui n'ont point encore de lois choisisse tel gouvernement qu'il lui plaira, qu'elle mette la souveraineté entre les mains de plusieurs, cela lui est permis : de savoir lequel vaut le mieux, c'est une question de droit que chaque peuple a pu décider selon son goût. Mais, qu'après que cette multitude se sera déterminée à certaines lois et à certaines formes de gouvernement, chaque particulier prétende encore être indépendant; qu'il s'attribue toujours le pouvoir de juger en souverain, d'expliquer les lois à son gré, c'est ce qui n'est plus supportable. Aussitôt que les lois sont publiées, que le gouvernement est établi, le droit des particuliers est converti en fait : il est de fait qu'ils sont soumis à telles lois, à tel gouvernement, et dès là, ce n'est plus à eux à examiner comment on doit expliquer les lois, elles en doivent recevoir l'application par la boucho du souverain Magistrat, ils n'ont plus d'autre parti à prendre que celui

de l'obéissance et de la soumission, s'ils veulent agir en hommes raisonnables; qu'un tel soit désormais le souverain Magistrat, et qu'il explique les lois ainsi et ainsi, qu'il prononce tels et tels arrêts, ce sont des faits contre lesquels il n'y a plus à disputer, parce qu'on ne peut plus les révoquer en doute.

Vous ne sauriez le nier, ma chère sœur, le Christianisme est une chose de fait et non pas une affaire de spéculation, qui dépende de notre goût et de notre volonté. C'est une loi positive, une révélation expresse, et non pas une science contemplative et naturelle, abandonnée aux recherches et aux méditations des savants. Il est de fait que Jésus-Christ est un roi et un Dieu descendu du Ciel, qui parle en souverain, qui affirme et qui nie avec autorité, qui promet, qui ordonne, qui menace, qui s'explique ou par lui-même ou par ses ministres, et qui donne à qui il lui plaît la vocation pour déclarer ses intentions à ceux auxquels il ne parle pas lui-même.

Ce n'est donc pas un simple philosophe qui n'ait puisé ses préceptes que dans la sagesse humaine, et qui les abandonne aux réflexions et à l'examen des autres sages. Un Diogène, par exemple, un Épicure, un Sénèque, un Caton, n'ayant rien qui les élevât au-dessus de la condition humaine, n'avaient aucune autorité sur les autres hommes; ils n'avaient aucun droit de leur commander d'ajouter foi à leurs opinions, ni d'observer leurs préceptes; aucun pouvoir de les menacer de punition en cas de refus, ni de les récompenser en cas d'obéissance. Tout ce que peuvent de simples philosophes, c'est de faire part charitablement à leur prochain des réflexions qu'ils ont faites sur les vérités naturelles et sur les moyens humains d'obtenir quelque tranquillité dans cette vie en réglant et en modérant ses passions. Du reste ils ne sauraient leur ôter le pouvoir de faire de leurs leçons tel usage qu'il leur plaira, d'en juger souverainement, d'y ajouter, d'y changer, de n'en prendre que ce qu'ils jugent à propos.

Pourquoi? Parce que les autres hommes sont réellement participants de la même raison dans laquelle les philosophes prétendent avoir puisé leurs conclusions, si bien que chacun a droit d'examiner s'ils se trompent ou non.

Mais l'Auteur et le Fondateur du Christianisme est bien d'un autre rang et d'un autre ordre : Il n'est pas simplement sage, il est la sagesse même, et sa sagesse est soutenue d'une puissance toute égale. Il est législateur, il est souverain, il est Dieu, vous en convenez, et tous vos tolérants le confessent de bouche, sans en excepter même les sociniens, qui n'ont jamais osé lui refuser ces titres magnifiques. C'est donc la plus grande des absurdités que de supposer, comme font tous les protestants en général, mais surtout les Tolérants, que ce Roi céleste, ce législateur, ce Dieu éternel, tel que les calvinistes le reconnaissent avec nous, abandonne ses lois et sa doctrine au jugement et à l'interprétation particulière de chacun de ses sujets, en sorte que chacun puisse l'entendre à sa manière et en conclure tout ce qu'il voudra, tout de même que si ce n'était qu'un simple philosophe, qui n'eût ni divinité, ni autorité, ni empire, ni sujets; pendant qu'au contraire il est de fait et de notoriété publique que ce Roi divin a expressément établi ses ministres dans son royaume, *qu'il leur a disposé son royaume comme son Père le lui avait auparavant disposé à lui-même*, et par conséquent avec un plein pouvoir, les mettant en sa place et leur disant expressément : *Qui vous écoute, il m'écoute; qui vous rejette, il me rejette.*

Quand ces termes ne se trouveraient pas dans l'Écriture, ce qu'ils expriment n'en serait pas moins véritable ni moins évident : la chose parle d'elle-même. Il est manifeste que qui rejette les envoyés d'un prince rejette le prince lui-même; il est manifeste qu'un Roi ne peut pas se passer de Ministres et d'Envoyés, répandus dans tout son royaume et même chez les étrangers; il est clair qu'il est

essentiel à ses ministres et à ses envoyés d'être revêtus de son caractère, de parler en son nom et en son autorité. Enfin, il est clair que s'il se retire et qu'il prive ses sujets de sa présence visible, il lui est encore plus indispensable de laisser dans sa place des gouverneurs et des administrateurs qui soient revêtus de tout son pouvoir, qui fassent sous son nom tout ce qu'il ferait lui-même s'il était présent visiblement ; qui, en un mot, exercent de sa part sa souveraine autorité. Ce sont là de ces sortes de principes et de vérités évidentes que l'on ne saurait nier sans renoncer au bon sens.

Dès le temps même que Jésus-Christ vivait sur la terre, et qu'il instruisait les hommes de sa propre bouche, comme il n'était pas visiblement présent en tous lieux à la fois, il voulut avoir des ministres. Quoiqu'il semble qu'il pût s'en passer, puisqu'il prêchait lui-même de ville en ville, il voulut pourtant en envoyer, au nombre de quatre-vingt-quatre, dans le seul petit pays de la Judée. Il les revêtit de toute son autorité, jusqu'à les assurer que ceux qui ne voudraient pas les écouter seraient punis plus sévèrement que les villes de Sodome et de Gomorrhe (1). Ensuite, avant que de monter au Ciel, il leur commanda de sortir des bornes de la Palestine, de se répandre par toute la terre, d'être ses témoins jusqu'au bout du monde durant tous les siècles, il leur promit de ne les quitter jamais du côté de son esprit, quoique son corps cessât d'être visible. Si ces faits peuvent être niés, niez donc aussi qu'il y ait jamais eu un Jésus-Christ sur la terre ; niez qu'il y ait des chrétiens dans le monde ; niez qu'il fasse jour en plein midi. Le Christianisme est donc une chose de fait, où, par conséquent, on ne peut se conduire que par la méthode des faits, par témoignages, par autorités.

(1) Matth., x, 15 ; Marc, vi, 2 ; Luc, x, 12.

Ainsi, ma chère sœur, disputer contre l'autorité divine et infaillible dont les sacrés ministres de Jésus-Christ, dans quelque siècle que ce soit, ont toujours déclaré qu'ils étaient revêtus, c'est disputer contre des faits avec autant d'absurdité qu'il y en aurait à révoquer en doute que la princesse qui règne aujourd'hui sur la Grande-Bretagne soit descendue de la race royale des Stuarts, qu'elle soit fille de Jacques II, et que les deux Chambres du Parlement consentent qu'elle exerce tous les droits de la couronne d'Angleterre...

A Romorantin, le 29 septembre 1708.

(NOTE DE LA PAGE 394).

L'illustre évêque de Perpignan, Mgr Gerbet, écrivait il y a seize ans :

« Nous croyons d'une foi ferme et sur la parole de Dieu que la papauté est la seule puissance qui ait reçu la promesse de n'être pas vaincue par le temps. Nous savons qu'elle emportera avec elle, dans le cours de ses immortelles destinées, l'indépendance dont elle aura besoin. Un jour viendra où elle sera la survivante de toutes les choses agitées ou immobiles qui sont autour de nous. Les dômes de Bologne ou de Turin auront été usés par les âges, les événements qui remuent l'Italie seront relégués dans un coin reculé de l'histoire; la demeure funèbre des princes de la maison de Savoie ne sera plus que le caveau infréquenté d'une race éteinte : alors, il y aura, dans la ville éternelle, un homme qui s'appellera le

Pape, qui gardera le tombeau de saint Pierre et qui bénira le berceau de nouveaux peuples. Et quand, dans quelques moments de loisir, il se fera relire les annales du vieux temps, il distinguera à peine parmi les flots du siècle, la vague d'aujourd'hui.....................................

« C'est à vous... ô Saint-Père, que cette paix appartient. les liens qui unissent au Saint-Siége les Églises des diverses régions du globe se resserrent de tous les efforts qui sont faits pour briser une souveraineté que toutes ces églises savent être le bras temporel de la Providence dans le gouvernement spirituel du monde. Vous êtes le seul roi pour qui l'on forme des vœux jour et nuit, et maintenant avec une ferveur croissante, dans les sanctuaires de l'Europe, les tentes de l'Orient et les huttes des tribus sauvages qui vous doivent leurs apôtres et leurs bienfaiteurs... »

Observations au sujet des attentats dirigés contre la souveraineté temporelle du Pape, 1859 (pp. 30, 31).

(NOTE DE LA PAGE 402.)

EXTRAIT

DU DISCOURS DE M. DUPLESSIS DE GRÉNÉDAN SUR LA RÉVOLUTION A PROPOS DE LA LOI CONTRE LE SACRILÉGE.

« Que la pente qui nous entraîne au mal est rapide et courte ! Que le chemin qui nous ramène au bien est long, escarpé, difficile !...

« J'ai vu naître la Révolution, j'ai vécu au milieu de

ses orages. Dans six ans, elle avait atteint son apogée et tout était consommé; trente ans sont révolus depuis et elle dure encore.

« La Révolution est finie, a-t-on dit à la chute de Robespierre; la Révolution est finie, a-t-on dit quand la domination impériale a commencé de s'affermir; la Révolution est finie, a-t-on dit au retour du Roi, sans doute avec plus d'apparence de raison : un an était à peine écoulé qu'il fuyait une seconde fois la France; et quand on l'a revu, on a répété encore : la Révolution est finie, la Charte en a pour jamais fermé l'abîme.

« La Révolution ne finira que quand ses doctrines seront extirpées de tous les esprits, que ses institutions, ses lois, ses usages, ses mœurs, son langage seront abolis, oubliés ou devenus un objet de risée ou d'horreur.

« Si vous ne *décatholicisez* la France, disait Mirabeau à ses collègues, vous ne méritez pas le nom de législateurs. Ce conseil était dans l'esprit de la Révolution, dont le précurseur et l'apôtre terminait toutes ses lettres à ses disciples par ce blasphème affreux : *Écrasez l'infâme...*

« La Religion fut en effet écrasée en France et détruite autant qu'elle pouvait l'être. Avec elle tomba la puissance royale dont elle est l'appui; le trône fut ensanglanté, la société dissoute.

« Comme on avait commencé par la Religion pour tout détruire, il semble que, pour réparer, on aurait dû commencer aussi par elle. Avant de rebâtir, on affermit les fondements, si leur ruine a causé la chute de l'édifice.

« Il n'en a pas été ainsi. Je ne sais si, parcourant toutes les lois qui ont été faites depuis la Restauration, on y trouverait une seule fois le nom de Dieu ailleurs que dans la formule : *Louis, par la grâce de Dieu*. Mais, au contraire, qu'y a-t-il? Que dans la première Cour de justice, en présence du chef de la magistrature, on osait dire que

la Loi était *athée et devait l'être!* Et cette horrible impiété est demeurée impunie !

« Après dix ans de restauration, on commence à peine à sentir la nécessité d'accorder à la Religion une protection déclarée. On cherche à l'introduire dans les lois : mais avec quelles précautions, quelle timidité, quelle révérence pour les maximes de la philosophie! Ce sont ces maximes mêmes dont on s'autorise pour excuser cette hardiesse. Il semble que la Religion, pour se faire accueillir, ait besoin d'être amenée par la main de la philosophie, et, en quelque sorte, de nous être présentée par elle.

...« La loi (contre le sacrilége, représentée avec des changements après un an), débute par des définitions.

« Les anciens édits, les ordonnance des rois, nommaient simplement les choses par leur nom, laissant aux docteurs le soin de définir les noms et de classer les matières. C'est même une règle de droit que toute définition est dangereuse, parce qu'il est rare qu'on ne puisse la renverser (1).

« Vous faites dépendre le sacrilége des motifs qui l'ont produit ; mais, entre ces motifs, pourquoi n'en admettez-vous que deux? et pourquoi ces deux motifs sont-ils la haine et le mépris? Êtes-vous descendu dans l'abîme du cœur des méchants? Avez-vous considéré combien de motifs étranges, incompréhensibles et pourtant réels, peuvent les pousser à commettre un attentat sacrilége ? Savez-vous à quels excès peuvent conduire la froide et insensible incrédulité, l'orgueil porté jusqu'à braver Dieu même, le désespoir, qui affranchit l'homme de la crainte et lui fait tout oser, une curiosité diabolique, et cette fureur inquiète de l'homme cherchant à étouffer ses remords sous l'énormité de ses crimes?

. . . .

« Le projet de loi, sortant des mains des ministres,

(1) Omnis definitio periculosa, parum est enim ut non subverti possit.

portait la peine du parricide. La Chambre des pairs l'a trouvée trop sévère pour le crime, elle l'a réduite au-dessous de la peine du crime de lèse-majesté et du crime de parricide. Faut-il s'en étonner ? Quand on ne voit dans le sacrilége qu'une atteinte portée à la société dans ses sentiments ou dans ses opinions, ou une offense faite aux citoyens dans ce qu'ils ont de plus sacré et de plus cher, il est facile de trouver de plus grand crime.

« Un orateur que vous avez entendu hier a raisonné conséquemment, lorsque, séparant l'homme de Dieu, il a dit : on ne doit point punir le sacrilége. En effet, pour quiconque envisage l'homme et les sociétés humaines séparément de Dieu, le sacrilége n'est pas. Mais les envisager ainsi, c'est séparer ce qui est inséparable par sa nature. Les sociétés humaines ne peuvent pas plus subsister qu'elles n'ont pu exister sans Dieu. C'est lui qui les gouverne véritablement : l'ordre qui les régit et les conserve est son ouvrage ; les lois sont sa volonté ou ne sont rien, toute autorité émane de lui, c'est de lui que les rois tiennent leur puissance ; leur majesté n'est qu'une image imparfaite de la sienne. Et non-seulement il a formé les peuples et les conserve, mais il tient leurs destinées dans ses mains et les fait disparaître quand il veut de la face de la terre. Donc celui qui s'attaque à Dieu, outre qu'il se montre un prodige d'ingratitude et d'audace, attaque le principe et la vie de la société tout entière. Il porte la cognée à la racine de l'arbre. Il se déclare l'ennemi du genre humain en déclarant la guerre à celui qui en est l'auteur, le conservateur, l'ordonnateur invisible, le souverain Maître et le véritable Roi. Et comme tous les hommes et particulièrement tous ceux qui composent une nation sont solidaires, le sacrilége menace du courroux céleste tout la société dont il fait partie; car si le crime n'est pas expié par le coupable, il faudra qu'il le soit par la société qui épargne le coupable.

L'horreur du sacrilége, ce sentiment est de tous les pays

et de tous les temps, il est contemporain de la croyance de Dieu, c'est-à-dire qu'il remonte au premier principe des choses. Il en est inséparable, il est en quelque sorte inné dans l'homme ; on le reconnaît dans le langage vulgaire ; le nom de sacrilége est une sanglante injure. Ces mots sacrilége, impiété, profanation, lors même qu'on les transporte par métaphore des choses divines aux choses humaines, ne s'appliquent qu'à des crimes énormes. C'est la violation de ce qu'il y a de plus révéré sur la terre : c'est l'attentat de celui qui porte sur son roi une main *sacrilége* : c'est *l'impiété* d'un enfant ingrat qui outrage son père, ou qui frappe le sein qui l'a nourri ; c'est le crime de l'adultère qui *profane* la couche nuptiale.......

« Mettre au-dessus du sacrilége quelque peine que ce soit, c'est mettre l'homme au-dessus de Dieu ; et en même temps blesser la justice envers les hommes ; car la justice veut que les peines soient proportionnées à la grièveté des crimes ; et il n'y en a point de plus grand par son objet que le sacrilége, ni de plus redoutable à l'humanité. Les déclamations philanthropiques dont on nous étourdit se réduisent toutes à nous exhorter à être pitoyables pour les scélérats et sans pitié pour les gens de bien.

« C'est le renversement du bon sens et de l'ordre établi sur la terre depuis qu'il existe des sociétés, c'est-à-dire depuis le commencement du monde. . . . .

« Égalité de protection accordée à tous les *cultes*. Or, qu'est-ce que cette reconnaissance et cette parfaite égalité de protection ? N'est-ce pas montrer qu'on regarde toutes ces choses comme égales et qu'on veut qu'elles soient tenues pour telles ? La Religion catholique est essentiellement opposée à toute autre, comme la vérité est essentiellement opposée au mensonge et à l'erreur, comme l'ordre au désordre ; si l'une est le bien, l'autre est le mal ; si l'une fait le bonheur de l'homme, l'autre fait son éternelle misère. Il faut donc dire aux hommes, fuyez cette route, elle mène à la mort, comme celle-ci mène à la

vie. La Religion catholique est la Religion de l'État, non parce que la Charte l'a dit, mais parce que la chose était ainsi avant la Charte. C'est une de ces institutions qui ont survécu à la Révolution, qu'aucune concession du monarque ne pouvait changer. C'est la plus ancienne de nos institutions, car elle remonte au temps de Clovis. Où étaient ces *sectes* qu'on appelle aujourd'hui des *cultes*, quand Charlemagne la protégeait dans les conciles, la propageait par ses lois et par ses armes, quand saint Louis l'affermissait par des établissements dont tous les âges suivants ont admiré la sagesse? Ces sectes qui se sont établies en France par la violence et la rébellion, et qui n'ont pas obtenu, mais commandé la tolérance, le Roi doit-il, abandonnant les traces de tous ses prédécesseurs, les élever au même rang que cette religion sainte dont l'origine remonte à l'origine de la monarchie, de là au premier jour de la création de l'homme? Je veux que les Rois de France ne violentent pas leurs sujets pour les guérir de leurs erreurs, qu'ils ramènent les esprits à la vérité par la douceur d'un gouvernement paternel; mais ils ne doivent jamais perdre de vue que c'est un malheur extrême qu'une partie de leurs peuples soit infectée de ces déplorables doctrines; que c'est peut-être au sein de ces erreurs qu'est né, que s'est développé le premier germe de la philosophie qui depuis a bouleversé les deux mondes.....

« Combien n'est-il pas insensé de payer des ministres pour les enseigner aux peuples, d'entretenir des temples où on les prêche et des écoles où on les apprenne à l'enfance?

« Ministres du Roi Très-Chrétien, qui se dit le fils aîné de l'Église, protégez la Religion; mais pour la protéger, il faut y croire et l'aimer.

« Tirez-la d'abord du rôle des salariés et l'incorporez à l'État comme elle était autrefois, au lieu d'imiter celui qui osa se dire le Restaurateur de la Religion, et ne la

rappela que pour en faire l'esclave et l'instrument de son ambition, la mettant en dehors de la Constitution et en faisant en quelque sorte un accessoire et un appendice : il agissait conséquemment à ses vues. En ce point comme en beaucoup d'autres, la Restauration n'a pas grandement amélioré son ouvrage.

« S'il est pour la France quelque moyen d'arriver à une véritable Restauration, si après les crises affreuses qui l'ont agitée, après les remèdes si malheureux qu'on a tentés depuis, et qui n'ont fait que pallier le mal, le laisser pénétrer dans la substance intime de l'Etat et changer en langueur et en léthargie le transport et les convulsions d'une fièvre ardente; si dans cet état il est possible de guérir la France, le moyen, le seul moyen est de fortifier la Religion, en rendant à l'Église de France son indépendance, son autorité, sa force : tout est là.

« La Religion peut nous sauver encore. Elle a fait de plus grands ouvrages. Par son établissement elle a sauvé le monde descendu au dernier degré d'avilissement. Elle a créé alors un nouvel univers et fait sortir des vertus sublimes du sein de la plus profonde corruption.

« Ce moyen est dans vos mains. Que dis-je? la Religion venait comme d'elle-même ramenant l'ordre avec elle, presque sans le concours et souvent malgré la résistance de l'autorité, comme si Dieu voulant montrer sa main sensible et palpable dans la restauration des choses, ainsi qu'il l'a fait d'une manière frappante et terrible dans leur renversement.

« Favorisez son œuvre. Fortifiez l'instinct religieux, c'est lui qui fait l'homme. Autant vaudrait tenter d'apprivoiser les lions et les ours, que de policer ou de corriger les hommes sans leur parler de Dieu. Cela ne s'est point vu et ne se verra jamais. Protégez la Religion, non pas seulement comme religion de l'État, de peur qu'on ne

dise : Si l'État en avait une autre, fût-ce l'idolâtrie, il faudrait donc la protéger de même..... Gardez surtout de la confondre avec les sectes qu'elle réprouve, et sous prétexte d'une tolérance trop voisine d'une coupable indifférence, d'envelopper tous les cultes chrétiens dans une protection qui les place au même niveau.

« Protégez-la comme la vérité, sans en rougir, sans y mêler les maximes de la philosophie ni les ménagements d'une lâche timidité. Imitez les ordonnances de nos Rois..... Elles ne s'autorisaient point de vaines théories politiques pour défendre la religion de Jésus-Christ : elles ne l'appelaient point un culte, mot qui signifie selon son objet ou la piété ou l'impiété ; elles nommaient hérésie l'hérésie ; elles ne connaissaient de religion que la véritable ; elles n'étaient point pour les impies de vains épouvantails qui effrayent quand on les voit de loin et dont on se rit quand on en approche. Rendez à l'Église cette magistrature qui n'appartient qu'à elle, qui préside à la naissance, au mariage et à la fin de l'homme, montre Dieu plaçant l'homme sur la terre, lui donnant la fécondité et le ramenant dans son sein. Prêtez la force des lois à ses préceptes divins. Faites observer le repos du septième jour partout impudemment violé, ce repos salutaire à l'homme : réprimez le sacrilége par des lois sérieuses, et que le prêtre portant le viatique dans la ville même où réside le roi, ne soit plus réduit à se cacher comme au temps des persécutions. Relevez ses temples, ajoutez vos pompes à ses fêtes publiques ; favorisez ses établissements ; confiez-lui l'éducation de l'enfance : c'est elle qui forma tous les génies qui ont illustré la France. Elle seule peut renouveler aujourd'hui jusque dans le fond les âmes dégradées, éteindre cette soif de s'élever et de s'enrichir qui les tourmente incessamment, dompter l'orgueil et guérir les hommes de la passion de l'indépendance, qui n'est au fond que la soif de dominer ; rendre enfin le calme à l'âme et accoutumer chacun à rester à la place où la Providence

l'a fait naître, satisfait du degré de fortune, de distinction et d'honneur qu'il est appelé à recueillir dans la position où Dieu l'a placé. »

(*Moniteur*, *1825*.)

(NOTE DE LA PAGE 470.)

EXTRAIT

D'UN DISCOURS DE M. DUMAS LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES. (ÉLOGE D'AUGUSTE DE LA RIVE.)

M. Dumas a prononcé, en séance solennelle de l'Institut, la condamnation du matérialisme athée et révolutionnaire qui déshonore aujourd'hui l'enseignement. Une troupe de sophistes sans raison et sans moralité, chasse Dieu du monde et de la science. Ils tiennent à se passer du principe de cause pour ne pas remonter à la cause suprême. Dans l'éloge d'Auguste de la Rive, M. Dumas oppose à ces aveugles volontaires les sentiments bien connus des plus illustres savants de ce siècle.

« Instruit à la même école, on aime à répéter avec eux : L'attraction qui soutient les astres dans l'espace, qui en connaît la nature? L'affinité qui lie les molécules des corps, n'est-ce pas un mot dont le sens nous échappe? Notre esprit se représente la matière comme formée

d'atomes, savons-nous s'il existe des atomes ? Le physiologiste décrit les phénomènes de la vie, n'ignore-t-il pas ce que c'est que la vie ? et le géologue, qui écrit l'histoire du globe dont il n'a pas encore fouillé l'épiderme, soupçonne-t-il l'origine et la fin de la terre qu'il habite ? Si, parfois, l'homme se sent fier d'avoir tant appris, ne doit-il pas plus souvent encore se sentir bien humble et bien petit de tant ignorer ?...

« Si c'est le hasard qui, dans l'atmosphère de la terre, a délayé l'oxygène au point précis qui convient à la respiration de l'homme ; si c'est lui qui fait naître à propos l'ozone pour détruire les germes qui menacent notre vie, ou pour préparer la nourriture nécessaire aux plantes qui nous alimentent ; si c'est le hasard qui marque des limites à la concentration de l'oxygène, en rendant presque immuable la quantité du gaz inerte dont il est mêlé dans l'air que nous respirons ; si c'est lui qui a rendu, de la sorte, possible et durable, à travers de longs siécles, l'existence de l'homme sur la terre, répétons, avec Auguste de la Rive et en complétant sa pensée, que le hasard est bien intelligent, qu'il est même trop intelligent, et qu'il mérite un autre nom...

« La matière est pesante ; l'homme n'a jamais rien créé ni rien détruit qui fût pesant ; dans la nature, depuis que l'univers a reçu sa forme actuelle, rien ne se perd, rien ne se crée de ce qui est pesant ; la matière se déplace, change d'aspect ou d'état ; elle ne périt pas. En serait-il de même à l'égard de la force ? Tout en restant impondérable, serait-elle de même changeante dans ses manifestations, perpétuelle dans son activité ? L'homme impuissant à créer la matière, serait-il également impuissant à créer la force ?...

— Assurément. — La démonstration est donc complète. L'homme ne fait naître ni électricité, ni magnétisme, ni chaleur, ni lumière ; il tire ces forces des réservoirs qui en recèlent et où il ne les a point placées. »

Enfin abordant le problème de la vie, M. Dumas ajoute :

« Auguste de la Rive n'acceptait pas que la vie pût sortir de cette action inconsciente des atomes sur l'éther. Il ne l'avait jamais vue se manifester spontanément, et il pensait que, depuis son apparition sur la terre, elle s'est constamment transmise des parents aux descendants. Il croyait, enfin, que la personnalité humaine réside ailleurs que dans la poussière dont notre corps est formé. On veut que la matière qui obéit soit éternelle, et que l'esprit qui commande soit périssable! J'aime mieux croire, disait-il, que c'est l'âme intelligente qui est immortelle, et que c'est la matière brute qui est destinée à finir. Il considérait l'univers comme ayant été créé. Il démontrait, comme une vérité de l'ordre scientifique, et par des arguments que M. Clausius a développés plus tard, après lui, que le monde n'a pas toujours existé, qu'il a commencé et qu'il finira.

« Ampère, Faraday, Auguste de la Rive ont fait de l'électricité l'objet des études de toute leur vie et l'instrument de leurs grandes découvertes; ils étaient tous les trois profondément religieux. Ils aimaient à méditer des sujets qui confinent à la métaphysique; le premier cherchant à expliquer l'attraction universelle par le magnétisme; le second niant l'existence même de la matière et considérant chaque atome comme un centre de force dont les vibrations se font sentir dans tout l'univers; tous les trois, cherchant à défendre, contre l'invasion des partisans des forces physiques, le terrain réservé à l'esprit, à cette chose qui pense, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine, qui sent et qui, libre, doit rendre compte de l'usage qu'elle aura fait de sa liberté. Ils étaient convaincus que s'abîmer dans de telles méditations, c'était s'élever vers la volonté suprême dont l'intervention directe

apparaît toujours, comme le premier et le dernier mot de la création. »

DERNIÈRE PARTIE

D'UN DISCOURS ADRESSÉ PAR M. PASTEUR DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, AUX JEUNES GENS DU COLLÉGE D'ARBOIS (1874).

« Aimez le travail ; hors du travail vous ne trouveriez qu'amère déception et suprême ennui. Inutiles aux aux autres et à vous-mêmes, privés de l'estime publique, vous deviendriez promptement des déclassés de la société. L'éducation libérale que vous auriez reçue sans en retirer aucun mérite n'aurait d'autre résultat que de vous livrer à un fol orgueil et au travers de ces esprits frondeurs qui, sur tous les sujets, ont des affirmations superficielles. Bien plus, on verrait surgir parmi vous des esprits forts, prêts à donner sur les plus graves questions des solutions définitives. Naguère, dit-on, il a existé de ces génies incompris dans notre ville, et je sais que le mot de *libre penseur* est inscrit quelque part dans l'enceinte de nos murs comme un défi et un outrage. Savez-vous ce que réclament la plupart des libres penseurs ? C'est, pour les uns, la liberté de ne pas penser du tout et d'être asservis par l'ignorance ; pour d'autres, la liberté de penser mal ; pour d'autres encore, la liberté d'être dominés par les suggestion de l'instinct et de mépriser toute autorité et toute tradition. La libre pensée dans le sens cartésien, la liberté dans l'effort, la liberté de la recherche, le droit de conclure sur le vrai accessible à l'évidence et d'y conformer sa conduite, oh ! ayons un culte pour cette liberté-là : c'est elle qui a fait la société moderne dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus fécond ; mais la libre

pensée qui réclame le droit de conclure sur ce qui échappe à une connaissance précise, la liberté qui signifie matérialisme ou athéisme, celle-là, répudions-la avec énergie.

« Vraiment, je les admire tous ces grands philosophes auteurs de ces systèmes nihilistes si prospères aujourd'hui ! Eh quoi ! nous autres patients scrutateurs de la nature, riches des découvertes de nos devanciers, munis des instruments les plus délicats armés de la sévère méthode expérimentale, nous bronchons à chaque pas dans la recherche de la vérité, et nous nous apercevons que le monde matériel dans la moindre de ses manifestations, est presque toujours autre que ce que nous l'avions pressenti.

« Mais eux, livrés tout entiers à l'esprit de système, placés derrière le voile impénétrable qui couvre le commencement et la fin de toutes choses, comment font-ils donc pour savoir? Croyez-moi, en face de ces grands problèmes, éternels sujets des méditations solitaires des hommes, il n'y a que deux états pour l'esprit : celui que crée la foi, la croyance à une solution qu'une révélation divine aurait donnée, et celui du tourment de l'âme à la poursuite de solutions impossibles, exprimant ce tourment par un silence absolu, ou, ce qui revient au même, par l'aveu de l'impuissance à rien comprendre et à rien reconnaître de ces mystères...,..

« L'homme de foi ne sait pas et ne veut rien savoir. Il croit à une parole surnaturelle. C'est incompréhensible à la raison humaine, direz-vous : je suis de votre avis; mais il est plus incompatible encore avec la raison humaine de croire à la puissance de la raison sur les problèmes de l'origine et de la fin des choses. Et puis, la raison n'est pas tout, il y a le sentiment ; et ce qui fera éternellement la force des convictions de l'homme de foi, c'est que les enseignements de sa croyance sont en harmonie avec les élans du cœur, tandis que la croyance du matérialiste impose à la nature humaine des répugnances invincibles. Est-ce que le bon sens, le sens intime de cha-

cun, ne proclame pas la responsabilité individuelle? Le matérialisme, au contraire, la repousse. Est-ce qu'au chevet de l'être aimé que la mort vient de frapper, vous ne sentez pas au dedans de vous quelque chose qui vous crie que l'âme est immortelle? c'est insulter au cœur de l'homme que de dire avec le matérialisme : » La mort, c'est le néant »...

« Je m'arrête pour ne pas allonger ce discours et, non par la crainte d'aborder devant vos jeunes intelligences des sujets trop élevés. C'est le privilége des grandes vérités d'avoir des lumières intérieures pour tous les âges de la vie, et c'est l'honneur de l'humanité d'en recevoir de vivifiantes clartés, quelle que soit la culture de l'esprit. Aussi je souhaiterais que tout professeur, en franchissant le seuil de sa classe, se dît avec recueillement : *Comment élèverai-je, aujourd'hui, plus haut qu'hier, l'intelligence et le cœur de mes élèves ?*

« *Sursum corda!* Toujours plus haut la pensée, toujours plus haut les aspirations. Dans toutes les situations particulières comme à toutes les époques de la vie des sociétés, c'est la meilleure règle de conduite. »

C'est un devoir de signaler ici les grands travaux de M. le docteur F. Frédault, et ses nobles efforts pour affranchir et relever la science. Métaphysicien éminent, profondément versé dans la connaissance de la philosophie du moyen âge et de la philosophie moderne, il a récemment donné au public sous le titre de *Forme et Matière* (1876), un écrit important dont le but est de réconcilier

la philosophie spiritualiste et la science, et de ramener l'une et l'autre, par le bon usage de la raison, à l'ordre et à l'unité spirituelle.

Auteur d'un vaste *Traité d'Anthropologie*, le docteur Frédault a publié en outre un livre très-remarquable sur *les Passions*.

BUT DE LA SCIENCE

« La recherche de la vérité doit être le but unique de toute science. C'est vers elle que sont dirigés les efforts des vrais savants ; c'est à elle seule qu'ils consacrent leurs veilles. Faut-il s'en étonner? L'esprit humain, fait pour la posséder, ne peut trouver de repos hors de son empire. L'homme ne saurait se passer de la vérité. Il ne peut vivre sans elle. Elle est une des conditions de son existence comme l'air qu'il respire et le pain qui le nourrit. Elle lui est tellement nécessaire que ceux-là mêmes qui s'arment contre elle, ont besoin pour se faire des sectateurs de laisser croire qu'ils se proposent d'étendre son règne, et c'est toujours au nom des lumières que sont proclamées ces doctrines qui frappent de mort les intelligences ou les plongent dans l'abîme du doute universel..... »

Augustin Cauchy, *Sept Leçons de physique générale* publiées par M. l'abbé Moigno. — In-18. 1re leçon, p. 23.

M. BIOT

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE (SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1857.)

« Ce but (des sciences positives), c'est la manifestation des forces que l'intelligence divine met en œuvre dans le mécanisme de l'univers, et la détermination des lois abstraites qui en règlent les combinaisons. L'existence de ces forces se découvre, je devrais plutôt dire se constate, par l'observation des mouvements qu'elles communiquent à la matière inerte, dépourvue de sentiment et de spontanéité. Elles se distinguent entre elles, et se mesurent par la direction et la grandeur des vitesses qu'elles lui impriment. Sur ces données, le raisonnement mathématique établit les lois générales qui règlent leurs effets combinés sans que nous ayons aucun besoin, ni aucune possibilité de connaître leurs siéges ni leurs causes. Alors, d'après la diversité des éléments entre lesquels leur concours s'opère, l'esprit voit se produire toute la variété des phénomènes mécaniques, en apparence les plus dissemblables, que la nature nous présente : depuis les révolutions éternelles des astres dans les profondeurs du ciel, jusqu'aux mouvements lents ou convulsifs que les dernières particules de la matière, réduites à une ténuité insaisissable, exécutent invisiblement dans les opérations de la physique et de la chimie. Forts de ces connaissances et conduits par elles, nous interrogeons, nous questionnons, pour ainsi dire, la nature, en lui faisant subir des épreuves contradictoires, qui la contraignent à nous découvrir les mystères de ses procédés, à nous révéler l'existence et les qualités de ses agents invisibles, à nous montrer leur puissance et leur mode d'action. Enhardis par le succès, nous osons tenter de discerner et de ramener aux mêmes lois abstraites, ce qu'il y a de mécanique dans

cette multitude infinie d'êtres, en qui Dieu a répandu ce souffle passager que nous appelons LA VIE : formant chacun comme un monde à part, qui s'entretient par un continuel miracle de création intérieure, pendant la durée qui lui est assignée. Aidés des instruments construits par notre art pour agrandir le pouvoir de nos sens, nous étudions la structure intime de ces êtres, les organes divers dont ils sont pourvus, les fonctions constantes, variables ou occasionnelles que ces organes accomplissent, les sucs qu'ils sécrètent, les tissus qui les constituent. Puis, appelant à notre secours les épreuves et une expérimentation intelligente, nous appliquons la sagacité de notre esprit à découvrir, à manifester l'usage de ces parties pour concourir à l'ensemble : recherche d'un intérêt inépuisable, où la plus faible pousse d'un végétal vivant, le moindre animalcule microscopique nous offre autant de merveilles que le ciel même, et qui par une sorte d'illumination divine, nous laisse apercevoir, adorer la puissance créatrice à travers le voile de ses actes, d'autant plus près que nous faisons plus d'efforts pour les pénétrer. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

L'ANTICHRISTIANISME. — L'UNITÉ. 1870, 1874.

APPENDICE

FIN DE LA TABLE

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer. — 1879.



